

COLLOQUE

« BERNARD  
CHARBONNEAU :  
HABITER LA TERRE »

# Actes

Colloque

2-4 mai 2011

Université de Pau et  
des pays de l'Adour



Association  
Charbonneau - Ellul



# BERNARD CHARBONNEAU : HABITER LA TERRE

Actes du colloque du 2-4 mai 2011

Université de Pau et des pays de l'Adour

### **Photos de couverture**

*Vallée d'Aspe, 1957* (Documentation Aérienne Pédagogique)

*Bernard Charbonneau* (cliché : Henriette Charbonneau)

**Conception** : J. Pezon

### **AVERTISSEMENT AUX LECTEURS**

Les textes regroupés dans ce corpus correspondent aux conférences données à l'occasion du colloque « Bernard Charbonneau : habiter la Terre » organisé à l'Université de Pau et des pays de l'Adour les 2-3 et 4 mai 2011. Il s'agit des textes bruts qui n'ont pas fait l'objet de révision par les membres du comité scientifique.

Nous vous souhaitons une bonne et fructueuse lecture.

Le Comité d'organisation.

**2012**

Université de Pau et des Pays de l'Adour

SET (UMR 5603 CNRS/UPPA)

## COMITÉ SCIENTIFIQUE

**D. Cérézuelle**, philosophe, directeur scientifique du PADES.

**S. Charbonneau**, maître de conférences honoraire en droit, Université de Bordeaux I.

**A. Etchelecou**, professeur émérite de démographie, Université de Pau et des Pays de l'Adour.

**A. Gras**, professeur de sociologie, Université de Paris 1 Panthéon-Sorbonne.

**F. Jauréguiberry**, professeur de sociologie, Université de Pau et des Pays de l'Adour.

**J-L Loubet Del Bayle**, professeur émérite de sociologie, Université de Toulouse I.

**T. Paquot**, professeur de philosophie, Université Paris XII.

**J. Prades**, maître de conférences HDR en économie, Université de Toulouse II.

**J.Y. Puyo**, professeur de géographie, Université de Pau et des Pays de l'Adour.

**J.F. Soulet**, professeur d'histoire, Université de Toulouse II.

**C. Thibon**, professeur d'histoire, Université de Pau et des Pays de l'Adour.

## COMITÉ D'ORGANISATION

**A. Cazenave-Piarrot**, maître de conférences HDR en géographie, Université de Toulouse II.

**M. Charbonneau**, maître de conférences en géographie, Université de Pau et des pays de l'Adour.

**M. Papy**, maître de conférences en histoire, Université de Pau et des pays de l'Adour.



# SOMMAIRE

Discours d'ouverture. L'actualité de la pensée de Bernard Charbonneau <i>Francis JAURÉGUIBERRY</i>	9
Le sens de la Terre chez Bernard Charbonneau <i>Daniel CÉRÉZUELLE</i>	13
L'espace géographique chez Bernard Charbonneau <i>Alain CAZENAVE-PIARROT</i>	22
Bernard Charbonneau et Jacques Ellul : des critiques similaires de la grande ville, au nom de la liberté <i>Jean-Sébastien INGRAND</i>	31
Crises en zone d'économie de plantation et dégradation du milieu écologique au Togo : une analyse de la dynamique rurale selon la pensée de Bernard Charbonneau <i>Edinam KOLA</i>	40
Sentiment de la nature, sentiment tragique de la vie. Jeunesse de Bernard Charbonneau (1910-1937) <i>Sébastien MORILLON</i>	53
Deux pionniers méconnus : Bernard Charbonneau et Ludwig Klages <i>Jacques DUFRESNE</i>	64
Repenser l'homo sociologicus à la lumière de l'œuvre de Bernard Charbonneau <i>Annette DISSELKAMP</i>	72
Regards croisés sur la révolte écologiste : l'écosocialisme de Gorz et le sentiment de la nature chez Charbonneau <i>Isabelle LAMAUD</i>	80
La truffe et le maïs <i>Jean-Paul GACHET</i>	90
Quelle écologie temporelle ? <i>Thierry PAQUOT</i>	101
Bernard Charbonneau et la critique des racines chrétiennes de la Grande Mue <i>Frédéric ROGNON</i>	108
Bernard Charbonneau devant ses élèves <i>Michel PAPY</i>	117

Bernard Charbonneau : Quel militantisme entre réflexions théoriques et pratiques de terrain ?	
<i>Michel Rodes</i>	129
Le paysan bio et la simplicité volontaire. Questionnements autour d'une agriculture biologique alternative	
<i>Benoît LEROUX</i>	139
La riposte des paysans	
<i>Silvia PÉREZ-VITORIA</i>	150
Une lecture du Manuel de Transition de Rob Hopkins à la lumière de Bernard Charbonneau	
<i>Christian ROY</i>	155
Approches de l'habiter et mises en œuvre d'alternatives viables	
<i>Jacques JULIEN</i>	163



# DISCOURS D'OUVERTURE.

## L'ACTUALITÉ DE LA PENSÉE DE BERNARD CHARBONNEAU

*Francis JAURÉGUIBERRY*

---

Professeur de sociologie, Directeur du laboratoire SET.

Merci aux promoteurs de ce colloque pour leur heureuse initiative et efficace organisation. Et j'y ajouterai, de façon égoïste : merci de m'avoir donné l'occasion de relire Bernard Charbonneau ! Je voudrais brièvement évoquer trois thèmes qui m'ont particulièrement interpellé et qui m'amènent à penser que la pensée de Bernard Charbonneau est très actuelle : la critique du modernisme, la question de la réflexivité et du sujet, et l'expérience temporelle.

### I. - CRITIQUE DU MODERNISME

Charbonneau ne se livre pas à une critique de la modernité. Au contraire, sa pensée est profondément moderne, en ce qu'elle est réflexive, critique et tendue vers les conséquences du présent sur le futur. Par contre, toute son œuvre est traversée par une claire dénonciation du modernisme, ce qui est tout autre chose. Car le modernisme n'est pas la modernité : il n'en est que la traduction agressive, prométhéenne et suffisante d'elle-même. Dans son élan à vouloir contrôler le réel et mater la nature, le modernisme devait conduire au déclin des spécificités locales face aux enjeux universels, au dépassement des pesanteurs régionales par l'accélération mondiale des flux, à l'effacement de l'inscription spatiale du lien social par la généralisation des échanges. D'une certaine façon, il devait aussi conduire à la fin de la géographie traditionnelle par la généralisation d'un espace sans distance et d'une déterritorialisation des appartenances et des occupations. A l'époque où écrivait Charbonneau, tout ce qui résistait à ce mouvement était taxé de rétrograde, réduit à n'être que pures réactions ou nostalgies passéistes. Depuis les années 1980, par contre, on ne cesse de nous rebattre les oreilles avec le thème de la crise de la modernité, sa fin même et son dépassement par quelque chose qui, faute d'être discernable, est platement baptisé post-modernité. Mais c'est moins la modernité qui est en crise que son idéologie offensive, le modernisme, qui pendant près de deux siècles a lutté contre les croyances traditionnelles, l'attachement communautaire et la subjectivité partagée en ce qu'elles s'opposaient à la raison, à la liberté individuelle, à la science et au progrès.

Les recherches que nous menons au SET ont amplement montré que l'assimilation de la modernité au modernisme, de la raison à la rationalité instrumentale, et de la subjectivité à l'irrationalité doit être dépassée. L'urgence à penser les limites de la modernité et la diversité de ses manifestations est par contre plus que jamais d'actualité. Et c'est pourquoi toute notre intention porte sur les problèmes, les contradictions et les impasses, auxquels mène la modernité lorsqu'elle s'exacerbe et se radicalise dans certains de ses aspects au point d'engendrer de graves dysfonctionnements. Nous avons proposé d'appeler *hypermodernité* cet aspect de la *modernité par excès* et d'en étudier les dimensions, plus particulièrement dans la transformation des rapports à l'espace, aux territoires et aux lieux<sup>1</sup>. Que font les acteurs de nos sociétés contemporaines face aux

---

<sup>1</sup> *L'individu hypermoderne* (éd. N. Auber), Toulouse, Érès, 2004.

excès et parfois aux points de saturation auxquels mène l'hypermodernité ? Comment parviennent-ils à mettre en œuvre des actions visant à ménager leur environnement alors que tout, et d'abord le système économique, pousse à l'exploiter ? Comment inventent-ils de nouvelles représentations spatiales, mêlant par exemple proximité télécommunicationnelle et éloignement physique ? À quelles formes hybrides et inédites l'écrasement du monde sur l'accès immédiat et en même temps l'expérience concrète de la distance donne-t-il naissance ? En quoi la superposition de plusieurs appartenances, l'attachement à plusieurs lieux et le vécu de plusieurs proximités se jouant avec la distance, modifient-ils, en définitive, l'expérience d'être au monde ?

Sur toutes ces questions, Charbonneau s'est montré précurseur, en particulier sur l'impératif de ménager la nature et de « bien habiter la terre », thème de ce colloque. La notion de développement durable, même si elle est actuellement en voie de complète récupération (et l'on peut s'interroger sur la vertu de continuer d'employer ce terme valise) a au moins eu le mérite de dénoncer le modernisme sans renoncer à la modernité. Le fait de penser un développement durable prenait en effet acte des impasses auxquelles conduisaient l'idéologie et les pratiques modernistes dans les rapports aux milieux (les dégâts du progrès). Mais il permettait dans le même temps les dépasser par une pensée et des actions qui ne rompaient pas avec les fondements de la modernité (en particulier la raison et la capacité à offrir un espace politique à la liberté individuelle).

## II. - RÉFLEXIVITÉ ET LIBERTÉ INDIVIDUELLE

La notion de réflexivité et de liberté individuelle traverse toute l'œuvre de Charbonneau (ou en tout cas ce que j'en ai lu). Ainsi, dans « Je fus », il décrit le sujet comme « l'autonomie d'un Je qui s'affirme ». La notion de réflexivité ne fait pas partie de son vocabulaire, mais c'est bien de cela dont il s'agit lorsqu'il aborde le statut de la liberté individuelle et de la responsabilité qui en découle. En amont (et il s'agit là d'un postulat métaphysique de Charbonneau), réside le statut ontologique de la liberté de l'individu dans sa capacité « d'arrachement », c'est-à-dire d'échappement aux déterminismes sociaux. Le propre de l'individu moderne est précisément cette capacité de distanciation, de prise de distance, de regard extérieur de soi à soi. Donc de réflexivité.

Charbonneau voit dans cette mise à distance de soi à soi et de la liberté qui en résulte une double conséquence. D'abord, et il s'agit du versant positif, c'est parce que l'individu a cette capacité de distanciation qu'il en vient à se percevoir, en partie au moins, comme un objet social, c'est-à-dire comme le produit du phénomène de socialisation. « Je suis ce que mon entourage a fait de moi ». Cette conscience (plus ou moins aiguë, gratifiante ou malheureuse) est la condition de son expérience personnelle au monde, à soi et aux autres. La possibilité de se penser objet social est à la base même du sujet moderne. Car elle est la conséquence même d'une distance à soi. L'individu moderne est à la fois un produit social (objet) et un écart à lui-même (sujet) capable de s'extraire de ses déterminants sociaux et de devenir un acteur de lui-même, de la société et pourquoi pas de l'histoire.

Mais dans le même temps, et il s'agit là du versant négatif, cette conscience amène toujours à un questionnement jamais refermé et souvent anxiogène. Et c'est dans l'existence ce versant négatif que Charbonneau voyait une explication au fait qu'il y avait si peu de sujets, d'acteurs sociaux et historiques autour de lui. Non pas parce que la socialisation met chacun à sa place et en fait « de bons soldats » : la liberté individuelle existe (versant positif), mais parce que cette dernière fait peur (versant négatif). Pour reprendre le vocabulaire de Charbonneau : cette liberté renvoie toujours au statut tragique de la condition humaine. Et même à son double statut tragique : situationnel et existentiel.

Situationnel d'abord : car dès qu'il y a réflexivité, décalage de soi à soi, s'ouvre pour l'individu, un fossé que ne sera jamais plus comblé entre son désir d'être et ce qu'il est ou, dit autrement, entre sa subjectivité et son existence sociale, entre son être et son statut, entre lui comme personne et lui comme personnage. La liberté existe bien dans cette distance, dans ce décalage, dans ce non-recouvrement, mais cet espace est trop souvent synonyme de tension et parfois même de contradiction. Charbonneau explique bien que, pour échapper à

cette tension, l'individu préfère souvent renoncer à sa liberté au profit d'un conformisme réconfortant, d'un habitat confortable de statuts et d'une application rituelle de rôles sociaux.

Toute l'originalité de la démonstration de Charbonneau est, me semble-t-il, de lire ce conformisme non pas comme le fruit d'un déterminisme social (à la Bourdieu), mais comme la conséquence d'une fatigue d'être soi (à la Erhenberg). Cette fuite nous parle finalement de la souffrance ou de la difficulté de l'individu moderne à être un sujet capable de relever le défi de la gestion de sa liberté. Et de sa difficulté à être lui-même, en dehors de ce qui, jusqu'à récemment, avait informé son individualité sous la forme d'un destin, d'une appartenance ou d'une dépendance. Dans la modernité (et encore plus dans l'hypermodernité actuelle), l'individu n'est redevable qu'à lui-même de ses réussites et de ses échecs. Cette liberté-là est anxiogène, ou en tout cas la plupart du temps trop exigeante. Et pour y échapper, il est par exemple rassurant de se laisser couler dans un statut de simple consommateur et de ne pas trop se poser de question. Et c'est ainsi que Charbonneau avance une explication au peu de succès de l'écologie politique...

Existentiel ensuite (et il s'agit là d'un thème qui aura hanté toute la vie de Charbonneau, en tout cas, c'est ce qui transparait bien dans « Je fus »). Avoir conscience de soi, c'est avoir conscience de sa finitude. Du caractère aléatoire, éphémère et à tout considérer négligeable de son existence. Kant écrivait : « La raison humaine a cette destinée particulière d'être accablée de questions qu'elle ne peut écarter, car elles lui sont proposées par la nature de la raison même, mais elle ne peut non plus y répondre, car elles dépassent tout pouvoir de la raison humaine. » Or donc : la conscience prise au piège d'elle-même sans autre échappatoire que l'angoisse existentielle ou le renoncement à la raison même. Et ici aussi Charbonneau nous parle de la fuite de la liberté : les questions existentielles, sans réponse et trop angoissantes sont recouvertes, soit par du religieux instrumentalisé, soit, ce qui est plus moderne, par la croyance en la science ou aux idéologies transformatrices du réel, soit encore, ce qui est désormais hypermoderne, par un emballement occupationnel ne laissant plus aucune place au temps de réflexion, au silence et à la méditation. Ce qui me permet de faire une transition directe avec le troisième thème : le temps.

### III. - LE TEMPS

Dans les écrits de Charbonneau ne cesse d'apparaître, au moins en filigrane, une réflexion sur le temps avec, comme un leitmotiv, ce constat : tout s'accélère, va plus vite, les repères n'existent plus, les paysages disparaissent, les villes se métamorphosent, le rapport au constant n'est plus qu'un souvenir, et les conditions qui permettent, à tous les sens du terme, à l'individu de faire le point, disparaissent. Et ici aussi, Charbonneau se révèle singulièrement critique d'un point de vue hypermoderne en ce qu'il a bien anticipé les dégâts d'une telle pratique utilitaire et rentabiliste du temps.

La chasse au temps perdu, le culte du potentiel, la montée de l'urgence, la pression de l'immédiat et la multiplication des informations plongent l'individu contemporain dans une situation d'injonctions répétées à réagir de plus en plus vite. Cette accélération peut être vécue de façon positive : comme multiplicateur d'activités et d'opportunités, comme révélateur de certaines potentialités organisationnelles jusqu'alors inexploitées, comme agent de simplification ou encore comme réhabilitation de l'intuition individuelle dans la gestion des affaires. Elle peut aussi être source de satisfactions, en particulier pour certains professionnels indépendants qui, vivant cette course au temps sous la forme de défis renouvelés, la trouvent passionnante et parfois gratifiante. Mais cette accélération peut aussi donner le vertige, et la chute n'est alors pas exclue. Dans un monde où tout s'accélère et se bouscule, l'individu, placé en état d'urgence quasi permanent court en effet deux risques.

Le premier de ces risques est de réagir à l'impulsion afin d'éviter ce qu'on pourrait appeler « l'effet bouchon » : l'accumulation incontrôlable d'informations interdisant leur traitement efficace. Dans cette accélération, synonyme de diminution du temps de réflexion, l'accessoire risque de recouvrir l'essentiel. Outre le stress lié à l'activité fébrile qui en résulte, le danger d'une telle réaction est de voir remplacer la réflexion et l'imaginaire

par une espèce de réflexe à parer au plus pressé. Il est évidemment des situations dans lesquelles nécessités font loi. Mais l'extension de ce mode de réaction menace de le transformer en une véritable mode de fonctionnement. Focalisées sur la réaction aux sollicitations immédiates, personnes et structures courent alors le risque de perdre tout pouvoir stratégique au profit de pures tactiques d'adaptation à un environnement qu'elles ne maîtrisent plus. Dans ce cas, l'information devient bruit, la vitesse précipitation, et les passages à l'acte font office de décisions. Ce type de conduite risque de rendre obsolète la notion même de projet. Le projet nécessite une certaine confiance dans l'avenir. Il relève d'un « pari » sur le futur en pensant que l'action programmée pourra s'y déployer. Il n'y a évidemment, en la matière, aucune certitude : seule la confiance permet de différer, de planifier, de se représenter ce qui sera contre ce qui est. Mais si le présent lui-même apparaît comme indéterminé, n'est plus vécu que comme immédiateté éphémère, comment penser le projet dans sa durée ? Dans un monde où il faut s'adapter rapidement, comment peut-on encore adapter le monde dans la durée ?

Le second risque est de se mettre à hésiter dans l'urgence. Les prises de décision deviennent alors autant de violences que l'individu s'impose dans une situation qu'il ne maîtrise plus. Tensions, stress et parfois même anxiété ont alors toutes chances d'apparaître. Le branché se sent non plus interpellé mais harcelé. Tout un ensemble de pathologies psychosomatiques sont associées à cette contradiction dans laquelle se place l'individu en « surchauffe » occupationnelle. D'un côté la conscience de l'urgence, de l'autre celle de ne pouvoir y faire face, ce qui ne fait qu'augmenter la pression. Il est même des cas où l'individu reste comme « sonné » devant trop d'interpellations. Pour lui, la seule façon de ne pas cesser d'exister complètement est alors de « craquer ». Entrant dans un véritable état de catalepsie, il « démissionne » par overdose communicationnelle pour tomber dans un vide apathique.

Il est évidemment des situations où nécessité fait loi. Mais l'extension de ce mode de réaction menace de le transformer en un véritable mode de fonctionnement. Focalisé sur la réaction aux sollicitations immédiates dont il est l'objet, l'homme pressé court dans ce cas le risque de souffrir de tomber ce que j'ai appelé le « tourbillon du zappeur ». Ce tourbillon du branché attire. Il attire parce que la force du courant qui l'alimente est celle du système économique actuel basé sur la généralisation de la gestion en « temps réel » et qu'il est difficile d'échapper à sa pression. Il attire aussi parce que la forme qu'il donne à l'action (la vitesse, le défi, le zapping, le sentiment de puissance) n'est pas sans procurer une certaine jouissance à ceux qui l'expérimentent. Il attire enfin peut-être parce qu'en ramassant le temps dans une sorte de présent continu, il « distrait » (au sens pascalien du terme) l'individu du temps qui passe, et donc de questions existentielles potentiellement inquiétantes.

Mais le tourbillon du branché peut aussi être pensé comme un écueil qu'il s'agit d'éviter. Face à la dispersion et à l'égarément qu'il peut engendrer, à l'aléatoire trop souvent côtoyé et au stress qu'il suscite, à l'éphémère renouvelé dans une sorte d'éternel présent, une réaction apparaît. Elle renvoie à une logique critique qui vise à ne pas se laisser déposséder de sa propre temporalité, de ses propres rythmes au profit d'une mise en synchronie universelle qui unirait « en temps réel » tous les « branchés » du « grand réseau » dans une sorte de compulsion totalisante. Cette logique rétablit la durée et replace l'individu dans une continuité qui lui permet de renouer avec un ordre possible de référence. Elle réintroduit l'épaisseur du temps de la maturation, de la réflexion et de la méditation là où le heurt de l'immédiat et de l'urgence oblige à réagir trop souvent sous le mode de l'impulsion. Cette logique est celle de la mise en perspective de soi dans le temps sous la forme d'un récit, d'une narration sans cesse revisitée. Car, en définitive, ce n'est pas le temps qui passe mais l'individu.

Ici aussi la pensée de Charbonneau est d'une singulière actualité lorsqu'il nous rappelle que, face à l'entrée massive de notre société dans une culture de l'immédiat, de l'impulsion et de l'urgence généralisée, il y a des moments qui résistent à l'accélération, des durées qui ne sauraient être brusquées, et des instants qui échappent à la logique du gain et de la vitesse, et que ces moments, ces durées et ces instants sont indispensables à la formation de soi comme sujet.

# LE SENS DE LA TERRE CHEZ BERNARD CHARBONNEAU

*Daniel CÉRÉZUELLE*

---

Philosophe, directeur scientifique du PADES, [daniel.cerezuelle@free.fr](mailto:daniel.cerezuelle@free.fr)

« *Je vous enseignerai le sens de la terre.* » (F. Nietzsche, Ainsi parlait Zarathoustra)

Pour clarifier la place centrale que Charbonneau accorde à la question des relations que l'homme entretient avec la Terre, il faut d'abord partir de la compréhension du changement social qui est la sienne.

## I. - LA GRANDE MUE

Dès son adolescence urbaine Charbonneau a su que l'essentiel de la transformation de la société à laquelle il assistait n'était pas le changement que des groupes humains essaient d'imposer à d'autres – au nom de leur conception du bien - par la force des haut-parleurs ou par celle des canons.

Bien plus que le jeu des forces politiques de droite ou de gauche, ce qui à ses yeux détermine les transformations de la vie des hommes, c'est d'abord et surtout ce qu'il appelle la *Grande Mue* de l'humanité, c'est-à-dire la montée en puissance accélérée du pouvoir de l'humanité dans tous les domaines.

Cette notion de Grande Mue est importante et elle est fréquemment utilisée par Charbonneau dans des textes rédigés à diverses étapes de sa vie ; nous nous bornerons ici à reprendre la définition qu'il en donne dans *Le système et le chaos* :

*"La croissance technique et économique indéfinie est à la fois le fait et le dogme fondamental de notre temps. Comme l'immutabilité d'un ordre à la fois naturel et divin fut celui du passé. La grande mue qui travaille les sociétés industrielles, et les autres à leur suite, est à la fois la réalité immédiate que nous pouvons appréhender dans le quotidien de notre vie et le moteur profond d'une histoire que religions et idéologies s'époumonent à suivre ; chaque homme l'expérimente à chaque instant et partout, par-delà classes et frontières elle met en jeu l'humanité."*<sup>2</sup>

Comme on le voit dans ce court passage, Charbonneau a recours à cette notion de mue pour désigner un processus de transformation qui est fondamental, en ce sens qu'il affecte non seulement tel ou tel aspect de l'organisation de la société mais aussi la condition humaine dans son ensemble. On peut dire qu'il a la conviction d'assister à l'émergence d'une nouvelle civilisation humaine, phénomène qui par son ampleur et ses

---

<sup>2</sup> Charbonneau, Bernard, *Le système et le chaos*. Critique du développement exponentiel. Editions Anthropos, Paris 1973. 205 p. réédition Economica 1990, p. 3

conséquences est comparable à ce que les historiens appellent la "révolution du néolithique" qui a résulté de l'invention des techniques agricoles. A certains égards, ce que Charbonneau appelle Grande Mue, d'autres historiens l'avaient appelé "révolution industrielle" mais ce terme ne satisfait pas Charbonneau car il relève d'un point de vue trop économiste, qui conduit à focaliser l'analyse sur l'apparition d'un nouveau mode de production autour d'un ensemble de techniques et à sous-estimer d'autres facteurs tout aussi importants, culturels ou spirituels par exemple ; de plus, cette notion suggère que pour l'essentiel les bouleversements du monde contemporain découlent des transformations économiques engagées au dix-neuvième siècle. Cette notion de révolution industrielle lui semble donc sociologiquement trop partielle et historiquement trop courte, et pour caractériser les changements sociaux dont il est le témoin, et pour penser leurs enjeux à long terme.

De cette Grande Mue, Charbonneau souligne deux aspects, rendus clairement perceptibles par la première guerre mondiale. Elle se caractérise en premier lieu par une accélération de la montée en puissance du pouvoir humain dans tous les domaines, ce qui entraîne un bouleversement continu de la nature et de la société, bouleversement qui échappe au contrôle de la pensée et finit par s'emballer comme un glissement de terrain qui dévale sa pente par simple inertie. Elle se caractérise aussi par une tendance à la totalisation. L'exemple de la première guerre mondiale nous montre que la course aveugle à la puissance exige la saisie de toute la population, de toutes les ressources industrielles, agricoles et forestières, de la totalité de l'espace aussi bien que de la vie intérieure des peuples, à qui on demande non seulement de participer par leurs actes, mais aussi de consentir intérieurement au conflit et même de justifier la logique anonyme qui va les détruire. On le voit : la notion de "révolution industrielle" offre un cadre conceptuel bien trop étroit pour penser ces transformations sociales et leurs enjeux.

Charbonneau a donc très tôt la conviction que le caractère le plus inquiétant de cette Grande Mue dont il est le témoin c'est qu'elle est animée par un mouvement de totalisation, auquel elle tend d'elle-même, *par la force des choses*<sup>3</sup>, c'est-à-dire selon une nécessité qui se déploie de manière impersonnelle et indifférente aux projets humains. La première guerre mondiale puis la montée des totalitarismes ne sont que les préfigurations partielles du danger qui menace désormais l'homme, à savoir l'émergence et la mise en place d'une organisation sociale totale qui, échappant à toute conscience personnelle, serait l'équivalent d'un suicide spirituel de l'humanité. En effet, Charbonneau redoute que tout autant que la compétition pour la puissance politique, la recherche de la puissance technique et économique finisse par contraindre les hommes à se soumettre à une organisation totale qui seule pourra (peut-être) les sauver du chaos social et écologique, mais au prix de leur liberté:

*« Parce que notre puissance s'élève à l'échelle de la terre nous devons régir un monde, jusqu'au plus lointain de son étendue et au plus profond de sa complexité. Mais alors l'homme doit imposer à l'homme toute la rigueur de l'ordre que le Créateur s'est imposé à lui-même. Et le réseau des lois doit recouvrir jusqu'au moindre pouce de la surface du globe. En substituant dans cette récréation l'inhumanité d'une police totalitaire à celle d'une nature totale. »<sup>4</sup>*

Le mouvement même de la modernisation expose donc l'humanité toute entière à un risque d'une nature nouvelle : pour échapper à sa soumission originelle à la nature, les exigences du progrès conduisent l'homme à se soumettre à une "seconde nature" qui serait sociale cette fois-ci, et tout aussi inhumaine que le fut la

---

<sup>3</sup> Cette formule, que Charbonneau avait initialement choisie pour titre de sa « Somme », est importante. On notera d'abord qu'il s'agit d'une expression populaire pour qualifier des circonstances dans lesquelles l'esprit justifie le fait qu'il s'incline devant une nécessité qui relève des *choses*, c'est-à-dire d'un ordre qui n'est pas le sien et sur lequel il n'a pas prise. Or cette *force des choses* impersonnelle est évoquée par Charbonneau précisément au sujet de ces productions de la culture qui, dans la philosophie historiciste de Hegel, expriment plutôt un mouvement de spiritualisation croissante : les progrès de la technique et de l'Etat. On remarquera ensuite que ce sous-titre qui attribue aux productions de l'esprit une impersonnalité qui devrait être réservée à celles de la nature, souligne un paradoxe sur lequel Charbonneau revient à plusieurs reprises dans son œuvre et en particulier dans *Je Fus*, à savoir que plus l'esprit progresse et plus il s'expose à un risque radical d'aliénation.

<sup>4</sup> Charbonneau, Bernard : *Le Jardin de Babylone*. Editions Gallimard Paris 1969. 281p. ; p32.  
Charbonneau développe en détail cette idée dans *Le système et le chaos*

première. La déshumanisation par l'organisation totale, "l'inconcevable fin d'un monde parfaitement clos dans ses frontières"<sup>5</sup> : tel est l'enjeu de la rapide montée en puissance de la technique et de la science qui caractérise notre civilisation.

Ainsi Charbonneau a tout jeune la conviction qu'il vit dans un monde dont l'évolution menace à la fois – et pour les mêmes raisons - la nature et la liberté. Il a conscience aussi que cette évolution échappe en grande partie non seulement à la volonté mais aussi à la conscience de ses contemporains. Cette grande mue, qui s'effectue hors de la pensée ressemble –de ce fait- à un phénomène géologique et elle en a le caractère irrésistible.

## II. - LA GRANDE MUE ET LE ROC :

Tout pousse à ce que cette grande mue se prolonge en s'accéléralant. Elle nous projette de ce fait vers un avenir qui serait, si on ne fait rien contre *la force des choses*, celui de la fin de la nature et de la liberté. Un tel avenir, pour peu qu'on ose y penser est à la fois infigurable et insensé. Contre les idéologies progressistes et productivistes de droite ou de gauche qui justifient cette grande mue en célébrant le surcroît de puissance matérielle et économique qu'elle nous procure, tout en refusant d'en penser les conséquences, Charbonneau ne peut que refuser un tel avenir. C'est pourquoi il a cherché toute sa vie à susciter une action collective pour inventer un changement de civilisation capable de sauver en même temps la nature et la liberté.

Dès l'avant-guerre, dans les années trente, il se fait l'avocat dans les cercles personalistes de rien moins qu'un changement de civilisation. Et dans sa manière de penser cette « révolution nécessaire » la question de la terre va devenir très vite centrale, et il n'en démordra pas de toute sa vie.

### ***Finistère (1931)***

*Je suis l'ultime cap  
parmi les eaux fracassées,  
bruyantes elles s'épanouissent en corolles  
autour de mon silence.  
Je suis le dernier espoir de la terre,  
le dernier roc vivant.  
Dans mon passé des continents,  
des plaines, des fleuves et des hommes  
se dispersent à l'infini.  
Mais devant moi tout cesse,  
seules les eaux cabrées  
m'enserrent de leurs forces fluides  
et peu à peu usent ma roche.  
En un dernier effort je prolonge le sol et têtue, du plus profond des eaux  
je résiste aux bonds de leur assaut  
pour affirmer la terre une dernière fois.*

La lecture des premiers textes de Charbonneau (carnets, dessins, poèmes, notes de voyages et de lecture), révèle que son adolescence et sa jeunesse eurent une dimension « Rimbalienne ». A bien des égards son goût de l'errance dans la nature ou dans les villes, son horreur des disciplines, des habits convenables et ses imprécations contre l'ordre social rappellent Arthur Rimbaud. En particulier certains poèmes ont une résonance nettement rimbalienne. De fait, Comme Rimbaud, Bernard Charbonneau jeune semble avoir éprouvé la liberté comme « puissance d'arrachement » à l'égard des pesanteurs de son milieu social. Cela l'a

---

<sup>5</sup> Charbonneau, Bernard *L'Etat*. Editions Economica, Paris 1987 p.18

conduit à de longs vagabondages qui lui permettaient non seulement de s'arracher à l'étouffement de l'ici bordelais inévitablement un peu étriqué, mais aussi de découvrir là-bas les richesses sensibles du monde. C'est cette force d'arrachement qui l'habitait qui le conduisit en 1931 jusqu'à un de ces lieux qui pour un Européen lieu du début du 20<sup>e</sup> siècle étaient un véritable bout du monde, une « fin des terres » : le cap Ortegal en Galice espagnole. Pointe la plus occidentale du continent.

Mais la ressemblance avec l'auteur du *Bateau ivre* s'arrête là. Cette expérience lui inspire un poème qui atteste que dès ses 21 ans, en dépit des points communs qu'il avait avec Arthur Rimbaud, Charbonneau avait déjà choisi de suivre une voie qui était aux antipodes de l'extase rimbaldienne et plus généralement de la conception acosmique de la liberté qui était celle des romantiques. Face au grand large dans lequel tout se dissout et retourne au néant, l'image de la liberté et de la vocation de l'homme qui s'impose à son esprit n'est pas celle de l'Albatros de Baudelaire ni celle du Bateau ivre de Rimbaud, qui glissent sans attaches à la surface du mouvement des eaux, c'est au contraire celle du roc.

« Affirmer la terre une dernière fois » : Ainsi, confronté à la possibilité historique de la fin de la terre et de la liberté, ce n'est pas le sens de l'azur, de l'idéal, mais plutôt le sens de la terre que Charbonneau nous invite à cultiver. Contre l'obsession typiquement adolescente d'une liberté radicale mais désincarnée, Charbonneau retrouve très tôt l'intuition fondamentale de Nietzsche qui dans *Ainsi parlait Zarathoustra* s'élevait contre le culte aliénant de l'idéal désincarné et proclamait « je vous enseignerai le sens de la Terre ».

À ce moment-là, Charbonneau n'a que 21 ans. La précocité et la continuité de la pensée de Charbonneau sont remarquables. Cette image du Finistère, c'est celle qu'il mobilise à nouveau dans un recueil de textes rédigés au cours des années 1980 et dans lequel il tente de rassembler l'essentiel de son expérience. Il l'intitule précisément *Finis Terrae* (la fin de la terre). Et l'explication qu'il en donne est comme un commentaire de son poème de jeunesse.

*« Le vieil homme qui se hâte au terme de sa vie dans ce vestibule de l'an deux mil s'avance aujourd'hui vers l'extrême pointe d'un Finistère. Derrière lui, il laisse la terre, ferme bien que diverse. Des collines et des vallons se poursuivant dans le granit au fil scintillant des eaux. Des maisons et des écarts semés par des générations dans les arbres. Et devant lui le vide que l'horizon barre au loin de son trait fallacieux. L'océan, ouvert et mouvant, qu'anime un souffle sans fin, mais où l'on ne peut reprendre pied.*

*Derrière lui, des lieux, des temps qui l'ont mené jusqu'à ce terme où ils plongent soudain dans les embruns. Un passé, des règnes et des pensées : une histoire dont on ne sait si elle aura un avenir. [...].*

*En cette fin d'un second millénaire toutes amarres sont rompues. Qui surplombe un tel Raz, s'il est sage ou borné baisse les yeux. Comme bien d'autres il n'envisagera que le court terme en fixant cette touffe d'ajonc là devant ses pieds dans le schiste : tel avatar de sa vie privée ou de l'actualité politique. Seul moyen d'éviter le vertigineux appel de l'abîme. Mais quand on est homme, comment ne pas lever la tête pour voir si dans cet infini tourbillonnant qui menace de vous engloutir, on ne distingue pas là-bas une voile ? [...]*

*L'espèce humaine et la planète Vie en arrivent aujourd'hui à une fin des terres qui est une fin des temps. Des millénaires de nature et d'agriculture, de villages et de cités, s'engloutissent en quelques décennies. Et tout ce que nous pouvons savoir de l'avenir où ce grand changement nous mène, c'est que nous n'en savons trop rien : nous sommes trop lents pour tant de vitesse.*

Devant nous « tout cesse, tout bascule » dit le poème. Et Charbonneau vieillissant précise que l'enjeu de ce grand *déménagement* du monde est total. « La totalité de l'espace-temps est en jeu, et avec elle le sujet. ».

Face à ce risque total engendré par l'emballement incontrôlé de notre pouvoir d'agir sur les choses comme sur les hommes, Charbonneau choisit donc très tôt d'*affirmer la Terre*, et toute son œuvre s'efforce d'explicitier les raisons et les conséquences de ce choix.



### III. - LA TERRE ET L'ARBRE

Quelques années plus tard, en 1933, c'est une autre image, un autre symbole, qui va aider Charbonneau à fixer sa pensée et à donner une forme à son expérience intime de l'être-au-monde humain. C'est l'image de l'Arbre, qui résiste, qui s'élève vers la lumière et qui, parce qu'il a des racines enfoncées dans les profondeurs de la terre y puise des forces qui lui permettent de porter des frondaisons qui frémissent librement dans la lumière et aussi de porter des fruits. Au-dessus de cet arbre, le dessin d'une devise entremêle trois notions : Réalité, Volonté et Vérité.

Cette image de l'arbre, symbole de la liberté qui lutte pour son existence, Charbonneau va la garder et l'approfondir toute sa vie. Dans les années 70 ou 80, il dessine à nouveau un arbre au plafond de sa chambre dans sa maison du Boucau. Et sous ce dessin, il écrit cette phrase : « Ancré dans l'obscurité de la terre, l'arbre frémit dans la lumière ».

Pour préciser le sens de ce symbole, je vous propose de revenir à la devise de l'arbre de 1927 : Réalité, Vérité et Volonté entrelacées. Cela appelle quelques explications. Cette devise installe la Volonté comme moyen terme entre deux dimensions de l'Etre que sont la Réalité et la Vérité et qui constituent chacune un monde spécifique.

Le monde de la réalité c'est celui de la nature et de la société (une seconde nature), sans lesquelles nous ne pouvons vivre, et dont les lois rigoureuses s'imposent à nous « par la force des choses ». Certes, c'est cette Réalité naturelle et sociale qui nous permet d'exister et de vivre ; nous ne pouvons pas nous en passer. Mais à cette ouverture il y a une contrepartie : dans ce monde de la réalité le jeu des forces naturelles ou sociales est soumis à la nécessité la plus stricte. Pour la nature : les lois de la pesanteur, de la thermodynamique, de l'entropie ou de l'écologie.

Quant à la société, c'est aussi le règne de l'efficacité, de l'argent, des hiérarchies qui pèse lourdement sur la vie sociale. C'est aussi la nécessité, *la force des choses*, qui préside à l'emballement irrésistible des techniques qui désorganise notre monde, qui préside aux entraînements de l'inconscient collectif qui jettent les nations les unes contre les autres. Enfin c'est toujours la nécessité de l'efficacité et de la force des choses qui requiert l'émergence de formes d'organisation étatiques et technocratiques de plus en plus contraignantes.

Face à ce monde de forces naturelles et sociales, il existe, pour l'homme un autre monde : le monde de la Vérité, celui des aspirations de l'esprit humain à plus de justice, de bonté de beauté.

Or, laissés à leur logique propre, ces deux mondes de la Réalité et de la Vérité ne communiquent guère.

Et entre les deux domaines de l'Etre, le dessin de Charbonneau pose le monde de la Volonté. C'est celui de l'action humaine, personnelle, c'est-à-dire libre et non nécessaire. Et ce n'est que par l'effort de cette volonté libre que les deux mondes en tension de la Réalité et de la Vérité peuvent communiquer un tant soit peu. Seul l'effort de la volonté libre peut permettre aux aspirations spirituelles du monde de la vérité de s'inscrire *un tant soit peu* dans le monde de la réalité, qui laissé à lui-même ne connaît que la nécessité.

Ainsi, et c'est là quelque chose de capital, la vocation de la liberté humaine n'est pas dans l'évasion, dans l'instauration d'une liberté pure et absolue mais dans l'incarnation. C'est à dire dans l'entre-deux, ce qui est bien plus difficile. Cette vocation d'incarnation demande à l'homme un effort terrible (Comme l'avait bien compris Nietzsche, pour consentir cet effort il faudrait être un surhomme) devant quoi nous tendons à nous dérober, car comme l'écrit Charbonneau : « L'Homme est un animal qui rêve de liberté mais ne la supporte pas ».

Il convient de signaler ici que dans les années trente, cette façon de caractériser la condition – ou plutôt la vocation – humaine comme médiation libre entre deux pôles ontologiques en tension n'est pas totalement originale. On la trouve déjà dans la philosophie de Max Scheller qui est à la source des courants personalistes. Elle est aussi reprise chez le théologien Emil Brunner. On sait (et je remercie ici Christian Roy de me l'avoir

signalé) par une lettre de Charbonneau à Roger Breuil (nom de plume du pasteur Jezequel) qu'il avait été intéressé par la lecture de textes sur ou de Brunner. Ajoutons aussi que cette tension entre Vérité et Réalité est un des fils conducteur du livre d'un autre précurseur de l'écologie politique, Denis de Rougemont, « penser avec les mains » publié en 1936.

#### IV. - ENTRE NATURE ET LIBERTÉ, UNE EXIGENCE D'INCARNATION

Pour Charbonneau, tout comme la sur-organisation totale de la société, la dévastation de la terre par la puissance technique est le résultat d'une désincarnation croissante de l'esprit.

Fasciné par la capacité de nos outils à nous délier de l'ici et du là, nous nous laissons emporter par le rêve d'une liberté désincarnée qui risque de tourner au cauchemar.

Ainsi, comme il l'écrit dans *Le système et le chaos*, « le développement incontrôlé menace l'homme dont l'esprit s'incarne en un corps »<sup>6</sup>. Si l'homme n'arrive pas à maintenir la tension entre la réalité et la vérité, le domaine de la puissance va continuer à s'autonomiser et le déchaînement du pouvoir va menacer à la fois la nature et la liberté.

La croissance des moyens et le progrès de l'efficacité, qui jusqu'à un certain point favorisent la liberté, ont pour contrepartie une autonomisation des structures qui favorise la montée, dans tous les domaines, des dégâts du progrès. Dégâts écologiques, politiques et sociaux, mais également spirituels. En effet, qu'il s'agisse du progrès de l'organisation institutionnelle ou de celui de la puissance technique et industrielle, il arrive un moment où la croissance des appareils prive chaque individu de la possibilité d'incarner ses valeurs dans ses actions concrètes. La guerre totale, l'arme nucléaire, le totalitarisme aussi bien que la dévastation écologique de la planète sont le résultat de « la terrible logique de la science et de l'Etat abandonnées à eux-mêmes »<sup>7</sup>. Evoquant le danger nucléaire il écrit :

*« La fin de la terre des hommes serait la conclusion d'une désincarnation progressive ; la passion de connaître pour connaître et celle de dominer pour dominer se seraient conjuguées avec le recul progressif de l'esprit devant le monde. La force fuyant l'esprit, l'esprit fuyant la force, plus vertigineusement que peuvent se fuir les nébuleuses. »*<sup>8</sup>

Charbonneau est convaincu qu'il est vital pour la pensée de se traduire par des actes qui lui donnent une réalité matérielle, il est également convaincu que parce que l'homme est un être de chair, les conditions matérielles dans lesquelles il vit sont de la plus haute importance spirituelle. Comme il est attentif à la globalité de la personne il se refuse à privilégier certaines conditions matérielles au détriment des autres. Par exemple pour juger l'appareil productif d'une société il faut tenir compte non seulement du niveau de consommation mais aussi des conditions qui sont faites à la sensibilité dans la vie quotidienne.

C'est ce sens de l'incarnation qui, en politique, a conduit Charbonneau à répudier les théories libérales ou socialistes, qui réduisent l'expérience de la liberté à son concept et à des conditions isolables, techniques, institutionnelles ou économiques, coupées de leur fondement, c'est-à-dire de l'expérience vivante du sujet. C'est aussi ce qu'il reproche à la fascination moderne pour l'efficacité économique ou technique. De telles démarches sont fondées sur une représentation abstraite de la vie et, au nom d'une conception désincarnée de la liberté, s'accommodent trop facilement de la dépersonnalisation de la vie par la science, la technique, l'Etat, l'économie. Ce sont ces diverses formes de dépersonnalisation de l'existence que Charbonneau décrit et analyse dans ses livres.

---

<sup>6</sup> Le système et le chaos. p. 128.

<sup>7</sup> L'Etat p.421

<sup>8</sup> op. cit. p.422

C'est dans ce contexte que dès les années trente Charbonneau élabore sa réflexion sur la nature et la campagne, réflexion qui fournit la substance du livre qu'il publiera trente ans plus tard : Le jardin de Babylone. Pour lui, dans un monde qui tend à devenir totalement organisé la protection de la nature est une nécessité non seulement pour éviter des désastres écologiques et assurer la sécurité de l'humanité mais aussi pour protéger le besoin humain de liberté. En effet, être à la fois naturel et spirituel, l'homme a un besoin vital de rencontrer une nature hors de lui, pour y éprouver charnellement sa liberté ainsi que la richesse du monde. À ce besoin le milieu industriel et technicien moderne ne peut répondre que d'une manière très limitée et une artificialisation excessive du monde humain finirait par engendrer la fin de la liberté humaine. C'est pourquoi l'action environnementaliste doit donc apprendre à maintenir un équilibre entre deux exigences également nécessaires mais pourtant contradictoires : d'un côté se libérer de la nature en exerçant un pouvoir sur elle et d'un autre côté choisir de limiter notre puissance sur elle par besoin d'être libre dans la nature :

« Nous ne pouvons pas esquiver notre condition, notre chance n'est pas plus dans le progrès que dans le retour à la nature. Elle est seulement dans un équilibre précaire entre la nature et l'artifice, que devra toujours maintenir la veille de la conscience. »<sup>9</sup>

De cet équilibre entre les exigences de la terre et celles de la liberté, Charbonneau nous dit qu'il n'existe pas de modèle universel et intemporel mais que l'expérience nous en donne des exemples. En effet le plaisir des sens que nous éprouvons dans certaines campagnes nous dit qu'un équilibre délicat a été instauré et nous donne des indications sur la relation d'alliance que nous devrions établir avec la nature :

*« Nous avons vaincu la nature. Aussi devons-nous apprendre à ne plus la considérer comme l'ennemi que nous devons briser. Cette victoire fut parfois mesurée, comme dans la campagne telle qu'elle existe dans certains pays anciennement civilisés. En Europe, en Asie, dans quelques rares contrées d'Afrique et d'Amérique, l'homme s'est lentement soumis à la nature autant qu'il l'a soumise. Et le paysage est né de ce mariage où les champs et les haies épousent les formes des coteaux, dont les vallées portent leurs fermes et leurs villages aux mêmes points où les branches portent leurs fruits. Et comme on ne saurait dire où commence l'homme et où finit la nature dans le paysage, il est impossible de distinguer le paysan du pays. »<sup>10</sup>.*

*« Qui considère la campagne dans nos pays d'Europe ne voit ni l'homme ni la nature mais leur alliance »<sup>11</sup>.*

Bernard Charbonneau est très critique à l'égard des politiques de protection centrées sur la nature sauvage car ce faisant on oublie qu'en Europe quatre-vingt-dix pour cent de l'espace est occupé par la campagne. C'est pourquoi la manière dont nous cultivons la terre est au moins aussi importante que la manière dont nous protégeons les espaces sauvages ; le genre d'agriculture que nous mettons en œuvre détermine de manière décisive notre relation quotidienne à la nature et c'est une grave erreur que d'avoir négligé le problème posé par la transformation de l'agriculture en une industrie dont l'unique but est la production au moindre coût d'aliments et de matières premières. Or, nous rappelle Charbonneau, comme toute activité humaine fondamentale, l'agriculture joue dans nos vies un rôle pluridimensionnel et doit assurer plusieurs fonctions à la fois.

L'agriculture ne produit pas seulement des *aliments* nécessaires à la reproduction biologique de la vie humaine, elle a plutôt pour vocation de produire des *nourritures*. Les produits de l'agriculture devraient refléter la diversité des conditions naturelles locales et il devrait en résulter une variété de produits et de goûts différents selon les lieux. Cette variété des produits devrait se traduire par la variété des cuisines et des préparations locales qui devraient exprimer les relations complexes qui relient un individu à la nature, au terroir, au groupe social.

---

<sup>9</sup> Le jardin de Babylone, p31

<sup>10</sup> Op.cit. p.27

<sup>11</sup> Op.cit. p.79

L'agriculture doit aussi assurer une fonction d'humanisation et d'entretien de l'espace, au bénéfice de l'ensemble de la société. Une authentique *agri-culture* doit garantir la reproduction à long terme des ressources naturelles nécessaires à la vie humaine ; elle doit nous protéger contre la pollution des eaux, contre une déforestation excessive, contre les inondations, l'érosion et la perte des capacités productives du sol, etc. En humanisant l'espace et en rendant nécessaire la présence humaine sur tout le territoire, l'agriculture associée à l'élevage permet une gestion permanente et réellement « économique » non seulement des ressources naturelles mais aussi des ressources humaines car elle évite la concentration des masses humaines dans un environnement urbain saturé.

L'agriculture est aussi créatrice de paysages et la mise en œuvre de la diversité de ses fonctions a pour effet la diversité et la beauté de paysages dans lesquels l'homme peut réellement se sentir chez lui. Charbonneau insiste sur le fait que lorsque cette fonction de gestion du territoire est délicatement accordée à la spécificité locale des eaux, des sols, des climats et des variétés, il en résulte une extraordinaire diversité des campagnes, des paysages, des sociétés et des cultures locales.

Enfin l'agriculture devrait avoir pour fonction d'atténuer les coûts sociaux de l'industrialisation et de l'urbanisation en fournissant à une population nombreuse la possibilité de vivre et de s'enraciner dans une campagne différente de toutes les autres.

Pour Charbonneau, l'agro-industrie est incapable d'assurer correctement les diverses fonction d'une véritable agriculture ; l'uniformité et la laideur des paysages qu'elle engendre sont le symptôme d'une relation unidimensionnelle et déséquilibrée entre l'homme et une terre qu'il n'*habite* plus mais se borne à exploiter.

Cette sur-technicisation de l'agriculture a trois coûts qui sont trop souvent passés sous silence. Le premier c'est l'extension à la totalité du territoire des effets négatifs de l'industrialisation : pollutions, enlaidissement et perte de liberté.

Le second c'est la perte de la diversité des nourritures, des saveurs et des cuisines.

Le troisième c'est l'effacement de la diversité des sociétés locales. C'est ce phénomène, qui tend hélas à s'universaliser, qu'il analyse avec rigueur et passion dans son beau livre *Tristes Campagnes*<sup>12</sup> en prenant l'exemple de la campagne Béarnaise qu'il a vu se décomposer en trente ans.

## CONCLUSION

Ainsi, en généralisant ce que dit Charbonneau à propos de l'agriculture et de la campagne, il me semble que l'on peut maintenant caractériser le sens de la terre chez Charbonneau par quelques propositions.

Si Charbonneau s'est obstiné toute sa vie à poser le problème du saccage de la terre, c'est parce que la question de la terre est inséparable de celle de la liberté

Ce saccage qui risque de rendre la terre invivable résulte des impasses où nous mène une conception désincarnée de la liberté.

Ce n'est pas en reniant sa liberté et en revenant à la jungle originelle que l'homme préservera la terre, mais en poussant jusqu'au bout cette liberté d'homme de chair.

Dire non à la probabilité de la fin de la terre et de la liberté où mène le déchaînement accéléré de la puissance humaine, c'est choisir d'affirmer la terre et de l'habiter. Et pas simplement de l'exploiter. Cela veut dire faire de la terre sa « maison ».

L'homme de chair doit donc entrer dans une relation non plus d'antagonisme mais d'alliance - ou de mariage, ou de mise en ménage (aménagement) avec la nature.

---

<sup>12</sup> Bernard Charbonneau : *Tristes campagnes*. Denoël, Paris 1973. 239p.

Pour cela il doit s'imposer de limiter l'exercice de sa puissance sur l'espace –temps. Cela veut dire qu'il doit passer des compromis avec la nature en vue d'établir un équilibre forcément précaire et diversifié en fonction des lieux.

Jusqu'ici c'est l'impuissance de l'homme qui l'obligeait à respecter la nature. Ce temps est révolu et désormais ses moyens donnent à l'homme l'illusion de pouvoir rompre avec la nature.

L'autolimitation de cet immémorial instinct de puissance que la nature a mis en lui, l'homme doit la choisir par amour de la nature et de la liberté. A une telle décision, rien ne l'oblige. Tout le pousse au contraire à accélérer la ruée vers toujours plus de puissance et d'efficacité.

Pour Charbonneau, le pas de la liberté, au contraire de celui de la vie, est libre et il est lourd d'angoisse, car il nous met en contradiction avec notre société.

Je lui laisse maintenant le mot de la fin :

*« On comprend, écrit-il, qu'on soit tenté de fuir ce redoutable honneur qui nous découvre seul, portant la terre et l'univers sur nos épaules. Si l'homme, se réengloutissant dans le tout social, devait un jour se détruire avec sa maison, il aurait seulement démontré que sa liberté n'était qu'un mythe dépassant de trop haut la taille de l'anthropoïde. Et la nature aurait automatiquement rectifié son erreur. »<sup>13</sup>*

---

<sup>13</sup> Bernard Charbonneau : *Le Feu vert*, p.78. Editions Parangon. Lyon 2009. 221p.

# L'ESPACE GÉOGRAPHIQUE CHEZ BERNARD CHARBONNEAU

*Alain CAZENAVE-PIARROT*

---

Maître de Conférences-HDR, Géographie, Université de Toulouse 2 Le Mirail, [alain.cazenave-piarrot@alsatis.net](mailto:alain.cazenave-piarrot@alsatis.net)

## INTRODUCTION

La géographie imprègne l'œuvre de Bernard Charbonneau. Dans la pensée aussi bien, que dans l'écriture charbonniennes, l'imprégnation géographique se retrouve au triple niveau du vocabulaire employé, des concepts mobilisés, de la convocation permanente des constituants de l'espace-temps. La géographie « informe »<sup>14</sup> la pensée de Bernard Charbonneau fournissant ainsi un de ses fondements à la métaphysique charbonnienne.

Les titres mêmes de la bibliographie charbonnienne convoquent, le plus souvent, la géographie. Nous avons choisi de nous référer principalement à trois des ouvrages de Bernard Charbonneau : *La fin du paysage*<sup>15</sup>, *Tristes campagnes*<sup>16</sup> et *Finis Terrae*<sup>17</sup> mais on puisera aussi des références dans les autres publications de Bernard Charbonneau, tout particulièrement *L'état*<sup>18</sup>, *Une seconde nature*<sup>19</sup>, *Le jardin de Babylone*<sup>20</sup>, *Sauver nos régions*<sup>21</sup>. Chacun des intitulés renvoie explicitement à la géographie et à l'espace géographique.

Bernard Charbonneau utilise par ailleurs les concepts et les outils de la géographie tout particulièrement les cartes. Ainsi, *Tristes campagnes* commence par une carte intitulée « Esquisse d'une carte de l'occupation du Béarn, du pays basque et du Sud des landes par la banlieue Sud- Ouest ». L'outil cartographique fut celui que Bernard Charbonneau utilisa toute son existence durant, d'une part dans ses cours à l'École Normale de

---

<sup>14</sup> Cérézuelle Daniel. Débat après la conférence d'Alain Cazenave- Piarrot : Bernard Charbonneau, géographe critique, organisée par l'Association Ellul- Charbonneau, à Bordeaux, le 14 mars 2005.

<sup>15</sup> Bardet Maurice. *La fin du paysage*. Préfaces des quatre chapitres par Bernard Charbonneau. Ed. Anthropos. Paris, 1972. Non paginé. Titre de chacun des quatre chapitres : Chap. 1 : La lèpre du paysage (5 pages), Chap. 2 : l'invasion du paysage (7 pages), de l'anarchitecture pavillonnaire à l'ordre babélien (7 pages), Chap. 4 : Vers la banlieue totale par le pouvoir total (7 pages).

<sup>16</sup> Charbonneau Bernard. *Tristes campagnes*. Ed. Denoël. Paris, 1973.

<sup>17</sup> Charbonneau Bernard. *Finis terae*. Ed. A plus d'un titre. 73360 La Bache, 2010.

<sup>18</sup> Charbonneau Bernard. *L'Etat*. Ed. Economica. Paris, 1989. Ecrit à la fin des années quarante.

<sup>19</sup> Charbonneau Bernard. *Une seconde nature*. Ed. Marrimpouey. Pau, 1981. Editions Opales, Bordeaux, 2000.

<sup>20</sup> Charbonneau Bernard. *Le jardin de Babylone*. Ed. L'encyclopédie des nuisances. Paris, 2002.

<sup>21</sup> Charbonneau Bernard. *Sauver nos régions. Ecologie et société locales*. Ed. Le sang de la terre. Paris, 1992. Devait s'intituler : *Du canton à la planète*.

Garçons des Basses-Pyrénées à Lescar où il enseigna la majeure partie de sa carrière, d'autre part dans ses activités de création graphique quand il dessinait et coloriait, hors codage conventionnel, cartes et fonds de cartes ainsi détournés de leur usage institutionnel.

La problématique de notre réflexion consiste à analyser la circulation de la pensée charbonnière entre les trois pôles constitués respectivement par la cognition de l'espace terrestre - pensé, occupé, exploité, aménagé par les sociétés, le sentiment de vivre une existence incarnée dans un espace concret et, de façon très opérationnelle, les références aux terrains du géographe à travers les descriptions, les répartitions, les limites et les mots pour le dire.

Notre analyse se répartit en trois grands volets au cours desquels sont successivement abordés l'utilisation du paysage, le sentiment géographique et le « dire » dans l'œuvre charbonnière. Nous étayerons nos assertions sur les ouvrages indiqués, sans nous interdire d'aller puiser à d'autres fontaines.

## I. - PAYSAGES CHARBONNIERS : PAYSAGES DE GÉOGRAPHE

### I.1 - VOIR, DÉCOUVRIR, CADRER DANS LA DURÉE

L'approche charbonnière commence par un regard, plus ou moins panoramique, porté sur le paysage mobilisé. Ainsi s'étaye l'analyse : « *Les Pyrénées vues de Pau. Le soleil se lève sur la montagne : l'œil humain s'ouvre pour la saisir. L'ère moderne a commencé ici quand les Ramond, les Russel et les Chausseque, ont inventé la terrasse des Pyrénées : soudain elles ont surgi à l'horizon humain se découpant en noir et blanc sur le ciel gris* » (*Tristes campagnes*, 1973, 50). Bernard Charbonneau possède la « vista » des géographes qui, des pages d'Elisée Reclus dans sa *Géographie universelle*<sup>22</sup> aux exposés d'Henri Enjalbert, Pierre Barrère ou Michel Chadefaud, lors des excursions de géographie menées pour les étudiants de Bordeaux et de Pau, présentent ainsi la barrière pyrénéenne vue depuis Pau. Mais le regard charbonnier, aussi vivement géographique soit-il, abandonne bien vite la démarche disciplinaire pour ouvrir sur d'autres analyses. Elles concernent aussi bien l'anthropologie pyrénéenne : « *Il s'agit du béret pacifique et populaire, dont le royaume s'étendait, en gros, d'Oviedo à Bordeaux et de Madrid à Foix* »<sup>23</sup>, les particularités du pyrénéisme par rapport à l'alpinisme où sont ainsi mobilisés Ramond, Russel, Chausseque- que le rapport au temps long avec l'enracinement des coutumes sociales « *Qui traverse la Sierra de Guara...partage le pain et le sel avec les bergers de la Genèse* » (*Tristes campagnes*, 1973, 52). Dans tous les cas, le temps de l'histoire est convoqué en même temps que l'espace. De tels cadrages se retrouvent dans toute l'approche charbonnière. Mais, au-delà, Bernard Charbonneau, s'il utilise au départ la description géographique de la campagne béarnaise, amplifie son regard au vaste constat d'un monde rural subjugué par la ville, aussi bien en termes de paysages, de territoires, d'aménagement que de jeu des acteurs.

Dans la démarche charbonnière, le déplacement est concomitant au regard. Pour Bernard Charbonneau, l'œil et le pas vont ensemble. Dès le premier chapitre de *L'Etat*, qui, par ailleurs, s'intitule *Vision*, Cléomène se déplace dans un paysage : « *La place centrale d'une ville riche et peuplée.(...). C'est par là que Cléomène surgit au soleil (...)* Sur la place il se sent dépaysé, comme il ne suit pas le sens de la circulation, il doit tracer péniblement son chemin » (*L'Etat*, 1987, 5). Le cheminement qu'il soit celui du voyageur ou du promeneur, est, le plus souvent, effectué au prix d'un effort, dans un arrachement sisyphien : « *Autrefois il était dur de monter jusqu'au plateau, aussi nous y venions plus souvent, surtout quand la neige bloquait le chemin. Pas à pas il nous fallait soulever vers le haut tout le poids de la montagne : du matériel, des vivres ; le fardeau de notre plaisir pesait sur nos reins* » (*Tristes campagnes*, 1973, 50).

---

<sup>22</sup> Reclus Elisée. *Nouvelle géographie universelle*. Tome 2 : la France, 1885, 89 : « Le Pic du Midi de Pau est, du côté de l'Océan, la dernière haute cime granitique(sic) ».

<sup>23</sup> Charbonneau Bernard. *Le béret*. Chronique intempestive du 21- 12- 82. In *Journal La République des Pyrénées*.

Les lieux et leur nom, le déplacement, l'itinéraire, les flux, ingrédients dont la géographie nourrit sa démarche, initient très souvent l'analyse charbonnienne. Puis celle-ci s'en échappe ensuite, pour aborder d'autres finalités : critique du tourisme de masse, bilan de l'avancée urbaine, aménagement/déménagement des territoires, tout goudron- tout bagnole et plus largement : philosophie de la nature, ontologie, liberté. Pour opérer un tel transfert vers des analyses métaphysiques, Bernard Charbonneau utilise la géographie comme média à la fois cognitif (paysage, nature, milieu), opérationnel (nommer, situer, décrire, expliquer, établir des classements) et langagier (le vocabulaire de la géographie, comme nous verrons).

L'espace géographique, ainsi mobilisé, est systématiquement couplé avec le temps de l'histoire. Espace et temps entretiennent dans la démarche charbonnienne des relations dialectiques très serrées, qui convergent vers la fusion des deux concepts, principalement dans *Finis Terrae*. On trouve des références nombreuses, dont la plus spectaculaire est constituée par les titres de paragraphes du chapitre premier « Fin de l'espace- temps » de *Finis Terrae* : « *Consommation et disette d'espace* »/ « *Temps et famine de temps* ». Charbonneau pratique ainsi la géohistoire, formalisée par Braudel<sup>24</sup> avec l'École des Annales, mais induite institutionnellement, depuis la fin du 19<sup>ème</sup> siècle, par le couplage entre les deux disciplines aussi bien dans l'enseignement que dans ses concours de recrutement. Nombre de géographes, à l'image d'Elisée Reclus ou de Paul Vidal de la Blache, lui-même historien de formation, ont ainsi mobilisé l'histoire dans leurs analyses. Bernard Charbonneau se conforme à cette pratique : il adosse le plus souvent le temps de l'histoire à l'espace géographique. C'est une des bases de sa métaphysique.

## I.2 - S'ACCOMMODER ET/ OU SE CONFRONTER AVEC LA PENSÉE GÉOGRAPHIQUE DE SON TEMPS ET DE SES PAIRS

Bernard Charbonneau réclamait sa formation de géographe. Il était géographe aussi bien dans son temps, dans ses pratiques existentielles que dans son métier. Il fut élève au lycée Michel Montaigne de Bordeaux, en même temps que Jacques Ellul. Bernard Charbonneau entreprend en 1932 une licence de Géographie à la Faculté des Lettres de Bordeaux. Il passe et obtient en 1935 l'agrégation d'histoire et de géographie<sup>25</sup>. Réformé de l'armée à cause de sa myopie il commence une carrière de professeur de lycée, d'abord à Bourges, à partir de février 1936.

Puis il projette d'entreprendre une thèse. Dans un premier temps il pense travailler sur la presse en Suisse alémanique. Mais, très rapidement, il prend des contacts avec Charles Pouthas, professeur d'histoire politique à la Sorbonne, car « il envisage sérieusement de faire un doctorat sur le journalisme bordelais au 19<sup>ème</sup> siècle ». Ces premières pistes de recherches ne sont pas celles de la géographie. De plus Bernard Charbonneau a des exigences d'indépendance. Il précise d'entrée « Je voudrais le faire (mon sujet de doctorat), avec le minimum de correspondance, donc de suce-pied plus ou moins virtuel » et ajoute « Je ne connais rien aux mœurs des facs, je ne demande qu'une chose : faire mon boulot comme il me plaît. Tout ce que je pourrai faire c'est expliquer pourquoi j'ai choisi le sujet ». Pouthas ne comprend pas, propose un autre sujet : « du coup Bernard laisse tomber »<sup>26</sup>!

Un tel retrait par rapport au monde universitaire, et à toutes les convenances de la sociabilité en général, devait perdurer toute son existence. Le verbe « se retire » est encore utilisé dans la notice nécrologique à lignes comptées que lui consent le journal *Le Monde*<sup>27</sup>. L'exigence de liberté, inhérente à toute démarche charbonnienne, se retrouve dans la vision critique de la géographie institutionnelle, qu'elle soit scolaire ou universitaire, qu'il entretint par la suite et surtout par le souci constant d'accorder, toute sa vie durant, ses actes avec sa pensée.

---

<sup>24</sup> Braudel Fernand. *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*. Paris, Armand Colin « Le livre de poche », 1990 (reéd.), 3 tomes.

<sup>25</sup> L'agrégation masculine de géographie fut ouverte en 1943, la féminine en 1970 seulement.

<sup>26</sup> Charbonneau- Daudin Henriette. *Mémoires d'Henriette Daudin- Charbonneau*. Cahier 1, 74 pages, ronéotypées, 50.

<sup>27</sup> « ...tandis que Bernard Charbonneau se retire dans les Pyrénées pour écrire et méditer ». *Journal Le Monde* 2 mai 1996, certainement sous la plume de Roger Cans.



### I.3 - LES PRATIQUES DE L'ESPACE GÉOGRAPHIQUE : UN HOMME QUI VOYAGE

Homme enraciné dans des lieux, Bernard Charbonneau fut aussi un grand voyageur.

Voyageur avec un œil de géographe. Pour faire de la géographie « il suffit de voyager de façon un peu curieuse »<sup>28</sup>. Bernard Charbonneau s'est adonné à cette pratique toute sa vie durant, établissant ainsi un lien permanent avec ses « ici » et de nombreux « là-bas » qui lui fournirent autant d'exemples géographiques pour alimenter à la fois ses enseignements et ses écrits. Il fut « un inventeur de voyages »<sup>29</sup>, sans avoir besoin de forcément aller loin, découvrant ainsi d'autres espaces et d'autres hommes, plutôt que de « faire » quelques destinations touristiques où tout un chacun est sûr de trouver son voisin de palier ou sa crémière, entre Louqsor et Amsterdam.

Bernard Charbonneau effectue son premier grand voyage en 1933 aux Canaries avec un de ses amis, Jean Bichon. Le voyage d'approche est déjà une leçon de géographie avec cabotage de Bordeaux à Cadix et ensuite traversée jusqu'aux îles, dont La Gomera. En 1936 il parcourt l'Autriche, voyage au cours duquel il fait la connaissance d'Henriette. Plus tard Bernard Charbonneau devait continuer à voyager, le plus souvent avec Henriette devenue son épouse, plus rarement avec leurs enfants. En 1938 voyage de noces en Petite Kabylie, autour du Djebel Bâbur (2004m.) entre Bougie et Sétif. En 1949, Asturies en train. En 1953 Aragon la première fois, en train, jusqu'à Barbastro, plus tard en 4CV. En 1980, Etats Unis où vivait sa sœur.

Pour tous ces voyages, les ingrédients sont identiques: préparation minutieuse, rupture de modes de transports, contacts avec les autochtones, prédilection pour les îles et pour les montagnes dans leur dimension d'isolat, d'espace borné, de géo-symbole et enfin réinvestissement dans la réflexion et dans la production d'écrit.

## II. - « PAR LA FORCE DES CHOSES »

### II.1 - NATURE, SECONDE NATURE ET SURNATURE POUR RÉSOUDRE LA CONTRADICTION NATURE- SOCIÉTÉ

Bernard Charbonneau résout ainsi un des problèmes ontologiques sensibles de la géographie actuelle. Il s'agit des rapports entre la nature et l'homme. La géographie se place en cavalier entre les sciences de la nature et les sciences de l'homme. Cette position est héritée de son histoire. Actuellement, nombre de géographes, voudraient gommer cette dimension naturaliste qui est pourtant consubstantielle à la science géographique.

Bernard Charbonneau parvient à dépasser ce problème en trois temps. D'abord il pose que l'homme est une nature unique. Ensuite que de la nature naît en chaque homme une surnature qui est sa conscience. Enfin qu'on ne peut le dire et l'exprimer que parce qu'on participe d'une seconde nature qui est la société. La trilogie charbonienne nature-surnature-seconde nature permet de dépasser une des contradictions actuelle de la géographie et de nombre des sciences humaines qui évacuent toute la dimension naturelle de leur démarche, ce qui revient à se couper en deux. La trilogie charbonienne est exposée dans la seconde partie de « *Nuit et Jour - Science et Culture* », intitulée « *Ultima ratio*<sup>30</sup> »: « *Je suis, au sens plein, l'héritier de cette société, comme je le suis biologiquement de l'évolution de la matière. La nature a donné vie à mon corps et à mes sens. La société m'a donné avec la parole, dieux, valeurs, raison de vivre... Donc, comme la nature, d'abord absorbé en elle, elle m'a permis de me dégager d'elle* ».

---

<sup>28</sup> Allix Jean Pierre, *L'espace humain, une invitation à la géographie*, 1996 ; 9. éditions Le Seuil .

<sup>29</sup> Charbonneau- Daudin Henriette. Débat après la conférence d'Alain Cazenave- Piarrot : Bernard Charbonneau, géographe critique, organisée par l'Association Ellul- Charbonneau, à Bordeaux, le 14 mars 2005.

<sup>30</sup> Charbonneau Bernard. *Nuit et Jour - Science et Culture* ». Editions Economica, 1991,160.

En plus des rapports homme-nature, une telle approche pose la question de la liberté. Celle-ci traverse toutes les sciences humaines, la géographie entre autres, qui la déclinent par les entrées du déterminisme et de la contingence. Mais chez Bernard Charbonneau l'exigence de liberté n'est pas tant « la jouissance de droits que l'effort difficile »<sup>31</sup> qui permet à chacun de s'arracher aux déterminations sociales et psychologiques.

## II.2 - FINITUDES

« *Habitant de l'espace-temps* » (Finis Terrae, 26), Bernard Charbonneau observe et mesure l'inexorable finitude qui « enserme désormais la planète et ses habitants ». L'œkoumène est de plus en plus encombré, par les bientôt 8 milliards d'humains qui le peuplent. Dans une grande prémonition, Bernard Charbonneau anticipe avec une froide lucidité, d'une part la mondialisation, d'autre part les cloisonnements frontaliers générés par les nationalismes et les micro-nationalismes. Il ne pare pas celle-là des effets, soit disant bénéfiques, générés par la généralisation des échanges de biens fabriqués et de produits alimentaires, énergétiques ou miniers. Il s'agit pour lui de « *l'unification de la terre et de ses habitants par la guerre totale* » (*Du canton à la planète*, 65), et « de la mise en plan du globe » (*Du canton à la planète*, 70). Quant aux limites et frontières, il les replace dans le cadastrage du monde par l'humanité: « *Il n'y a pas de frontières naturelles ; les frontières sont trop minutieuses : avec leurs détours compliqués et leurs enclaves elles évoquent les hasards des avances et des reculs d'un front de tranchées. Le territoire qu'elles dessinent n'a rien de stable ni d'éternel* » (*L'Etat*, 165). Il est évident que Bernard Charbonneau, s'appuie ici sur l'exemple des Pyrénées, convoquées quelques lignes plus haut, comme frontière théoriquement conçue comme naturelle et dont le tracé, à grande échelle, comporte nombre de dérognations.

Les ressources, finies par définition, sont laminées entre les deux rouleaux de la croissance démographique et, surtout, de l'augmentation de la consommation. Parmi ces objets en nombre toujours croissant, Bernard Charbonneau fait une fixation contre l'automobile, qu'il appelle « *la bagnole* » aussi bien dans ses chroniques au journal local : « *Encore et encore et encore la bagnole* »<sup>32</sup> que dans *L'hommauto*, publié en 1967 avec de remarquables anticipations sur la situation et les pratiques du lobby industriel automobile : « *Au cœur du système industriel occidental siègent les reines-mères de l'automobile : quelques géants mécaniques où la machine engendre inlassablement les machines* »<sup>33</sup>.

Le suréquipement, en biens de consommation et en infrastructures « *Chacun ayant son auto, tout le monde réclame des infrastructures* »<sup>34</sup> va de pair avec l'accroissement des productions. Le « règne de la quantité »<sup>35</sup> enseveli l'humanité sous une avalanche de productions, jusqu'à rendre « la planète malade »<sup>36</sup>, comme par indigestion. Bernard Charbonneau se place dans la protestation-dénonciation de la société de consommation, mais en géographe, pieds sur terre et références concrètes en appui, dans un mélange à la fois humoristique et tragique : « *Nous vivons à l'ère des masses. Masses de béton, masses d'autos et d'asphalte, masses de lait, d'huile et de produits chimiques, transportés par camions citernes* »<sup>37</sup>.

## II.3 - LE FATUM CHARBONNIEN ENTRE HUBRIS, NÉMÉSIS ET ORDO

Bernard Charbonneau confronte l'espace géographique au temps des hommes et pour commencer à celui de chacun : « Le vieil homme qui se hâte au terme de sa vie dans ce vestibule de l'an Deux Mil, s'avance aujourd'hui vers l'extrême pointe d'un Finisterre » (Finis Terrae, 21). Le « lands end » des géographes, la fin des espaces continentaux face à l'espace maritime, est ici récupéré dans un parallèle avec la vie de chacun. Mais la dimension spatiale est couplée, quelques pages plus loin, avec celle du temps et de la fin des temps pour une

---

<sup>31</sup> Cérézuelle Daniel. *Ecologie et liberté*. Bernard Charbonneau, précurseur de l'écologie politique. Ed. Parangon, 2006, 19.

<sup>32</sup> Charbonneau Bernard. *Encore, et encore, la bagnole*. Chronique intempestive du 09- 03- 82. In *Journal La République des Pyrénées*.

<sup>33</sup> Charbonneau Bernard. *L'hommauto*. Ed Denoël, 1967 et 2003, 66.

<sup>34</sup> Charbonneau Bernard. *L'autoroute*. Texte dactylographié, daté 82.

<sup>35</sup> Guénon René. *Le règne de la quantité et le signe des temps*. Coll. Idées NRF. Ed. Gallimard, 1945.

<sup>36</sup> Debord Guy. *La planète malade*. Ed Gallimard, 2004. Textes regroupés par Alice Debord, comprenant *Le déclin et la chute de l'économie spectaculaire-marchande* (1966), *Le point d'explosion de l'idéologie en Chine* (1967) et l'inédit éponyme qui date 1971.

<sup>37</sup> Charbonneau Bernard. *Un Lascaux pour le peuple*. Chronique intempestive du 05- 01- 82. In *Journal La République des Pyrénées*.

humanité peut être en phase terminale de sa « Grande Mue » : « *L'espèce humaine et la planète Vie en arrivent aujourd'hui à une fin des terres qui est un fin des temps* » (Finis Terrae, 23). Se pose ici la dimension, sinon prophétique, au moins prédictive du message charbonnier, le tout porté par le souffle d'un style puissant et soutenu, toujours imprégné de références spatiales, où la géographie se combine au mythe, « *comment y croire devant ce Styx sans rives ?* » (Finis Terrae, 22).

A l'hubris contemporain, Bernard Charbonneau fait répondre une Némésis polymorphe : rebuffades des éléments naturels, dysfonctionnements des installations et des infrastructures, désordres monétaires et inquiétudes sur la sécurité alimentaire, annoncés et « *ressassés* » dans des anticipations dignes d'Amien Marcellin : « *Cassandra est assommante et sa chanson fait mal aux oreilles* » (Encore, et encore, la bagnole, 1982).

Le jardin charbonnier offre un havre d'harmonie, de douceur et d'accomplissement. Mais on ne le rencontre que rarement et toujours sur les micro-espaces d'une vie privée jalousement sauvegardée. Le jardin charbonnier est un monde habité, occupé, aménagé par des hommes vivants en société, même si ce monde est en train de vivre la rupture majeure qu'est la Grande Mue. Les espaces ruraux dans lesquels a vécu Bernard Charbonneau sont subjugués par la technisation (*Tristes campagnes*, 1973) et par le déferlement urbain « *Une part toujours plus grande de l'humanité vit dans des villes où rien ne subsiste de la nature ; sinon le ciel, ou des jardins qui sont le comble de l'artifice. Le sol est pris sous le béton, l'horizon fermé de murs.* » (*Le jardin de Babylone*, 27). Les paysages s'uniformisent (*La fin du paysage*, 1972) dans une société de plus en plus totalitaire (*L'Etat*, 1949) et soumise à la techno-science (*Ultima ratio*, 1984). Pour Bernard Charbonneau l'Eden des origines est obligatoirement cultivé et agreste. La profession de foi de Bernard Charbonneau est de réconcilier l'Homme et la nature, de voir la société arriver à maîtriser les mécanismes qu'elle a mis en action. Tout au long de sa vie et de son œuvre Bernard Charbonneau n'arrivera pas à rattraper cet écart entre ce qui est et ce qui devrait être selon lui, sauf sur les espaces de sa vie quotidienne.

Le jardin de Bernard Charbonneau est aussi celui de ses pratiques. Celles-ci concernent tout d'abord la mise en culture des lopins de terrain autour de ses deux maisons des années de retraite. L'une pour le printemps et l'été, au Boucau, sur les bords du gave d'Oloron à Saint Pée de Léren en amont de Peyrehorade ; l'autre pour l'automne et l'hiver, à Patateguia, dans les collines du piémont pyrénéen à Luxe Sumberraute. Ensuite par de nombreuses courses dans les Pyrénées et parties de pêches sportives dans les gaves. Au-delà, et avec pugnacité, par des actions contre les agressions caractérisées, tout particulièrement dans les années soixante-dix, pour contrer le programme d'aménagement de la Côte Aquitaine, qualifié de « *manipulation de l'espace et de ses habitants* » (*Sauver nos régions*, 109).

Le sentiment de détenir une vérité évidente à ses yeux provoque une tension permanente dans la vie et dans les écrits de Bernard Charbonneau entre ce qui est dit et/ou écrit et ce que comprennent ses interlocuteurs. La protestation contre les idées reçues, les préjugés et l'idéologie dominante, mais aussi l'attestation, le témoignage placent, en permanence, Bernard Charbonneau dans une situation douloureuse à tenir, dans une attitude de combat<sup>38</sup>. A la différence de la plupart des intellectuels, il ne se cantonna pas dans des attitudes spéculatives, mais entretint avec le monde un rapport actif et engagé, au prix de la souffrance.

### III. - DIRE LE MONDE, DIRE SON MONDE À L'AUTRE

#### III.1 - LES MOTS DE LA GÉOGRAPHIE DANS LE PANIER CHARBONNIER

Bernard Charbonneau maîtrise le vocabulaire géographique, aussi bien celui de la science que celui de la discipline scolaire. Il l'utilise abondamment, dans les trois entrées que sont la géographie descriptive, les détournements de sens sur une expression ou une autre, une méta géographie. Il n'hésite pas à détourner les

---

<sup>38</sup> Cérézuelle Maïté : Débat après la conférence d'Alain Cazenave- Piarrot : Bernard Charbonneau, géographe critique, organisée par l'Association Ellul- Charbonneau, à Bordeaux, le 14 mars 2005.

mots de la géographie dans un vocabulaire expressif, au moyen de métaphores. Précision et jongleries sémantiques concourent fortement à l'attrait de son expression.

Il existe de véritables bonheurs d'écriture chez Bernard Charbonneau. Chacun de ses textes comprend différents niveaux de compréhension. En liant ses idées à son texte, ses mots, ses images, sa poétique de l'espace, Bernard Charbonneau contraint ses lecteurs à un travail de déconstruction/ reconstruction pour soi. L'écriture charbonnienne est une propédeutique pour chacun des lecteurs. Ainsi la préface au chapitre premier de « *La fin du paysage* » s'intitule d'entrée « *La lèpre du paysage* », puis se déroule une succession de phrases courtes, parfois sans verbe, touches de peinture dans un tableau expressionniste. Le style est chatoyant, voire lyrique : « *Pays fermés : bocages, pays ouverts : champagnes ; Pacifique de moissons dont les bourgs sont des îles* ». Plus loin : « *Le Sahara banlieusard, dont le reg violet exhale un encens d'essence et de goudron* ». Eclate alors la magie du verbe charbonnien, à fort pouvoir évocateur et aux puissantes oppositions. Mais il reste toujours solidement référencée à la géographie que ce soit au niveau des objets (bocages, champagnes/ campagne, reg), des lieux (Pacifique, Sahara) ou des concepts, même les plus actuels (réseaux, lieux centraux, centre/ périphérie) ainsi hissés au niveau d'archétypes.

Les contenus latents de la géographie de Bernard Charbonneau traversent son œuvre: campagnes aux paysages construits, rupture de la Grande Mue, rôle des acteurs de base qui n'ont pas conscience de l'être comme les paysans, différence entre nature sauvage et campagne créée, relation entre la Terre et le Cosmos.

### III.2 - AU-DELÀ DES MOTS DE LA GÉOGRAPHIE.

Par ailleurs Bernard Charbonneau est un *profès*, à l'antique : il dit, il démontre et il n'étaye pas ou peu ses analyses. Les publications actuelles comportent toutes un fort référencement bibliographique, à tel point que l'on ne sait plus très bien ce qu'est la pensée propre de l'auteur face au déluge des citations et des renvois. Bernard Charbonneau se situe dans les pratiques des 18-19<sup>ème</sup> siècles où l'idée personnelle et le sentiment propre l'emportent sur la référence à un corpus de référence. C'est certainement une des causes de l'originalité de sa pensée.

Bernard Charbonneau exprime son indignation et sa révolte devant la fin des paysages, la disparition des paysans, habitants des « pays » au sens ruraliste du mot, les effets de la « Grande Mue » sur l'œkoumène. Le cri charbonnien résonne dans toute son œuvre. Avec véhémence et une indignation sans cesse répétées, Bernard Charbonneau dénonce des évolutions à venir, le plus souvent vérifiées par la suite des événements.

Un tel détournement des usages et des conformismes de la communauté des pairs en géographie se paye au prix fort avec le double soupçon de passéisme et de manque de rigueur scientifique. « *L'État* » est écrit en 1949. La pensée charbonnienne qui se démarque à la fois du capitalisme et du stalinisme dominants est mal comprise de l'opinion publique des années cinquante, a fortiori de celle des géographes français de l'époque qui épousent les conformismes de leur temps : l'ouvrage ne trouve un éditeur que 40 ans plus tard et c'est alors que sont intégrés les traits novateurs de la pensée charbonnienne. Dans une France qui exorcise comme elle peut les errements et compromissions de la Révolution Nationale du début des années quarante, que penser du titre du chapitre Premier des « *Tristes campagnes, 17* » : « *1. La campagne éternelle* », sinon de soupçonner son auteur de pétainisme, arme absolue de tous les liquidateurs de l'agriculture paysanne envers leurs détracteurs ? Bernard Charbonneau se place souvent à contre-courant des idéologies dominantes. L'actuelle ruine de celles-ci, si elle redonne toute leur pertinence à ses analyses, n'a pas cependant pas levé tous les préjugés.

### III.3 - LA GÉOGRAPHICITÉ DE BERNARD CHARBONNEAU

On peut appliquer les intrants de la géographicit  dardelienne<sup>39</sup>   la pensée de Bernard Charbonneau. Cela consiste tout d'abord à retrouver les lieux de son enfance et de sa jeunesse. Ajoutons-y de nombreuses lectures. Il s'agit ensuite de l'environnement « qui le convoque à sa présence » pour reprendre l'expression de Dardel. Bernard Charbonneau a foulé de nombreuses terres et croisé des nombreuses gens. Se mélangent ici dans une grande subjectivité la couleur, le model , les senteurs du sol, le décor végétal, mais aussi les souvenirs, les  tats affectifs que l'on peut retrouver dans les écrits de Bernard Charbonneau.

Toujours selon les schémas d'analyse dardelienne l'objectivité s'enracine ainsi dans une subjectivité qui dérive de stimuli divers (rêverie, projet, piété, sentiment diffus, éclair conceptuel), qui dépasse la réalité du terrain, la place dans un environnement au-delà du réel. On va retrouver en abondance cette dimension dans les écrits déjà cités mais aussi dans « Je fus, essai sur la liberté »<sup>40</sup> et « Une seconde nature » (2000).

En fin de boucle la g ographicit  constitue un éveil de la conscience, une élévation, un appel. Cette caractéristique baigne la pensée charbonnienne pouvant y côtoyer, bien évidemment, d'autres aspects.

## CONCLUSION

L'espace géographique dans la pensée charbonnienne est enserré entre les deux pôles de la finitude avérée de l' cokoum ne et du poids d'une humanité chaque jour plus nombreuse. De cette double contrainte, Bernard Charbonneau établit le bilan d'un monde qui disparaît et lance la prophétie d'un monde à venir.

Si Bernard Charbonneau est un géographe classique qui utilise une géographie classique, celle- là même qu'il enseigna, il utilise l'espace géographique pour exprimer le déséquilibre entre lui- même et les objets qu'il décrit. Une telle distorsion se traduit par une souffrance qui s'exprime dans un registre qui va du cri à l'expression de l'inéluctable. Inéluctable de la vie de chacun en tant qu'incarnation « *L'homme qui vieillit et voit s'approcher son terme, sans fuir dans les agitations de l'ambition sénile, s'enfonce dans les profondeurs* » (*Nuit et jour*, 159), inéluctable pour l'humanité, dès les premières lignes de « *Le jardin de Babylone, 9* », dans un Alpha et Oméga qui pivote autour de la nature : « *Il y eut un jour (...) où il n'y avait pas de nature ; et nous vivons l'aube d'un autre où il n'y en aura sans doute plus* ».

La survie réside dans la liberté pour chacun, mais au risque du regr s, de la pénurie, des totalitarismes. Tel est « le prix du danger »<sup>41</sup>, temps et espace suspendus face aux enjeux auxquels l'humanité est confrontée : « *Et il n'est pas trop de tout l'effort humain pour permettre à l'instant de s'épanouir* » (« *Le jardin de Babylone*, 259).

---

<sup>39</sup> Le terme de g ographicit  a été créé par Eric Dardel dans son ouvrage « L'homme et la terre ».

<sup>40</sup> Charbonneau Bernard. *Je fus, essai sur la liberté*. Ed Marrimpouey, Pau, 1980.

<sup>41</sup> Le « Prix du danger » est un film [franco-yougoslave](#) de [science-fiction](#) réalisé en 1983 par [Yves Boisset](#).

## BIBLIOGRAPHIE

- ALLIX J. P. (1996) *L'espace humain, une invitation à la géographie*. Paris. Éditions Le Seuil.
- BARDET M. (1972). *La fin du paysage*. Préfaces des quatre chapitres par Bernard Charbonneau. Paris. Ed. Anthropos. Non paginé. Titre de chacun des quatre chapitres : Chap. 1 : La lèpre du paysage (5 pages), Chap. 2 : l'invasion du paysage (7 pages), de l'anarchitecte pavillonnaire à l'ordre babélien (7 pages), Chap. 4 : Vers la banlieue totale par le pouvoir total (7 pages).
- BOISSET Y. (1983) *Le prix du danger*. Film franco-yougoslave de science-fiction réalisé.
- BRAUDEL F. (1990) *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*. Paris, Armand Colin « Le livre de poche », 3 tomes.
- CÉRÉZUELLE D. (2006) *Ecologie et liberté*. Bernard Charbonneau, précurseur de l'écologie politique. Ed. Parangon.
- CHARBONNEAU B. (1967) (2003) *L'hommauto*. Paris Ed Denoël.
- CHARBONNEAU B. (1973) *Tristes campagnes*. Paris. Ed. Denoël.
- CHARBONNEAU B. (1980) *Je fus, essai sur la liberté*. Pau. Ed Marrimpouey.
- CHARBONNEAU B. (1981) *Une seconde nature*. Pau, Ed. Marrimpouey. Bordeaux, Editions Opales.
- CHARBONNEAU B. (1982) *Le béret*. Chronique intempestive du 21- 12- 82. In Journal La République des Pyrénées.
- CHARBONNEAU B. (1982) *Un Lascaux pour le peuple*. Chronique intempestive du 05- 01- 82. In Journal La République des Pyrénées.
- CHARBONNEAU B. (1982) *Encore, et encore, la bagnole*. Chronique intempestive du 09- 03- 82. In Journal La République des Pyrénées.
- CHARBONNEAU B. (1989) *L'État*. Paris .Ed. Economica..
- CHARBONNEAU B. (1991) *Nuit et Jour - Science et Culture* ». Paris. Editions Economica.
- CHARBONNEAU B. (1992) *L'autoroute*. Texte dactylographié, daté 1982.
- CHARBONNEAU B. (1992) *Sauver nos régions. Ecologie et société locales*. Ed. Le sang de la terre. Paris,
- CHARBONNEAU B. (2002) *Le jardin de Babylone*. Paris. Ed. L'encyclopédie des nuisances.
- CHARBONNEAU B. (2010) *Finis terrae*. 73360 La Bache. Ed. A plus d'un titre.
- DAUDIN H. *Mémoires d'Henriette Daudin- Charbonneau*. Cahier 1, 74 pages, ronéotypées,
- DARDEL E. (1952) (1990). *L'homme et la terre ; nature de la réalité géographique*. Paris, PUF. Paris CTHS, Paris.
- DEBORD G. (2004). *La planète malade*. Paris Ed Gallimard.
- GUÉNON R. (1945). *Le règne de la quantité et le signe des temps*. Coll. Idées NRF. Paris Ed. Gallimard.
- RECLUS E. (1885) *Nouvelle géographie universelle*. Tome 2 : la France.

# BERNARD CHARBONNEAU ET JACQUES ELLUL : DES CRITIQUES SIMILAIRES DE LA GRANDE VILLE, AU NOM DE LA LIBERTÉ

*Jean-Sébastien INGRAND*

---

Directeur de la Médiathèque protestante de Strasbourg

[jean-sebastien.ingrand@mediathequeprotestante.fr](mailto:jean-sebastien.ingrand@mediathequeprotestante.fr)

## I. - UNE PENSÉE COMMUNE

### I.1 - UNE AMITIÉ TRÈS ANCIENNE DOUBLÉE D'UNE PENSÉE COMMUNE

L'importance de l'amitié entre Charbonneau et Ellul est maintenant bien connue. Sébastien Morillon-Brière y est encore revenu récemment. (MORILLON-BRIERE, 2010) Mais, au-delà de leur amitié, Charbonneau et Ellul ont souvent dit qu'ils étaient unis par une pensée commune. On en trouve la preuve dans leurs Directives pour un manifeste personnaliste (1935). Car « [...] ce document — conçu en symbiose par les deux amis — est entièrement de la main d'Ellul à l'exception de quelques corrections et compléments dus à Charbonneau. » (CHARBONNEAU ; ELLUL, 1999, 159) Il est aussi généralement admis que Charbonneau a eu une influence considérable sur Ellul ; en lui apprenant à « voir » le fond des choses, à « saisir » avec acuité les phénomènes sociaux, et à penser la « Révolution nécessaire ». C'est Charbonneau qui a notamment contribué à rendre sensible le citoyen et intellectuel Ellul aux plaisirs de la nature. En outre, il ne faut pas oublier qu'Ellul, petit-fils d'aristocrate désargenté, a passé la majeure partie de la seconde guerre mondiale dans la peau d'un paysan ! Quand les deux abordaient le thème de la nature, c'était en connaissance de cause.

Certes, on peut trouver un peu romantique la version, développée par Ellul, des deux amis, à peine sortis de l'adolescence, qui de manière harmonieusement concertée, choisissent de se répartir la tâche future : à l'un l'analyse de l'Etat et de la science, à l'autre l'analyse de la technique. S'il n'y a, manifestement, pas eu une telle répartition consciente du travail entre les deux, ce n'est pas là l'important. L'essentiel est qu'ils ont effectivement conçu une œuvre commune. Les analyses sociologiques d'Ellul rejoignent très souvent celles de son aîné et vice-versa.

Pourtant, ils sont très rarement lus ensemble. C'est précisément ce que je me propose de faire ici, en prenant comme fil conducteur le thème de la ville car il convient de souligner que c'est le seul sujet sur lequel ils ont écrit un livre en parallèle. Et, ce n'est sans doute pas un hasard.

## I.2 - UN CONTEXTE DE RÉDACTION

Depuis la publication « d'A temps et à contretemps » (ELLUL, 1981) le passé personaliste de Charbonneau et Ellul a commencé à sortir des ténèbres de l'histoire ; où il s'était retrouvé pendant plus de quarante ans. Dans la foulée, les travaux de Christian Roy (ROY, 1992 ; 1997 ; 1999) ont montré que le *personalisme gascon* ou le *personalisme écologique*, troisième voie au sein du personalisme, bien loin des rivalités parisiennes entre *L'ordre nouveau* et *Esprit*, est une entité historique avérée. Même si ce groupe est toujours resté minoritaire, il a commencé à exister au début de 1933 et la rupture institutionnelle sera consommée, progressivement, entre 1938 et 1939.

Christian Roy a montré que les conférences de 1935 et 1936, données par Charbonneau et Ellul, critiquent le règne de la technique au nom d'une véritable pensée écologique. Par exemple, Ellul est, entre 1935 et 1937 (TROUDE-CHASTENET, 1999, 72), à l'origine de « [...] la première proposition occidentale moderne d'une limitation volontaire de la croissance économique, impliquant des sacrifices dans le " niveau de vie " quantifiable au nom d'une notion " holistique " de la qualité de la vie. » (ROY, 1992, 83-84 ; 1997, 43) Et, le texte de Charbonneau intitulé *Le sentiment de la nature, force révolutionnaire* (1937) peut être considéré comme le véritable acte de naissance de l'écologie politique. Charbonneau « [...] fut sans doute le premier à faire de la critique du développement et de la défense de la nature l'axe d'une orientation politique nouvelle [...] ». » (ROY, 1992, 100)

Il est clair aujourd'hui que c'est dans leur jeunesse personaliste que Charbonneau et Ellul ont esquissé la liste des thèmes qu'ils étudieront toute leur vie. C'est à cette époque qu'ils commencent à écrire de nombreux textes, dont la plupart sont parvenus jusqu'à nous ; sous forme dactylographié ou ronéotypé. C'est ensuite pendant la seconde guerre mondiale et dans les années suivantes que Charbonneau et Ellul vont écrire leurs premiers livres.

J'utiliserai un texte dactylographié de Charbonneau, très probablement d'avant-guerre, intitulé « La ville » et dont quelques pages se retrouveront dans « Le jardin de Babylone » (CHARBONNEAU, 1969), publié grâce à Henri Lefebvre. On peut trouver dans ce texte de jeunesse un côté démonstration « scientifique » qu'on ne retrouvera pas ensuite et qui précède le célèbre et monumental « *The city in history* » de Lewis Mumford. (MUMFORD, 2011) A l'origine du Jardin de Babylone, se trouve également « *Le sentiment de la nature, force révolutionnaire* » ; qui devient, en 1944, « *Pan se meurt* ». D'Ellul, j'utiliserai surtout la théologie biblique de la ville « *Sans feu ni lieu* » (ELLUL, 1975b), livre écrit juste après la seconde guerre mondiale (GODDARD, 2002, 76) qui peut être lu comme un contrepoint théologique à « *La technique ou l'enjeu du siècle* ». (ELLUL, 1954) Charbonneau, quant à lui, écrit « *Le jardin de Babylone* » comme pendant à « *L'Etat* ». (CHARBONNEAU, [1952] ; 1987) Ainsi, pour les deux, la mutation urbaine est l'exemple, par excellence, de ce que chacun avance dans son « opus magnum ». Même si la perspective est différente, une théologie biblique pour l'un et une géographie historique pour l'autre, la volonté commune est d'illustrer le fait que l'analyse de la ville est centrale dans leur élucidation des structures du monde.

## I.3 - DANS LE CADRE DE L'ANALYSE RÉCENTE DE L'URBAPHOBIE

Plusieurs publications récentes ont tenté une analyse de l'urbaphobie ; un thème très ancien qu'on peut trouver notamment chez Rousseau et Zola. Du reste, l'influence de ces deux auteurs sur la vision de la ville de Charbonneau est facile de déceler. L'urbaphobie ne serait pas individuelle mais une idéologie collective : « [...] un imaginaire collectif, un système de croyances, de symboles, de mythes, de valeurs et de signes. L'urbaphobie peut évidemment influencer la valeur que chaque individu accorde à la ville, mais appartient néanmoins à un imaginaire commun, indépendant et précédant l'expérience individuelle. Dans la catégorie générale des représentations antiurbaines, que l'on pourrait dénommer " la ville mal-aimée ", il est important de distinguer une sphère collective des idéologies antiurbaines et une sphère individuelle de désamour de la ville. Ces sphères s'interpénètrent mais sont loin de se superposer l'une à l'autre. » (SALOMON CAVIN, 2010, 15) L'urbaphobie qui se développe au XIX<sup>e</sup> siècle donne surtout naissance à des mouvements visant à décourager l'exode rural et à



améliorer les villes par le développement de l'hygiène et l'urbanisme. De nombreux essais ont été tentés pour tempérer les effets néfastes des villes. C'est ainsi que des protestants ont créé les colonies de vacances et le scoutisme.

Je pense que cette distinction entre deux sphères n'est pas pertinente pour ce qui concerne Charbonneau et Ellul : ils ne sont en rien des idéologues et des idéalistes de la nature, mais des réalistes mus par une anthropologie profonde et ils se placent toujours sur le plan de la liberté. Pour eux, il ne s'agit pas d'aimer ou de haïr la ville contemporaine mais de déceler en quoi la grande ville modifie le rapport de l'humanité à la liberté : l'urbaphobie, comme la technophobie, sont finalement absurdes.

Il n'en demeure pas moins que de nombreux aspects personnels ont pu influencer les visions de la ville très négatives développées par Charbonneau et Ellul. S'il arrive à Ellul de parler du Bordeaux de son enfance avec nostalgie, c'est pour dire aussitôt que cela n'a pas duré. (ELLUL, 1993) Il faut, par exemple, être attentif à la dédicace de « Sans feu ni lieu » : « *A la mémoire de mon fils Simon (1941-1947) ce livre commencé dans les jours de sa mort.* » (ELLUL, 1975b, 7) Or, Simon Ellul est mort dans la rue, écrasé par un tramway et ce livre est donc né dans un contexte citadin très particulier. Pour l'anecdote et l'ironie de l'histoire, il est à noter que le magnifique jardin d'Ellul autour de sa maison « La Marrière » a été transformé en terrain à bâtir après sa mort. Chez Charbonneau, élevé comme un bourgeois citadin, la mutation subie par la nature, à cause de l'urbanisation, est d'abord une expérience sensible très ancienne : « *La " seconde nature ", la société, se substitue à la nature – tout court – comme milieu de vie de l'être humain. Cela renvoie à la seconde expérience au fondement de l'intuition charbonnienne de " grande Mue " de l'humanité : l'invasion de sa rue, celle de la pharmacie que tiennent ses parents dans le centre-ville de Bordeaux, par les " bagnoles " qui chassent chats, chiens, enfants et ménagères. C'est aussi l'étirement démesuré de la ville et de sa banlieue, qui éloigne son domicile d'une nature auparavant accessible en tramway, cadre merveilleux des camps des éclaireurs unionistes qu'il affectionne !* » (MORILLON-BRIERE, 2011, 57-58)

De plus, les deux ont fait, très tôt, l'expérience du parisianisme ; surtout littéraire. Charbonneau a souvent montré que l'étatisation croissante a favorisé le rôle central (culturel, économique, intellectuel et politique) de Paris. Il faut rappeler à ce propos la volonté farouche de Charbonneau de travailler à l'Ecole normale de Lescar ainsi que celle d'Ellul, de ne pas aller enseigner dans une grande université parisienne. Charbonneau et Ellul ont toujours voulu vivre en conformité avec leurs idées et n'ont donc pas cherché à faire carrière, au risque de demeurer isolés.

#### I.4 - MÉTHODE « SOCIOLOGIQUE »

Charbonneau et Ellul ont mis en place une méthode sociologique de description subjective. Dans leur commune méfiance envers l'abstraction, ils ont exprimé leur volonté de ne pas séparer l'expérience active et sensible de l'expérience intellectuelle et spirituelle. Ce qui leur donne, très fréquemment, l'occasion de faire de l'ironie sur les philosophes et les sociologues : Les caractéristiques de cette méthode sociologique sont clairement décryptées et revendiquées : « *Je me contenterai de décrire, sans prétendre à la surhumaine objectivité des sciences constituées ; pour l'analyse et la mesure, je ne me suis pas servi d'appareils, mais des instruments imparfaits qui sont depuis toujours à la disposition de l'homme : l'ouïe, l'odorat, la vue, la pensée et la parole. Je laisse aux spécialistes le soin de s'inventer un langage et une typologie aux fins d'exploiter cette mine : trop tard, pour entériner le fait accompli, comme il est de règle. Il en tirera un job honorable traité d'un traitement décent.* » (CHARBONNEAU, 1973, 96) La société est toujours décrite à partir de leur expérience personnelle et non d'une connaissance prétendument objective.

Il faut souligner également l'originalité de la démarche de Charbonneau qui illustre son « Jardin de Babylone » par un livre de photographie « La fin du paysage ». (BARDET ; CHARBONNEAU, 1972) S'exprime là, une perspective typique de géographe et qui est très différente de celle d'Ellul. Il prend la peine de se justifier : « *Exprimant une expérience du concret cette œuvre ne pourrait être achevée qu'illustrée. L'illustration, principalement sous la forme du document photographique, l'authentifierait directement, tout en lui ouvrant la*

*possibilité d'un contact valable avec la masse du public, et non seulement avec les intellectuels. Je pourrais multiplier les exemples, car presque chaque page pourrait être illustrée.* » (CHARBONNEAU, [1952], 415 ; 1987, 445)

## II. - LA VILLE CHEZ CHARBONNEAU ET ELLUL

### II.1 - LA VILLE ET LA CONSCIENCE

La conscience, qui seule permet d'élucider ses présupposés, est un élément essentiel de la pensée et de la vie de Charbonneau et Ellul. C'est la conscience qui fait échapper au déterminisme et rend responsable et permet de faire l'effort de la liberté. Ainsi, la conscience est la plus haute manifestation de la vie. « *Le propre de la conscience est de ne pas se suffire à elle-même, et ceux qui la refusent la craignent surtout pour ce qui la suit. Car elle sait qu'elle ne résoud rien, elle mène à l'acte qui libère. Elle me découvre en effet doublement engagé : dans le réel et devant l'esprit. Elle oblige à l'action parce qu'elle est expérience de la détermination et de la responsabilité.* » (CHARBONNEAU, 1980, 49) Charbonneau et Ellul soulignent, à de nombreuses reprises, que la conscience n'est pas naturelle à l'être humain et que les individus vraiment conscients sont rares.

C'est par le biais de cette attention à la conscience, qu'ils en sont venus à souligner l'importance de la civilisation urbaine. Pour eux, la ville (comme l'argent, la science ou la technique) n'est pas seulement un sujet d'étude sociologique, un fait social neutre, mais l'objet d'un discernement qui cherche à dégager quels enjeux elle suscite. En l'occurrence pour la ville, Charbonneau et Ellul sont d'accord : c'est la liberté de l'être humain que la grande ville met en cause. Il faut souligner la grande originalité herméneutique d'une telle approche qui tient à ce qu'ils ne cherchent pas à trouver des solutions pour rendre la ville plus humaine. Ils veulent plutôt montrer que la grande ville remet en cause notre humanité en nous privant de liberté !

### II.2 - LA VILLE ET LA LIBERTÉ DE L'ÊTRE HUMAIN

Charbonneau et Ellul sont des penseurs de la liberté. La liberté est la référence fondamentale ; même si cela reste, parfois, implicite : « *Pour nous deux, le fait essentiel c'est la liberté ! Que ce soit la liberté chrétienne pour Ellul ou la liberté personnelle et agnostique pour moi. Le grand reproche que je fais au " progrès ", c'est qu'il met en cause à la fois la nature et la liberté, et le rapport de la nature et de la liberté.* » (TROUDE-CHASTENET, 1997, 194) Leurs analyses de tel ou tel aspect du monde s'enracinent dans le fait que l'être humain, s'il l'est vraiment, est d'abord liberté. La liberté n'est jamais un concept ou un objet mais toujours une personne, un sujet. Les pensées de Charbonneau et d'Ellul sont, par bien des aspects, des éthiques de la liberté : des œuvres qui visent à une prise de conscience (de soi, d'autrui), en vue d'une action.

Ils ont été très vite d'accord sur le fait que le progrès de leur époque mettait en péril la nature et la liberté. L'être humain ne peut détruire l'équilibre de la nature sans risquer de se détruire lui-même. Selon Denis de Rougemont, il y a deux formes de pouvoirs : celui qu'on prend sur les autres et qui donne la puissance, et celui qu'on prend sur soi-même et qui donne la liberté. Cela correspond à la structure des pensées de Charbonneau et Ellul ; pour lesquelles puissance et liberté s'opposent.

Charbonneau et Ellul insistent sur le fait que les villes sont des créations humaines et non naturelles. Le paysan est l'homme de la maîtrise de l'espace et du temps, au contraire du citadin. « *Le citadin vit dans le rythme artificiel d'un univers purement humain, le paysan est englobé dans la pulsation du cosmos.* » (CHARBONNEAU, 1969, 82) Or l'espace et le temps sont des biens essentiels. Les hommes des villes sont plus riches que la moyenne mais ils sont pauvres d'espace, de temps, de silence, d'air et de liberté. Ainsi, l'être humain risque de se détruire en niant le lien qui l'unit à la nature. De plus, en ville, la masse s'accumule et l'individu disparaît. La ville est donc décrite comme un lieu d'inhumanité. Charbonneau et Ellul sont persuadés que l'être humain risque fort de ne pas survivre longtemps à la disparition de la nature. La distance grandissante de l'être humain avec son milieu, notamment par le biais de la science ou de la technique, est au cœur de ces deux œuvres.

### II.3 - LA VILLE, DEVENUE VASTE BANLIEUE, S'OPPOSE À LA NATURE ET LA CAMPAGNE

Pour Charbonneau et Ellul, la ville, espace et temps ouverts, s'oppose à la campagne, espace et temps clos. Formulés ainsi, ce sont les termes extrêmes et essentiels de la réalité sociale. Cette opposition a des conséquences sur la nature de l'être humain et elle permet d'orienter avec méthode l'interprétation des faits sociaux. Chez Ellul, la campagne est le milieu que Dieu a donné à l'être humain mais ce dernier a choisi de vivre en ville et de détruire la campagne. Charbonneau a souvent parlé de la nature et de ce qui la menace : la passion humaine pour l'artifice. Pour Charbonneau et Ellul, la ville oblige à vivre dans un espace non harmonique alors que la campagne représente l'harmonie de l'être humain avec son milieu : « *Qui considère la campagne dans nos pays d'Europe ne voit ni l'homme ni la nature, mais leur alliance : le paysage est le chef-d'œuvre du paysan. [...] La campagne innombrable défie le regard qui s'égaré dans son labyrinthe, et pourtant un seul trait le dessine : de la nature l'homme a fait un style. Mais aujourd'hui ce ferme dessin s'efface.* » (CHARBONNEAU, 1969, 79) A la campagne, l'être humain et la nature ont pris le temps de s'accorder. La fin de la campagne serait la fin de cette union. Et en vivant toujours davantage en ville, un milieu de plus en plus artificiel, l'être humain est en train de vaincre la nature. Pour Charbonneau et Ellul, le paysage, fruit du long mariage entre l'humanité et la terre, a laissé la place à un paysage urbain qui ne connaît plus que les raisons humaines.

Mais, si Charbonneau et Ellul déplorent la disparition d'une relation équilibrée entre l'être humain et la nature, il n'y a chez eux aucune idéalisation de la nature et nulle volonté de la protéger en soi.

« *L'homme peut désormais se détruire biologiquement et spirituellement, mais il ne peut détruire la nature. Si l'homme introduit dans la biosphère des perturbations trop importantes, c'est toujours le jeu imperturbable des lois de la nature qui rendront la terre inhabitable pour l'homme ; la nature, elle continuera à exister ; elle a pour elle les millions d'années et l'immensité du cosmos pour recommencer. La nature est invincible ; au contraire c'est l'homme, et surtout l'homme capable de liberté, qui est fragile et, ce que Charbonneau redoute, c'est que l'imprudence et l'inconséquence humaine favorisent une réorganisation de la nature qui, de toute façon, produira de nouveaux équilibres – mais dans lesquels l'homme libre n'aura peut-être plus sa place. Ce n'est pas de protection de la nature qu'il s'agit, mais de celle de l'homme par et contre lui-même.* » (CEREZUELLE, 2006, 96)

Et c'est la banlieue qui symbolise cette crise. Dans la version ronéotypée de l'État, le livre est dédié, entre autres, « *Au peuple des faubourgs* ». Cette dédicace ne sera malheureusement pas reprise dans la version imprimée. Car, le fait que la campagne se transforme en une seule banlieue industrielle ou résidentielle, « [...] interminable étendue de médiocrité horizontale [...] », (CHARBONNEAU, s. d., 59 ; CHARBONNEAU, 1969, 44) est au centre de la vision de la ville de Charbonneau. La banlieue infinie, confusion entre la ville et la campagne, préfigure l'agglomération totale, dans laquelle tout est standardisé. « *Si l'on veut sauver notre civilisation urbaine du naufrage dans l'océan des banlieues, il faut lui rendre sa campagne.* » (CHARBONNEAU, 1974, 179)

### II.4 - LE TOURNANT DE LA SECONDE GUERRE MONDIALE

Pour Charbonneau et Ellul, le tournant, la disparition de la dichotomie entre la campagne et la ville, se situe juste après la seconde guerre mondiale ; qui a été décisive dans l'évolution du monde en érigeant le « toujours plus » en arme absolue. « *La grande nouveauté de l'après-guerre c'est l'intégration de la campagne dans l'ensemble industriel et urbain, avec pour effet sa transformation en banlieue.* » (CHARBONNEAU, 1973, 92) C'est à ce moment qu'apparaît l'urbanisation sans limite. L'expansion industrielle provoquée par la seconde guerre mondiale, puis l'expansion démographique, sont passées par là. Le phénomène décrit par Charbonneau s'est encore considérablement accru : depuis 2008, la population urbaine dans le monde (3,4 milliards de personnes) égale, officiellement, pour la première fois de l'histoire, la population rurale.

## II.5 - LA GRANDE VILLE, SYMBOLE DE LA PUISSANCE : BABYLONE ET NINIVE

Charbonneau et Ellul développent toute une réflexion sur les grandes villes. Ellul souligne que dans la Bible, Nimrod est celui qui bâtit Babylone et Ninive. C'est le bâtisseur des grandes villes, marquées par le signe de la puissance, de l'orgueil et de la révolte contre Dieu. Chez Ellul, Babylone et Ninive sont clairement des métaphores du monde contemporain. « *Mais par-dessus tout, il faut replacer ce mot " Ninive " dans sa perspective biblique : Ninive, la grande ville, comme Babylone, c'est le lieu de la toute-puissance de l'homme, c'est la contre-création de l'homme opposée à la création de Dieu, c'est le lieu de l'orgueil de l'homme qui s'apparente au démon et refuse Dieu, c'est le monde fermé à Dieu. C'est toujours là, au sens spirituel, ce que représente Ninive. [...] Ninive, en définitive, c'est le " monde " au sens théologique du mot.* » (ELLUL, 1952, 21-22) Ninive est la ville cruelle et sanguinaire qui divinise la guerre, (ELLUL, 1975b, 110-117) la ville opposée au peuple de Dieu comme elle est opposée à Dieu. Babylone représente, dans le livre de l'Apocalypse, le symbole de la puissance humaine qui sera détruite à la fin des temps : elle est l'anti-nouvelle Jérusalem. Charbonneau parle lui aussi, souvent, de Babylone, une ville « *[...] qui est toujours [un] tant soit peu apocalyptique, cité infernale ou céleste [...].* » (CHARBONNEAU, 1996, 22) Il lui arrive de la situer ironiquement au Texas ! (CHARBONNEAU, 1973, 41) Le passage par Babylone est sensé aider à comprendre le fait que la croissance démesurée et accélérée des villes ne cesse pas de poser des problèmes de toutes sortes, qu'il devient difficile de penser et de contrôler. Les coûts de Mégalopolis grandissent encore plus vite que sa taille. « *Mégalopolis est une citée assiégée, mais elle ne l'est que par sa propre masse. Aussi ne peut-elle être sauvée que par le sacrifice, chaque jour plus poussé, de ses libertés.* » (CHARBONNEAU, 1969, 116) Or, souvent, la seule politique mise en place vise à contrôler, autant que possible, les excès de la grande ville et à stigmatiser les banlieues sans jamais véritablement remettre en cause la ville elle-même.

## II.6 - LA NOUVELLE JÉRUSALEM

Ellul note que l'histoire biblique se déroule de l'Eden à la nouvelle Jérusalem. Au commencement, Dieu a voulu que l'être humain habite un jardin mais l'être humain a préféré habiter une ville et Dieu finit par entériner cette volonté. Pour Ellul, une grande partie de la théologie biblique de la ville peut se résumer dans un double événement. D'une part, le premier texte biblique se situe dans la suite du meurtre de Caïn : avec la première ville, l'être humain s'invente un nouveau commencement ; loin de l'Eden original. D'autre part, le dernier texte concerne la Jérusalem céleste : Dieu se réconcilie avec l'humanité en lui permettant de vivre dans le milieu qu'elle s'est choisie. D'ailleurs, son livre sur la ville « *l'a fait entrer dans l'espérance* », comme il a pu l'écrire dans sa dédicace manuscrite à un de ses amis. Cette espérance particulière d'Ellul est une différence notable avec Charbonneau.

Chez Ellul, la grande ville est caractérisée par son pouvoir politique, son activité commerciale, sa vie culturelle fastueuse. Elle est le lieu où l'être humain cherche à s'accomplir, loin de Dieu. Mais la grande ville est aussi le lieu de l'orgueil et de l'esclavage. La grande ville utilise toutes sortes de méthodes pour séduire et aliéner l'être humain. Elle est aussi celle qui tue.

*A contrario*, pour Ellul, l'idée de nouvelle Jérusalem, qui vient du ciel, est essentielle. L'opposition est totale entre les deux créations. Dans la première, l'homme vit dans la nature et, dans la seconde, l'homme vit dans une ville. Il n'y a aucun retour à l'origine : « *Le Dieu biblique n'est pas ce Dieu abstrait qui, ayant eu une idée au début, la maintient envers et contre tout et refait un jardin parce qu'au début c'était son plan.* » (ELLUL, 1975a, 234) Dieu décide d'assumer toute l'histoire de l'humanité en tenant compte de sa principale caractéristique : sa volonté de vivre en ville. « *[...] Dieu reprend toute l'histoire de l'homme et la synthétise dans la ville absolue. Le symbole de Jérusalem est le signe le plus fort que nous puissions avoir que le Dieu biblique est un Dieu qui accompagne l'homme dans son histoire. Il ne poursuit pas son dessein indépendant, il poursuit son dessein dans et avec l'histoire des hommes. Et ce que les hommes ont librement, volontairement créé, ils vont le retrouver dans Jérusalem.* » (ELLUL, 1975a, 235) Pour Ellul, l'histoire de l'être humain n'est pas vaine car elle est recueillie

par Dieu. Les hommes et les femmes sont appelés à ressusciter et leurs œuvres également. Dieu transforme l'échec historique de la Création en réussite. La ville construite par les êtres humains était le lieu d'uniformisation des idées, des langues et des cultures. Dieu en fait le lieu de l'unité dans la diversité. Il n'y a plus, également, de distinction entre un profane et un sacré. Il s'agit d'un tout autre univers. A la fin de l'histoire, Dieu crée pour l'être humain un autre milieu. *« Et si Dieu choisit cette forme nouvelle, c'est simplement parce que l'homme lui-même l'a choisie. L'homme a voulu ce cadre, ce milieu, méprisant celui que Dieu lui avait préparé. Il travaille désespérément depuis les origines à se faire son monde à lui, indépendant de tout ce que Dieu pouvait vouloir. Et c'est de Dieu qu'il recevra l'œuvre parfaite qu'il ne sait pas accomplir. C'est Dieu qui va réaliser ce cadre. Mais dans ce monde nouveau il y a un désir de l'homme qui ne sera pas satisfait : l'absence de Dieu. L'homme a voulu faire la ville d'où Dieu serait absent, et il n'y arrive jamais. Et Dieu fera pour l'homme la ville parfaite, où Il sera tout en tous. Ainsi c'est uniquement la décision de l'homme qui, en quelque sorte, provoque Dieu à l'action, qui le pousse à accepter ce que l'homme désire et cherche et lui fait transformer sa création. »* (ELLUL, 1975b, 250-251) Pour Ellul, l'histoire de la ville dans la Bible est donc l'histoire de la révolte de l'être humain contre Dieu et de sa réconciliation. En récapitulant toute l'histoire individuelle et collective de l'humanité, Dieu lui donne la preuve qu'il l'accompagne durant tout son chemin.

### III. - PERSPECTIVES

#### III.1 - UN PROGRAMME POUR L'ACTION ?

Pour Charbonneau, la caractéristique première d'une civilisation dépersonnalisante est d'être portée par la force des choses. C'est pourquoi il décrit des puissances irrésistibles qui orientent le monde. Mais, il n'a jamais pensé à une fatalité. Le vrai désespoir consisterait à capituler c'est-à-dire à fuir les problèmes. La défaite est d'abord refus de considérer le réel. C'est pourquoi il a souvent écrit, pensé et pratiqué la liberté, seul chemin vers l'action. L'avenir dépend de ce que nous serons capables de faire. L'action passe par une inversion de la logique du monde. Et même s'il est difficile de l'imaginer, il n'y a, raisonnablement, pas d'autres alternatives possibles. *« La solution de ce problème suppose d'abord un renversement radical des valeurs. Il faut que la fin : la nature pour les hommes, commande les moyens : la science, l'industrie, l'Etat. Ce qui est aller à rebours d'un monde. La tâche est infinie comme notre propre faiblesse, et si on veut l'entreprendre, mieux vaut ne pas se cacher son énormité. Mais si on me dit que l'état de chose actuel est un fait, je répliquerai que ses conséquences pour l'homme en sont un autre, et que l'irréalisme consiste à ne pas les voir. Le fait c'est que, pour nous et surtout nos descendants, il n'y aura pas d'autres voies qu'une véritable défense de la nature. »* (CHARBONNEAU, 1969, 276) Charbonneau et Ellul invitent à lutter contre le refus de penser et l'horreur d'agir. Ils ne sont pas penseurs d'une liberté intérieure : ils visent l'action. Tout au long de leur vie, Ellul et Charbonneau ont essayé de changer la société, d'influer sur le cours des choses. La remarque critique classique portée à Charbonneau et Ellul est que leur lucidité est tellement rigoureuse qu'elle ne porte pas à l'engagement. Cette réflexion sur la banlieue totale est l'occasion de rappeler que nos deux auteurs ne sont en rien des contempteurs distants du monde. Ils ont passé leur temps à s'engager. Ils ont notamment lutté contre le « tout béton » de manière très concrète. Charbonneau et Ellul avaient une espérance malgré leur lucidité. Mais ils laissaient à chaque lecteur le soin d'inventer ses propres prises de position, de prendre en main sa liberté et ne cherchaient pas à lui dicter une conduite.

#### III.2 - DES PENSÉES PROPHÉTIQUES ?

La figure du prophète Jonas est très importante dans la vie et l'œuvre d'Ellul. Ce dernier souligne que ce livre biblique se distingue par le fait que la Parole de Dieu que Jonas doit transmettre n'est pas liée au peuple d'Israël ; ni à son histoire ni à l'alliance passée entre Dieu et son peuple. Autrement dit, tout lecteur du livre de Jonas, qu'il soit chrétien ou non, peut s'identifier à la vie de Jonas qui, *in fine*, vit l'histoire de tout homme : *« L'histoire de Jonas est vraiment l'histoire de chacun de nous [...] »* (ELLUL, 1952, 23) Le prophète biblique est l'homme de la lucidité. Contrairement à une idée reçue, il n'est pas celui qui prédit ou prévoit l'avenir mais

celui qui permet d'anticiper ce qui va se passer. En bref, le prophète biblique est celui qui dit : « *Selon la logique historique des choses, si rien n'est fait pour l'enrayer, voilà inmanquablement ce qui va survenir.* » Le vrai prophète biblique est celui qui demande à être démenti par les faits. Cela voudra dire que quelque chose a été fait pour changer la logique, le cours historique des choses. Celui qui " se trompe " est finalement celui qui réussit...

Je ne suis pas loin de penser que la figure de Jonas, si capitale chez Ellul, se retrouve aussi chez Charbonneau. Ainsi, avec ironie, quand il parle de l'être humain pris au piège de sa voiture : « *Jonas est rentré dans le ventre de sa baleine, et il n'en ressuscite plus* » (CHARBONNEAU, 1967, 69). On en trouve aussi des traces plus diffuses et moins ironiques. A cet égard, il ne faut pas oublier que Jonas est celui qui combat les dérèglements de la grande ville : il est envoyé vers la plus grande ville connue de l'époque. L'aspect prophétique peut se retrouver dans la démarche de Charbonneau : « *Alors que la plupart des auteurs se demandent "comment a-t-on pu en arriver là ?", Charbonneau se demande "qu'est-ce que cela annonce ?"*» (CEREZUELLE, 2006, 67). C'est dans son intérêt pour la dynamique sociale que sa pensée est aussi prophétique que celle d'Ellul.

## IV. - POSTÉRITÉ

La ville est, pour Charbonneau et Ellul, un thème de jeunesse qui sera moins abordé par la suite. L'un placera sa critique sociale sous le signe de l'État et de la science. L'autre mettra plutôt l'accent sur la technique. Et pourtant, la ville est restée pour eux l'illustration par excellence de la puissance de l'État, de la science et de la technique.

On peut trouver que Charbonneau et Ellul exagèrent dans leur critique de la ville et que leur pensée est parfois caricaturale. Mais je pense qu'ils ont l'immense mérite de nous donner, aujourd'hui, l'exemple de ce que penser par soi-même veut dire. En cherchant toujours à aller au fond des choses sans se contenter de répéter ce qui a déjà été dit, ils sont des témoins de ce que nous pouvons faire.

Aujourd'hui, tous les mouvements qui remettent en cause l'idéologie de la croissance sans fin s'inscrivent dans la suite de ce que Charbonneau et Ellul ont dit et fait. De jeunes chercheurs qui écrivent aujourd'hui s'inspirent pleinement de Charbonneau et Ellul, sans toujours le savoir. Par exemple, Nicolas Ridoux : « *La décroissance n'est pas une croissance négative, c'est avant tout la sortie de la religion de la croissance, une " a-croissance ". Nous libérons ainsi notre imaginaire des contraintes fixées par la croissance économique en tant que nécessité absolue. Il ne s'agit pas de faire " tout pareil ", mais en moins, en plus petit, en rabougri. Il s'agit de faire autrement.* » (RIDOUX, 2006, 92). Timothée Duverger vient de proposer une synthèse stimulante des pistes de réflexion qui peuvent servir pour une actualisation des positions de Charbonneau et Ellul sur la ville (DUVERGER, 2011, 173-181). Hélas, on n'y trouve aucune recherche explicite de liberté ! Si la récente injonction à devenir des écocitadins n'aurait probablement pas plu à Charbonneau et Ellul, à cause de l'association de termes antithétiques, elle demeure pourtant un progrès par rapport aux discours sur la ville entendus depuis des décennies : « *Les villes ont mauvaise réputation. On les dit sales, polluées, bruyantes... Mais ce n'est pas une fatalité. Vous vivez en ville et vous rêvez de respirer un air plus sain, de retrouver un peu de calme et de convivialité, de renouer avec la nature ? Vous êtes décidé à diminuer votre impact sur l'environnement ? Alors vous êtes prêt à devenir un écocitadin. Comme beaucoup, vous avez peut-être commencé à adopter des écogestes : trier vos déchets, économiser l'eau ou l'électricité, vous déplacer à vélo... C'est un début, mais face à l'ampleur de la crise écologique, il est temps de franchir l'étape suivante en passant de l'initiative individuelle à l'action de groupe.* » (MAYO, 2010, 9) C'est toujours le même dilemme : aller au fond des choses, c'est voir que l'on va dans le mur et en même temps il faut absolument faire quelque chose. C'est si facile de se donner bonne conscience tout en continuant à aller vers une catastrophe planétaire, mais cela est encore plus facile de ne rien faire pour essayer de changer le cours historique des choses. Je pense donc que la floraison actuelle de petits groupes critiques de la croissance à tout prix, et qui cherchent à promouvoir des actions concrètes, peut être le signe bienvenu d'un retour à la démocratie directe, si chère à Charbonneau et Ellul. A condition de la lier à une recherche de liberté...

## BIBLIOGRAPHIE

- BARDET, M. ; CHARBONNEAU B. (1972) *La fin du paysage*, Paris, Anthropos, n. p.
- CEREZUELLE, D. (2006) *Ecologie et liberté. Bernard Charbonneau précurseur de l'écologie politique*, Lyon, Parangon/Vs, (coll. L'après-développement), 204 p.
- CHARBONNEAU, [B.] (s. d.) *La ville*. Extraits, document dactylographié, 150 p.
- CHARBONNEAU, B. ([1952]) *Par la force des choses*. L'Etat, 3 volumes ronéotypés, II + 418 p.
- CHARBONNEAU, B. (1967) *L'hommauto*. Essai, Paris, Denoël, 165 p.
- CHARBONNEAU, B. (1969) *Le jardin de Babylone*, Paris, Gallimard, 283 p.
- CHARBONNEAU, B. (1973) *Tristes campagnes*. Essai, Paris, Denoël, 240 p.
- CHARBONNEAU, B. (1974) *Notre table rase*. Essai, Paris, Denoël, 215 p.
- CHARBONNEAU, B. (1980) *Je fus (essai sur la liberté)*, Pau, Imprimerie Marrimpouey Jeune, 264 p.
- CHARBONNEAU, B. (1987) *L'Etat*, Paris, Economica (coll. Classiques des sciences sociales), 450 p.
- CHARBONNEAU, B. (1996) *Il court, il court le fric...*, Bordeaux, Opales, 160 p.
- CHARBONNEAU B. ; ELLUL, J. (1999) « Directives pour un manifeste personaliste », *Revue française d'histoire des idées politiques*, n° 9, pp. 159-177.
- DUVERGER, T. (2011) *La décroissance, une idée pour demain. Une alternative au capitalisme. Synthèse des mouvements*, Paris, Sang de la terre, 240 p.
- ELLUL, J. (1952) Le livre de Jonas, *Foi et vie* (Cahiers bibliques de Foi et vie), 104 p.
- ELLUL, J. (1954) *La technique ou l'enjeu du siècle*, Paris, Armand Colin (coll. Sciences politiques), 402 p.
- ELLUL, J. (1975a) *L'Apocalypse. Architecture en mouvement*, s. l., Desclée (coll. L'athéisme interrogé), 274 p.
- ELLUL, J. (1975b) *Sans feu ni lieu. Signification biblique de la Grande Ville*, Paris, Gallimard (coll. Voies ouvertes), 309 p.
- ELLUL, J. (1981) *A temps et à contretemps. Entretiens avec Madeleine Garrigou-Lagrange*, Paris, Le Centurion (coll. Les interviews), 213 p.
- ELLUL, J. (1993) « Bordeaux 1920 », in GARAT, A.-M. ; LAFON, C. et al., *Bordeaux, je me souviens*, s. l., Centre régional des lettres d'Aquitaine/La mémoire de Bordeaux/Ville de Bordeaux, pp. 53-58.
- GODDARD, A. (2002) *Living the word, resisting the world. The life and thought of Jacques Ellul*, Carlisle, Paternoster press (coll. Paternoster biblical and theological monographs), xxiv + 388 p.
- MAYO, C. (2010) *Tous écocitadins. Pédibus, cantine bio, compost de quartier...*, Mens, Terre vivante, 160 p.
- MORILLON-BRIERE, S. (2010) « Bernard Charbonneau (1910-1996) », *Foi et vie*, t. 109/5, pp. 75-82.
- MORILLON-BRIERE, S. (2011) « Bernard Charbonneau (1910-1996) (Deuxième partie) », *Foi et vie*, t. 110/1, pp. 56-66.
- MUMFORD, L. (2011) *La cité à travers l'histoire*, Marseille, Agone, 925 p.
- RIDOUX, N. (2006) *La décroissance pour tous*, Lyon, Parangon/Vs, (coll. L'après-développement), 160 p.
- ROY, C. (1992) « Aux sources de l'écologie politique : le personalisme " gascon " de Bernard Charbonneau et Jacques Ellul », *Canadian journal of history/Annales canadiennes d'histoire*, t. 27/1, pp. 67-100.
- ROY, C. (1997) « Entre pensée et nature : le personalisme gascon », in Prades J. (dir.), *Bernard Charbonneau : une vie entière à dénoncer la grande imposture*, Ramonville Saint-Agne, Erès (coll. Socio-économie), pp. 35-49.
- ROY, C. (1999) « Ecological personalism. The Bordeaux school of Bernard Charbonneau and Jacques Ellul », *Ethical perspectives*, t. 6/1, pp. 33-44.
- SALOMON CAVIN, J. (2010) « Idéologie et sentiment », in SALOMON CAVIN, J. ; MARCHAND B. (dir.), *Antiurbain. Origines et conséquences de l'urbaphobie*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes (coll. Espace en société. Logique territoriale), pp. 13-24.
- TROUDE-CHASTENET, P. (1997) « Bernard Charbonneau. Génie méconnu ou faux prophète ? Entretiens », *Revue internationale de politique comparée*, t. 4/1, pp. 189-207.
- TROUDE-CHASTENET, P. (1999) « Jacques Ellul : une jeunesse personaliste », *Revue française d'histoire des idées politiques*, n° 9, pp. 55-75.

# CRISES EN ZONE D'ÉCONOMIE DE PLANTATION ET DÉGRADATION DU MILIEU ÉCOLOGIQUE AU TOGO : UNE ANALYSE DE LA DYNAMIQUE RURALE SELON LA PENSÉE DE BERNARD CHARBONNEAU

*Edinam KOLA*<sup>42</sup>

---

Maître Assistant de Géographie, Laboratoire de recherche sur la dynamique des milieux et des sociétés, Département de Géographie, Université de Lomé, 15 BP 235 Lomé Togo, [edikola@yahoo.fr](mailto:edikola@yahoo.fr)

## INTRODUCTION

La littérature sur les problèmes environnementaux contemporains (Breyman, 1993 ; Rossi, 1984 ; Barbosa, 2003 ; Pnud, 2005) est aujourd'hui abondante. Elle est appuyée par un nombre relativement important de conférences et de séminaires qui à travers le monde, depuis les années 1970, tentent de cerner les tenants et aboutissants des changements qui affectent l'écosystème à l'échelle de la planète. Depuis la seconde moitié du XIXe siècle, les problèmes de l'environnement se posent avec acuité et se manifestent différemment selon que l'on soit sur une partie du globe ou une autre (Akibodé, 1998).

Différents chercheurs ont eu à tirer sur leur sonnette d'alarme face aux bouleversements qui secouent ou menace de secouer le monde (Giec, 1991 ; Breyman, 1993 ; Barbosa, 2003 ; Giec, 2007) ; ils ont surtout insisté sur certains aspects et causes de ces changements : diminution drastique de la biomasse, activités industrielles et dégagement des gaz nocifs destructeurs de la couche d'ozone, feux de végétation, abattage anarchique des arbres (Giec, 1991 ; Giec, 2007) etc. D'autres chercheurs par contre, tentent de cerner le problème en l'appréhendant sous un angle beaucoup plus réflexif. Par exemple, ils observent la situation comme une conséquence du développement économique, du machinisme ou du capitalisme. C'est dans cette perspective,

---

<sup>42</sup> Cette communication constitue un approfondissement théorique de mes travaux de thèse. Cette thèse qui s'intitule « Crise agricole et mutations rurales dans la zone d'économie caféière et cacaoyère du Togo » a été subventionnée en 2006-2007 par l'Organisation des nations unies pour la science et la culture (UNESCO) dans la cadre du « projet de renforcement du personnel de l'Université de Lomé », puis en 2008 par le Conseil pour le développement de la recherche en sciences sociales en Afrique (CODESRIA). Conformément aux clauses qui me lient à ces institutions, mais en particulier au CODESRIA, je me dois de leur exprimer mes marques de gratitude.



que semble s'intégrer la pensée du géographe, écologiste et philosophe Bernard Charbonneau (1910-1996) qui présume que la machine ou en d'autres termes la science et la technique ont des impacts hautement négatifs sur l'équilibre de l'écosystème. A travers des titres assez révélateurs : « La fin des paysages » (Charbonneau, 1972), « Tristes campagnes » (Charbonneau, 1973), « Le Système et le Chaos » (Charbonneau, 1990), « Sauver nos régions » (Charbonneau, 1991), ce géographe dit de « l'Aquitaine » a su dénoncer dans un style souvent surréaliste, et un symbolisme inhabituel, les dérapages des sciences et de la technique et leurs lourdes conséquences sur le monde actuel et à venir. L'auteur analyse les effets pervers du modernisme industriel sur les sociétés rurales et l'environnement.

Cependant, si la quintessence du discours de Bernard Charbonneau semble se centrer sur les réalités de l'Occident et notamment de l'Europe en proie à des crises écologiques dues à la puissance de la technologie, il apparaît intéressant d'élargir, voire d'approfondir le débat aux fins de cerner la portée et le degré de validité de ce discours sur les « pays perdus » ou « pays insuffisamment développés », termes que l'auteur emploie, certainement pour désigner les pays du Tiers monde, les pays sous développés ou les pays tropicaux. En réalité, malgré l'apparente restriction spatiale de son discours, l'auteur aborde un problème planétaire ou global qui suscite chez le chercheur africain ou africaniste, beaucoup d'intérêt, de réactions mais aussi de scepticisme vis-à-vis de la planète terre et de son devenir. Les sociétés rurales en particulier, très dépendantes des ressources de la nature (Pnud, 2005), font les frais de toutes les actions qui concourent au déséquilibre de l'écosystème.

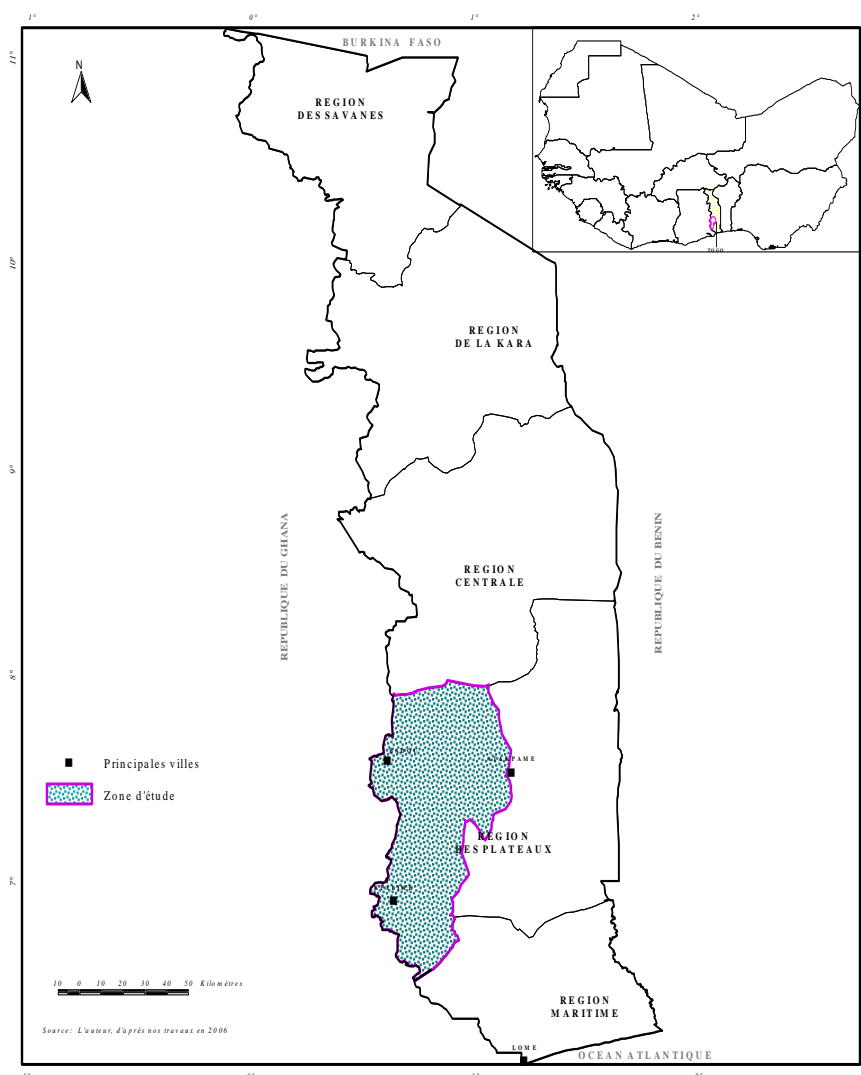
Un examen des zones d'économie de plantation d'Afrique tropicale humide (Kola, 2005), permet de se rendre à l'évidence que la pensée de Charbonneau est également d'actualité dans le contexte africain rural. Toutefois, si la machine est à l'origine d'importants dégâts environnementaux au Nord, c'est plutôt, en partie essentielle, la culture des plantes dites industrielles ou exotiques, qui est à la base des changements connus dans l'écosystème en Afrique tropicale humide. En effet, en Afrique tropicale humide en général et au Togo en particulier, si d'importantes ressources scientifiques sont mises au service de l'agriculture de plantation, le machinisme agricole au sens réel du terme est encore à son début et reste moins perceptible, surtout dans les champs de café et de cacao. L'introduction et le développement de l'économie de plantation en Afrique noire sont à l'origine d'importants bouleversements agraires, économiques, sociaux, environnementaux et même culturels (Gu-Konu, 1983 ; Nyassogbo et al., 1995 ; Kola, 2008). La dégradation du milieu naturel est considérée comme l'une des conséquences les plus graves du développement de l'économie de plantation et des crises qui en ont suivi (Nyassogbo et al., 1995 ; Akibodé, 1998 ; Tchamié, 1998).

Au Togo, les plantations caféières et cacaoyères ont été introduites il y a plus d'un siècle dans l'Ouest de la Région des Plateaux, un milieu bien connu pour ses aptitudes à l'arboriculture (Kola, 2008). D'une superficie de 6 888 km<sup>2</sup>, la partie ouest de la Région des Plateaux (Figure n°1) était autrefois couverte d'une forêt ombrophile (Gu-Konu, 1979 ; 1983).

Au lendemain des indépendances, et en particulier au cours de la décennie 1970, l'économie prospère des plantations connaît une crise au Togo (Gu-Konu, 1983 ; Nyassogbo et al., 1995). De nos jours, il est frappant de constater une forte tendance à la disparition des plantations et une reconversion vers les cultures vivrières (Kola, 2008). Les différentes stratégies d'adaptation mises en place pour faire face à la déprise des plantations, constituent des facteurs de destruction des ressources environnementales et de la société tout entière. Comment cette situation de crise éclaire-t-elle davantage la philosophie et la pensée écologique de Bernard Charbonneau ? Mieux encore, l'analyse des milieux et des sociétés selon Charbonneau est-elle valable pour les espaces ruraux subsahariens en général et la ceinture caféière et cacaoyère du Togo en particulier ? Comment dans ce milieu où la production caféière et cacaoyère a constitué depuis l'invasion coloniale l'activité principale des populations, la déprise des plantations contribue-t-elle au déséquilibre de l'écosystème ? Telles sont les questions que se propose d'explorer cette contribution.

Il importe avant de répondre à ces interrogations, de préciser la quintessence de la philosophie de cet auteur et chercheur puis de dire succinctement les méthodes d'obtention et d'analyse des données qui sous-tendent cette réflexion.

Figure n°1 : Localisation géographique de la zone d'étude



## I. - BERNARD CHARBONNEAU : L'HOMME ET SA PENSÉE ENTRE CONSTRUCTION ET DÉCONSTRUCTION

Bernard Charbonneau, géographe de formation, enseignant et militant scientifique, activement philosophe et écologiste engagé, est né à Bordeaux en 1910 d'un père protestant et d'une mère catholique. Chercheur des années 1950 et 1960, après avoir été témoin des deux guerres mondiales, se définissant comme un post-chrétien, il mène une réflexion qui transcende les effets néfastes des deux guerres mondiales et repose la problématique des effets néfastes de la science et de la technologie sur l'homme et son milieu (Troude-Chastenet, 1997). Sa position néo-marxiste l'amène à publier des ouvrages qui montrent son amour inégalé pour la nature et la liberté. Considéré comme l'un des précurseurs de l'écologie politique, sa carrière de géographe le porte à s'interroger indéfiniment sur le rapport homme et nature ou homme et oekoumène (désignée dans sa littérature par le terme « notre maison commune »). Sa pensée, sa philosophie et ses positions sur les questions liées à « notre milieu de vie » sont redondantes dans la littérature qu'il laisse.

Ce géographe retiré pendant longtemps dans sa campagne à Pau soutient que le modernisme porte en lui les germes de retombées négatives incalculables sur l'équilibre de l'écosystème (Prades, 1997). Pour Charbonneau, face à un écosystème à l'origine en équilibre, le développement de la science et de la technique

constitue un danger capital. Par ailleurs, l'auteur soutient, notamment dans son ouvrage, « Tristes campagnes » (Charbonneau, 1973), que la modernisation agricole (axée sur l'utilisation de la machine dans le secteur agricole) a favorisé le déclin et la décomposition des sociétés paysannes de Béarn, dans le Sud-Ouest de la France où il a vécu après la seconde guerre mondiale (Cerezuelle, 2005).

La beauté et la diversité des campagnes donne l'exemple d'un accord, d'un compromis réussi et partout différent entre les exigences de l'esprit humain et les contraintes naturelles. A l'opposé, la diffusion de l'agriculture industrielle a pour effet la banalisation et l'uniformisation des paysages et des sociétés locales, l'affadissement des nourritures, la monotonie du travail : autant de formes d'appauvrissement de la vie sensible qui résultent d'une exploitation destructrice des ressources naturelles et qui lui paraissent le contraire d'un véritable progrès (Cerezuelle, 2005). De ce fait, Charbonneau a toujours préconisé une désindustrialisation de l'agriculture (Cerezuelle, 2011).

Cependant, si la machine a détérioré le milieu naturel en Occident, ce sont les plantes dites exotiques qui ont bouleversé ce milieu dans beaucoup d'espaces tropicaux. Certes, en soi et à elles seules, les plantes exotiques ne peuvent être vues comme des facteurs destructeurs de l'environnement. Cependant, dans le contexte togolais, où le machinisme agricole n'a pas connu de succès (Lebeau, 1996), une observation fine permet de se rendre à l'évidence que la mise en place de plantations pérennes de café et de cacao au détriment de la forêt ombrophile (Gu-Konu, 1983 ; Akpagana, 1989) préexistante puis surtout les mécanismes mis en place par la masse paysanne pour s'adapter aux crises qui s'ensuivent, constituent, dans une approche systémique, un faisceau de facteurs destructeurs du milieu naturel. Dans une approche systémique il est possible de postuler que le caféier et le cacaoyer constituent les éléments perturbateurs de l'équilibre de l'écosystème qui prévalait avant l'ère coloniale (Gu-Konu, 1983 ; Gngongbo, 2003). Pour démontrer le rôle du développement de l'économie de plantation et des crises qui s'ensuivent dans la dégradation du milieu naturel et humain dans l'Ouest de la Région des Plateaux, des données de sources diverses ont été collectées et analysées.

## II. - MÉTHODOLOGIE ADOPTÉE

Le recueil des informations nécessaires à cette réflexion a été possible grâce à une recherche bibliographique. Cependant des investigations de terrain ont été faites pour la compléter. La littérature utilisée est scindée en deux : un corpus de Bernard Charbonneau (Charbonneau 1972, 1973, 1990, 1991), des travaux sur cet auteur (Troude-Chastenot, 1997 ; Prades, 1997 ; Cerezuelle, 2005) et d'autres travaux portant sur le milieu naturel dans la zone d'économie de plantation du Togo (Gu-Konu, 1983 ; Akpagana, 1989 ; Akibodé, 1998 ; Gngongbo, 2003 ; Kuwamé, 2005 ; Kola 2007 ; 2008 ; 2009). Le recueil des autres informations nécessaires à l'étude a été possible grâce aux observations directes sur le terrain, aux entretiens avec des personnes ressources qui ont permis de cerner l'état de l'évolution du milieu naturel, puis aux enquêtes par questionnaire. Le modèle d'analyse des implications de la crise des cultures de café et de cacao sur le milieu et la société est systémique. L'approche systémique conçoit le problème comme un système et l'appréhende comme un ensemble d'éléments en recherchant les liens que les différents éléments du système entretiennent les uns avec les autres.

## III. - CRISE EN ÉCONOMIE DE PLANTATION, DÉPRISE AGRAIRE ET DÉGRADATION DU MILIEU ÉCOLOGIQUE AU TOGO

Les résultats de la recherche s'articulent en deux grands points à savoir, la crise de l'économie de plantation et la déprise agraire puis ensuite leurs implications sur le milieu naturel.

### III.1 - CRISE ÉCONOMIQUE ET DÉPRISE AGRAIRE : DEUX ASPECTS FONDAMENTAUX DE LA CRISE DES CULTURES PÉRENNES DANS L'OUEST DE LA RÉGION DES PLATEAUX

La crise qui frappe la zone caféière et cacaoyère du Togo présente un double aspect : économique et agricole. A la suite de la dégradation des cours des matières premières sur les marchés internationaux, et de la suppression du surprix que pratiquait la France pour encourager la culture de ces produits, la production caféière et cacaoyère a chuté de même que les revenus des paysans (Gu-Konu, 1983). Cette crise de l'économie de plantation reste exacerbée par l'âge avancé des plantations, les attaques des maladies et l'appauvrissement des terres. Il s'opère alors un mouvement d'abandon des plantations par les paysans, d'où la crise agricole appelée déprise caféière et cacaoyère.

Sur la base des résultats de l'enquête réalisée à partir d'un questionnaire administré à un échantillon aléatoire de 432 chefs d'unités paysannes de productions (CUPP), les unités paysannes de production (UPP) qui ont connu une réduction de leurs plantations de plus de 75% dominant et sont suivies des UPP qui ont connu une réduction de leurs plantations originelles de moins de 25% (29,6%) (Kola, 2008).

La déprise que connaissent les plantations caféières et cacaoyères du Togo a été analysée en rapport avec les difficultés de promotion du milieu rural. D'après les observations faites, cette déprise se présente sous diverses formes: plantations envahies par les herbes, abattues, associées à des cultures, converties vers d'autres spéculations, en régression dans l'espace agricole, et définitivement abandonnées dans le tiers des unités paysannes de production. Ces faits sont confirmés par des statistiques officielles. En effet, d'une superficie de 54 000 ha en 1968, la caféière togolaise est passée à une superficie de 24 000 ha (BCEAO, 2006) ce qui correspond à une régression de 55,55%. De même, les superficies cacaoyères sont passées de 40 000 ha en 1970 à 17 641 ha en 2001, ce qui correspond à une baisse de 55,89%. Les superficies cacaoyères ont diminué de 49% entre 1995 et 2001, passant de 35 120 ha à 17 641 ha (DSID, 2001).

Dès leur introduction à l'époque coloniale, les plantations étaient devenues d'après les investigations la principale source de revenus des paysans de la partie ouest de la Région des Plateaux. Cependant, la chute des cours mondiaux des produits tropicaux amorcée dans les années 1970, et aggravée dans la seconde moitié des années 1980 au point que ces prix se sont retrouvés à leur plus bas niveau depuis la grande crise des années 1930, a entraîné des effets pervers sur la compétitivité du café et du cacao ouest africain en général et togolais en particulier. « Entre 1984 et 1993, le prix du cacao a chuté de moitié en monnaie courante et des deux tiers en monnaie réelle. La reprise a été timide, les valeurs réelles restant les plus basses de la période d'après guerre, et les projections de la Banque Mondiale ne prévoient pas d'amélioration pour la décennie à venir» (Freud et al. 2000 : 14). En 1994, le CIRAD constate que la crise caféière qui succède depuis 1992 à la crise cotonnière et à la crise cacaoyère, marque « la fin d'une époque ». On comprend aisément que les difficultés connues au sein de l'économie de plantation induisent des changements socio-économiques (Kola, 2009) qui à leur tour ont des incidences négatives sur le milieu et les sociétés.

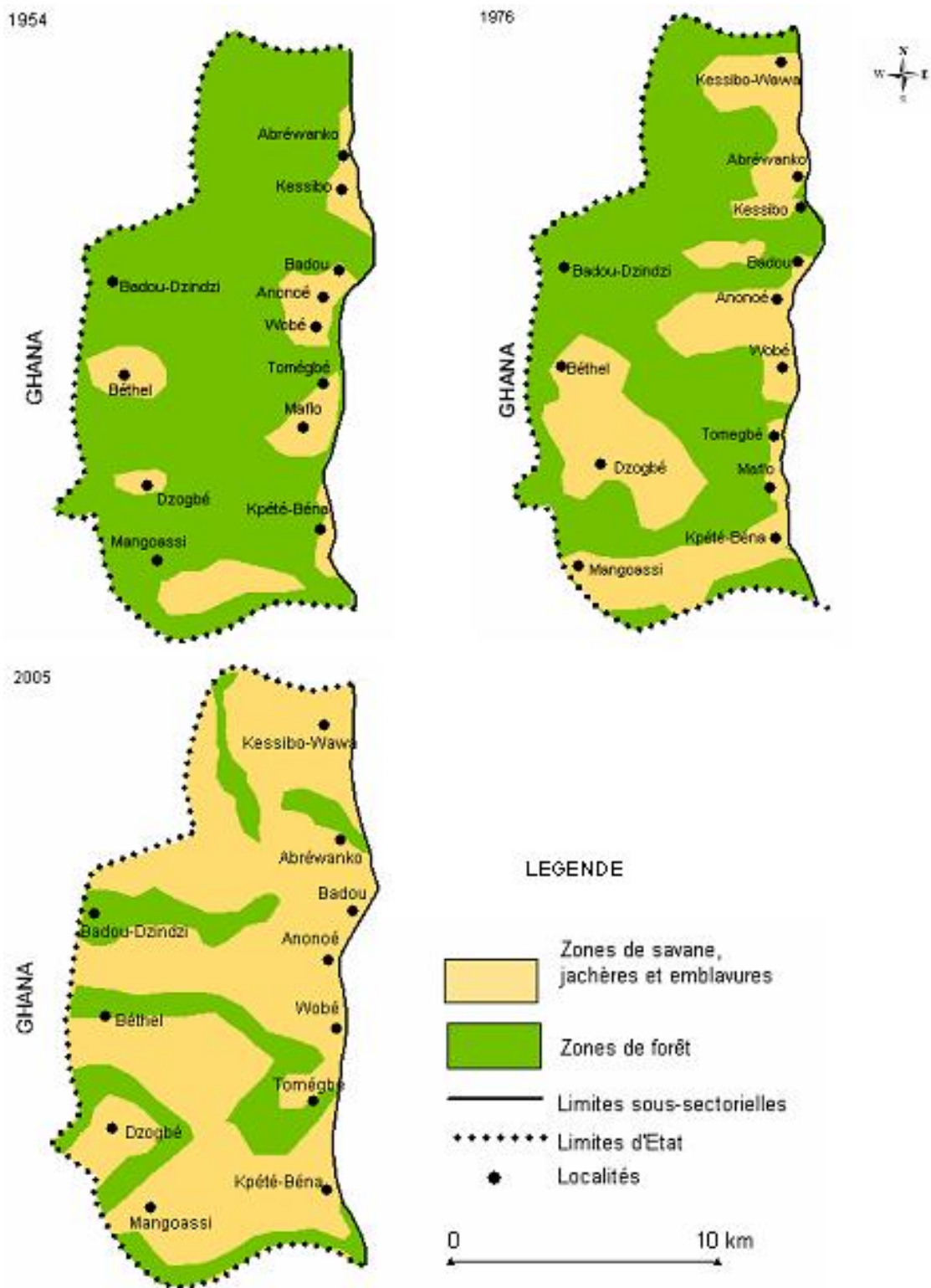
### III.2 - IMPACTS SUR LE MILIEU ÉCOLOGIQUE

Par le jeu combiné de facteurs destructeurs de l'environnement, développement de l'économie de plantation, reconversions culturelles, feux de végétation, pratiques des paysans qui s'efforcent de conquérir de nouvelles terres, il s'opère une série de transformations agricoles qui continuent d'affecter l'écosystème. En effet, la dynamique agricole actuelle de la zone caféière et cacaoyère du Togo, prise comme une résultante majeure de la déprise des plantations, induit sous le triple effet du délaissement des plantations, de la conquête de nouveaux espaces agricoles et de l'exploitation forestière anarchique, de profondes répercussions sur le milieu naturel et sur les sociétés. En vue d'une meilleure appréhension du phénomène au sein l'habitat humain nous analysons d'abord la dimension environnementale naturelle des crises et la complétons par la dimension sociale.

### III.2.1. - IMPACT SUR LE MILIEU NATUREL

Les recherches effectuées ont révélé des impacts notables sur le couvert végétal et sur l'évolution des versants.

FIGURE N°2 : EVOLUTION DU COUVERT VÉGÉTAL DANS LE SOUS-SECTEUR DU LITIMÉ DE 1954 À 2005



Source : d'après travaux de Kouwamé (2005).

### *Dynamique régressive du couvert végétal*

Le fait majeur dominant dans l'économie rurale de la partie ouest de la région des Plateaux est l'omniprésence des plantations caféières et cacaoyères dans le paysage agraire. Cette culture a nécessité pour sa mise en valeur, l'abattage des forêts naturelles qui y existaient. L'atteinte aux ressources forestières a été poursuivie lors des efforts de rénovation des vieilles plantations mises en place depuis l'époque coloniale.

Au cours des décennies 1970 et 1980, les stratégies de rénovation caféière et cacaoyère ont abouti à la diffusion de variétés hybrides de caféiers et de cacaoyers. Les variétés hybrides de caféiers et de cacaoyers, se sont révélées très exigeantes vis-à-vis de l'éclairage, ce qui a nécessité l'abattage systématique des arbres. Devant l'effet dévastateur des nouvelles variétés, Akpagana (1989) avait constaté : « Pratiquement tous les sous-bois ont été au moins une fois cultivés pour des plantations de caféiers et de cacaoyers. Actuellement, avec l'introduction de la nouvelle variété de caféier "arabica" qui nécessite beaucoup de lumière, il n'est pas rare de voir les paysans abattre la forêt à la tronçonneuse pour planter le "nouveau caféier" ». Au rang des facteurs destructeurs de l'environnement se trouve également l'exploitation forestière du bois, une conséquence de la pauvreté qui découle de la crise des plantations pérennes. 67% de propriétaires terriens vendent leurs bois aux exploitants à un montant qui varie entre 55 000 et 90 000 F CFA le tronc d'arbre. Qui plus est, les déceptions connues par les communautés agraires suite aux crises qui frappent l'économie de plantation ont poussé 32% des paysans enquêtés à abandonner totalement la culture du café et du cacao. Les autres paysans (68%) ont été contraints à les réduire à différents degrés ou à les entretenir de moins en moins. Ce faisant, les paysans font davantage progresser les défriches.

La figure n°2 permet d'apprécier partiellement la dynamique forestière dans le sous-secteur de production du Litimé et sa rétraction en liens directs avec l'introduction de l'économie cacaoyère et les stratégies agraires d'adaptation aux crises induites au sein de cette économie.

D'après l'analyse diachronique de l'évolution forestière, les forêts qui couvraient 79,20 % du Litimé en 1954 ne s'étendent plus que sur 29,05 % de la surface totale du Litimé, ce qui correspond à une régression de 63,32 % en moins d'un demi-siècle. La forêt qui disparaît est remplacée par une végétation de savane (Kuwamé, 2005).

La savanisation des milieux forestiers de la partie ouest de la Région des Plateaux s'effectue sous le double aspect d'une progression de l'espace savanien (qui empiète donc sur la couverture forestière) et d'une pénétration des espèces savaniques (xérophiles) dans l'écosystème forestier en dégradation. Ainsi, aux savanes naturelles que l'on retrouve sur les hauteurs des montagnes dont les espèces caractéristiques sont *Andropogon tectorum*, *Lophira lenceolata*, *Hymenocardia acida*, s'ajoutent les savanes anthropiques nées des déforestations consécutives aux pratiques agricoles de défrichage, aux feux de végétation et à l'exploitation forestière pour la recherche d'essences utiles à l'homme (Tchamié, 1998). Le recul de la forêt a à son tour des conséquences sur l'évolution des versants.

### *Dynamique des versants*

Les effets accentués de l'érosion hydrique et éolienne en raison de la dégradation du couvert végétal, de la mise à nu des sols, de l'abattage des plantations, du remplacement des plants de café et de cacao par des cultures vivrières ont progressivement contribué à fragiliser la structure orographique et géologique.

Les versants des plateaux de Kouma, de Kloto, de Danyi, d'Akposso, d'Akébou, connaissent de plus en plus une dynamique remarquable. Les plateaux connaissent à Danyi un décuirassement. « Quoiqu'il en soit, l'érosion potentielle reste très élevée dans la région du sud-ouest par rapport aux paysages du sud et du sud-est représentés par la plaine granito gneissique et les bas-plateaux détritiques côtiers » Gngongbo (1996 : 221).

Ce phénomène de fragilisation des surfaces entraîne des éboulements qui constituent à court et à long termes un danger pour la vie des populations vivant sur les versants et piémonts. La dégradation du milieu naturel a des répercussions sur le milieu humain qu'il convient d'aborder brièvement.

### III.2.2. - DÉCONVENUES SOCIALES DE LA CRISE ÉCOLOGIQUE

La crise de l'économie de plantation et la déprise agraire qui s'ensuit ont pour conséquences sociales entre autres, la baisse de la revenue, la montée de la misère (Kola, 2007 ; Kola 2009) les nombreux départs des populations de la zone. Ainsi, des départs sont enregistrés des noyaux villageois vers des périphéries, devenues depuis deux décennies des zones à peuplement progressif. Il s'agit des migrations rurales. En dehors des migrations rurales, l'exode rural constitue un phénomène très décrié dans le milieu (Nyassogbo et al. 1995). Il emporte dans son courant, 62% des émigrants contre 32% pour ce qui est des migrations rurales et 8% pour ce qui concerne les migrations internationales à destinations africaines ou hors d'Afrique. Sur la base des résultats de nos travaux, 58,9% des paysans allochtones installés dans la région souhaitent quitter un jour ou l'autre la localité d'accueil contrairement aux 40,3% restants. Les causes évoquées pour justifier la forte propension à l'émigration sont liées à la crise des plantations et à son corollaire problème d'emploi rémunéré, difficultés financières, etc. Bref, la déprise des plantations est source d'une déprise humaine dont les conséquences ne sont pas toujours de nature à améliorer les conditions de vie des masses rurales.

Sur le plan alimentaire, la situation dans les ménages par rapport au problème de dépendance vivrière s'est améliorée par une production interne accrue et diversifiée des vivres. Cependant, certaines périodes de l'année, notamment les temps de soudure qui vont d'avril à juin, voire au-delà (août), sont des périodes de relative pénurie de vivres caractérisées par une élévation des prix des produits vivriers. Certaines denrées vivrières locales telles que le riz, connaissent une flambée de leur prix, dans l'ordre de 125% au cours de l'année. Il s'ensuit un recours massif à l'importation. Le riz produit localement ne suffisant pas à couvrir les besoins immédiats de la population, des recours en riz sont faits d'Inde, de Taïwan, des Etats-Unis, venant inonder les marchés. L'autosuffisance alimentaire et la sécurité alimentaire sont des droits naturels et une nécessité pour notre zone d'étude qui bénéficie de conditions agro-climatiques privilégiées. Cependant elles sont loin d'être atteintes dans le milieu malgré la reconversion culturelle de la masse paysanne, reconversion tournée vers la production vivrière. Sur la base des travaux effectués sur le terrain, il est à constater que seulement la moitié des ménages enquêtés, soit les 53% consomment 3 repas journaliers. 41,4% en consommaient 2 et 2,3% consomment 1 repas par jour ; Seulement 1,4% consomment plus de 3 repas. L'autosuffisance et la sécurité alimentaire étant des droits naturels ces deux besoins sont loin d'être réalisés dans la région.

## IV. - REGARDS SUR LA PENSÉE DE CHARBONNEAU EN RAPPORT AVEC LA DYNAMIQUE RURALE EN ZONE DE PLANTATION

Cette discussion s'articule autour de la personnalité scientifique ou identité disciplinaire de Bernard Charbonneau, de la portée de son œuvre, des effets de la modernisation agricole sur le milieu naturel, puis des perspectives théoriques relatives à la pensée de Bernard Charbonneau en rapport avec la dynamique rurale en zone togolaise d'économie caféière et cacaoyère.

### IV.1 - IDENTITÉ SCIENTIFIQUE DE BERNARD CHARBONNEAU ET PORTÉE DE SON ŒUVRE

La lecture des travaux de Bernard Charbonneau soulève une multitude de questions. Sur le plan formel, tout lecteur attentif reste interpellé par le style de l'auteur. On se pose alors des questions relatives à l'identité scientifique de l'écrivain : Bernard Charbonneau est-il un homme des sciences expérimentales, un homme des lettres ou plutôt des sciences humaines ? L'auteur de l'ouvrage « Le Système et le chaos », mérite-t-il d'être appréhendé comme un géographe ? Est-il tout simplement un romancier ? Bernard Charbonneau est-il à l'image de Jules Verne un auteur de la littérature de la science-fiction, un philosophe, ou plutôt un critique ? Ces questions qui jalonnent l'esprit du lecteur laissent appréhender à travers Charbonneau, une personnalité scientifique et artistique ambiguë et polymorphe. Cependant, si la science-fiction ou la littérature anticipée

semble dominer le « Le Système et le Chaos » (Charbonneau, 1990) c'est beaucoup plus le réalisme, voire le surréalisme qui prend le pas dans les « Tristes campagnes ». (Charbonneau, 1973). Par ailleurs, la portée de la réflexion de Bernard Charbonneau semble tout à fait relancer un débat enclenché depuis le XVIe siècle par Rabelais qui a su dire que « Science sans conscience n'est que ruine de l'âme ». En dénonçant les méfaits de la science et de la technologie à l'origine d'un complexe social appelé « la grande mue » (Charbonneau, 1990), Bernard Charbonneau se rapprochait également de Jean Jacques Rousseau, un autre habitué de la campagne qui a su prôner dans toute sa philosophie un nécessaire respect de la nature.

Quelle que soit la posture scientifique ou disciplinaire qu'on serait tenté d'attribuer à Bernard Charbonneau, ce dernier correspondrait tant par sa vie que par ses écrits et même son militantisme, au profil d'un écologiste politique, qui, analysant les relations complexes entre l'homme et les éléments du milieu naturel conclut à une tentative de rupture de l'équilibre biotassique.

Les effets de la déprise agraire sur le milieu humain ont été analysés (Kola, 2007 ; 2008 ; 2009). L'ampleur de la déprise des plantations est l'expression la plus manifeste des difficultés que traversent les masses paysannes et le signe des insuffisances qui ont caractérisé les différentes opérations de relance de l'arboriculture.

## IV.2 - MODERNISATION AGRICOLE : SOURCE DE DÉGRADATION DU MILIEU NATUREL ET DU DÉSARROI PAYSAN

L'idée de modernisation de l'agriculture introduite par la colonisation en Afrique subsaharienne et reconduite par les autorités postcoloniales a reposé sur le principe selon lequel les techniques paysannes de production et d'organisation sociale sont inefficaces (agriculture de subsistance) et devraient être remplacées (Gu-Konu, 1983). Dès lors, l'évolution est vue exclusivement en termes d'innovation par l'apport de l'extérieur, innovation de plantes nouvelles cultivées ou de variétés nouvelles de cultures pratiquées dans le milieu. Ce faisant, cette « modernisation agricole », manifestée dans les milieux humides d'Afrique noire à travers l'introduction et le développement de l'économie de plantation a entraîné des crises multifformes.

Tout va, nous semble-t-il, dans le sens à soutenir que si la modernisation agricole a favorisé le déclin et la décomposition des sociétés paysannes du Béarn, dans le Sud - Ouest de la France (Charbonneau, 1973), c'est l'introduction et le développement de l'économie de plantation puis les crises qui s'ensuivent qui sont à l'origine de bouleversements agraires, économiques, sociaux et écologiques dans l'Ouest de la Région des Plateaux.

Les résultats de l'étude montrent que depuis trois décennies, suite à une diversité de facteurs : vieillissement du verger, attaques des maladies et parasites, crise du marché des produits de rente, dégâts des feux de végétation et surtout défaillances dans les conduites des politiques de rénovation et de relance de la production caféière et cacaoyère, on assiste à une nouvelle crise des paysages agraires caractérisée par l'abandon des plantations.

Lorsqu'on sait que depuis leur introduction, les plantations sont devenues pour la plupart des ménages la principale source de revenus, on comprend aisément que les difficultés connues par rapport à la production du café et du cacao induisent des changements profonds dans l'espace agraire, ces changements qui ne sont pas sans incidence sur le milieu écologique.

Ainsi, plus que d'heurs, ce sont des malheurs que ces projets de modernisation agricole ont entraîné sur la vie des populations rurales. C'est bien ce qui justifie le mécontentement, voire la révolte de certains planteurs qui ont vu disparaître leurs vergers (Kola, 2007). Les mutations agraires portent des répercussions sévères sur le milieu écologique. Avec un couvert végétal qui évolue en régressant, une savanisation qui avance sous l'effet anthropique, une biodiversité qui s'appauvrit davantage et des espèces nuisibles qui gagnent du terrain, le milieu naturel est constamment frappé de dégradation. Par ailleurs, les manifestations de la dégradation sont très sensibles au niveau de l'espace humanisé : habitat délabré avec des toitures roussies et trouées, infrastructures routières frappées de dégradation.



En considérant l'introduction et le développement des plantations dans un milieu autrefois forestier et en équilibre biotique (Gnongbo, 2003), au regard de l'ampleur des dégâts écologiques et du retour de la misère (Nyassogbo et al. 1995 ; Kola, 2009), on est en droit de percevoir avec Charbonneau (1991) cette innovation agricole comme une violation du droit des populations locales à jouir d'un environnement sain et équilibré. Le déséquilibre écologique actuel caractérisé par la dégradation du milieu naturel qui est devenu un milieu rhéotique est même à l'origine d'une insécurité alimentaire. C'est donc à juste titre que la pensée géographique selon Charbonneau est adaptable aux sociétés et aux milieux des vieilles zones d'économie de plantation africaines dont le caractère commun est la généralisation de la crise agricole et la persistance de la déprise agricole. Dès lors, une prise générale de conscience reste nécessaire si l'on veut assurer aux générations à venir un bien être complet. Cette démarche justifie donc, l'actualité de la pensée et l'intérêt accordée à la littérature de Bernard Charbonneau même pour les espaces ruraux ouest africains.

#### IV.3 - PAR-DELÀ LA MACHINE : DES PERSPECTIVES THÉORIQUES ?

Si la machine est à l'origine des menaces sur l'écosystème en milieu occidental, c'est le développement des plantes commerciales et son corollaire que l'on peut percevoir comme facteurs perturbateurs de l'équilibre écologique à dominance forestière. C'est donc à juste titre qu'à propos des plantations du cacao du Littoral, grande région productrice du cacao au Togo, Antheaume (1981-1982 : 62) dénonçait les méfaits du cacaoyer qu'il a désigné sous le nom de l' « arbre conquérant ». Les bouleversements de l'équilibre de l'écosystème ne sauraient dans ces conditions être réduits au simple fait de la machine.

Une similarité existe également entre Bernard Charbonneau et son contemporain Egyptien Samir AMIN. Ces deux universitaires, l'un géographe et l'autre économiste, ont en effet pour arrière-plan commun « le marxisme ». Non seulement, ils semblent être imprégnés des idéologies de Karl Marx qui appréhende le capital, les moyens de production, la machine comme l'enjeu des luttes de classes sociales, mais aussi, ils sont connus comme étant hostiles aux pensées religieuses pour lesquelles leurs parents ont consacré une bonne partie de leur existence. Dans cette logique, il n'est guère étonnant de voir Bernard Charbonneau faire usage d'un lexique aussi approprié que les concepts, le « centre » et la « périphérie » dans la phrase « Alors, du haut en bas, du centre à la périphérie, l'impulsion peut-être hiérarchiquement transmise » (Charbonneau, 1990 : 45). Ce faisant, Charbonneau tout comme Samir cherche à signifier que le capitalisme, en amorçant la construction d'une civilisation universelle, a entraîné la conquête par les peuples européens des peuples de la périphérie, ce qui a contribué à son tour à la dégradation des mœurs dans la civilisation africaine (Dembélé, 2011 : 86-87).

Certes, les dimensions réaliste et géographique semblent manquer dans plusieurs ouvrages de Bernard Charbonneau, mais son analyse, bien lue, prend en compte, l'échelle globale, d'où la dimension holistique des chefs-d'œuvre de Charbonneau. Si ce dernier peut-être applaudi par des écologistes, philosophes et littéraires, il lui faudrait cependant recourir à des données réelles et spatialisées plus concrètes pour répondre à l'exigence de la science géographique résolue à appréhender les problèmes humains à travers la prise en compte de leur dimension spatiale. Au demeurant, les travaux de Bernard Charbonneau qui s'intègrent parfaitement dans le concept et les préoccupations du développement durable, viennent à point nommé pour éveiller les consciences sur la fragilité de notre écosystème et de notre planète face aux nombreuses agressions qu'elle subit. Cette phrase est d'ailleurs assez révélatrice : « parce que le milieu meurt ou plutôt explose, son habitant subit l'impact ; il faudra qu'il soit Dieu pour rester lui-même dans le bouleversement total de son environnement » (Charbonneau, 1990 : 127).

Ainsi, la pensée de Charbonneau peut-être dite encore d'actualité même si elle nécessite pour une meilleure explication des faits se déroulant dans certaines régions du Tiers-monde en général et dans la zone d'économie caféière et cacaoyère du Togo en particulier une déconstruction.

## CONCLUSION

S'il est vrai que, d'une part, la modernisation agricole a favorisé le déclin et la décomposition des sociétés paysannes du Béarn, dans le Sud-Ouest de la France (Charbonneau, 1973), et que d'autre part, le capitalisme et son corollaire, le machinisme sont à la base de la rupture de l'équilibre de l'écosystème, il n'est pas moins vrai que l'introduction et le développement de l'économie de plantation en Afrique noire, sont à l'origine d'importants bouleversements agraires, économiques, sociaux et environnementaux. Certes, l'idée de modernisation de l'agriculture introduite par la colonisation en Afrique subsaharienne et reconduite par les autorités postcoloniales a reposé sur le principe selon lequel les techniques paysannes de production et d'organisation sociale sont inefficaces et devraient être remplacées. Ce faisant, cette « modernisation agricole » a entraîné des crises multifformes.

Les incidences sociales et économiques de la déprise des plantations caféières et cacaoyères ne sont plus à démontrer. Les différents bouleversements agraires entraînent des répercussions profondes sur le milieu naturel qui, de plus en plus, est frappé par le recul du couvert végétal. Le cas du café et du cacao au Togo est comparable au cas de l'arachide au Sénégal (Amin, 1971). Ce sont des cas qui illustrent la problématique de la baisse tendancielle des cours des matières premières et l'apparition des produits de substitution et de leurs effets sur l'environnement. En effet, au Sénégal, la baisse des cours des produits arachidiers et l'apparition des produits de substitution sur le marché mondial ont provoqué de la part des producteurs d'arachide une intensification de la production sur des terres fragiles et la recherche de nouvelles terres pour tenter de maintenir leur niveau de revenu. Mais, en raison de cette évolution, le bassin arachidier du Sénégal est en voie de désertification accélérée (Pnud, 2005).

Le déséquilibre écologique actuel caractérisé par la dégradation du milieu naturel qui est devenu un milieu rhésistasique est même à l'origine d'une insécurité alimentaire. C'est donc à juste titre que la pensée géographique selon Bernard Charbonneau est adaptable aux sociétés et aux milieux des zones d'économie de plantation africaines. Ces bouleversements prennent royalement siège dans une analyse systémique. D'ailleurs, au Togo, les bouleversements agraires observés ont très tôt amené Antheaume (1981-1982 : 62) à écrire : « Le cacaoyer, cet arbre conquérant qui a façonné des paysages, bouleversé des régimes d'appropriation fonciers, provoqué directement ou indirectement le déplacement de milliers de personnes dans cette région, apparaît aujourd'hui plus comme le frein que comme le moteur qu'il était naguère du développement de la région... ». En définitive, les écosystèmes sont des équilibres fragiles. Quand l'homme introduit, volontairement ou non, une nouvelle espèce ou une nouvelle maladie dans un milieu, il peut mettre en péril l'équilibre de l'écosystème tout entier. Une prise générale de conscience reste nécessaire si l'on veut assurer aux générations à venir un bien être complet. Cette démarche justifie à juste titre, l'actualité de la pensée et l'intérêt accordée à la littérature de Bernard Charbonneau si nous projetons un regard sur les espaces ruraux subsahariens.

## BIBLIOGRAPHIE

- AKIBODE A. K. (1998) : « Environnement et développement : un couple a priori paradoxal ». In : Actes des Premières journées géographiques du Togo du 1er au 3 février 1998, *Environnement et développement en Afrique*, Travaux et recherches géographiques, Presses de l'Université du Bénin, Lomé, pp. 8-30.
- AKPAGANA K. (1989) : *Les forêts denses humides du Togo*. Thèse de doctorat de l'Université de Bordeaux III, U.F.R. Aménagement et Ressources Naturelles, Bordeaux, 181 p.
- AMIN S. (1971) : *L'Afrique de l'Ouest bloquée*. Editions de Minuit, Paris, 322 p.
- ANTHEAUME B. (1981-1982) : « Des hommes à la rencontre des arbres (Le cacaoyer et les Akposso dans le centre- ouest du Togo) ». *Cahiers ORSTOM*, Série Sciences Humaines, volume XVIII, n°1, pp. 47-62.

- ANTHEAUME B. (1982) : « Ne dites pas à mon patron que je vends des produits vivriers, il me croit planteur de café ». *Economie Rurale*, n° 147-148, janv- mars, pp. 120-122.
- BARBOSA L. C. (2003): Save the rainforest! NGOs and grassroots organizations in the dialectics of Brazilian Amazonia". *International Social Science Journal*. 55 (4), pp. 583-591.
- BCEAO (2006): Balance de paiement du Togo. BCEAO, Lomé, 34 p.
- BREYMAN S. (1993): « Knowledge as Power: Ecology Movements and Global Environment Problems ». In: Lipschutz R. D., the State and Social Power in *Global Environment Politics*. Columbia University Press, New York, pp. 124-157.
- CEREZUELLE D. (2005) : « De l'ensarkosis logou à la critique de la société technicienne chez Bernard Charbonneau », Jacques Ellul et Ivan Illich. In : Patrick Troude-Chastenet (Dir) : *Jacques Ellul, penseur sans frontières*, L'Esprit du Temps, coll. « Jacques-Ellul ».
- CEREZUELLE D. (2011) : Charbonneau, un visionnaire écologiste. In : *La République des Pyrénées*. Journal paru le 4 mai 2011, Pau, p.1
- CHARBONNEAU B. (1972) : *La fin du paysage*. Editions Anthropos, Paris.
- CHARBONNEAU B. (1973) : *Tristes campagnes*. Editions Denoël, Paris.
- CHARBONNEAU B. (1990) : *Le système et la Chaos*. Editions Economica, Paris, 290 p.
- CHARBONNEAU B. (1991) : *Sauver nos régions. Écologie, régionalisme et sociétés locales*. Le Sang de la terre, coll. Les dossiers de l'écologie, Paris.
- DEMBELE D. M. (2011) : *Samir Amin : l'intellectuel organique au service de l'émancipation du Sud. Série des livres du CODESRIA*, Dakar, 202 p.
- DSID (2001) : *Suivi des planteurs et des plantations de café et de cacao. Direction de la statistique agricole, de l'informatique et de la documentation, Volume 1 : analyse des résultats*, Lomé, 102 p.
- FREUD E. H., PETITHUGUENIN Ph., RICHARD J. (2000) : *Les champs du cacao, un défi de compétitivité Afrique-Asie*. Editions Karthala, collection Economie et Développement, Paris, 205 p.
- GIEC (1991) : *Premier rapport d'évaluation du changement climatique*. Genève, 449 p.
- GIEC (2007) : *Quatrième rapport d'évaluation du changement climatique*. Genève, 64 p.
- GNONGBO T. Y. (1996) : *Le Togo méridional : étude de géographie physique*. Thèse de Doctorat de l'Université de Bordeaux III, géographie tropicale, Bordeaux, 306 p.
- GNONGBO T. Y. (2003) : « Mise en valeur agricole et évolution du milieu naturel dans la zone forestière du Litimé (Togo) ». *Les Cahiers d'Outre-Mer*, n°224, Bordeaux, pp. 443-472.
- GUÉLLELY K. (1994): *Les savanes des plateaux de la zone forestière subsaharienne*. Thèse de doctorat, Université de Paris 6, 163 p.
- GU-KONU E. Y. (1979) : *Plantations paysannes et stratégies de l'espace dans le Sud-Ouest du Togo*. In *Actes du colloque de Ouagadougou - 1979 : Maîtrise de l'espace agraire et développement en Afrique tropicale (logique paysanne et rationalité technique)*. Actes du colloque de Ouagadougou (4 au 8 déc 1978), ORSTOM, Paris, pp. 96-103.
- GU-KONU E. Y. (1983) : *Tradition et modernité. La modernisation agricole face aux mutations rurales en Afrique Noire. L'exemple du Togo*. Thèse de doctorat d'Etat, Paris 1, Panthéon, Sorbonne, Tomes 1 et 2, 1037 p.
- KOLA E. (2005) : *Crise agraire et mutations rurales dans les zones d'économie de plantation d'Afrique tropicale*. Mémoire de DEA, Société, environnement, Aménagement. Université de Lomé, Lomé, 154 p.
- KOLA E. (2007) : « Déprise des plantations et développement rural dans l'Ouest de la Région des Plateaux au Togo ». *Ahoho, revue de géographie du LARDYMES*, Université de Lomé, Lomé, pp. 143-153.
- KOLA E. (2008) : *Crise agraire et mutations rurales dans l'Ouest de la Région des Plateaux au Togo*. Thèse de doctorat Unique en géographie humaine, Université de Lomé, Lomé, 434 p.
- KOLA E. (2009) : Déprise des plantations et mutations socio-économiques en zone d'économie caféière et cacaoyère du Togo. *Revue de géographie de Léidi*, Université Gaston Berger de Saint Louis, pp. 55-67.
- KOUYA A-E. (1996) : *Les principaux facteurs de l'évolution des formations végétales sur le plateau d'Akposso*. Mémoire de maîtrise en géographie physique, Université de Lomé, Lomé, 99 p.

- KOUWAME K. (2005) : *Evolution récente des reliques forestières à sous-bois cultivé et ses conséquences environnementales dans la plaine du Litimé (Sud-Ouest Togo)*. Mémoire de maîtrise en Géographie physique, FLESH, Université de Lomé, Lomé, 89 p. + annexes.
- LEBEAU R. (1996) : *Les grands types de structures agraires dans le monde*. Editions Masson- Armand Colin, Paris, 186 p.
- MARTIN de VIVIES (F. de), KENKOU G. K., FOLI M., ANTHEAUME B, CHARTIER J-C., PONTIE G, BONISSOL G. (1988) : *Etude des problèmes fonciers en zone de cultures pérennes*. Ministère du Développement Rural – BDPA, Lomé – Paris, volume I, 192 pages ; vol II, 143 p., multigr.
- NYASSOGBO G. K., GOZO K., OGOUNDE L. (1995) : *Crise économique et mutations sociodémographiques dans une économie de plantation : le cas du Litimé au Togo*. Programme de Petites Subventions pour la Recherche en Population et Développement. Rapport d'étude n°14, Union pour l'Etude de la Population Africaine (UEPA), Dakar, 218 p.
- OGOUNDE N. L. (1998) : *Hémorragie démographique dans une région de plantation en crise : le cas du Litimé au Togo*, pp. 563-579.
- PNUD (2005) : *L'Afrique et les Objectifs du Millénaire pour le Développement*. Editions Economica, Paris, 635 p.
- PRADES J. (1997) : *Bernard Charbonneau : une vie entière à dénoncer l'imposture*. Érès.
- ROSSI G. (1984) : « L'évolution bioclimatique actuelle de la région des plateaux (sud-ouest du Togo) ». In géodynamique externe, étude intégrée du milieu naturel. *Revue de géomorphologie dynamique*, vol.33, N°2, pp. 57-72.
- SAFICC (1996) : *Evaluation des plantations caféières et cacaoyères. Rapport d'étude*, Kpalimé, 14 p.
- TCHAMIE T. K. (1998) : « Facteur Humain et évolution des forêts mésophiles de la Région des Plateaux (Sud-Ouest Togo) ». *Actes des Premières journées géographiques du Togo, Environnement et développement en Afrique*, Lomé, du 10 au 13 février 1998, Travaux et recherches géographiques, Presses de l'Université du Bénin, Lomé, pp. 31-49.
- TROUDE-CHASTENET P. (1997) : « Bernard Charbonneau : génie méconnu ou faux prophète ? ». *Revue Internationale de Politique Comparée*, Vol. 4, N°1, 1997.

# SENTIMENT DE LA NATURE, SENTIMENT TRAGIQUE DE LA VIE JEUNESSE DE BERNARD CHARBONNEAU (1910-1937)

*Sébastien MORILLON*

---

Agrégé d'Histoire, doctorant (CRHIA, La Rochelle), 5, rue d'Amboise, 17180 PERIGNY,  
[sebastienmorillon@sfr.fr](mailto:sebastienmorillon@sfr.fr)

## INTRODUCTION

*« ... ce qui nous intéresse c'est de connaître la révolte qui a fait écrire le gros livre, la fièvre qui couvait dans les autres hommes qui l'ont lu, qui n'y ont plus vu l'imprimé mais le cri décuplé de leur propre indignation... » (CHARBONNEAU, 1937, p. 1)*

L'œuvre de Bernard Charbonneau est un appel à la conversion pour « *sauver la nature* »... « *et la liberté* » (CHARBONNEAU, août 1994). A 27 ans, il est l'auteur de « *ce texte capital, qu'on est en droit de considérer comme l'acte de naissance de l'écologie politique* » (ROY, 1991) : « Le sentiment de la nature, force révolutionnaire ». Daté de juin 1937, et publié dans le *Journal Intérieur des groupes personalistes du Sud-Ouest* (Bayonne, Bordeaux, Pau et Toulouse), ce long article pose les fondements de la critique menée par la branche gasconne du personalisme, que l'auteur anime avec son ami Jacques Ellul, contre les « fatalités » du monde moderne portées par la technique<sup>43</sup>. Bernard Charbonneau y résume ses revendications révolutionnaires en quelques mots : « *l'idée de lutte et de responsabilité mise avant l'idée de confort, la prééminence de la personne concrète et des communautés sur les masses, la supériorité de la "culture de production" sur la "culture de consommation", hostilité commune contre le rationalisme bourgeois sous ses deux formes, idéaliste et matérialiste, la grande ville, la bureaucratie, l'oppression de l'argent et de l'Etat. Le sentiment de la nature doit être au personalisme ce que la conscience de classe a été au socialisme : la raison faite chair.* » (CHARBONNEAU, 1937, p. 48). Manifestation du « *désir de changer de vie* », le sentiment de la nature s'est exacerbé avec la naissance de la modernité. C'est « *un sentiment tragique antagoniste de la vie quotidienne que nous menons* » (*idem*, p. 4). Cette dernière expression n'est pas sans rappeler le titre du livre

---

<sup>43</sup> « *Si la société a pu se constituer en dehors de l'homme et de la nature comme un monde autonome, c'est grâce à la technique ; par elle notre univers, de naturel est devenu "humain, trop humain" ; plus de bois, plus de bêtes sauvages, mais la ville, la campagne, la guerre ou la crise.* » (CHARBONNEAU, 1937, p. 36)

de Miguel de Unamuno, *Sentiment tragique de la vie*, dont une traduction française paraît chez Gallimard au cours de cette même année 1937.

Les travaux menés notamment par Christian Roy, Daniel Cérézuelle, Patrick Troude-Chastenet, ou encore Jean-Louis Loubet del Bayle ont établi la singularité de la pensée et du parcours de Bernard Charbonneau au sein de l'histoire intellectuelle et politique française des années 1930. Christian Roy a ainsi, de manière particulièrement convaincante, identifié aux sources de l'écologie politique un courant ellulo-charbonnien « gascon » original au sein de la nébuleuse personaliste (ROY, 1991).

Je voudrais compléter ces analyses en explorant diverses dimensions du « sentiment de la nature » propre à Bernard Charbonneau. Peut-être pouvons-nous, par ce prisme biographique, tenter de saisir la naissance de sa vocation personnelle et mettre en lumière les tâtonnements d'une pensée ancrée dans sa géographie, face à un monde social dont elle tente d'appréhender la « Grande Mue ». Au fond, qu'est-ce qui amène un jeune homme des années 1930 à devenir un des pères du courant écolo ? Et cette généalogie des sources de la révolte ne nous invite-t-elle pas à une lecture cartographique du monde charbonnien ? L'œuvre écrite et militante de Bernard Charbonneau s'enracine en effet dans une terre, celle du Sud-Ouest de sa jeunesse, où s'est épanoui un sentiment de la nature particulièrement vif et subversif, une « *force révolutionnaire* » capable de renverser le désordre établi.

Nous n'ignorons pas, ce faisant, les réticences multiples exprimées par Bernard Charbonneau concernant l'exercice de la biographie. Il rappelle que « *la liberté d'un homme, entre autres choses, est un secret : le droit de ne pas dire n'importe quoi à n'importe qui...* » (CHARBONNEAU, 1990, p. 228). Cependant, l'œuvre de B. Charbonneau, comme l'a souligné son épouse Henriette Charbonneau dans *Le Sang d'une pensée*, se présente comme une « œuvre-vie », une œuvre enracinée dans une vie personnelle. Son style, sa démarche singulière impliquant la subjectivité comme gage d'une véritable objectivité, témoignent des « *liens inextricables qui unissent l'œuvre à l'expérience vécue* »<sup>44</sup>. Mais pour lui, « *un individu doit toujours s'effacer derrière la vérité qui le force à s'exprimer. Il n'est qu'un serviteur, souvent inutile.* » Il ajoute : « *La seule chose qui m'importe est la transmission d'une pensée sur la "grande masse" de notre espèce* », sans exclure cependant « *...une sorte de rappel historique de [son] obstination à poser la même question à travers l'avant-guerre, la guerre brûlante puis froide, le triomphe puis l'écroulement des totalitarismes, l'explosion de la bombe atomique puis génétique...* » (CHARBONNEAU, *Lettres*, 1996)<sup>45</sup>. La vie d'une pensée se mesure à la capacité des contemporains à la discuter, à l'incarner ou à la récuser ; un éclairage biographique ne peut se substituer à ces démarches, mais y participe modestement par l'analyse des liens entre l'œuvre et la vie. Ainsi que l'a souligné François Dosse, la biographie est par ailleurs toujours un « pari », qui met au jour autant le « biographé » que le biographe (DOSSE, 2005). Aussi s'agit-il d'avancer sur ce terrain miné avec la plus grande prudence. Il nous a pourtant semblé que ce morceau d'histoire individuelle ne constituait pas seulement une voie d'entrée dans l'intimité d'une époque, mais encore qu'elle pouvait revêtir un sens profond pour notre époque et les mouvements écologiques contemporains.

« *Toute ma jeunesse fut à la fois angoisse et recherche, sentiment d'être placé devant la plus extraordinaire transformation de l'histoire. Tout risque de périr si ce changement est abandonné au hasard...* » écrit B. Charbonneau dans une lettre à Henriette un an plus tôt. Quête spirituelle d'une présence personnelle au

---

<sup>44</sup> Lettre d'H. Charbonneau à l'auteur, 19 octobre 2000. Comment ne pas chercher à mieux connaître l'homme qui, au final d'une vaste fresque historique sur le développement de l'Etat moderne, affirme : « *Mes sources ? - La plus importante est ma vie d'homme : en France de la première à la seconde guerre mondiale.* » (CHARBONNEAU, 1987, p. 445) ?

<sup>45</sup> C'est dans cet esprit qu'il écrit en 1994 sa propre « Biographie » (CHARBONNEAU, Août 1994), suivie d'un article l'unissant à celle de son ami Ellul (CHARBONNEAU, novembre 1994) Le pire pour lui serait encore l'incorporation de l'histoire d'un homme à un récit historique global qui évacuerait le sens spécifique d'un destin personnel : « *Le révolté, le désespéré devient le Grand Homme dont les actes ont une qualité telle que leur contenu n'importe plus [...]. Il est momifié dans sa gloire, ses œuvres n'accusent plus mais justifient la société où elles naquirent malgré elle. Elles appartiennent au "patrimoine national", ce grenier de famille où échouent les objets les plus divers : pêle-mêle la marmite de Denis Papin et le papier "joie pleurs de joie", le lit du Grand Roi et les tessons du vase de Soissons, les tibias de Douaumont et la gidouille d'Ubu. Retrouver l'homme libre dans l'histoire ? - Autant reconstituer la personne à partir d'un fragment de son squelette...* » (CHARBONNEAU B., *Je fus*, Pau, Mairimpouey, 1980, pp. 171-172)

monde moderne, quête de nature entre ville et campagne : quêtes existentielles qui ont pour but rien moins que *sauver la nature et la liberté*.

## I. - PRÉSENCE AU MONDE MODERNE

« *le sentiment de la nature naît chez un homme qui dans sa vie pense à une autre vie [...]* » (CHARBONNEAU, 1937, p. 3)

On ne peut évoquer le sentiment de la nature de Bernard Charbonneau sans souligner d'abord un sentiment précoce d'enfermement, ou d'oppression.

Rapidement, il se sent à l'étroit dans le monde bourgeois et franc-maçon du Sud-Ouest dont il est issu, où les « *questions d'argent, de réussite, de notabilité* » sont primordiales. Du côté maternel le grand-père, catholique, était banquier à Agen. Ami intime d'Armand Fallières, Président de la République de 1906 à 1913, il occupa le poste de Vice-Président du Conseil Général du Lot-et-Garonne. Bernard Charbonneau, le grand-père paternel protestant, exerçait le métier de meunier et avait été élu maire d'Aiguillon (CHARBONNEAU, 23 août 1996). Si le petit Bernard s'amuse beaucoup pendant les trop rares vacances à Aiguillon, il bout d'impatience à Agen, où, escorté par la bonne, ses promenades sont limitées : l'horizon du mur, malgré sa mitoyenneté avec un couvent de jeunes filles, ne le satisfait pas. Comme il l'a écrit dans un texte tardif, « *l'île du paysan* », « *certes la propriété borne l'horizon, mais du même coup elle délimite un Au-delà : un mur donne envie de voir ce qu'il y a derrière.* » (H. CHARBONNEAU, *Le sang d'une pensée*).

Voir au-delà des murs de la pharmacie Charbonneau de la rue du Palais-Gallien, en face de la Grande Poste de Bordeaux, sortir de l'obscurité de la salle-à-manger et de la cuisine, pour accéder à la chambre du jeune Bernard, au troisième étage où, des WC, « *on a une vue magnifique sur les toits de Bordeaux et le ciel. Et c'est là qu'il fait de longues stations avec un carnet où il dessine des îles imaginaires avec leurs montagnes, leurs falaises, leurs criques, leurs torrents et leurs lacs – et les courbes de niveau !...* » (H. CHARBONNEAU, *Mémoires*, p. 37). Échapper aussi peu à peu au style de vie urbain, même à ses loisirs, comme les sorties nombreuses à l'opéra...

Voir plus loin... Sans parler de prédispositions familiales particulières, on peut toutefois noter que ce désir d'ouverture au monde est partagé dans la fratrie Charbonneau par Pierre, né en 1899, passionné par la mer et qui devint capitaine au long cours aux Compagnies Maritimes de Marseille, par Marthe aussi qui materna le benjamin de la famille avant d'épouser un professeur d'université quaker et de partir vivre avec lui Outre-Atlantique (CHARBONNEAU, 1995).

Voir au-delà des murs, comme à l'école, au Lycée Longchamps, où l'élève Charbonneau se plie difficilement à la discipline scolaire, jusqu'à son entrée en faculté en 1928. D'ailleurs, devenu professeur après l'obtention de son agrégation d'Histoire-géographie en 1935, à Bayonne (1935-1936), puis à Bourges (1937), enfin au Lycée Montaigne de Bordeaux (à partir de l'année scolaire 1937-1938), il imaginera un enseignement plus ouvert. Dans un article paru dans *Esprit* en novembre 1937, il en appelle à une révolution de l'enseignement dans le sens d'un apprentissage des responsabilités individuelles et communautaires, d'une décentralisation complète du système éducatif<sup>46</sup>. « *Contre les facilités de l'esclavage heureux* », « *l'éducation doit être un apprentissage à la liberté* », écrit-il. Pour y parvenir, l'expérience doit se substituer dans une large mesure aux livres, avec des voyages à l'étranger plus nombreux, et un contact avec la nature favorisé à l'échelle locale, surtout pour l'enseignement de la géographie, qui doit être pratiquée « *du haut du clocher* » : « *L'esprit d'un homme est formé non pas de mille notions vagues (qu'il se hâte d'ailleurs d'oublier) mais de quelques rencontres frappantes pendant lesquelles il a agi : c'est d'un particulier profondément connu et ressenti que naît le*

---

<sup>46</sup> Autres aspects de cette révolution : le nombre d'élèves par classe et d'heures de cours diminués, le nombre de professeurs réduit à quelques spécialistes, tandis que de nombreux « répétiteurs », des étudiants en formation, prendraient en charge le plus gros du travail, la suppression du bachot, etc.

*sentiment de l'universel. Celui qui a battu tous les recoins d'une rivière, qui s'y est baigné, connaît mieux le Gange que celui qui a lu trois tomes à ce sujet dans le silence de sa chambre. Ce qui importe, c'est la connaissance qui devient chair de l'homme, elle seule compte, le reste est inutile. L'école doit non pas former des savants, mais aider à se développer l'esprit de découverte.* » (CHARBONNEAU, novembre 1937).

Le service militaire, d'octobre 1936 à janvier 1937, comme canonnier de deuxième classe à Domont dans le Val d'Oise, au service géographique de l'armée, est une autre expérience oppressante d'enfermement. On sait par ailleurs à quel point le souvenir de son frère aîné, Jacques revenant du front en 1918, l'a profondément marqué. De là date sa prise de conscience du sacrifice que la société, comme Saturne, peut exiger de ses enfants, et plus généralement de « *l'absurdité sociale* » : « *C'est-à-dire que l'histoire n'est pas un conte bleu mais un torrent d'évènements [...] qui, en lui-même, pas plus que le devenir des étoiles, n'a un sens pour l'esprit humain. C'est à chaque homme, à chaque personne de le chercher et de le découvrir. C'est ça la liberté pour moi.* » (CHARBONNEAU, 1995).

A Domont, numéro de matricule 4112 « *bon pour nettoyer les chiottes* », Bernard Charbonneau apprend à « *perdre certains complexes de bourgeois privilégié (parce que, pour faire chier un homme, la caserne, vraiment, vous êtes servi !)* » (CHARBONNEAU, 1996). Mais à la femme de sa vie rencontrée quelques mois plus tôt en Autriche, fille du philosophe H. Daudin de Bordeaux (collègue entre autres de Raymond Aron et ami de jeunesse de Lucien Febvre), il exprime ses souffrances, son « *abrutissement* », son indocilité devant la discipline, ses séjours au trou suite à des bagarres (par exemple, dans une lettre du 23 octobre 1936 : « *Je me demande par quel miracle je n'écoperais pas de prison et je ne verrai pas mes permes sauter tellement ce milieu représente celui dans lequel je ne peux pas vivre...* »). Il évoque aussi ses gardes de nuit, comme celle qui lui inspire ces réflexions sur l'universalité du sentiment de la nature, la vanité des slogans politiques et des positions sociales, reprises dans l'article de 1937 : « *ma garde a été bonne[...]. Un clair de lune superbe [...] Ce sentiment de la nature, ce désir de la forêt, de la montagne, des eaux claires traverse tous les mouvements révolutionnaires depuis deux cents ans et ce qu'il y a d'étonnant c'est que je le retrouve chez mon camarade Fraboul. Ce militant de la plus stricte orthodoxie est de nature anarchiste. Les mots d'ordre ne sont qu'un vernis superficiel, s'il comprenait leur sens véritable il les rejetterait. C'est peut-être bizarre de voir un ouvrier (photographeur de Nantes) désirer une vie simple et souhaiter le retour à la nature. Ce sont dit-on des sentiments superficiels de bourgeois repus.* » (Lettre du 25 janvier 1937, in H. CHARBONNEAU, 2006, p. 40-48). Dans le « *Sentiment de la nature* », cela deviendra : « *L'amour de la nature est un sentiment spontané (un sentiment antérieur aux autres, qui sont acquis) ce n'est pas une classe qui a ces instincts, ce sont des hommes* » (p. 28).

Mais la sensation d'enfermement est plus profonde, plus générale : c'est la conviction d'être prisonnier de la modernité, et de son foyer, la ville. Dans les textes de jeunesse, civilisation moderne et grande ville sont synonymes d'oppression. La colonisation de sa propre rue par les bagnoles est, on le sait, à l'origine de sa prise de conscience de la « *Grande mue* » : un bouleversement radical, qui en étirant démesurément les dimensions de la ville et de sa banlieue, éloigne son domicile d'une « *nature* » accessible dans sa jeunesse par le tramway (CHARBONNEAU, 1995). En septembre 1945, il décrit un de ses courts séjours à Paris en ces termes : « *... je m'aperçois que loin d'être mensonger, ce que tout ce que j'ai pu dire sur la ville est en-deça de la réalité. Vivre à Paris, ce serait probablement pour moi une sorte de mort. Mais pour d'autres je conçois que ce soit le contraire. Une sorte de course, de rires, de conversations passionnées, de visages, et puis une mort anonyme, une dépouille jetée sur une montagne de dépouilles, mais cette fin seul la voit celui qui n'est pas dedans.* » (cit. in H. CHARBONNEAU, 2006). Le texte peut-être le plus ancien qui traduit plus largement encore la sensation d'étouffement de B. Charbonneau dans la société moderne est un extrait de son cahier de jeunesse daté de 1930 : (le 6 mars, de retour du cinéma) « *Civilisation. Les battements de ma conscience ne parviennent plus qu'à travers une ouate. Vaincu je serais, elle est trop lourde et diffuse pour pouvoir la frapper, lente usure de l'esprit par les distractions et les nécessités de la besogne quotidienne. Facilité dans les cadres. Absurdité de l'effort hors des lois. Partout la civilisation, depuis les femmes jusqu'à la religion. Hors la révolte intérieure terrible point de salut, et nous ne sommes pas assez fort pour être en contradiction avec tout.* » Ce qu'il ressent, c'est un sentiment exacerbé d'étrangeté « *à la société où il vit ; s'il lui arrive de la sentir ou de la penser, c'est*



*pour se situer en opposition ; sa pensée n'est qu'un ressentiment douloureux : la société s'est constituée en dehors de lui, sans commune mesure d'elle à lui, cadre abstrait qui méconnaît les particularités des hommes en chair et en os, elle ne tient plus compte de ce qui en eux a existé de tout temps, le corps et l'esprit. »* (CHARBONNEAU, 1937, p. 36).

Bernard Charbonneau s'est posé, parfois avec angoisse, la question de sa « présence au monde moderne »<sup>47</sup>. Conscient que « ...le crime, c'est une société où les vocations avortent » (CHARBONNEAU, 1937, p. 43), la sienne propre s'affirme de plus en plus clairement : la révolution du style de vie, « impossible et nécessaire »... Ses échanges d'alors avec Jacques Ellul en soulignent la dimension tragique. Ainsi, dans une lettre non datée (probablement 1938 ou 1939), il écrit : « *Le fait qu'humainement j'ai tout ce que je puisse désirer puisque je n'ai aucun goût pour la considération sociale laisse encore plus clairement posé devant moi l'éternel problème. Je dois parler et je ne peux me faire entendre, je dois agir et ce que j'ai à faire est impossible, je l'apprends chaque jour un peu plus. [...] Je ne pense pas être particulièrement capable mais ce qu'il y a de certain c'est que je ne peux pas me débarrasser de cette conscience-là. Ce n'est pas le doute, c'est une terrible certitude ; j'ai sans doute eu comme tout le monde des réflexes de conservation, [...] j'ai pensé même un moment donné à faire sérieusement mon doctorat, tout cela m'a très rapidement paru idiot, des enfantillages. Il reste l'affection que je porte à Henriette qui me paye de retour. Plus le temps passe [...] plus nous en mesurons la profondeur ; mais ce que je n'aurai jamais pu croire, c'est que la conscience que j'ai de mon sort n'en a jamais perdu la moindre lucidité, au contraire... »*

Cette conscience est parfois empreinte de désespoir. Ne confie-t-il pas par exemple à Henriette en août 1936 que la « *rencontre avec Ellul [l']a empêché de complètement désespérer* » quelques années plus tôt ? Ce désespoir est-il lié à sa conscience aiguë de la finitude humaine et de la mort, approchée vers 17 ans à cause d'une typhoïde, et encore en 1935 avec le décès de son ami Guy de Grenier sur la table d'opération ? Cette recherche de sens rapproche le jeune Charbonneau qui se sentira proche de Unamuno qui, s'adressant lui aussi à l'homme « *en chair et en os* » dans son *Sentiment tragique de la vie*, nous invite à faire « *que le néant, s'il nous est réservé, soit une injustice ; luttons contre le destin, même sans espérance de victoire combattons contre lui à la Don Quichotte.* » (UNAMUNO, 1937, pp. 45 et 310)<sup>48</sup>.

Cependant, B. Charbonneau refuse de voir dans le christianisme la Vérité de sa vie, fustigeant le moralisme chrétien et son hypocrisie<sup>49</sup>. De mère catholique et de père protestant, marqué par le scoutisme protestant, ayant reçu une éducation catholique superficielle, il s'est défini plus tard comme un « agnostique post-chrétien ». Il fait cependant dès l'enfance le serment de prier chaque jour le « Notre Père ». Il y revient dans une lettre tardive adressée à Jacques Ellul le 28 mars 1991 :

*« Cette promesse, j'ai reçu la grâce de la respecter et de la maintenir vivante. Ceci [...] a constitué toute ma religion. Impossible d'en changer ou d'y ajouter quoique ce soit. D'où je pense l'importance personnelle que j'ai pu attribuer au domaine temporel et social relatif à cette motivation essentielle. Nulle participation à un groupe quelconque n'est venu déplacer le jugement solitaire que je pouvais porter sur la réalité morale et sociale. [...] Bien entendu, pas question pour moi, sauf à un proche, de communiquer cette expérience religieuse, elle est à la fois fondamentale et absurde. Elle ne se communique pas, ni ne se prêche. Purement individuelle elle n'a aucun rapport avec une institution, groupe, je dirais même parole quelconque. D'où sans doute l'extrême liberté de pensée qu'elle m'a laissée dans le domaine moral et social. C'est sans doute cette prière quotidienne dans la nuit à une personne invisible qui de très haut me dépasse qui m'a libéré de moi-même, à plus forte raison des avatars d'un temps auquel je participe. »*

<sup>47</sup> C'est le titre d'un ouvrage de Jacques Ellul de 1948.

<sup>48</sup> Lettre de Henriette Charbonneau à l'auteur, 11 avril 2000 : « Bernard [...] avait lu *Le sentiment tragique* de la vie d'Unamuno qu'il avait fait lire à Jacques Ellul et dont ils ont souvent parlé ensemble. [...] Bernard tenait Unamuno pour un frère. Il le cite d'ailleurs dans l'un de ses derniers aphorismes de 1992-1994. »

<sup>49</sup> Par exemple dans cette lettre à Henriette de mai 1937 : « *Ce qui m'a dégoûté dans les milieux protestants c'est cette hypocrisie, pour peloter une fille (c'est le terme exact, ne t'en choque pas, cela est arrivé) il fallait d'abord lui parler de Dieu pendant une heure* » (H. CHARBONNEAU, 2006, p. 59-60).

Finalement, ce que Bernard Charbonneau écrit en 1937 traduit une expérience personnelle intime : « *Trop civilisé l'homme disparaît, sans la civilisation l'homme est sans force, dilemme sans issue rationnellement parlant. La seule solution est une société qui oppose civilisation et nature, la seule question qui se pose c'est de savoir si "hic et nunc" l'homme risque de devenir une bête dans la nature ou un rouage dans la machine sociale* » (CHARBONNEAU, 1937)<sup>50</sup>. A une époque où la personne se noie dans le pôle social, c'est sur la nature que repose l'espoir de la liberté humaine.

## II. - SUR LES SENTIERS DU « SENTIMENT DE LA NATURE »

« *Le véritable ami de la nature [...] revient à la nature pour retrouver sa condition d'homme, courir un risque, avoir faim et soif, être rassasié* » (CHARBONNEAU, 1937, p. 51)

Mû par une formidable envie de vivre, autant que par souci de briser l'enfermement qui semble toujours le menacer, Bernard Charbonneau ne cesse, dès qu'il en a la possibilité, d'explorer le monde autour de lui. Il parcourt les quais de Bordeaux à pied, pratique la pêche dans les Allées de Boutaut. A partir de dix ans, c'est à vélo qu'il sillonne la ville, puis qu'il s'en échappe. Dans *Le Jardin de Babylone*, trente ans plus tard, il décrit ce « *changement de monde et de siècle* » au bout de la ligne de tramway : « *Que la nature est belle pour le citadin ! Que la culture a de prix pour le paysan ! Jamais peut-être, à quelques minutes de train ou d'auto, il ne fut ainsi donné à l'homme de changer de monde, et de siècle. Jamais il n'a pu ainsi jouer sur les deux tableaux, donner deux dimensions à sa pensée et à sa vie. Mais ce n'était qu'un instant, et je crains que nous l'ayons laissé passer. Ce qui pouvait être les éléments d'une décision n'est plus qu'un témoignage de ce qui fut.* » (CHARBONNEAU, 1969, p. 14). Sur une carte d'état-major au 1/80.000<sup>e</sup> des environs de Bordeaux, conservée dans ses archives, il note les lieux les plus remarquables. Encore enfant, il passe des vacances à Soulac, chez la lingère de ses parents, et savoure les plaisirs de la plage et de la forêt...

Dans la manifestation du sentiment de la nature de Bernard Charbonneau, l'expérience des camps de louveteaux aux Eclaireurs Unionistes, de dix à seize ans, dans cette forêt des Landes déserte, autour de ses lacs, est déterminante : « *La nature est beaucoup plus que le cadre de la vie scout, certains camps finissent par s'identifier avec certains pays particuliers ; tout scout sait qu'un feu est à la fois un foyer très matériel qu'il faut savoir arranger pour faire cuire la soupe et la grande flamme dans la nuit noire, centre des scouts qui se tiennent par la main. A ce moment la ville est loin, classes, pays deviennent des mots vagues, ils font partie d'une tribu perdue au milieu des bois* ». (CHARBONNEAU, 1937, p. 30) L'exploration de la forêt des Landes lui fait découvrir les vallées du Ciron, de la Gouaneyre, de l'Estampon, où il pêche des truites... Ses balades le mènent de plus en plus loin. A treize ans, il organise avec un copain une expédition en bicyclette pour aller aux pieds des Pyrénées, dans la forêt des Arbailles, et voir la reculée de la Bidouze. (H. CHARBONNEAU, *Mémoires*, Cahier 2, p. 4-7)

On le voit étudiant sur une photographie du début des années 1930 avec ses deux amis Guy de Grenier et Kroll, au bord d'une rivière (Gave d'Oloron ou de Mauléon). Avec de Grenier surtout, il mène une vie estudiantine festive : « *ce qui nous rendait très différent des bons petits étudiants parpaillots, c'était ce mélange de la montagne, de la moto, je ne dirais pas des filles, un peu mais pas énormément, du jeu, aussi des soirées.* » (TROUDE-CHASTENET, 1997, p. 194) La soif de nature aussi se partage. Il emmène ainsi le brillant historien des idées Georges Gusdorf jusqu'en Galice grâce à un procédé qu'il a utilisé plusieurs fois, à savoir le transport par cabotage sur un cargo sans confort et qui prend quelques passagers pour une somme très modique. D'un voyage à Avilès, entre Santander et La Corogne, en train cette fois, il gardera dans ses vieux jours un souvenir

---

<sup>50</sup> Bernard Charbonneau, *Le Jardin de Babylone*, op. cit., p. 269 : « *L'homme doit péniblement se maintenir entre ces deux abîmes : la totalité cosmique et la totalité sociale ; c'est ce terme même de nature qui lui indique où est son étroit chemin [...] Qu'est-ce que la nature ? - C'est le cosmos présent à la conscience, devenu, d'objet de terreur sacrée, celui d'un amour lucide.* »

vivant<sup>51</sup>. A l'occasion de son D.E.S. habilement axé sur le climat des îles Canaries en 1932, il entraîne son grand ami, Jean Bichon, sur le Pic de Ténériffe et l'île de Gomer. Il y découvre le langage sifflé qu'utilisent les bergers pour communiquer d'un sommet à l'autre. Avec Jacques Ellul, il voyage jusqu'à la baie d'Arosa en 1934 ; avec un certain Winckler, il explore le Pics d'Europe. La même année, le groupe de Bordeaux se soude en alternant « *promenades de grange en grange [...] et séjours en chalet* »<sup>52</sup>. Ses parents l'accompagnent parfois dans les Pyrénées, et jusque dans les Baléares, dont il explore Minorque à pieds.

Henriette Charbonneau raconte qu'il « *se risque aussi souvent tout seul dans des régions sans routes qu'il repère sur les cartes françaises (en Espagne il n'y en avait pas), comme la Noguera Pallaresa – les Encantats. Il fait l'ascension du Beciberri et va de lac en lac depuis San Moricio, sac au dos, tente légère sans tapis de sol ni double toit, du riz, du membrillo, une gourde de tinto... 8 jours dans une solitude absolue.* » (H. CHARBONNEAU, 2006, *Cahier 2*, p. 8-10). Durant l'année scolaire 1935-1936, il fait ses débuts dans l'enseignement à Bayonne, où il est chahuté par ses élèves. Mais il peut explorer la montagne basque (vallée du Bastan), et y organiser un camp de trois jours à Noël pour le groupe *Esprit* qu'il anime (ROY, 1991).

Les Pyrénées occupent par conséquent une place singulière dans la géographie sensible de Bernard Charbonneau, et au-delà l'Espagne frappée bientôt par une guerre civile dans laquelle il songe un moment à s'engager.<sup>53</sup> C'est pourtant en Autriche, à Hallstatt, dans le cadre d'un séjour organisé, que le porte en juillet 1936 sa décision de « *rencontrer des femmes* », et où il tombe éperdument amoureux d'Henriette, venue pour apprendre l'allemand...<sup>54</sup>.

Lorsqu'il rédige *Le Sentiment de la nature* de mars à mai 1937<sup>55</sup>, Bernard Charbonneau est à Bourges mais des vacances au mois de mars l'amènent à Bordeaux, à Pau pour une réunion du groupe *Esprit*, et surtout en balade en Barousse, à Nistos, ou encore à Salies-de-Béarn, à Orion, à Sauveterre, dans le vallon du Saleys... C'est donc au lieu même où il choisira de finir sa vie qu'il rédige en partie ce texte fondateur. Au même moment, il passe certaines fins de semaines dans cet autre lieu qui a joué un grand rôle au cœur de cette cartographie vagabonde : la Chabanne, une belle maison au bord de la Garonne, à Cambes, acquise en 1933 par ses parents et débroussaillée avec l'ami Ellul. Dans une lettre d'août 1936, il la décrit à Henriette :

« *C'est un vallon boisé un peu à l'écart de la route goudronnée de Cadillac à Bordeaux il s'y trouve tout ce qui me plaît, des arbres, des sources, une étroite bande de pré au fond du vallon ; un seul point noir, la Garonne travaillée par les marées a des berges de vase. [...] Il n'y a pas un aspect de ce pays qui ne soit en moi-même... C'est quand je t'aurai fait passer par ces chemins que tu seras absolument associée à moi.* ».

---

<sup>51</sup> « *Vingt ans en mil neuf cent trente, à la recherche d'une Espagne ignorée. Vers des Pics d'Europe que nulle pub ne désignait au choix du jeune explorateur, pas de guide ou d'opérateur pour lui dicter son itinéraire. Il fallait retrouver les comptes-rendus et cartes du maquis de Saint-Saud à la bibliothèque municipale ou chez un bouquiniste. Ni TGV ni avion, deux jours d'un tortillard à voie étroite de la frontière aux Asturies. Pas de chemins balisés. Au piéton d'inventer sa route et d'ouvrir les yeux sur des vues surprenantes qu'aucune photo n'avait déflorées. [...] Suivant les détours d'une côte sans campings ni villas, on tendait pour la nuit une toile sur des piquets à l'abri d'un rocher. A côté l'océan grondait sous les étoiles. Selon les jours, encore au choix, le pittoresque d'un cap surplombant la houle, la plage à l'ombre des chênes verts. [...] Etape dans le port de pêcheurs d'Avilès. Délices gastronomiques des coques justes sorties d'un sable sans mazout, du bloc d'un thon pêché au large de la jetée, non tiré d'un congélateur où il fut mis il y a trois mois au Gabon. Pour quelques réales, grillé sous une épaisseur d'échalotes, arrosé d'un "tinto corriente" mettant dans votre verre et votre bouche tout le feu sombre et les arômes du monte bajo. Dans la salle obscure, les notes d'une guitare commentant le chant fugué des pêcheurs...* » (CHARBONNEAU, novembre 1996).

<sup>52</sup> *Journal intérieur des groupes d'Esprit*, déc. 1935, cit. in ROY, 1997.

<sup>53</sup> En 1934, il s'est rendu à Oviedo au lendemain de l'insurrection des mineurs animée par des communistes, et avait été très marqué par la répression qui l'avait suivie (Entretien de l'auteur avec Henriette Charbonneau, vendredi 26 mai 2000).

<sup>54</sup> Peu de temps après, il se lance seul dans une « *marche harassante* » de deux jours dans le Totes Gebirge. Mais en septembre 1936, les balades à Capeyron, Illats, Lacanau... se font à deux (H. CHARBONNEAU, 2006, p. 27-35). Nous retrouvons donc sur ces sentiers des éléments fondamentaux dont Henriette Charbonneau a souligné la dimension archétypale et symbolique dans la vie de son mari : la montagne, l'île, l'arbre, le poisson (H. CHARBONNEAU, 2005, p 5-13). En 1937, Bernard Charbonneau est conscient du rôle que certains d'entre eux jouent dans l'imaginaire social en subvertissant le sentiment de la nature pour le domestiquer. L'exégèse des lieux communs peut ainsi débusquer les mythes populaires de « *la fuite vers les Isles* », comme celui du marin, de l'aviateur, de l'officier colonial ou de l'alpiniste... (CHARBONNEAU, 1937, p. 17-20)

<sup>55</sup> Dans une lettre du 5-6 mars 1937, il évoque le projet de faire à Pau « *un jus sur le sentiment de la nature force révolutionnaire* », et le 4 mai, il a « *avancé [son] jus jusqu'à la fin. Il ne [lui] reste plus qu'à rédiger les règlement de ce groupe d'amis de la nature* »... Au mois de juin, à l'époque de la parution de son texte, il passe trois jours avec Henriette à Saint-Savin-sur-Gartempe et Angles-sur-l'Anglin, et organise avec ses élèves deux excursions dans la forêt de Tronçais (H. CHARBONNEAU, *Mémoires*, p. 53-62).

Ces mots soulignent la dimension sensible et charnelle des liens intimes unissant Bernard Charbonneau à son milieu de vie, qui est une dimension fondamentale de son œuvre. « *Pour moi, explique-t-il en 1996, vivre sur terre, ce n'était pas de l'ordre de l'esthétique mais de l'ordre de l'existence entière. C'était me plonger dans une eau qui soit claire et bleue, y pêcher des poissons, planter ma tente dans une forêt où j'imaginai un jour pouvoir bâtir ma maison* » (CHARBONNEAU, 23 août 1996).

Ce qu'il apprécie, c'est une manière de vivre qu'il a découverte dans les camps de scouts : une vie « *libre et rude* », dans une atmosphère de camaraderie masculine, fort éloignée du modèle social du tourisme qui se développe dans les années 1930 (CHARBONNEAU, 1995). Son sentiment personnel de la nature est exigeant, loin du sentimentalisme littéraire. Il renoue avec des acceptions anciennes du terme même de « sentiment ». Le « sentement » archaïque (XIIe-XIIIe siècles) est « perception, sensation » (REY A., *Dictionnaire historique de la langue française*). Pour Charbonneau, en 1937, le sentiment de la nature est « *désir de solitude et de vie rude* » : « *dans la tiédeur de la pièce l'homme rêve enfin d'une bataille, de se plonger dans l'eau glacée des torrents.* » (CHARBONNEAU, 1937, p. 37) L'eau froide est un antidote contre le confort, un moyen de se sentir en vie, comme la plongée dans le lac gelé, au réveil, pendant les camps scouts, ou comme la douche matinale quotidienne. C'est avec tous ses sens que B. Charbonneau recherche le contact avec la nature. Il écrit par exemple dans une lettre à Henriette de 1936 : « *Seul le voyage, le soleil, l'eau froide, l'emmerdement de la pluie, la vie enfin, me permet d'exister, je suis heureux, j'ai faim, j'ai soif, je vois, je sens, je possède... seul moyen d'échapper à la ville et à cet "effroyable moi sans issue"* ». Il s'agit de renouer avec une vie simple, intense, où se multiplient les occasions d'être « *saisi* » d'émerveillement, et non de « *jouer avec ses états d'âmes* » : « *La vie en montagne nous apprend que le bonheur ne s'établit pas mais qu'il est attaché à la peine et qu'au-delà d'un certain confort, toutes les sources de joie sont taries.* » (CHARBONNEAU, 1937, p. 38).

Pour B. Charbonneau, la révolution véritable doit transformer le style de vie quotidien. Cette « *réintégration de la nature dans notre vie* » qu'il appelle de ses vœux passe pour lui par la pêche : « *le seul retour naturel à la nature qui existe encore aujourd'hui* » ! Chez B. Charbonneau, c'est, on le sait, une véritable passion. EN 1937, il explique que pour le pêcheur, « *la nature ce n'est pas un spectacle, on ne parcourt pas beaucoup de terrain lorsqu'on remonte un ruisseau pour pêcher la truite, mais il faut connaître chaque souche, savoir le moment des montées d'insectes, être sensible à la direction du vent, frémir d'une ombre, bref, devenir truite soi-même* ». (CHARBONNEAU, 1937, p. 29) Ses lettres de jeunesse, ses cahiers, ne cessent d'ailleurs de faire référence à des parties de pêche...

Mais le « sentement » peut aussi être « connaissance ». Ce terme a également signifié au XVIIe siècle la conscience de soi, la connaissance de son existence (REY A., *Dictionnaire historique de la langue française*). Pour Charbonneau, le contact à la nature est une voie pour se « *retrouver* » soi-même, réapprendre « *que l'homme est un être fini* », que « *sa raison ne peut saisir qu'une infime part du réel* ». Au-delà, le sentiment de la nature conduit à la connaissance de l'autre : « *recherche de camaraderie* », de rapports d'homme à homme débarrassés de toute hypocrisie (CHARBONNEAU, 1937). Nous retrouvons ici l'idée des camps en montagne organisés à Peyranère (1938) et à Nistos (1939), qui se voulaient dans l'esprit de B. Charbonneau la préfiguration de réelles communautés révolutionnaires (ROY, 1991).

Une dimension essentielle du sentiment charbonnien de la nature, c'est la proximité, l'échelle locale. Ainsi, « *le véritable ami de la nature n'admire pas les grands paysages types, il ne voit pas dans la nature un décor, mais le lieu où il vit : la rivière où il s'est baigné, la montagne qu'il a escaladée. Le véritable ami de la nature s'attache ; il connaît tous les moments, tous les arbres et toutes les sources de son pays. La Fédération des amis de la nature doit se fonder sous forme de société locale : Amis des Landes, Amis de la Montagne basque...* » (CHARBONNEAU, 1937, p. 53)

Le monde de Bernard Charbonneau est cependant bien plus vaste que ne l'indique sa géographie intime et sensible. Ses lectures témoignent d'une très vive curiosité. Il ne faudrait pas déduire du bon mot de Bernard Charbonneau concernant Jacques Ellul (« *qui lit par vice comme moi je pêche ou je cultive mon jardin* ») qu'il ait négligé les lectures, en particulier dans sa jeunesse. Enfant, il lit des récits de voyage des revues *Mille et une*

*nuits* et *Le Tour du Monde (Revue des voyages et des voyageurs)*, des livres d'anticipation d'Hubert Georges Wells ou de Jules Verne, mais aussi *L'île au trésor* de Stevenson<sup>1</sup>. Il est difficile de savoir ce que le jeune Bernard Charbonneau a pu retenir de ces lectures, mais la dimension critique de l'œuvre de Jules Verne concernant les machines et le progrès ne lui a probablement pas échappé. *L'île au trésor* a quelque chose à voir avec l'amour des cartes, puisque c'est en dessinant une carte que Stevenson a imaginé son premier roman. D'après ses propres mots, la carte en est « le principal de l'intrigue » mais aussi « tout le sujet » (STEVENSON, « Mon premier livre », in *L'île au trésor*, Paris, Flammarion).

Étudiant, il se passionne pour la géographie physique, la géologie en particulier, et les recherches en sciences sociales les plus récentes. Il ainsi découvre les *Annales d'histoire économique et sociale*, publiées à partir de 1929, dont il affirme avoir été « probablement un des premiers abonnés sur Bordeaux » (CHARBONNEAU, 1995). Cette revue rejoint ses propres questionnements sur les problèmes économiques, techniques et scientifiques, même s'il regrette la focalisation des études sur le domaine économique. Il aspire d'ailleurs à une histoire renouvelée, capable d'étudier par exemple la question des loisirs, avec la même verve qu'un Lucien Febvre :

« Nous savons les pensées les plus intimes de César, mais nous ne savons pas si le mot *vacances* pouvait avoir un sens pour un Romain ou un contemporain de Louis XIV. Pourtant le fait de ne pas avoir de vacances a certainement été beaucoup plus important pour eux que les combinaisons des diplomates. » (CHARBONNEAU, 1937, p. 25).

Autre manifestation de cette curiosité : d'innombrables fiches, résumés d'articles ou de livres, établies au cours de ces années sur des sujets aussi divers que le commerce international, les questions agricoles, les ressources minières en Grèce, le fascisme italien ou l'histoire de la navigation norvégienne... Au milieu de ces petites fiches cartonnées où sont seulement notées quelques informations essentielles, des compte-rendu détaillés d'ouvrages plus importants, comme *Le temps présent et l'idée de droit social*, de George Gurvitch (fiche de 53 pages), les *Éléments de sociologie religieuse* de Roger Bastide, (fiche de 6 pages) *Le bourgeois* de Sombart, (fiche de 11 pages), *Penser avec les mains* de Denis de Rougemont (fiche de 8 pages denses), ou encore Bergson, *Les deux sources de la morale et de la religion* (fiche de 3 pages)...

Ses lectures des années trente vont des Tragiques grecs à Aldous Huxley, en passant par Rabelais (dont il affirme avoir lu toute l'œuvre), Shakespeare, Montesquieu, Rousseau (« lu et relu »), Tocqueville, Proudhon, Max Weber, Georges Sorel, Oswald Spengler, Emmanuel Berl ou des auteurs russes comme Dostoïevsky et Tolstoï, ou des livres d'Arnaud Dandieu et de Robert Aron... (CHARBONNEAU, 1995). Dans le « Sentiment de la nature », il fait une analyse critique de certaines œuvres de Defoe, Swift, Thoreau, Whitman, Jack London, Kipling, Lawrence, Ramuz, Giono, il cite Pierre Loti, Farrère, Conrad, Pagnol... Il faudrait évoquer aussi la place du cinéma, souvent évoqué dans les cahiers de jeunesse (dans le *Sentiment de la Nature*, il cite la revue *Pour Vous*), et la lecture de la presse, qui joue un grand rôle dans la formation intellectuelle de Bernard Charbonneau. En témoignent le club de presse à l'origine du groupe bordelais rattaché au mouvement *Esprit*, et surtout le projet de thèse sur l'histoire de la presse, pour laquelle il accumule des dizaines de fiches bibliographiques dans toutes les langues, avant d'abandonner son projet vers 1938. L'apprentissage des langues est laborieux : en 1937 son quotidien à Bourges, c'est de « préparer des cours, prendre l'air dans les vieilles rues, résumer des bouquins et faire une heure d'allemand ». Des pages de vocabulaire dans ses carnets de jeunesse témoignent de son ouverture à la culture germanique, facilitée par Henriette<sup>56</sup>.

---

<sup>56</sup> Il lit à cette époque un livre de Bertaux sur la littérature allemande. Mais il note en avril 37 : « bon Dieu ! ce que je peux être bouché pour les langues ». (H. CHARBONNEAU, 2006, p. 53-57).

### III. - OUVERTURE : SENTIMENTS DE LA NATURE : DE RECLUS À CHARBONNEAU...

Soixante-et-onze ans avant la parution du « Sentiment de la nature, force révolutionnaire », Elisée Reclus (1830-1905) publiait dans la *Revue des deux mondes* un article dont on ne sait si B. Charbonneau en a eu connaissance : « Du sentiment de la nature dans les sociétés modernes ». Reclus, fils de pasteur, géographe anarchiste à l'esprit encyclopédique, est comme Charbonneau un homme du Sud-Ouest passionné de nature. L'auteur de *l'Histoire d'un ruisseau* et de *l'Histoire d'une montagne* partage avec lui, notamment, le goût de la marche en montagne<sup>57</sup>. Reclus constate dans son texte qu'il se manifeste « *une véritable ferveur dans les sentiments d'amour* » qui rattachent les hommes à la nature. Ce mouvement s'accroît avec les progrès de l'exode rural. Soulignant les bénéfices de l'urbanisation (du point de vue de l'ouverture d'esprit et de l'intelligence), il s'inquiète de l'influence des « *principes de mort* » qui sévissent dans les villes, mais aussi de l'urbanisation des campagnes périurbaines, des montagnes comme des littoraux, et leur « enlaidissement ». Pour Reclus, il convient donc de promouvoir l'essor du « sentiment de la nature » qui porte les citoyens à reprendre périodiquement contact avec la nature : « *L'homme moderne doit unir en sa personne toutes les vertus de ceux qui l'ont précédé sur la terre : sans rien abdiquer des immenses privilèges que lui a conférés la civilisation, il ne doit rien perdre non plus de la force antique, et ne se laisser dépasser par aucun sauvage en vigueur, en adresse et en connaissance des phénomènes de la nature.* » (RECLUS, 2002, p. 67). L'analyse de B. Charbonneau est plus radicale : « *ce n'est pas d'un dimanche à la campagne dont nous avons besoin, mais d'une vie moins artificielle* » (CHARBONNEAU, 1937, p. 47). Pour lui, « *le véritable ami de la nature ne cherche pas à devenir un sportif, mais un vrai marin, un vrai paysan, un vrai montagnard.* » (idem, p.51).

« Le Sentiment de la nature, force révolutionnaire » est un texte fondamental de l'histoire de l'écologie politique. Il est aussi écrit à un moment-clé de la vie de Bernard Charbonneau, tant du point de vue de sa vie personnelle que de sa vie militante : écrit un an après sa rencontre avec Henriette, un an avant son mariage et le camp de Peyranère, mais aussi juste avant l'abandon de son projet de thèse et la rupture avec la revue *Esprit* de Mounier, il signe l'affirmation de sa vocation particulière. Celle-ci consiste en particulier à « *faire sortir* » la question du problème posé par le progrès à la nature « *à la fois des ténèbres inquiétantes du totalitarisme de droite mais aussi du vide, du caractère inoffensif, relaxant, compensatoire du refoulement de la connaissance ou du désir de nature exprimés dans la littérature de l'époque* », en refusant « *toute absolutisation de la nature, de toute forme d'irrationnel* » (TROUDE-CHASTENET, 1997, p. 194-195), avec la conviction que la modernité tend à détruire autant la nature que la liberté.

### BIBLIOGRAPHIE

- CHARBONNEAU B. (juin 1937) « Le sentiment de la nature force révolutionnaire », *Journal intérieur des groupes personalistes du Sud-Ouest* (Bayonne, Bordeaux, Pau et Toulouse), 53 p. Version amicalement fournie par Roland de Miller.
- CHARBONNEAU B. (novembre 1937) « La fabrication des bons élèves », in *Esprit*, n° 62.
- CHARBONNEAU B., (1969) *Le Jardin de Babylone*, Paris, Gallimard.
- CHARBONNEAU B., (1990) *Bernard Charbonneau, Le Système et le Chaos*, Paris, Economica, (2ème édition).
- CHARBONNEAU B. (août 1994) « Bio-graphie », *Combat Nature* n° 106, pp. 37-39
- CHARBONNEAU B. (novembre 1994) « Unis par une pensée commune avec Jacques Ellul », *Combat Nature* n° 107, pp. 36-39

---

<sup>57</sup> Il le décrit en 1866 en ces termes : « *D'abord c'est une grande volupté physique de respirer un air frais et vif qui n'est point vicié par les impures émanations des plaines. L'on se sent comme renouvelé en goûtant cette atmosphère de vie ; à mesure qu'on s'élève, l'air devient plus léger ; on aspire à plus longs traits pour s'emplit les poumons, la poitrine se gonfle, les muscles se tendent, la gaieté entre dans l'âme. Et puis on devient maître de soi-même et responsable de sa propre vie.* » (RECLUS, 2002, p. 51-52) Cependant, là où Reclus évoque surtout l'alpinisme et l'amour de la haute montagne, Charbonneau pense plutôt à la campagne habitée.

- CHARBONNEAU B. (9-10 septembre 1995) *Entretiens avec Michel Bergès et Daniel Cérézuelle*, (aimablement communiqué par Daniel Cérézuelle).
- CHARBONNEAU B. (août 1996) « Lettres », *Combat Nature*, n° 114.
- CHARBONNEAU B. (23 août 1996) « Bernard Charbonneau, géographe historien », France Culture.
- CHARBONNEAU B. (novembre 1996) « Derniers écrits », in *Combat Nature*, n° 115, p. 27.
- CHARBONNEAU Henriette (2005) *Le sang d'une pensée*, non publié.
- CHARBONNEAU Henriette (2006) *Mémoires*, non publié.
- DOSSE François (2005) *Le pari biographique*, Paris, La Découverte, 478 p.
- RECLUS Elisée (2002) *Du sentiment de la nature dans les sociétés modernes et autres textes* (anthologie composée par Joël Cornault), Charenton, Ed. Premières Pierres, 210 p.
- ROY Christian (1991) « Aux sources de l'écologie politique : le personnalisme « gascon » de Bernard Charbonneau et Jacques Ellul », *Canadian Journal of History*, pp. 67-100.
- ROY Christian (1997) « Entre nature et pensée : le personnalisme gascon », in PRADES Jacques (dir.), *Bernard Charbonneau : une vie entière à dénoncer la grande imposture*, Paris, Erès, 219 pages pp. 35-49.
- TROUDE-CHASTENET Patrick, « Entretiens avec Bernard Charbonneau : génie méconnu ou faux prophète ? », *Revue Internationale de Politique Comparée*, vol. 4, n° 1, 1997.
- De UNAMUNO Miguel, *Le sentiment tragique de la vie*, Paris, Gallimard, 1937 [1912], 377 p.

# DEUX PIONNIERS MÉCONNUS : BERNARD CHARBONNEAU ET LUDWIG KLAGES

*Jacques DUFRESNE*

---

Directeur de la revue « Agora, Recherches et Communications »,  
[jacques.dufresne@agora.qc.ca](mailto:jacques.dufresne@agora.qc.ca)

Quand j'ai proposé mon sujet aux organisateurs, je n'avais qu'une idée encore vague du défi que je m'engageais à relever. Voici deux pionniers de l'écologie, l'un allemand, l'autre français, tous les deux méconnus. Une étude comparée de leur pensée sur la technique et la nature ne pourrait-elle pas nous aider à mieux comprendre ce qui divise et ce qui unit les acteurs du mouvement écologique ?

Je voyais en Charbonneau un compagnon de pêche à la truite avec lequel je m'entendrais sur presque tout y compris sur la mouche à utiliser selon le temps et le lieu! Quant à l'idée que nous les humains sommes nous-mêmes des truites jouant sur la terre le rôle du canari dans la mine, je l'ai faite mienne à jamais.

Mon collègue Christian Roy allait bientôt me ramener aux réalités de la ville. Pris d'un vertige amical à la vue de la tâche que je m'étais assigné, il a attiré mon attention sur ce passage de *Feu vert*, ouvrage que je n'avais pas encore lu. Klages n'y est pas nommé mais il est clair que Charbonneau avait à l'esprit le courant de pensée dont il fut l'un des leaders, Car il y dénonce « *cet irrationalisme* » pour lequel « *la raison n'aboutit qu'à des pratiques matérielles dépourvues de sens ou à une critique desséchante et stérile,* » « *Retourner à la nature, ajoute Charbonneau, c'est retrouver le lien sacré qui relie l'homme au cosmos en faisant demi-tour sur le chemin qui a mené du christianisme au rationalisme. Après D.H.Lawrence et combien d'autres intellectuels, certains écologistes sont hantés par la nostalgie d'une religion qui réintégrerait l'homme dans le tout en résolvant les contradictions qui alimentent l'angoisse moderne. Mais ce paganisme panthéiste, rebouilli au feu de l'Évangile, n'a rien de la mesure et de l'harmonie grecque, il relève du seul Dyonisos retour d'Asie. [...] Ce n'est pas la conscience mais l'inconscient qui ouvre la voie de la Connaissance.* » (Charbonneau, 2009, p. 97).

## I. - DEUX PIONNIERS

Après une telle diatribe on peut sans crainte formuler l'hypothèse suivante: le spiritualisme classique de Charbonneau et le romantisme allemand, issu de Goethe, puis filtré par Carus, Nietzsche et Klages, car c'est de cela qu'il s'agit, représentent les deux points extrêmes du large spectre des visions du monde qui sous-tendent le mouvement écologique.



J'avoue que j'ai été fortement tenté de changer le sujet de ma conférence. Comment les amis et les disciples de Charbonneau auxquels je m'adresserai pourront-ils s'intéresser à un auteur comme Klages que leur maître a renvoyé aussi catégoriquement dans les oubliettes de l'histoire? J'ai repris courage en pensant aux nombreux points communs entre Charbonneau et Klages, notamment en ce qui a trait à l'incarnation et à la science.

Par incarnation j'entends l'irradiation de l'esprit à travers la chair, comme à travers les actes d'une personne, l'union intime, non seulement du corps et de l'âme d'une personne mais aussi de la personne et de ses actes. Le second aspect de l'incarnation, l'union de la personne et de ses actes, me semble refléter d'abord la conception de Charbonneau, le premier aspect, le rayonnement de l'âme à travers la chair, reflète d'abord la conception de Klages.

Dans un film sur sa vie, on voit la ballerine Margot Fonteyn, tendant une coupe de vin à son mari, un homme gravement handicapé. Qu'elle pose ce geste, tout simplement, c'est déjà un signe d'incarnation au deuxième sens du terme: ses actes suivent ses pensées; mais elle le pose aussi avec une grâce parfaitement: son esprit irradie à travers les mouvements de son corps.

Je considère ici l'incarnation comme un absolu. Cela signifie qu'à mes yeux tout ce qui s'éloigne de cette unité est mal, et bon tout ce qui s'en rapproche. Cela dit, la réalité est toujours complexe, sur ce plan en particulier, ce qui explique qu'on a pu voir fleurir en un même lieu et à une même époque un amour aussi incarné que l'amour courtois et une métaphysique aussi dualiste que celle des cathares. De même Descartes sépare-t-il radicalement l'âme du corps dans le *Traité de l'homme*, alors que dans ses *lettres* à la princesse Élisabeth de Bohême, il apparaît comme un précurseur de la médecine psychosomatique tant il est sensible aux liens entre le malheur et la maladie de son amie. On constate le même paradoxe chez Klages : union intime de l'âme et du corps sur le plan psychologique, opposition entre l'esprit et la vie sur le plan métaphysique.

Tout le monde ici connaît bien Charbonneau et son œuvre. Je dois d'abord présenter Klages. Il a eu quatre grands domaines d'activité: la chimie – il a obtenu un doctorat dans cette discipline – la graphologie, la psychologie et la philosophie. Comme Charbonneau, il est resté à l'écart du monde universitaire, et tous deux ont philosophé sans diplôme dans leur discipline, avec les mots de la tribu dans le cas de Charbonneau. Si Klages a créé des mots savants, il estimait que l'essentiel de la sagesse dont les hommes ont besoin est enfermé dans les mots de tous. Comme Charbonneau également, et pour les mêmes raisons, il a fui la guerre; il a quitté l'Allemagne pour la Suisse en 1915. Il a aussi tourné le dos à la science, ce que Charbonneau fera de façon encore plus irrévérencieuse. Klages avait en effet payé son tribut à la science en se rendant jusqu'au doctorat en chimie. Charbonneau l'a toujours regardée du dehors et de haut.

Qu'est-ce qui m'autorise à présenter Klages comme un pionnier de l'écologie politique? En 1913, il a prononcé devant les représentants de la jeunesse allemande, une conférence intitulée *L'homme et la terre*, qui présente toutes les caractéristiques d'un manifeste écologique. On y trouve à côté d'une liste des espèces menacées ou disparues en Europe un tableau de l'appauvrissement des cultures perdant leurs fêtes et leur folklore. Je m'arrête à cette critique du progrès que Charbonneau ne désavouerait sans doute pas.

*« Pour les anciens Grecs, le désir le plus noble, le plus élevé était d'accomplir le kaloskagathos qui était cette union harmonieuse entre la beauté intérieure et extérieure qu'ils voyaient incarnée dans les images des Olympiens; pour les hommes du Moyen Âge, c'était « le salut de l'âme » qu'ils voyaient comme l'ultime ascension de l'âme vers Dieu; pour l'homme de l'époque de Goethe, c'était l'équilibre dans la perfection du style, l'acceptation maîtrisée de sa propre destinée, et peu importe que ces buts aient été différents, nous pouvons aisément comprendre la profonde satisfaction qu'ont ressentie ceux à qui leur bonne fortune a permis de les atteindre. Mais le progressiste actuel est stupidement fier de ses succès car il s'est en quelque sorte persuadé lui-même que chaque accroissement du progrès de l'humanité entraîne un accroissement de la valeur de cette humanité. Nous pouvons toutefois douter de sa capacité à ressentir une vraie joie et non pas seulement la vaine satisfaction que lui procure la simple possession du pouvoir. Le pouvoir est en lui-même complètement fermé à toutes les valeurs, autant à celle de la vérité qu'à celle de la justice. En définitive, le pouvoir est*

*indiscutablement fermé devant toute la beauté de la vie qui a pourtant et de loin survécu à la domination du « progrès ». (Klages).*

L'opposition entre la vraie joie et la satisfaction vide découlant de la simple possession du pouvoir est aussi un thème sur lequel Charbonneau revient souvent. Ainsi, écrit Cérézuelle (2006, p. 43-44), « *Charbonneau est quelqu'un qui aime passionnément la vie pour tous les plaisirs sensibles qu'elle apporte et comme il est doté d'une conscience de soi très aigüe, il accorde une grande attention à ce qu'il aime et à la nature de ce qui lui donne du plaisir.* »

## II. - LES DEUX EXTRÊMES

Mais voyons d'abord ce qui oppose en profondeur nos deux excentriques. Charbonneau (2002) a lui-même résumé sa pensée dans les premières pages, très belles, du *Jardin de Babylone*. « *Comment nos ancêtres auraient-ils aimé la nature? Ils la vivaient, ils étaient eux-mêmes nature: force brutale et instincts paniques* ». Pour la découvrir et plus encore pour en avoir un jour la nostalgie, il fallait d'abord qu'ils s'en éloignent et commencent à la dominer, ce qui devint possible grâce à la lumière grecque et à l'enseignement de la Bible.

« Dans cette terre desséchée où la nuit même était transparente, l'homme et l'individu trouvèrent un espace et un milieu à leur mesure; et dans la clarté de la raison, les formes monstrueuses se pétrifièrent en objets. Mais c'est surtout en Judée que naquit la nature avec la Création: quand la lumière fut distinguée des ténèbres et l'esprit de la matière. Alors Dieu ne fut plus que Dieu et les choses ne furent plus que les choses. En le créant, Dieu avait profané le cosmos et l'homme put y porter la main. » (Charbonneau, 2002, p. 10)

Il n'y aura pas de meilleure critique de la thèse soutenue notamment par Aldo Leopold, selon laquelle la démesure dans les interventions de l'homme sur la nature a ses racines dans la Genèse. Longtemps imprégnées de mesure, les interventions humaines sur la nature ont produit ces paysages doux qui font encore le charme de la Toscane. Puis tout à coup pour des raisons qu'il reste à préciser la technique a constitué un système autonome, évoluant selon ses propres lois sourdes aux appels de l'homme. Personne, par exemple, n'a planifié longtemps à l'avance la fécondation *in vitro*. Tout simplement la biologie et la technologie médicale avaient évolué séparément d'une façon telle que la fécondation *in vitro* devint possible et par suite nécessaire, notamment parce que épuisées par leur travail au service du système technique et privées de temps, les femmes virent dans cette technologie un instrument de libération.

Voici à ce sujet un autre diagnostic saisissant de Charbonneau (1990, p. 277)

« Rien n'a changé, pas plus qu'autrefois l'homme n'ose toucher aux fondements matériels du monde où il vit; seulement ce monde n'est plus le même. Nous ne disons plus « Dieu l'a voulu » mais on ne va pas contre le progrès. Notre attitude demeure celle du primitif: l'individu moderne n'ose pas plus mettre en question le tonnerre du jet que l'indien celui du grand Manitou. Et pas plus qu'il n'osait toucher à un monde immobile, nous n'osons toucher à notre mouvement; nous nous y cramponnons, pris de vertige. Nos ancêtres ont fini par mettre en question la nature créée par Dieu et ils l'ont dominée; en ferons-nous autant d'un monde sorti de nos mains? Sinon nous n'aurions risqué le sacrilège que pour tomber dans l'idolâtrie. »

Face à ce diagnostic, qu'il avait lui-même formulé dans des termes analogues, Klages envoie la Grèce classique, la Bible et l'esprit au banc des accusés plutôt que de se réjouir du fait qu'ils aient initié le mouvement et il cherche dans la préhistoire et dans les cultures primitives contemporaines, zones obscures et sans grand intérêt aux yeux de Charbonneau, les moments où un rapport harmonieux a existé entre l'âme et l'esprit.

Pour ce dernier, il n'y a aucune incompatibilité entre la vie et l'esprit mais il serait, je pense, juste de dire que pour lui la conscience et l'esprit sont les réalités premières et que la vie est l'une de leurs caractéristiques. Tandis que pour Klages, la conscience n'est qu'un éclair au-dessus du fleuve de la vie; elle a besoin de la vie pour exister alors que la vie non seulement peut exister sans elle, mais suit son cours profond sans elle, la nuit

en particulier. Voici la partie nocturne de notre existence. Tout nous incite, il me semble, à chercher la complémentarité entre cette partie nocturne et la partie diurne si bien identifiée par Charbonneau.

Pour Klages l'esprit est l'antagoniste de la vie, c'est même là le titre de son principal ouvrage : *Des Geist als widersacher des Lebens*. Je n'entrerai pas dans les arcanes de ce que Klages appelle sa métaphysique. Elle est caractérisée par un dualisme radical, opposant deux principes co éternels : la vie et l'esprit. Face à l'esprit, l'âme et le corps sont étroitement unis, l'âme étant le sens du corps et le corps le signe de l'âme. La rencontre de l'âme et de l'esprit s'opère dans le moi.

Fort de sa lecture du *Droit des mères* de Bachofen, Klages est convaincu qu'il y eut, à un moment de la préhistoire difficile à déterminer, une société matriarcale où l'âme et l'esprit avait dans l'être humain un rapport harmonieux auquel correspondait un rapport tout aussi harmonieux de l'homme avec la nature.

Comme bien des romantiques allemands avant lui, comme Fechner notamment, Klages avait vécu dans son enfance une extase cosmique, dont il avait tenu le souvenir à l'écart pour pouvoir terminer ses études de chimie, mais une fois son doctorat terminé, et son père satisfait, il devint clair à ses yeux que la véritable image du monde était celle que son extase lui avait révélée et non celle à laquelle la méthode réductrice de la chimie lui avait donné accès. Dès lors, il crut être en droit de s'identifier aux Pélasges dont avait parlé Bachofen et de leur attribuer des sentiments et des pensées qu'il devait à son expérience personnelle. De Socrate à nos jours, soutient-il, l'histoire est caractérisée par le triomphe de l'esprit contre l'âme, la morale socratique et la morale chrétienne ouvrant la voie à la science et à la technique.

Dans son *Histoire de la psychiatrie dynamique*, Henri F. Ellenberger consacre plusieurs pages à Bachofen et Klages sans porter de jugement sur eux. L'hypothèse d'un matriarcat aux sources de l'Occident semble avoir été rejetée par la plupart des anthropologues contemporains. L'importance que Klages, après Carus, accorde à l'inconscient, un inconscient positif par rapport à celui de Freud, est une position plus solide.

En remontant jusqu'aux Pélasges à partir des symboles religieux interprétés par Bachofen, Klages n'a pas seulement remonté le cours du temps. Il a aussi intégré à sa vision du monde les primitifs contemporains, si bien que lorsqu'il parle de l'homme, il parle de tous les hommes et pas seulement de ceux qu'ont façonnés la Grèce et la Bible.

Ce qui est lourd de conséquences. Parmi ceux qu'on pourrait appeler les néo-romantiques allemands, il y eut l'anthropologue Frobenius lequel eut le mérite, du moins aux yeux de Léopold Senghor et des autres penseurs de la négritude, de montrer l'existence d'une civilisation africaine. Ces penseurs avaient le sentiment d'avoir été exclus de l'humanité quand l'étiquette de mentalité pré logique leur fut accolée par Lévy-Bruhl. Des idées de Frobenius, apparentées à celles de Klages sur plusieurs points, ils tirèrent la conclusion que c'est la richesse du pôle affectif en eux, de l'âme donc, qui les caractérisait et les distinguait des occidentaux dont le pôle rationnel était hypertrophié. C'est ainsi que prit forme dans l'esprit de Senghor l'idée de cette civilisation de l'universel, caractérisée par la recherche de l'harmonie entre les deux pôles et partant, entre les deux grands groupes d'humains. C'est ainsi que Senghor, Aimé Césaire et leurs amis du mouvement de la négritude en vinrent à préférer la révolution de 1889 à celle de 1789. Que s'est-il donc passé d'extraordinaire en 1889? C'est l'année où Bergson a publié son *Essai sur les données immédiates de la conscience*.

C'est Valéry, je pense, qui disait que les transports transportent mal. Charbonneau était aussi de cet avis. Il avait une horreur, j'allais dire sacrée, de toutes les formes d'idéalisation de la nature; ni Rousseau, ni Giono, et encore moins les romantiques allemands ou les naturalistes anglo-saxons ne trouvaient grâce à ses yeux et à toutes les formes de fusion ou d'immersion dans la nature sacrée, il préférait la dialectique du pêcheur: la truite disait oui, le pêcheur disait non, et le destin peut-être!

On se résigne pourtant mal à l'idée qu'il était moderne, jusqu'à la solitude de l'homme devant une nature indifférente ou hostile. Ne retrouve-t-on pas dans plusieurs de ses évocations de la nature un lyrisme dépouillé qui rappelle celui des poètes grecs ? Peintre encore plus qu'analyste, il a évoqué avec justesse le moment trop bref où la ville était le noyau d'une cellule appelée campagne : « *La ville dans la campagne, deux mondes*

*antithétiques mais par cela même complémentaires. C'est la verte immensité qui donne son prix à l'univers clos et construit dans la pierre; et c'est l'univers fermé et artificiel qui fait la valeur de l'étendue changeante qui l'assiège.»* (Charbonneau, 2002, p. 16). Et des passages comme celui-ci ne sont-ils pas la preuve qu'il donnait son assentiment à ce que Simone Weil appelait la preuve par la beauté du monde? « *Plus la science accroît la puissance de ses moyens, plus cette connaissance bornée à son objet nous rend incertains, ignorants de nous-mêmes et de la signification de notre monde. Alors que l'intuition du sens de la beauté de l'univers peut être révélée à l'amour émerveillé d'une vieille femme illettrée, et au savant lui-même s'il accepte de se dépouiller de sa science.* » (Charbonneau, 2010, p. 182). Où est le vrai Charbonneau ? Dans cet émerveillement de la vieille paysanne ou dans les allusions plus fréquentes encore à une nature dénuée de sens ?

« La loi du monde et la nôtre, dans la mesure où nous lui appartenons, c'est la victoire de la matière sur l'esprit et de la masse sur la personne. » (Charbonneau, 2000, p. 121). « Pour lui, il est vain en effet de chercher un sens dans la nature, car seule la liberté introduit du sens dans un monde naturel qui en est dépourvu. » (Cérézuelle, 2006, p. 134). Cette deuxième voie semble bien avoir été la note dominante de sa pensée.

Charbonneau s'engage ainsi dans l'impasse de l'humanisme moderne. Poussant le refus de la fusion de l'homme dans la nature jusqu'au rejet d'une participation platonicienne à la beauté du monde, il abandonne un esprit ainsi privé de grâce aux excès de la volonté. Il s'expose enfin à ce jugement sans appel de Simone Weil.

« Depuis deux ou trois siècles, on croit à la fois que la **force** est maîtresse unique de tous les phénomènes de la nature, et que les hommes peuvent et doivent fonder sur la justice, reconnue au moyen de la raison, leur relations mutuelles. C'est une absurdité criante. Il n'est pas concevable que tout dans l'univers soit soumis à l'empire de la force et que l'homme y soit soustrait, alors qu'il est fait de chair et de sang et que sa pensée vagabonde au gré des impressions sensibles. Il n'y a qu'un choix à faire. Ou il faut apercevoir à l'œuvre dans l'univers, à côté de la force, un principe autre qu'elle, ou il faut reconnaître la force comme maîtresse et souveraine des relations humaines aussi. » (Weil, 1949, p.302).

Pour apercevoir dans l'univers un principe autre que la force, il faudrait comme s'est efforcée de le faire Simone Weil, pouvoir réanimer, en tenant compte de la science actuelle, l'une ou l'autre des visions anciennes du monde où dominait la certitude que le monde, le macrocosme, possède une forme telle que l'homme puisse en faire son modèle et sa source d'inspiration.

Cela dit, je crois encore, contre lui-même et contre ses meilleurs disciples s'il le faut, que Charbonneau a vécu à ce point dans le monde encore enchanté qu'il a fait mine de ne pas y croire, préférant sur cette question essentielle, le silence et même la négation, à une affirmation que chacun interpréterait à sa façon...

### III. - RETOUR À 1889 ET À L'INCARNATION

Le rapprochement entre le pôle affectif et le pôle rationnel de l'homme, tel que le voulait Senghor, va dans le sens de l'incarnation. Un commentaire de Cérézuelle sur Charbonneau nous aidera à mieux comprendre ce que Klages entend par incarnation et désincarnation. « *C'est dans cette attention à la vie sensible et à ce qu'elle nous enseigne sur notre environnement social et naturel que s'enracine la sensibilité de Charbonneau à de nombreuses formes de dépersonnalisation. Philosophiquement, cette posture n'est pas nouvelle: les philosophies de Bergson et de Husserl traduisent le même besoin d'un retour aux données immédiates de la conscience pour libérer la pensée du poids des formalismes abstraits et des rationalités partielles du monde de la science et de la technique.* » (Cérézuelle, 2006, p. 61) ?

Le formalisme est un thème important dans l'œuvre de Klages. Consistant dans la pensée par signes purs, comme dans la programmation, il se manifeste par la prolifération du chiffre, le règne de la quantité. « *Le signe domine le signifié, et la pensée par signes purs remplacent la pensée par unités significatives et même par concepts. C'est en cela que consiste l'essence même du formalisme.* » (Klages, 1950, p.83).

La montée de cette manière de penser s'est opérée simultanément dans les sciences et dans la vie quotidienne au cours des trois derniers siècles, de façon particulièrement manifeste dans quatre domaines: la pensée mathématique, la pensée technique et la pensée sportive et la pensée financière, laquelle a inspiré ce cri d'indignation à Klages :

« Et si, à l'aspect de l'agitation criarde d'une bourse, nous avons tout à coup l'idée comique que cet acharnement fiévreux a lieu pour des chiffres, et rien que des chiffres, nous pourrions bien aussitôt être pris d'un sentiment d'horreur à la pensée que ces batailles engagées pour des chiffres peuvent décider en un clin d'œil du sort de millions d'hommes. Ces chiffres signifient quelque chose (terre, pétrole, chemins de fer, ouvriers, etc.); mais ce sont eux-mêmes qui vivent d'une vie souveraine, dans le cerveau des lutteurs et non leur valeur significative: le signe domine le signifié, et la pensée par signes purs remplace la pensée par unités significatives, et même la pensée par concepts. C'est en cela que consiste l'essence même du formalisme.» (Klages, 1950, p.83).

*Il court, il court le fric.* L'Argent: autre point de ressemblance étonnant entre la pensée de Klages et celle de Charbonneau. Voici une remarque de Klages, qui aurait plu à Ellul également: « *La vitesse d'exécution: partout où nous la rencontrons à un degré exceptionnel, dans les opérations intellectuelles, nous devons conclure à la mécanisation de la vie intellectuelle.* » (Klages, 1950, p.85).

La montée du formalisme est contemporaine de celle de l'esprit et de la volonté. Au fur et à mesure que dans l'histoire d'un individu ou d'une société, la part de l'esprit et de la volonté réduit celle de l'âme et de la vie, il s'ensuit, dans de nombreuses situations, une réaction du besoin de représentation sur le sentiment de l'impuissance à vivre. Dès lors que tel chanteur ne vit pas authentiquement les sentiments qu'exprime sa chanson, il compensera, en exagérant jusqu'au paroxysme, les manifestations qui devraient normalement traduire ses sentiments, il mimera une intensité affective qu'il est incapable de vivre. C'est toujours le sentiment que j'éprouve en entrant dans un bar équipé d'un système d'amplification trop puissant, comme ils le sont presque tous. J'ai pu récemment observer dans un bar une jeune chanteuse capable d'un lyrisme vrai. Elle tentait vainement de se faire entendre au milieu d'un bruit d'orchestre littéralement infernal. Tel est le sort que nos machines réservent à l'âme.

Vous aurez reconnu un comportement hystérique dans les excès des musiciens: « *Réaction du besoin de représentation sur le sentiment de l'impuissance à vivre.* » C'est bien la définition klagésienne de l'hystérie. Elle s'applique aussi aux batteurs de record et d'une manière générale à toutes les situations où le corps, soumis à une volonté de fer, perd sa fonction de signe au profit de sa fonction d'instrument. À la limite, c'est la prouesse technique dans son ensemble, ce qu'on appelle le développement, qui apparaît comme un spectacle hystérique.

« Un trait décisif de l'attitude hystérique, précise Klages, c'est sa dépendance du spectateur. Celui qui mime le fait pour un spectateur: un spectateur réel si possible, et à défaut un spectateur imaginaire, ou alors en tout cas, le spectateur qu'il porte en lui-même. En conséquence, un hystérique n'est jamais à « son affaire » et quoi qu'il fasse ensuite ou omette de faire, ce n'est guère en vue d'un effet à produire, c'est bien plutôt l'effet qu'il anticipe qui lui inspire à chaque instant la représentation du but à atteindre; c'est pourquoi la conduite de l'hystérique est déterminée par les changements du milieu et présente par-là plus d'un point de contact avec ce qu'on appelle la médiumnité.» Voilà une analyse qui confirme plusieurs intuitions de Charbonneau sur l'influence excessive de la société sur l'individu. «Aux biens personnels, au plaisir, ou à l'œuvre personnelle, il (le fric) substitue ses fantasmes qui se succèdent sur l'écran de télé et qu'on offre au peuple en guise de vie.» (Charbonneau, 1996, p. 135).

Il y a une trentaine d'années, on a fait grand cas à Montréal d'un record du nombre de tours effectués par un homme enfermé dans un cylindre. Klages appelle ce type de vedettes « *les enragés de l'arbitraire* ». Tourner dans un cylindre est en effet une activité qui ne correspond à aucun besoin vital et ne s'accompagne d'aucun plaisir sensible. Son seul sens est son succès final, un succès qui dépend toujours du spectateur. « *Ici, ajoute*

*Klages, la volition n'est plus l'effet du désir inspiré par le but, mais c'est le but qui est un effet du désir inspiré par la volition.»*

Je vois une cerise dans un arbre. Un désir s'éveille en moi suivi d'une volition. C'est le cours normal des choses. La vie dans un être peut toutefois s'appauvrir au point que le cours des choses s'inverse, que c'est la volition qui inspire le désir, lequel se cherche un but.

Je suis une volonté qui va. Je veux, donc je suis. C'est ainsi qu'est apparu cet être qui ne se sent vivre que lorsqu'il est en état de volition et qui se cherche des buts, plus ou moins arbitraires que la société, du moins quand elle est riche, est toujours en état de lui fournir. Cette substitution de la volition au désir remonte à la première enfance. Le désir enferme une passivité, une patience dont n'est plus capable l'enfant roi, consommateur. Cet enfant dit: Je veux !

Même rejet de la désincarnation, même rejet du formalisme, du spectacle et de ses fantasmes. Voilà déjà une grande ressemblance entre deux êtres, Klages et Charbonneau, que tout semblait opposer. L'un et l'autre tournent aussi le dos à la science, mais pour des raisons différentes. Charbonneau, suivant en cela les plus vénérables traditions, ne se résigne pas à appeler science un mode de connaissance dont on doit admettre au point de départ qu'il ne peut en aucune manière nous aider à mieux connaître l'essentiel, ce dont dépend le sens de notre vie: Dieu, le bien, le mal, les valeurs. L'éloquence de Charbonneau atteint un sommet quand il aborde cette question : « *Isolé du reste, dépouillé de son Mana, inerte devant l'observation aux fins de mesure traduite en chiffres. [...] L'insaisissable, devient ainsi saisissable, une chose manipulable. [...] Si la science devait un jour tout connaître, l'homme et le savant lui-même ne serait plus qu'une pierre dans un désert de pierres. [...] Elle ne cherche le vrai que dans le réel, elle tend invinciblement à réduire l'esprit à la matière, ainsi la vie à l'ADN, comme la qualité à la quantité. (Charbonneau, 2010, p. 179)*

Mais alors que la majorité des intellectuels s'accommode de cet état de fait et se résigne à chercher l'essentiel à tâtons, dans le clair-obscur de la subjectivité, Charbonneau invite plutôt le savant à se dépouiller de sa science pour élever et élargir son regard sur le monde.

Et pourquoi Klages a-t-il tourné le dos à la science après avoir terminé son doctorat de chimie ? Parce qu'il lui est apparu clairement qu'elle ne pouvait pas comprendre la vie. Il avait approfondi suffisamment la science pour acquérir la conviction que, si loin qu'on puisse aller dans l'analyse de la vie, elle échapperait toujours au regard de l'analyste, tout simplement parce que son regard la tue. On peut voir là une forme de principe d'incertitude. Klages était même persuadé que si un jour on devait parvenir à faire artificiellement apparaître la vie, cela prouverait seulement qu'elle était déjà présente dans l'un des éléments entrant dans la synthèse.

«Toute réalité frappée par le rayon de l'esprit (entendons par esprit raison instrumentale) se transforme instantanément en chose, en objet quantifiable qui est désormais relié mécaniquement à d'autres objets. "Nous ne percevons que des choses mortes". Cette phrase paradoxale en apparence exprime sous une forme lapidaire une connaissance profonde. Mais si le mécanique et l'inanimé sont des notions interchangeables, nous n'aurons pas la sottise, comme beaucoup de "biologistes" contemporains de bonne volonté, de chercher dans certains processus du corps vivant la preuve que ce dernier n'est pas une machine. Il est une machine dans la mesure où nous le saisissons et il demeure à jamais insaisissable dans la mesure où il est vivant. Prétendre que ce qui est réellement mort a le pouvoir de produire la vie n'est pas une simple erreur de l'expérience mais une erreur de la pensée aussi dénuée de sens que celle qui consiste à tenir les mètres, les kilogrammes ou les poids atomiques avec lesquels on mesure les événements naturels pour la cause et la source de ces mêmes événements. De même que l'onde longitudinale n'est pas le son lui-même mais l'aspect quantifiable du support objectif du son, de même le processus physico-chimique dans le corps cellulaire n'est pas la vie elle-même de ce corps mais le résidu quantifiable de son support objectif. Devrions-nous donc renoncer, à essayer de comprendre la vie? » (Klages, 1937, p.50).

La ressemblance avec les passages de Charbonneau que nous avons cités est étonnante. A propos de la science, Charbonneau a aussi formulé ce jugement klagésien : « *Ce n'est pas sans raison que la religion a vu en elle le fruit empoisonné de l'esprit qui nie* ». Puisque Charbonneau et Klages ont les mêmes réserves sur la

science en tant que moyen de connaître la vie et la nature, à quelle discipline ou quelle faculté s'en remettent-ils donc pour accéder à ces réalités ? Voici la réponse de Klages :

« Et c'est parce que nous nous sentons vivre nous-mêmes que nous pouvons rencontrer le vivant dans l'image du monde: c'est par l'expérience de notre propre vie que nous participons à la vie extérieure. Il s'ensuit que tout ce que nous pouvons savoir de la vie, c'est le souvenir que le vivant que nous sommes peut, après être descendu profondément en elle-même, réussir à sauver et faire remonter jusqu'à la conscience éveillée. Ce n'est pas dans l'objectivité de la perception externe et interne, avec ses concepts fondamentaux de choses, de forces, de causes, d'effets et de mouvements, mais seulement dans le retour réfléchi sur le vécu que la science de la vie peut avoir son point d'ancrage. Elle ne peut tirer ses formules asymptotiques que des profondeurs vitales de l'esprit des peuples: et aux époques de superficialité elle dépérit comme la végétation des continents déboisés. » (Klages, 1937, p.50).

Compte tenu de ce qu'il pense de la science et de son objectivité, la réponse de Charbonneau ne peut que s'apparenter à celle de Klages. Charbonneau soulève toutefois un autre coin du voile quand il dit que pour rendre compte de la nature, il faut ajouter des couleurs à un style universitaire qui se fait gloire d'en être dépourvu.

« Cette réflexion, écrit-il, suppose un usage de la raison, mais comme la grandeur et la décadence de la nature, n'est pas une idée, mais une réalité – entre autres cette réalité humaine qui se manifeste dans les mythes – sa peinture est aussi importante que son analyse. La peinture et le chant, dont la littérature monopolise l'usage comme la science celui de la raison, sont indispensables à la description extérieure, mais surtout intérieure du phénomène. Que mon lecteur m'excuse donc si je ne conforme pas aux genres qui sont aujourd'hui admis. » (Charbonneau, 2002, p. 11).

Charbonneau et Klages avaient tous deux compris que lorsque la vie se retire d'une culture, elle se retire de toutes ses manifestations, que le style se désertifie en même temps que les oasis. L'un et l'autre nous ont donné à tous un exemple précieux, en osant pratiquer un style aux couleurs de la vie... car la vie revient comme elle se retire, dans toutes ses manifestations à la fois. La coloration du style est un acte écologique aussi efficace et aussi pertinent que le recyclage des déchets. Charbonneau aurait-il donc été un romantique allemand réfugié en Gascogne? Au début du XIXe siècle, Gustav Carus était un savant, médecin et biologiste réputé, mais il était aussi peintre et il lui paraissait nécessaire d'être l'un et l'autre pour exceller dans chaque discipline.

## BIBLIOGRAPHIE

- CÉRÉZUELLE, D. (2006) *Écologie et liberté*, Bernard Charbonneau, précurseur de l'écologie politique, Parangon/Vs, Lyon.
- CHARBONNEAU, B. (2010) *Finis Terrae*, À plus d'un titre, Éditions, Collection La ligne d'horizon, La Bache.
- CHARBONNEAU, B. (1990) *Le système et le chaos*, Économica.
- CHARBONNEAU, B. (1996) *Il court, il court le fric*, p.135
- CHARBONNEAU, B. (2000) *Je fus*, Essai sur la liberté, Opales, Bordeaux.
- CHARBONNEAU, B. (2002) *Le Jardin de Babilone*, Editions de l'Encyclopédie des Nuisances.
- CHARBONNEAU, B. (2009) *Le Feu vert*, Parangon/Vs Lyon.
- KLAGES, L. (1937) *Mensch und Erde*, Eugen Diederichs In Jena 1937, trad. J.D.
- KLAGES, L. (1950) *Les principes de la caractérologie*, Paris, Delachaux et Niestlé, p. 83.
- KLAGES, L., *Man and Earth*, [En ligne] <http://forums.skadi.net/showthread.php?t=93017>
- WEIL, S. *L'Enracinement*, Éditions Gallimard, 1949, p. 302.

# REPENSER L'*HOMO SOCIOLOGICUS* À LA LUMIÈRE DE L'ŒUVRE DE BERNARD CHARBONNEAU

*Annette DISSELKAMP*

---

Maître de conférences, Université de Lille 1, [Annette.Disselkamp@univ-lille1.fr](mailto:Annette.Disselkamp@univ-lille1.fr)

## INTRODUCTION

Les conditions de vie sur terre ont subi des bouleversements profonds pendant ces dernières décennies. Une grande partie d'entre eux provient des dégradations environnementales dues aux activités humaines. Notamment, l'exploitation des ressources énergétiques non renouvelables et l'émission de gaz carboniques contribuent au phénomène du réchauffement climatique, reconnu par la majorité de la communauté scientifique.

Dans cette situation, la prédiction de Karl Marx semble se vérifier selon laquelle l'économie capitaliste creuse sa propre tombe. Pire, l'humanité entière se trouve au bord du gouffre puisque la possibilité de destruction de toute vie devient une possibilité réelle. Ce constat nous oblige à mettre en question les modèles mêmes qui légitiment nos modes de production et de consommations actuels, c'est-à-dire la course en avant effrénée vers le toujours plus.

Il est alors tentant de faire appel à la sociologie ou aux sciences sociales, en leur confiant la tâche de développer des réflexions qui résistent à l'idéologie économiste du gaspillage, à la recherche du seul profit, à l'enrichissement aveugle, ainsi qu'à la croyance naïve dans les bienfaits immédiats ou automatiques du progrès technologique et de la croissance. Cependant la position de ces disciplines est plus complexe qu'il n'y paraît à première vue. Car à y regarder de près, on s'aperçoit qu'une partie de la tradition sociologique, en France en tout cas, n'est sans doute pas à même de relever le défi ; c'est le contraire plutôt qui est vrai. De fait, plusieurs auteurs ont remarqué récemment que la sociologie tardait à réagir par rapport à la crise écologique, et ce sont ses bases les plus fondamentales qui se trouvent mises en cause : l'environnement semble ne pas avoir sa place dans la conception du lien social et on peut aller jusqu'à suggérer qu'il y a à son égard une sorte de négation, une indifférence, voire du dédain ou du mépris (Hainart et Tschannen, 1993 ; Descola, 2005 ; Disselkamp, 2008). D'où notre question : aurions-nous besoin d'une approche sociologique complètement renouvelée afin de pouvoir tenir compte des enjeux environnementaux, qui constituent l'un des dossiers les plus urgents en ce début du troisième millénaire (Boudes, 2008, présente ces difficultés) ?

Le problème principal de la tradition durkheimienne consiste plus précisément dans sa conception dualiste, qui tend à séparer l'ordre biologique d'une part, et l'ordre collectif d'autre part, en affirmant que les deux



dimensions sont totalement étrangères l'une à l'autre. A travers ce prisme, il est difficile d'imaginer que l'aventure humaine puisse s'arrêter ou se trouver comme entravée par les limites qu'impose la nature ; s'il est nécessaire selon Durkheim de définir des repères qui orientent nos aspirations et nos possibilités, ou tout simplement de réviser nos façons de vivre, ces règles concernent le rapport des humains entre eux mais non celui existant entre l'humanité et (le reste des) phénomènes naturels, qui, eux, n'interféreraient pas par définition avec les affaires collectives.

Quel est le rapport de ces remarques avec l'œuvre de Bernard Charbonneau ? Je voudrais suggérer que la lecture de Charbonneau, penseur peu connu en sociologie, est susceptible d'apporter des correctifs, et d'alimenter les efforts faits récemment en vue de dépasser les présupposés axiomatiques qui viennent d'être rappelés. L'auteur rappelle l'absurdité qu'il y a à projeter l'idée d'un progrès infini sur une planète finie, il nous invite à être attentifs aux effets destructeurs de la croissance démesurée, qui risquent de rendre la terre inhabitable. Ce faisant, Charbonneau s'en prend aux sciences sociales ; il leur reproche de cautionner à leur tour la logique d'un développement technoscientifique sans frein, n'hésitant pas à mettre en question la scientificité même de ces disciplines.

Afin de mener ma démonstration, je me propose d'étudier en un premier temps quelques chapitres choisis d'Émile Durkheim et de Marcel Mauss, en montrant pourquoi leurs concepts sont effectivement réfractaires à la prise en compte de l'environnement. Puis, je m'intéresserai brièvement à la façon dont leur prédécesseur Auguste Comte a essayé de surmonter ou plutôt, pour rester fidèle à la chronologie, de prévenir le dualisme sociologique, avant d'indiquer pourquoi il a néanmoins contribué à préparer la position de ses successeurs. Finalement, j'indiquerai une série de pistes ouvertes par Charbonneau, permettant de concevoir les liens sociaux différemment.

La remarque suivante est nécessaire préalablement. Il serait sans doute anachronique de reprocher aux auteurs qui ont écrit il y a cent ans environ de ne pas avoir pensé à la dégradation de l'environnement. Mais à l'inverse, une partie des concepts sociologiques classiques, à défaut d'être soumis à l'examen, sont susceptibles de se transformer en obstacles qui nous empêchent aujourd'hui de penser la crise présente : ils prennent, à l'époque contemporaine, une signification qu'ils n'avaient pas au tournant du vingtième siècle, c'est-à-dire qu'ils deviennent comme des handicaps qui entravent notre capacité et notre volonté de nous intéresser au présent. C'est pourquoi il est nécessaire d'y réfléchir.

## I. - ÉMILE DURKHEIM

Il est notoire que la discipline sociologique en France véhicule une représentation de l'être humain où le spirituel se trouve séparé du matériel. Plus exactement, il y a le physique d'un côté et le collectif de l'autre, avec une solution de continuité complète entre les deux. Ainsi, vers la fin du chapitre intitulé « Le suicide égoïste », dans un passage traitant de la question de savoir pourquoi le taux de suicide est moins élevé chez le groupe des femmes, des enfants et des vieillards que chez les mâles d'âge mûr, Durkheim affirme d'entrée de jeu la dualité de l'être humain : « si, comme on l'a dit souvent, l'homme est double, c'est qu'à l'homme physique se surajoute l'homme social ». Une précision importante suit immédiatement, à savoir que l'homme social « est le tout de l'homme civilisé » (1983, p. 228). Or du moment où l'être humain est ontologiquement différent et plus exactement supérieur au reste, ne s'ensuit-il pas qu'il méconnaît sa propre condition ?

Dans *Les formes élémentaires de la vie religieuse* (1895), la dualité se manifeste de façon observable au niveau de l'organisation des activités chez les aborigènes d'Australie, dont la vie se partage entre deux temps, celui de la récolte de la nourriture et celui des rassemblements rituels. Lorsque les membres du groupe se dispersent pour s'occuper de chasse ou de pêche, le biologique ou l'« animal en eux » les détermine ; en revanche, au moment des célébrations collectives, la nature sociale se réveille. Les rapports s'établissent donc entre des personnes qui ont laissé derrière eux tout ce qui touche au matériel ; le social n'est pas concerné par des préoccupations prosaïquement liées à la subsistance, puisque la totalité des exigences biologiques ont été

assouviées préalablement, en dehors de la sphère collective. « La plupart des besoins [des hommes] ne sont pas [...] sous la dépendance du corps » (1983, p. 273), écrit encore Durkheim.

L'homme social conçu de cette façon a pour caractéristique d'être privé de qualités corporelles – non au sens où il n'aurait jamais de désirs d'ordre matériel, mais au sens où il n'a guère de besoins. La vie collective se déroule désormais indépendamment des activités primaires; les rapports intersubjectifs se déconnectent du milieu terrestre. C'est ainsi que la sociologie se retire dans une sphère propre ; suggérant notre indifférence à la nature, elle a l'air de bannir l'environnement. Elle assimile l'existence humaine à une « chose » et par là-même, elle met entre parenthèses les déterminations qui découlent du constat que nous soyons vivants. S'intéressant à la seule « contrainte » sociale, Durkheim écarte la totalité des contraintes naturelles, ce qui fait que la terre elle-même disparaît, et que seule demeure, une dimension collective paraissant éthérée.

Il en résulte qu'une crise mettant en jeu l'environnement n'est guère concevable en termes durkheimiens ; la sociologie classique ne saurait fournir de termes pour répondre à une telle éventualité. S'il existe des crises selon Durkheim, celles-ci sont d'ordre « social » et elles regardent à nouveau le rapport des individus entre eux, en excluant le rapport à la nature : manifestant un défaut de régulation, la crise sociale se situe en effet au niveau de l'humain en tant qu'humain, à l'écart de la dimension physique, qui elle, semble être considérée comme étant toujours déjà sous contrôle.

On ne peut s'empêcher de considérer que la sociologie durkheimienne cautionne implicitement l'illusion du progrès et du développement indéfinis, l'illusion de l'*homo oeconomicus* (Laval, 2007) : tout se passe en effet comme s'il n'existait pas de contraintes *données* qui soient indépendantes de la volonté des êtres humains. Or dans le contexte contemporain, « nous habitons désormais un monde en voie de rétrécissement, confronté à une accumulation de finitudes et de limites » (Bourg & Whiteside, 2010, p. 21). L'humanité ne maîtrise plus les conséquences de ses propres activités, et ce sont bien les choses les plus essentielles, l'eau, l'air, le sol, la nourriture, qui viennent à manquer. La nature rappelle alors ses règles à elle et c'est précisément cette situation-là que les outils d'analyse sociologique sont sans doute impuissants à envisager.

## II. - MARCEL MAUSS

La sociologie contemporaine, et surtout une partie de la (nouvelle) sociologie économique, voit en Marcel Mauss un allié privilégié lorsqu'il s'agit de lutter contre l'idéologie dite « égoïste » de la société capitaliste moderne. Mais une telle coalition peut paraître suspecte, et ce précisément parce que Mauss, à l'instar de Durkheim, arrache l'homme social à la dimension physique, celle des besoins vitaux.

À première vue, l'interprétation que je voudrais développer semblera non seulement insolite mais injuste. En effet, l'effort principal de Mauss, dans les différentes parties de son œuvre, consiste au contraire à dépasser le dualisme durkheimien. Sa proposition originale est de substituer, à l'homme double, l'« homme total ». Dans cette perspective, qui intègre les dimensions biologique, psychologique et sociale, les disciplines désignent des points de vue différents sur un objet qui ne cesse jamais d'être entier ; elles constituent des abstractions relatives à une réalité une. Cependant, à l'égard de la question qui nous intéresse ici – celle du rapport entre la dimension physique d'une part, et les expressions sociales d'autre part –, il me semble que la position de Mauss se situe non seulement dans l'exact prolongement de la théorie durkheimienne, elle en amplifie même les conséquences.

Je me référerai au célèbre *Essai sur le don* paru en 1924/25. Brièvement résumée, la thèse de cette contribution est la suivante. Tous les groupes sociaux connaissent la pratique de l'échange de biens. Ce phénomène, appelé « don », que Mauss étudie d'abord dans les sociétés polynésiennes, peut être ramené à un système comprenant trois éléments : 1) donner, 2) recevoir, 3) rendre. Mauss développe l'idée que la structure triadique repose sur l'articulation paradoxale de la liberté et de l'obligation : le don est toujours don-échange.

Autrement dit, en vertu d'une contradiction qui lui est immanente, il est gratuit et correspond pourtant à une obligation<sup>58</sup>. C'est la raison pour laquelle il commande la circulation des biens et des richesses.

Ce que je voudrais montrer ici, c'est que le *Don* hérite, contre toute apparence, du dualisme durkheimien, et que Mauss en vient à éliminer la dimension physique, démentant par là-même ses propres réflexions relatives à l'homme total. Mon interprétation prend appui sur le fait que, selon Mauss, les pratiques du don-échange concernent toujours des « surplus », des « richesses » ou des « choses de luxe », tels que des « ornements » ou encore des « choses immédiatement consommées » et des « festins ». Se manifestant sous la forme de la « pure dépense dispendieuse », la « prodigalité enfantine » ou le « gaspillage », elles engagent la « disparition des choses utiles » et la « consommation avec excès » jusqu'à la « destruction ». Et afin de pouvoir établir un lien entre les sociétés traditionnelles et la nôtre, Mauss n'hésite pas à écrire que la « dépense pure et irrationnelle », celle qui est « caractéristique des quelques fossiles de notre noblesse », s'apparente aux faits observés chez les Polynésiens (Mauss, 1997, pp. 152, 266, 269, 271-272).

Cette série de remarques suggère fortement que le lien social se construit, pour Mauss non moins que pour Durkheim, en dehors de la sphère du corps. Comme on le sait, Mauss polémique, dans l'*Essai sur le Don*, contre l'utilitarisme, qui présente selon lui le défaut de ne reconnaître que le « pur intérêt individuel » ou la « recherche individuelle » de la « matérielle utilité », c'est-à-dire du « profit ». C'est à la « poursuite brutale des fins de l'individu », ou encore au « constant et glacial calcul utilitaire », qu'il oppose l'attitude de « désintéressement » s'exprimant dans les pratiques d'échange (1997, pp. 270-272). Mais la question que l'on peut lui poser est la suivante : la réfutation de l'*homo œconomicus* consiste-t-elle inévitablement à exclure, de la vie collective, le nécessaire et le besoin, au sens matériel de ces termes ? Entre l'échange dispendieux et l'échange en vue du profit, n'y avait-il pas d'autre possibilité ?

À y regarder de près, Mauss semble tacitement assimiler l'« utile », entendu comme profit, et comme ce qui est indispensable pour vivre. C'est sur la base de cette confusion qu'il en vient à bannir du lien social, non seulement la poursuite du gain, mais aussi tout ce qui concerne la couverture des exigences les plus élémentaires. Son analyse est d'autant plus frappante qu'il soutient, dans le même temps, que le don concerne « la totalité de la vie économique et sociale » (1997, p. 185). Comme la vie sociale, dont elle est dès lors consubstantielle, l'économie se place ainsi au-delà de ce qu'il nous faut pour survivre ; non moins que la première, elle se développe dans une « ambiance de perpétuelle effervescence » et d'« excitation fort peu terre à terre » (1997, p. 267). Ces formules font immédiatement écho aux *Formes élémentaires de la vie religieuse*, où Durkheim développe l'idée que la vie sociale se caractérise précisément par l'exaltation. Désormais, la « richesse » n'a plus d'autre signification que celle de pouvoir être donnée et reçue, avant d'être détruite ; en revanche, elle n'entretient guère de lien avec le bien le plus précieux, la vie.

Nous rencontrons ici la limite du fait social total. L'homme physique semble absent du *Don*. En effet, les contacts se déroulent, effectivement — et non seulement du point de vue de la méthode sociologique — dans une dimension a-matérielle. La tendance biologique à l'autoconservation est réellement absente de la sociologie et de l'économie maussiennes, dans la mesure où celles-ci concernent des hommes qui se sont d'abord procuré le nécessaire, avant d'entrer en relation les uns avec les autres et avant d'échanger, à savoir d'échanger les surplus. L'homme du don se meut dans un espace unidimensionnel et non tridimensionnel.

---

<sup>58</sup> Concernant les avatars d'interprétation qu'a connus le texte de Mauss, de Lévi-Strauss jusqu'à Bourdieu, voir Boltanski (1990, pp. 213-220).

### III. - AUGUSTE COMTE

#### III.1 - LES BESOINS PHYSIQUES ET LES RAPPORTS SOCIAUX

Il est remarquable que le fondateur de la sociologie, Auguste Comte, ait tenté de concevoir les hommes différemment de Durkheim et Mauss, et ce en mettant précisément en évidence « ce rapport d'inclusion qui lie nécessairement l'homme à la réalité » (Macherey, 1989, p. 100).

Il n'y a pas lieu ici d'exposer les principes de sa classification des sciences, des mathématiques jusqu'à la sociologie en passant par l'astronomie, la physique, la chimie, et la biologie, qui fonde, épistémologiquement, sa vision synthétique (mais non totalisante, comme on le lui a reproché ; Macherey, 1989). On se limitera à l'idée, développée dans le *Cours de philosophie positive* (1830-1842), selon laquelle l'établissement de liens entre les êtres humains présuppose la reconnaissance réciproque des besoins essentiels découlant de notre constitution biologique.

Le passage qui nous intéresse ici traite du rapport entre l'égoïsme et la sympathie. L'égoïsme est défini comme la poursuite des intérêts liés à la subsistance. Conçu ainsi, il représente évidemment une donnée vitale et sa réalité ne saurait être niée<sup>59</sup>. Mais, en dehors du désir d'autoconservation, les êtres humains sont également doués, par nature, d'une « irrésistible tendance sociale », d'une « sociabilité essentiellement spontanée » ou encore d'un « penchant instinctif à la vie commune » (1970, vol. IV, p. 433). Comte appellera cette faculté-là du nom d'« altruisme », terme qu'il a sans doute lui-même forgé. On s'aperçoit immédiatement que sa pensée se distingue, dès les fondements, de la théorie de Durkheim. Pour l'auteur du *Cours*, la perspective est d'intégrer le physique et le social, quand le second les sépare d'entrée de jeu. De quelle façon les dimensions se conditionnent et se déterminent-elles mutuellement, telle est dès lors la question.

Comte établit, à titre de fait, que les « instincts égoïstes » l'emportent chez les êtres humains comme chez toutes les organisations animales et, qu'à l'inverse, l'impact de l'altruisme est relativement faible. Il ne faut pas pour autant déplorer, selon lui, l'hégémonie des « penchants les moins nobles », mais il importe plutôt de comprendre la « nécessité radicale » du fait observé ; ce que l'on peut tout au plus regretter, c'est son « degré réel et prononcé » (Comte, 1970, vol. III, p. 621). Car, tout d'abord, l'égoïsme, au sens du souci de préservation de soi, représente naturellement la condition de la survie. Mais il existe une deuxième raison de ne pas le rejeter en-dehors des relations sociales. Indispensable en un sens strictement biologique, il constitue aussi la base élémentaire de son contraire, à savoir la sociabilité. Nous tenons là un argument crucial.

De fait, Comte soutient que nos besoins naturels sont essentiels à l'intérêt que nous portons aux autres ; à l'inverse, la sympathie devient « vague », « indéterminée » et « abstraite », elle dégénère en « stérile charité » et sera « inévitablement dépourvue de toute grande efficacité pratique » du moment où on la sépare du corps (Comte, 1970, vol. IV, p. 443). Ici, l'hypothèse d'un individu privé d'attaches matérielles débouche sur une espèce de bonté qui ignore ce qu'elle veut et qui est non seulement a-sociale mais anti-sociale. Les remarques de Comte rappellent ainsi que les besoins physiques et les relations sociales sont inséparables, au contraire de Durkheim et de Mauss, qui définissent la nature sociale précisément par le fait qu'elle est indépendante de l'ordre vitale.

On mettra également en relief la différence qu'il y a entre Comte et Durkheim concernant les fondements de l'« harmonie » ou de la « solidarité ». Chez le second, le corps se trouve au principe de l'individuation et, à vrai dire, de la division ; à l'opposé, nous partageons les idées et les représentations. Comte bouleverse cette vision-là ; pour lui, nous sommes tout d'abord unis par le fait de vivre une vie physique sur une terre commune.

---

<sup>59</sup> Il faut savoir que Comte utilise deux acceptions différentes du terme « égoïsme ». Le mot désigne d'abord l'attachement exclusif et utilitaire de l'homme à ses propres intérêts, ou, à l'inverse, son incapacité de tenir compte d'autrui. Pris en ce sens, le concept est vain, selon Comte, ainsi qu'il l'explique aux Leçons 45 et 49 du *Cours de philosophie positive*. La deuxième signification s'applique à l'instinct d'autoconservation. Elle exprime, quant à elle, une réalité nécessaire. Dans le présent contexte, je m'intéresserai à la seconde notion.

### III.2 - LA FAILLE DE LA PHILOSOPHIE COMTIENNE

Cependant, il est bien connu que l'œuvre de Comte s'achemine à la fin vers le retournement de ses propres bases, comme à un terme limite qu'elle n'atteint jamais mais dont elle approche sans cesse dangereusement. Dans le *Système de politique positive*, le second grand ouvrage de Comte, on observe en effet que les fondements de la vie vont se dissiper en faveur des aspects intellectuels, et ce jusqu'au point où « l'unité [de l'humanité] n'est point matérielle ou physique, mais toute spirituelle... » (Delvolvé, 1932, p. 223). La société se transforme en une véritable divinité, un « Grand-être » qui se débarrassera des qualités corporelles. On assiste ainsi à une sorte de dé-substantialisation progressive des rapports. Par conséquence, l'harmonie ultime est finalement payée au prix du sacrifice des choses élémentaires. L'individu préoccupé par les exigences du corps ne sera plus qu'un résidu, à mesure que l'humanité se trouve élevée au-dessus du terrestre.

Une interprétation plus détaillée viserait à expliquer quelles sont les raisons d'ordre conceptuel qui amènent ce renversement de perspective. De fait, il est possible de montrer que la transfiguration de l'Humanité en divinité abstraite se prépare dès le *Cours*, et ce dans le passage même, présenté plus haut, où Comte se propose d'établir l'intégration des règnes physique et social. Mais cette question nécessite une analyse de texte complexe, que nous ne pouvons mener ici (Disselkamp, 2008, pp. 36-52). Ce que l'on retiendra, c'est que Comte a défini les bases virtuelles d'une *autre* sociologie, à savoir d'une science de l'homme qui ne méconnaît pas notre condition physique<sup>60</sup>. Toutefois il s'engage lui-même sur une voie différente, et annonce pour cette raison la théorie durkheimienne de la séparation des règnes naturel et social, et de la pureté immatérielle – « angélique », dit-il – du second. Il annonce l'oubli de la terre.

## IV. - LIRE BERNARD CHARBONNEAU

L'homme durkheimien, scindé en deux moitiés et séparé de lui-même, est aussi séparé de l'environnement naturel ; la même observation vaut encore pour l'homme maussien. Comte lui, a essayé d'éviter le dualisme, dont il a comme entrevu les conséquences néfastes consistant dans l'impossibilité de penser le rapport à la nature. Pourtant il s'oriente à la fin vers la négation de la réalité physique, malgré ses propres efforts.

Or du moment où la vie sociale se rétracte dans une sphère isolée, étanche aux questions qui relèvent du matériel, elle se présente comme un système fermé possédant une tendance à toujours s'autoéquilibrer. En effet, les relations sociales sont conçues en termes d'harmonie, d'intégration, et de solidarité quasi spontanés ; en cas de perturbation, l'ordre de lui-même reviendra et s'il y a des « pathologies », il suffit de les guérir. Un tel modèle est incompatible avec la production d'événements irréversibles ou avec des évolutions dont nous perdons toute maîtrise.

Dans cette situation, je voudrais suggérer que la (re-)lecture de l'œuvre de B. Charbonneau est susceptible de nous aider à sortir des sentiers battus de la sociologie classique. Charbonneau est l'un des rares à avoir prévu avec une grande lucidité le désastre écologique auquel nous assistons actuellement ; il annonce que la croyance en un progrès infini ne peut que se retourner contre la civilisation, elle est inévitablement destructrice puisqu'il se trouve que la planète *est* effectivement finie, et c'est pourquoi le dogme du progrès ne peut que conduire au saccage sans vergogne. C'est en « organisant » la nature, comme s'il s'agissait d'une chose manipulable, que nous la détruisons (Charbonneau, 2002).

Le propos n'est pas bien entendu de considérer la nature comme une chose en soi, une sorte d'état original que nous souhaiterions retrouver dans sa pureté intacte. Charbonneau savait précisément, et cela le rend particulièrement fascinant, que l'enjeu n'est pas de « sauver la nature » mais bien plutôt de sauver l'humanité, non seulement physiquement mais aussi spirituellement : c'est notre liberté qui est en cause, l'objectif étant de s'insurger contre le totalitarisme exercé par les technologies. C'est que la « grande mue » de la révolution

---

<sup>60</sup> Grange (1996) a essayé de mettre en lumière les implications écologiques de l'œuvre de Comte.

industrielle transforme la terre et par là-même, elle transforme également la société en minant les rapports entre les personnes et en les instrumentalisant (Charbonneau, 1987). En d'autres termes, le problème n'est pas « écologique », il concerne la façon de concevoir notre vivre ensemble.

Plus concrètement encore, à l'encontre d'un dualisme qui fait croire que les êtres humains évoluent dans un espace protégé et comme préservé des activités les plus terrestres, Charbonneau a le courage de rappeler *primo*, que nous devons manger pour pouvoir vivre, et *secundo*, que la production de la nourriture regarde la société ; lorsque les bonnes choses disparaissent, ce n'est pas l'estomac uniquement qui en subit les conséquences, ce sont les liens qui se brisent (2001). Par contraste, la sociologie classique a l'air de mettre en contact des êtres humains qui ont toujours déjà mangé, comme l'illustre l'interprétation durkheimienne de la vie des aborigènes en Australie. Plus loin, Charbonneau fait comprendre que la scission nature-esprit sur lequel repose l'analyse durkheimienne, est inséparable d'autres divisions, comme celle entre l'élite et le peuple, ou encore l'art et la vie ordinaire (Charbonneau, 1965). A vrai dire, le « spirituel » se métamorphose en superflu, futile et insignifiant lorsqu'il se détache de la terre.

Ces intuitions nous invitent à réfléchir autrement au social, en incluant d'emblée non seulement le rapport des êtres humains entre eux mais aussi leur rapport avec la nature. Cela ne signifie pas la réduction de l'humanité à la seule biologie. Au contraire, c'est la soumission aveugle à la technocratie, le productivisme, le gaspillage, qui risque de nous réduire la dimension spirituelle.

## BIBLIOGRAPHIE

- BOLTANSKI, L. (1990) *L'amour et la justice comme compétences*, Paris, Métailié.
- BOUDES, P. (2008) *L'environnement, domaine sociologique. La sociologie française au risque de l'environnement*, Thèse soutenue à l'Université de Bordeaux 2, le 21 avril 2008.
- BOURG D. & WHITESIDE K. (2010) *Vers une démocratie écologique*, Paris, Seuil.
- CHARBONNEAU, B (1965) *Le Paradoxe de la Culture*, Paris, Éditions Denoël.
- CHARBONNEAU, B. (1973) *Tristes campagnes*, Paris, Éditions Denoël.
- CHARBONNEAU, B. (1987) *L'Etat*, Paris, Economica.
- CHARBONNEAU, B. (2001) *Un festin pour Tantale*, Paris, Sang de la terre.
- CHARBONNEAU, B. (2002) *Le jardin de Babylone*, Paris, Encyclopédie des Nuisances.
- COMTE A. (1970 [1830-1842]) *Cours de philosophie positive (1830-1842)*, éd. par S. Pérignon, Paris, Éd. Anthropos.
- DE QUEIROZ, J.-M. (1999) « Durkheim, le dualisme et l'individu », *L'Année sociologique*, 49/1, 1999, pp. 109-130.
- DELVOLLE, J. (1932) *Réflexions sur la pensée comtienne*, Paris, Librairie F. Alcan.
- DESCOLA, P. (2005) *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard.
- DISSELKAMP, A. (2005) « Halbwachs vs. Durkheim. Une critique de l'individu pur (et de la sociologie) », *Revue européenne des sciences sociales*, XLIII (131), pp. 115-133.
- DISSELKAMP, A. (2008) *La sociologie et l'oubli du monde. Retours sur les fondements d'une discipline*, Bruxelles, Editions de l'Université de Bruxelles.
- DURKHEIM, E. ([1897] 1983), *Le suicide* Paris, PUF.
- DURKHEIM, E. ([1912] 1985) *Les formes élémentaires de la vie religieuse* Paris, PUF.
- GRANGE, J. (1996) *La philosophie d'Auguste Comte*, Paris, PUF.
- HAINARD, F. & TSCHANNEN, O. (1993) « Sociologie et environnement », *Revue suisse de sociologie*, n° 19, pp. 423-443.
- LAVAL, C. (2007) *L'Homme économique. Essai sur les racines du néolibéralisme*, Paris, Gallimard.
- LUKES, S. (1985) *Emile Durkheim. His Life and Work. A Historical and Critical Study*, Stanford (Cal.): Stanford University Press, 2e éd.

MACHEREY, P. (1989) *Comte, la philosophie et les sciences*, Paris, PUF, 1989.

MAUSS, M. ([1924/25] 1997) « Essai sur le don », dans M. Mauss, *Sociologie et anthropologie*, précédé d'une intr. par C. Levi-Strauss, Paris.

MICHON, P. (2001) « La sociologie peut-elle seule sortir de son dualisme ? », *Cahiers internationaux de sociologie*, n° 1/110.

SCHAEFFER, J.-M. (2007) *La fin de l'exception humaine*, Paris, Gallimard.

VAILLANCOURT, J.G. (dir.) (1997), *La recherche sociale en environnement*, Montréal : Les Presses de l'Université de Montréal.

# REGARDS CROISÉS SUR LA RÉVOLTE ÉCOLOGISTE : L'ÉCOSOCIALISME DE GORZ ET LE SENTIMENT DE LA NATURE CHEZ CHARBONNEAU

*Isabelle LAMAUD*

---

Doctorante, Université Bordeaux IV, [isalamaud@gmail.com](mailto:isalamaud@gmail.com)

## INTRODUCTION

Bernard Charbonneau fut un des précurseurs de l'écologie politique en rédigeant dès 1937 le texte « Le sentiment de la nature, force révolutionnaire » et n'eut de cesse depuis cette période à la fois de s'engager dans le mouvement écologiste et de penser son sens et son évolution historique (Troude-Chastenet, 1997). Ses écrits restent pourtant peu connus du grand public et notamment des écologistes. Nous voudrions montrer ici que sa réflexion apporte des éléments essentiels à la compréhension des enjeux de la pensée écologiste. L'originalité de sa pensée provient selon nous du fait qu'il parvient à cerner la spécificité de la question écologiste, c'est-à-dire de la relation des humains à la nature, qui va irriguer toute son œuvre, et à partir de là à proposer une nouvelle approche de l'émancipation humaine (Cérézuelle, 2006), ceci sans crainte d'aborder des thèmes historiquement assimilés à « la droite » et de sortir des croyances progressistes notamment portées par « la gauche ». En cela son œuvre est susceptible d'apporter un éclairage sur les limites du courant écosocialiste<sup>61</sup>. Une figure éminente de ce courant, André Gorz, a proposé une analyse de l'enjeu écologiste proche de celle de Bernard Charbonneau dans les années 1970. Une filiation s'établit entre ces deux penseurs à travers les figures de Jacques Ellul et d'Ivan Illich : le premier ayant été le compagnon de pensée de Charbonneau et le « maître » à penser d'Ivan Illich ; Ivan Illich ayant fortement influencé Gorz qui s'est efforcé de reprendre et de diffuser ses idées.

Malgré cette filiation, la signification et l'analyse de la révolte écologiste portées par Charbonneau et Gorz restent bien distinctes. Si les derniers écrits de Charbonneau (notamment ceux publiés dans *Finis Terrae*) s'attaquent à la critique des impensés de l'emprise informatique, Gorz considère dans ses derniers ouvrages la révolution numérique comme une opportunité inédite à saisir afin de mettre en place un système de production basé sur des principes autogestionnaires et écologiques. Cet exemple est-il anecdotique, ou bien correspond-il à une véritable divergence entre deux façons de penser l'écologie ? Nous souhaitons analyser ici

---

<sup>61</sup> Sur le courant écosocialiste, voir notamment : *Ecologie et socialisme*, Michael Löwy (Ed.), Paris, Syllepse, 2005



les difficultés de Gorz à sortir des cadres traditionnels de la pensée moderne de l'émancipation en mettant en perspective ses écrits avec ceux de Charbonneau.

## I. - UNE FILIATION COMMUNE : L'ÉCOLOGIE POLITIQUE CRITIQUE DE L'EMPRISE TECHNICIENNE

Autour de la « fête » de mai 1968, l'écologie politique connaît un moment essentiel dans sa construction : « Fête sans lendemain comme toute autre – n'était-ce l'apparition du « mouvement Ecologique » qui s'attaque ouvertement à la société industrielle » (Charbonneau, 2010 : 86). Un courant de pensée se développe autour de la critique de l'aliénation des personnes à travers l'emprise techno-scientifique sur leurs moyens d'existence, apportant ainsi un éclairage original sur la question des rapports des humains à la nature. En remettant en cause radicalement l'idée selon laquelle le progrès technique serait nécessairement émancipateur pour les sociétés humaines, cette approche de l'écologie politique entame une rupture avec l'idéologie progressiste.

### I.1 - CHARBONNEAU ET GORZ CRITIQUES DE L'EMPRISE TECHNICIENNE

Notons la proximité de pensée de quatre auteurs francophones au centre de la construction de ce courant, des intellectuels d'ailleurs liés entre eux par des relations interpersonnelles fortes : Bernard Charbonneau, Jacques Ellul, Ivan Illich et André Gorz. L'originalité de leurs pensées se trouve en particulier dans la critique des outils ou encore de *la Technique*<sup>62</sup> dans les sociétés modernes, de l'idée d'efficacité qui gouverne leur développement, et du monopole de certaines institutions à l'égard de la définition et de la prise en charge des besoins qui en découle. Ainsi les pensées de ces auteurs vont se rejoindre sur la sensibilité aux modes de définition et de prise en charge de besoins fondamentaux tels que le fait de se soigner, de se nourrir, de se loger, de se déplacer, de s'instruire, de travailler, etc. Ils s'inscrivent à la fois dans les thèmes fondamentaux soulevés par l'écologie, et dans la critique de la société industrielle ici redéfinie comme *technicienne*<sup>63</sup>.

Ce courant de pensée met en avant la nécessité de rompre avec la croyance selon laquelle les outils employés par une société sont neutres afin de déconstruire l'idéologie technicienne. Jacques Ellul initie cette analyse dans son ouvrage fondateur *La Technique ou l'enjeu du siècle* en 1954 où il étudie le processus d'autonomisation de la Technique. Cette analyse se poursuit avec la critique du système automobile par Charbonneau et Illich (Charbonneau, 1967 ; Illich, 1973), de l'école et de la médecine chez Illich (Illich, 1971 ; 1975), reprise par Gorz (Gorz, 1978), de l'énergie nucléaire par Gorz (Gorz, 1978). Ces pensées se rejoignent pour montrer en quoi le choix des outils va façonner une société, les relations humaines, les relations des humains à leur environnement, construire certaines relations de pouvoir et de dépendance, modifier les notions de rareté et d'abondance, etc. Elles se rejoignent aussi pour montrer que le choix même de compter sur le progrès technique pour satisfaire les besoins humains n'est pas neutre lui non plus, car il s'inscrit dans une croyance qui va à l'encontre du libre arbitre des humains à refuser de nouvelles techniques et à se réapproprié la définition et la prise en charge de leurs besoins. Par cette croyance devenue aussi peu questionnable que des croyances de type religieux, les sociétés modernes laissent *la Technique* s'autonomiser de leur libre arbitre.

Ainsi l'ouvrage *L'homme auto* (Charbonneau, 1967) illustre cette approche, Charbonneau insistant sur le fait que certes le tracteur va permettre aux paysan.ne.s d'obtenir un rendement plus élevé, c'est-à-dire de cultiver de plus grandes surfaces en un temps donné, mais cela va aussi nécessiter l'endettement des paysan.ne.s, rendre possible un temps de travail plus long avec la possibilité d'un usage nocturne, engendrer la concentration des parcelles qui va contribuer à faire des campagnes un lieu d'exploitation agricole plutôt qu'un lieu de vie. Selon

---

<sup>62</sup> Selon l'acception large de Jacques Ellul qui va bien au-delà des simples « machines » (Ellul, 1954)

<sup>63</sup> *La Technique* étant conçue comme un phénomène beaucoup plus large que le développement des machines et de l'industrie au sens strict, l'idée de *société technicienne* dépasse celle de *société industrielle*

Ivan Illich, il existerait des seuils de *contre-productivité* à partir desquels des outils et des institutions non seulement ne seraient plus efficaces en vue de leurs fins initiales, mais en outre elles conduiraient précisément au résultat inverse. En effet ces institutions établissent un *monopole radical* dans la prise en charge des besoins, créant une *dépendance radicale* des personnes à leur égard : le besoin de s'instruire devient la nécessité d'être scolarisé (Illich, 1971), le besoin de se soigner devient celui de dépendre de l'institution médicale (Illich, 1975), le besoin de se déplacer celui de posséder une voiture (Illich, 1973). Gorz insiste sur le fait que la division du travail et le monopole du travail social rendent de plus en plus difficile la production hors du travail salarié, rendant toute personne dépendante d'un emploi pour subvenir à ses besoins. Il précise l'apport de l'écologie dans cette analyse, dans la mesure où « elle nous fait découvrir les limites de l'efficacité de l'activité économique et les conditions extra-économiques de celles-ci » (Gorz, 1978 : 22), elle nous fait découvrir ces seuils de *contre-productivité*, à partir desquels l'effort pour venir à bout de raretés *relatives* engendre finalement des raretés *absolues* et insurmontables (notamment avec la présence d'obstacles physiques). Cette analyse ouvre la voie à la conception d'une sobriété, d'une norme du *suffisant* qui pourrait prendre le relais de celle de l'efficacité (Gorz, 2008 : 34-35). Au sein de ce courant, Charbonneau et Gorz apportent des éléments précieux. C'est l'étude de la transformation des campagnes, du passage du paysan à l'« exploitant-exploité » agricole, et une critique de la prise en charge techno-scientifique, économique et étatique de la « nature » chez Charbonneau. C'est la remise en cause des cadres de pensée traditionnels du marxisme, des forces productives à l'idéologie du travail, et l'analyse des déterminants capitalistiques aliénant la personne en travailleur-consommateur, chez Gorz.

## I.2 - LA REMISE EN CAUSE RADICALE DES PRÉSUPPOSÉS PROGRESSISTES

Les auteurs de ce courant s'attaquent ainsi frontalement aux croyances progressistes auxquelles toutes les grandes idéologies politiques des sociétés industrielles se sont pliées. Le terme *progressisme* renvoie ici à l'acception dominante de l'idée de progrès qui s'est imposée (parmi d'autres possibles) particulièrement depuis le 19<sup>e</sup> siècle. Selon les termes de Taguieff, l'idée de progrès renvoie à un système de croyances qui se fonde « sur la conviction que « l'humanité obéit, dans son processus historique, à une loi qui la porte, de gré ou de force, à un but supérieur » » (Taguieff, 2004 : 11). L'idée de progrès techno-scientifique et de progrès politico-socio-moral s'enchevêtrent dans son acception dominante avec la croyance qu'ils se portent l'un l'autre ; c'est la confluence de la thèse du progrès et de l'utopisme techno-scientifique, dont l'histoire commence avec la philosophie de Bacon : l'idée de progrès prend le sens d'un « procès continu et indéfini d'accumulation de puissance » (Taguieff, 2004 : 112). Cette conception s'impose au cours du 19<sup>e</sup> siècle avec la transformation de l'utopie sociale en utopie technique (Musso, 2010), la poursuite du progrès technique devenant ainsi la seule voie de satisfaction des besoins humains. Selon Taguieff, les dimensions spécifiquement industrielles, scientifiques et techniques ont alors pris le dessus jusqu'à ce qu'il ne reste plus de l'idée de progrès qu'un sommaire progressisme technologique.

La critique de l'emprise technicienne s'oppose frontalement à cette approche du progrès, à l'idée d'émancipation humaine qu'elle fonde, et à la conception des rapports à la nature sur laquelle elle s'appuie. Elle remet en cause le relatif consensus autour de l'idée d'émancipation des sociétés modernes qui tend à opposer des sociétés traditionnelles reposant sur des liens personnels nécessairement avilissants, aux sociétés modernes reposant sur des institutions impersonnelles assurant la prise en charge des besoins fondamentaux des individus considérées comme nécessairement émancipatrices. En pointant la dépendance radicale créée par la prise en charge institutionnelle de la nécessité, ce courant de pensée questionne l'imaginaire de la « société contre nature » étudiée – et critiquée - par Serge Moscovici, toute entière tournée vers l'effort pour échapper à la condition naturelle, matérielle de la rareté : « Le jour où la rareté viendra à disparaître, les hiérarchies injustes disparaîtront avec elle. Le travail pénible perdra toute raison d'être, la pléthore de découvertes scientifiques et techniques suspendra l'action naturelle immédiate de l'homme. La société tournera le dos à la nature et se retirera de sa dépendance » (Moscovici, 1972 : 404). Moscovici cite ensuite Sartre pour illustrer cet imaginaire : « « Certes, quels que soient les hommes et les événements, écrivait Jean-Paul Sartre, ils apparaissent jusqu'ici dans le cadre de la rareté, c'est-à-dire dans une société *encore* (je

souligne) incapable de s'affranchir de ses besoins, donc de la nature, et qui se définit par là même par ses techniques et ses outils » [(Sartre, *Critique de la raison dialectique*, Paris, 1960, p. 202)]. Une fois l'abondance instaurée, au règne de la nécessité commandé par la nature succèdera le règne de la liberté, essence de la société, seule condition digne des hommes se retrouvant entre eux, affranchis du lien, devenu contingent, à la matérialité » (Moscovici, 1972 : 404). En remettant en cause les moyens de la société technicienne censés sortir les humains de la nécessité comme eux-mêmes créateurs d'une nouvelle dépendance radicale, la critique de l'emprise technicienne questionne les modalités et l'idéal lui-même du progressisme : une existence humaine débarrassée de toutes les limites, notamment celles de l'espace et du temps, l'abondance matérielle et la satisfaction de tous les besoins par la multiplication des moyens techniques, l'espoir de libérer ainsi les humains de la nécessité du travail.

## II. - SENTIMENT DE LA NATURE ET ANTICAPITALISME : RÉINTÉGRER LA SPHÈRE DE LA NÉCESSITÉ OU BIEN S'EN LIBÉRER ?

Bien que Charbonneau et Gorz soient issus de ce même courant critique de l'emprise technicienne, leurs visions du sens de la lutte écologiste et des chemins qui permettraient de sortir de la crise écologique restent bien distincts. Revenons brièvement sur ces clivages avant de voir en quoi ils éclairent la situation du progressisme dans la pensée écologiste.

### II.1 - SENS DE LA LUTTE ÉCOLOGISTE : SENTIMENT DE LA NATURE ET LIBERTÉ VS AUTOGESTION ET ANTICAPITALISME

Charbonneau écrit très tôt sur la problématique des rapports de l'homme à la nature. Dès 1937 avec son texte « *Le sentiment de la nature, force révolutionnaire* », il critique à la fois l'idée de retour à la nature, à la terre, de « droite » (« la société naturelle c'est la société qui conserverait les privilèges des classes possédantes » (Charbonneau, 1937 : 45)), et l'organisation des loisirs par « la gauche ». A travers la notion de « nature », c'est finalement la façon dont l'humain – en tant qu'esprit et en tant que présence physique – incarne sa liberté, (se) façonne et interagit avec les éléments non-humains qui l'intéresse, d'une part ; et d'autre part, dans le contexte de son analyse sur la Grande Mue et l'organisation de tous les pans de la vie humaine par le système industriel, économique, et étatique, la nature est utilisée en référence à ce que l'humain refuse de laisser prendre en charge par ce système, donc, pour Charbonneau, espace où la liberté humaine peut s'épanouir. A partir de là, l'idée de nature est à l'origine d'un sentiment révolutionnaire car elle est liée intrinsèquement à la recherche de la liberté humaine. Ce sentiment révolutionnaire appelle un changement radical de société, et non seulement un repli personnel dans la nature. Les idées fondatrices du texte « *Le sentiment de la nature, force révolutionnaire* » sont poursuivies et étoffées pour devenir l'ouvrage *Le Jardin de Babylone* (Charbonneau, 1969). Il y critique alors fortement une « défense de la nature » qui sépare ce thème de la recherche de la liberté humaine, puisque la nature (ici comprise comme environnement nécessaire à la vie humaine) peut être « produite » : produire l'air et l'eau purs qui n'existent plus, produire les espaces naturels à travers des parcs nationaux protégés, etc. Mais pour Charbonneau, ce processus se trouve en contradiction avec l'idée de nature comme espace de liberté, dans la mesure où il faut recréer un système social total pour prendre en charge cette production de « nature ».

Le thème de l'écologie arrive plus tardivement dans l'œuvre de Gorz, principalement dans les années 1970, après une période où il fut largement influencé par Sartre<sup>64</sup>. Sa pensée prend un tournant dans les années 1970 avec la découverte et la volonté de diffusion des écrits d'Illich, et désormais la question de l'écologie traversera

---

<sup>64</sup> Il est intéressant de noter qu'on retrouve Sartre ici dans les influences sur la pensée de Gorz alors même qu'on a vu dans la première partie que l'imaginaire dans lequel Sartre s'inscrit représentait une des cibles principales de la critique de l'emprise technicienne.

son œuvre<sup>65</sup>. Dans son ouvrage *Ecologie et politique*, il fait le constat d'une crise des rapports profonds avec la nature et dénonce « l'option technofasciste » qui consisterait à répondre à cette crise par la production programmée d'un milieu de vie optimal qui serait confiée à des institutions centralisées et à des techniques lourdes. Face à cette option autoritaire, *l'écologisme* représente le choix politique de se regrouper pour imposer à la production institutionnelle et aux techniques des limites qui ménagent les ressources naturelles et favorisent l'épanouissement et la souveraineté des communautés et des individus ; c'est le choix de l'autogestion. Pourtant pour Gorz, « La lutte écologique n'est pas une fin en soi, c'est une étape » (Gorz, 1978 : 9). En effet, si Gorz apporte une révision fondamentale du projet socialiste reposant sur le développement des forces productives (notamment dans *Adieux au Proletariat. Au-delà du socialisme* ; Gorz, 1980), la finalité reste la lutte contre le capitalisme entendu comme système *économique* de production-consommation et d'aliénation des travailleur.se.s, au service duquel le développement techno-scientifique et l'Etat sont soumis. Gorz prend conscience de la force de la question écologique dans cette lutte, mais celle-ci n'est qu'un moyen et non une fin – cette dernière étant la libération de la domination du capital sur le travail.

## II.2 - LES CHEMINS VERS UNE SOCIÉTÉ ÉCOLOGIQUE

Si l'on compare les voies proposées dans la période 1970-80 par Charbonneau et Gorz autour du thème du travail et de l'écologie, on constate déjà des différences notables, qui ne feront que s'accroître avec les derniers développements de la pensée de Gorz. La fuite en avant technicienne de Gorz s'oppose alors directement à la critique de l'emprise technicienne ; or on voudrait montrer ici que les racines de cette ambivalence étaient déjà présentes dans ses écrits des années 1970 et qu'elle ne peut donc se justifier simplement par le fait qu'il ait vécu le déferlement des techniques numériques au tournant des années 2000.

### II.2.1. - GORZ : SE LIBÉRER DE LA SPHÈRE DE LA NÉCESSITÉ

Dans *Ecologie et liberté*, Gorz propose qu'une grande industrie planifiée centralement se borne à produire le « nécessaire » ; en outre dans chaque quartier, des ateliers permettraient de produire des choses personnelles. Dans *Adieux au prolétariat* (texte paru dans le recueil *Ecologica*), il précise qu'il s'agit de remplacer le capitalisme par le socialisme, ou plutôt le communisme, à « un stade où le « plein développement des forces productives » est déjà accompli et où la tâche principale n'est plus la production maximale ni la mise au travail de tous mais une organisation différente de l'économie » (Gorz, 2008 : 99). Pour ce faire, Gorz prône une socialisation de la production du nécessaire qui devra être nettement délimitée pour laisser place à la sphère de la liberté ; il en tire les conséquences logiques : « si le temps que passent les individus à produire tout le nécessaire doit être réduit au minimum en même temps que leur dépendance par rapport aux aléas et aux circonstances d'ordre local, la socialisation de la production du nécessaire et la régulation centrale de la distribution et des échanges demeurent indispensables. La sphère de la nécessité, et donc du temps de travail socialement nécessaire, ne peut être réduite au minimum que par une coordination et une régulation aussi efficaces que possible des flux et des stocks : c'est-à-dire par une planification démultipliée » (Gorz, 2008 : 104).

Gorz effectue ainsi ce que l'on pourrait appeler un « saut technicien »<sup>66</sup>, ouvrant une perspective inespérée de trouver le salut d'une société écosocialiste sans avoir à remettre en question le phénomène technicien, l'idéologie de la « libération » du travail par la hausse de l'efficacité (par opposition à une pensée de la sobriété), *in fine* en restant dans le cadre progressiste. En effet, dans les textes qui constituent le recueil *Ecologica* (2010, textes publiés entre 1975 et 2007), ainsi que dans *Misères du présent, richesses du possible*

---

<sup>65</sup> Il n'en reste pas moins que le principal ouvrage qui traite de la question écologique (*Ecologie et politique*) sera signé Michel Bosquet, et non André Gorz, ce qui peut signaler une difficulté à réellement intégrer sa réflexion critique de la société industrielle au reste de son œuvre ; Françoise Gollain souligne ainsi que Gorz lui-même portait un regard sévère sur son texte *Ecologie et politique*. Pour elle, « Il n'est pas douteux, qu'étant retourné à l'inspiration existentialiste du premier Sartre, il a fait retour à l'humanisme dont il s'était éloigné avec certains passages d'*Ecologie et politique* ; notamment dans *Métamorphoses du travail*, puis *Capitalisme, socialisme, écologie* » (Gollain, 2000, 45-46).

<sup>66</sup> En résonance au « saut » vers la transcendance dénoncé par Camus dans *Le mythe de Sisyphe*, démission de la raison au bénéfice de la paix de l'âme et de la satisfaction de l'appétit d'absolu, qu'il reproche à Kierkegaard, Husserl, Heidegger, et nombre d'autres penseurs.

(1997) et *L'immatériel* (2003), l'analyse des potentialités, positives ou négatives, des nouvelles technologies de l'immatériel associées à l'émergence d'une société de la connaissance, tient un rôle central. Or, si Gorz a bien conscience que cette société est plutôt synonyme d'aliénation croissante par le système capitaliste actuellement, il fait reposer des espoirs considérables dans la potentialité de ces technologies à servir une société socialiste et écologique. Ainsi le capitalisme serait entré en crise suite à l'émergence de la révolution informationnelle, la dématérialisation du travail et du capital, et « c'est une tout autre sortie de l'industrialisme et du capitalisme par la même occasion dont la possibilité se dessine actuellement. C'est le capitalisme lui-même qui, sans le vouloir, travaille à sa propre extinction en développant les outils d'une sorte d'artisanat *high-tech*, qui permettent de fabriquer à peu près n'importe quels objets à trois dimensions avec une productivité très supérieure à celle de l'industrie et une faible consommation de ressources naturelles » (Gorz, 2010 : 116). Grâce à des outils de haute technologie, mais qui seraient propices à l'autogestion, les sociétés modernes pourraient donc sortir « par le haut » du capitalisme et donc de la crise écologique.

Au fondement de cette approche se trouve l'ancrage de Gorz dans la pensée de la modernité comme différenciation progressive de différentes sphères de la vie sociale, processus assimilé à un mouvement d'émancipation. Sur le modèle d'Habermas, il distingue ainsi les sphères de l'hétéonomie et de l'autonomie, qui ne peuvent ni ne doivent être séparées : ainsi, « il faut accepter [...] que la richesse d'une société et d'une civilisation dépend aussi de l'existence de *grandes* collectivités territoriales, de villes assez grandes pour qu'y puissent exister des activités très spécialisées et très minoritaires [...], mais aussi de grands appareils et services publics » (Gorz, 1997 : 177). A partir de là il s'agit de limiter la sphère hétéronome à une production socialisée, dégagée de la domination du capital, où l'efficacité technique se combinera à l'organisation étatique centralisée afin de libérer les humains de cette nécessité ; la sphère de l'autonomie quant à elle s'organisera autour d'activités autogérées qui pourront prendre d'autant plus de place que de hautes technologies permettront d'améliorer leur efficacité.

## II.2.2. - CHARBONNEAU : RÉINTÉGRER SPHÈRE DE LA NÉCESSITÉ ET SPHÈRE DE LA LIBERTÉ

C'est cette conception que l'œuvre de Charbonneau fait éclater. Nous proposons de comparer l'approche de Gorz avec celle de Charbonneau dans *Finis Terrae* (2010, écrit dans les années 1970-1980), déjà développée notamment dans *Dimanche et lundi* (1966), où il insiste sur la nécessité de sortir de l'idéologie du Travail, de l'Emploi et des Loisirs. Si l'utopie de Charbonneau semble a priori assez proche de celle de Gorz<sup>67</sup>, certains éléments significatifs l'en distinguent fondamentalement. Tout au long de son œuvre, Charbonneau s'attaque frontalement à la scission en sphères différenciées de la vie humaine ainsi que de l'espace et du temps dans lesquels elle s'étend. Au centre de cette séparation se trouve la dichotomie entre travail/ loisirs-vacances. Le travail devient ainsi un « travail pur », ce que l'on peut entendre comme purement soumis à la nécessité et à une contrainte d'efficacité définie de manière exogène. Le loisir deviendrait alors l'espace de la liberté, si ce n'était sa prise en charge de plus en plus totale par des industries spécialisées telle que celle du tourisme.

Pour Charbonneau l'enjeu principal est de rompre avec cette séparation en réintégrant le jeu dans le travail et l'effort dans le loisir et en revalorisant l'énergie humaine qui signifie plus de travail humain : il ne s'agit plus de limiter le temps de travail nécessaire pour laisser place à la sphère de la liberté, mais de « réintégrer dans le travail la part de nature et de jeu refoulée dans le loisir, et dans les activités de loisir l'effort et le sérieux du travail » (Charbonneau, 2010 : 96). La nécessité de sortir radicalement de l'idéologie progressiste est rendue pressante par la difficulté rencontrée à assurer la croissance de l'approvisionnement énergétique : « la difficulté d'alimenter les machines en énergies non renouvelables nous place devant le choix. Elle peut être l'occasion soit de renforcer le système industriel en utilisant d'autres sources d'énergie et en aggravant

---

<sup>67</sup> Par exemple : « Le progrès technique permet d'envisager aujourd'hui une économie où la production industrielle automatisée n'aurait besoin que d'une main d'œuvre peu qualifiée, fournie par un service civil de toutes les classes de la population. Au lieu d'envahir la totalité de l'existence, cette production mécanisée serait limitée à un strict minimum vital distribué gratuitement parce que payé en travail par ce temps de service » (Charbonneau, 2010 : 96)

l'organisation et le contrôle, soit de rendre sa part à la forme animale de l'énergie solaire : l'énergie humaine. Ceci n'ira pas bien entendu sans un certain inconfort, un retour à l'effort de l'esprit et du corps, mais ce sera précisément son intérêt. Ce réemploi de l'énergie humaine exigera plus de temps, mais à un rythme plus lent, et ce ne sera plus du temps vide » (Charbonneau, 2010 : 99).

Charbonneau pointe la naïveté qu'il y a à croire que l'on pourra éviter ce choix : « on ne désorganisera pas tant soit peu l'industrie, on ne déconcentrera pas l'économie, on ne développera pas les « techniques douces », le « small is beautiful », on ne maintiendra pas un minimum de qualité à la vie, sans demander plus de travail manuel et intellectuel aux hommes. Le tout est qu'il reste ou devienne le leur » (Charbonneau, 2010 : 99). Charbonneau propose pour ce faire de passer en revue chaque secteur de l'économie et du travail, dans la vie publique et privée (en franchissant de nouveau une dichotomie fondamentale de la modernité), et de peser les avantages et les inconvénients « d'un remplacement des robots par le jugement et des rouages par la main » (Charbonneau, 2010 : 99). Le fait de remettre en question l'efficacité qu'ont pu apporter certaines techniques signifie l'acceptation volontaire d'une vie plus laborieuse, ce qui s'oppose aux croyances progressistes portées par la gauche imaginant libérer l'humain du travail « socialement nécessaire » grâce au perfectionnement de ses outils. Elle signifie aussi la nécessité de penser la sobriété, par opposition à l'approche de Gorz qui reste centrée autour de celle d'efficacité.

### III. - DES DIFFICULTÉS À PENSER ÉCOLOGIE ET ÉMANCIPATION SANS RUPTURE AVEC LE PROGRESSISME

La poursuite de la mise en perspective des écrits de Gorz à partir de ceux de Charbonneau nous amène à distinguer trois écueils de la pensée gorzienne qui nous semblent symboliser les impasses de la volonté de penser la question écologique au sein des cadres progressistes. L'anticipation de ces écueils par Charbonneau, leur reconnaissance et leur critique fondent a contrario une voie pour repenser l'émancipation humaine à partir de la réflexion écologiste.

#### III.1 - RETOUR À L'IDÉOLOGIE TECHNICIENNE CHEZ GORZ

Au vu de la critique de l'emprise technicienne ébauchée en première partie, l'approche de Gorz semble naïve dans la mesure où elle refuse de voir en quoi les outils ont leur propre poids de détermination d'une société. Les technologies immatérielles, associées à une « faible consommation de ressources naturelles » (Gorz, 2010 : 116), sont en fait très peu envisagées de manière critique. Elles ne semblent mauvaises que dans la mesure où elles sont à la disposition du capital (tout comme la gestion étatique supposée définir les « besoins fondamentaux » à assurer dans l'utopie gorzienne), mais sans cela elles semblent, pour Gorz, intrinsèquement bénéfiques. Déjà dans *Écologie et politique*, les méga-techniques sont remises en cause dans le domaine hétéronome principalement dans la mesure où elles ont été produites par et pour le capital et où elles permettent la poursuite de sa domination, ce qui représente une réduction significative de l'appréhension d'un « outil convivial » proposée par Illich. En effet pour Gorz, le gigantisme des outils n'est pas une conséquence inévitable du développement des forces productives et du progrès techno-scientifique. Ce n'est pas une nécessité technique mais un choix politique lié au capitalisme (Gorz, 1978 : 68). S'il arrive à concilier cette approche avec la critique des outils dans les années 1970, dans la suite de son œuvre le postulat principal est que les mutations techniques ont entraîné une augmentation du temps libre, que cela est intrinsèquement bénéfique et que l'enjeu principal est de voir comment l'on distribue le temps de travail nécessaire restant, et quel usage l'on propose du temps libéré. Après l'acceptation des mutations techniques dans le secteur hétéronome (puisque leur efficacité permettrait de libérer du temps pour les activités autogérées), la libération du secteur autonome lui-même est inséparable de hautes technologies. Il affirme que les nouvelles technologies de l'immatériel produites par le capitalisme vont d'elles-mêmes à l'encontre de la logique de ce dernier, par exemple avec les communautés virtuelles d'internet et tout travail interactif en réseau : « La division du travail en tâches spécialisées et hiérarchisées y est virtuellement abolie, de même que

l'impossibilité dans laquelle se trouvaient les producteurs de s'approprier et d'autogérer les moyens de production. La séparation entre les travailleurs et leur travail réifié, et entre ce dernier et son produit, est donc virtuellement abolie, les moyens de production devenant appropriables et susceptibles d'être *mis en commun* » (Gorz, 2003 : 21). Ainsi Gorz se réinscrit dans une approche marxiste téléologique : « *La possibilité d'un au-delà de la société capitaliste est inscrite dans l'évolution de celle-ci* » (Gorz, 1997 : 134). Il rejoint précisément la croyance technicienne dénoncée en première partie selon laquelle les outils sont neutres (tout dépend de leur usage, ici capitaliste ou non), et en même temps leur développement est nécessairement positif car synonyme de nouvelles possibilités d'émancipation (il s'agit simplement d'actualiser ces potentialités). Poursuivant l'idéologie technicienne, Gorz s'avère incapable de penser une sortie du capitalisme qui ne serait pas une régression sociale sans en passer par de hautes technologies.

### III.2 - LE PROBLÈME DE L'AGRICULTURE ÉCLIPSÉ

« Au siècle des fusées, comment se fait-il que l'homme en soit réduit encore à cultiver la terre pour se nourrir ? » (Charbonneau, 1967 : 140).

On pourrait penser que les différences dans les approches de Charbonneau et de Gorz s'expliquent simplement par les centres d'intérêts divergents des deux penseurs : l'ancrage dans les sociétés rurales chez Charbonneau, les sociétés urbaines chez Gorz. Pourtant ces centres d'intérêts ne nous semblent pas sans signification et sans conséquences sur la vision globale de ces pensées. Le thème de la disparition des campagnes se trouve au cœur de la réflexion écologique de Charbonneau : du Béarn où il s'est installé, il décrit les conséquences de l'aménagement du territoire, de « l'avalanche » techno-économique qui anéantit le monde paysan, de la transformation d'un monde habité, où les paysages étaient le signe de la relation lentement façonnée par les sociétés rurales du rapport des humains à la nature, en un espace aménagé pour les vacances, les loisirs et l'exploitation agricole. La nécessité de repenser les rapports des humains à la nature s'inscrit ainsi dans l'urgence de mettre un terme à cette destruction. A travers la description parfois idyllique de cette campagne, c'est l'idée d'une lenteur dans le façonnement des rapports des humains à leurs conditions d'existence qui importe. Mais en touchant à ce thème, et surtout en remettant en cause les progrès techniques de l'agriculture et la fin de la paysannerie, Charbonneau touche à un thème historiquement monopolisé par « la droite ». Une telle pensée ne peut être que réactionnaire, et donc suspecte pour « la gauche ». Remarquons que Gorz n'aborde pas ce sujet. Ce domaine en effet s'inscrit beaucoup moins bien dans sa perspective que les exemples qu'il prend le plus souvent pour illustrer le domaine de l'autonomie : les activités artistiques, sportives, philosophiques, etc., clairement associées au « loisir ». Au contraire il tend à déconsidérer les activités de subsistance en les laissant à la sphère de la nécessité, signifiant ainsi que l'on peut les laisser gouverner par les impératifs techniques et par l'Etat. Le travail laborieux de la production agricole devra-t-il être réduit au maximum au sein de la sphère hétéronome, avec des techniques de gestion avancées et centralisées ? Ou bien, comme le souligne Charbonneau, « C'est surtout en agriculture, où l'industrialisation a de graves inconvénients pour la qualité des nourritures, de l'espace rural et de son peuplement, qu'il serait urgent de distinguer la part du travail humain de celle des machines, afin de rendre à celui-là toutes les tâches qui ne sont pas seulement possibles » (2010 : 101) ? Et dans ce cas-là, cela implique-t-il la participation à la production agricole d'un nombre considérable de personnes, phénomène difficile à accepter lorsque l'on considère que la diminution du temps de travail de subsistance constitue la condition *sine qua non* d'une sortie par le haut du capitalisme, toute autre voie étant stigmatisée par Gorz comme un retour barbare à « l'économie domestique » et à « l'autarcie villageoise ».

### III.3 - LA RÉDUCTION DE LA QUESTION ÉCOLOGIQUE À LA PROTECTION DE L'ENVIRONNEMENT

Enfin, l'approche de Gorz tend à réduire la question du rapport à la nature à celle de la protection des ressources naturelles nécessaires au fonctionnement des sociétés humaines, en contraste avec la reproblématisation complète des rapports des humains à leurs conditions d'existence et aux moyens d'y

répondre telle que portée par l'écologie politique critique de l'emprise technicienne. Dans les derniers ouvrages de Gorz l'écologie est presque absente, sauf à entendre que les nouvelles technologies, parce qu'immatérielles, peuvent être considérées comme écologiques. Même considérée d'un point de vue strictement environnementaliste, l'idée que des techniques dites immatérielles permettent de réduire la consommation de ressources naturelles est hautement controversée et n'est en aucun cas vérifiée jusqu'à présent. Le raccourci entre technologies immatérielles et écologie montre à la fois l'échec à poursuivre une écologie politique telle que dessinée dans les années 1970, et l'échec à maintenir une analyse critique des outils au-delà de leur usage capitaliste. On peut reconnaître la réduction de la critique sociale à l'exploitation capitaliste au sein de « la gauche » que Charbonneau a dénoncé tout au long de son œuvre, et les illusions techniciennes qui lui sont liées : « Un retour au travail humain semble une régression inconcevable dans les sociétés qui identifient le progrès à celui des machines. En fait, celles-ci ont moins été inventées pour soulager la peine des hommes que pour produire toujours plus » (Charbonneau, 2010 : 98). Le « saut technicien » permet à Gorz de rester dans le cadre de pensée qui lie la liberté humaine à l'abondance et au loisir par le moyen de l'efficacité technique (analysé dès 1954 par Ellul ; Ellul, 1954 : 178), mais il l'empêche de repenser cette liberté humaine dans une société de sobriété centrée autour de l'énergie humaine dont la recherche est rendue impérative par la crise écologique.

## CONCLUSION

En conclusion, on peut dire que le fait que Gorz reste dans un cadre de pensée progressiste l'amène à réduire la question écologique à celle de la protection environnementale comme levier de la lutte anti-capitaliste. Malgré l'intérêt de nombre de ses analyses, il esquive ainsi la problématique centrale soulevée par Charbonneau : en quoi la prise en considération des rapports des humains à la nature nécessite de repenser la liberté hors des croyances progressistes (libération du travail par l'efficacité technique, différenciation émancipatrice des sphères d'activité sociales, développement technicien comme opportunité – voire condition - du progrès social, etc.). Les écrits de Charbonneau laissent cependant en suspens la nécessité de lier cette question aux autres problématiques de l'émancipation humaine : lutte contre les structures sociales patriarcales, hétéronormées, xénophobes, etc. Il est d'autant plus important de souligner cette difficulté de Charbonneau à intégrer ces questions qu'elles ont en revanche occupé une place importante dans la pensée et la vie de Gorz.

## BIBLIOGRAPHIE

- CEREZUELLE, D. (2006) *Ecologie et liberté : Bernard Charbonneau, précurseur de l'écologie politique*, Lyon, Parangon, 199 p.
- CHARBONNEAU, B. (Juin 1937) « Le sentiment de la nature, force révolutionnaire », Extrait *du Journal intérieur des groupes personalistes du Sud-Ouest*
- CHARBONNEAU, B. (1966) *Dimanche et Lundi*, Paris, Denoël, 238 p.
- CHARBONNEAU, B. (2003 (1967)) *L'Hommauto*, Paris, Denoël, 163 p.
- CHARBONNEAU, B. (2002 (1969)), *Le Jardin de Babylone*, Paris, Editions de l'Encyclopédie des Nuisances, 262 p.
- CHARBONNEAU, B. (1973) *Tristes campagnes*, Paris, Denoël, 239 p.
- CHARBONNEAU, B. (2009 (1980)) *Le feu vert : Autocritique du mouvement écologique*, Lyon, Parangon, 217 p.
- CHARBONNEAU, B. (2010) *Finis Terrae*, Lyon, A plus d'un titre éditions, 291 p.
- ELLUL, J. (1990 (1954)) *La Technique ou l'enjeu du siècle*, Paris, Economica, 423 p.
- GOLLAIN, F. (2000) *Une critique du travail : Entre écologie et socialisme*, Paris, La Découverte, 262 p.
- GORZ, A. / BOSQUET, M. (1978) *Ecologie et politique*, Paris, Seuil, 225 p.
- GORZ, A. (1980) *Adieux au prolétariat. Au-delà du socialisme*, Paris, Galilée, 240 p.
- GORZ, A. (1991) *Capitalisme, Socialisme, Ecologie : Désorientations, Orientations*, Paris, Galilée, 233 p.



- GORZ, A. (1997) *Misères du présent, Richesse du possible*, Paris, Galilée, 228 p.
- GORZ, A. (2003) *L'immatériel : Connaissance, valeur et capital*, Paris, Galilée, 152 p.
- GORZ, A. (2008) *Ecologica*, Paris, Galilée, 158 p.
- ILLICH, I. (1971) *Une société sans école*, Paris, Seuil, 219 p.
- ILLICH, I. (1973) *La Convivialité*, Paris, Seuil, 157 p.
- ILLICH, I. (1973) *Énergie et équité*, Paris, Seuil, 57 p.
- ILLICH, I. (1975) *Némésis médicale*, Paris, Seuil, 217 p.
- LÖWY, M. (Dir.) (2005) *Ecologie et socialisme*, Paris, Syllepse, 155 p.
- MOSCOVICI, S. (1972) *La société contre nature*, Paris, Union Générale d'Éditions, 444 p.
- MUSSO, P. (août-septembre 2010) « De la socio-utopie à la techno-utopie », *Manière de voir*, n°112, pp.6-10
- TAGUIEFF, P.-A. (2004) *Le sens du progrès : une approche historique et philosophique*, Paris, Flammarion, 437 p.
- TROUDE-CHASTENET, P. (1997) « Bernard Charbonneau : Génie méconnu ou faux prophète ? Entretiens avec Patrick Troude-Chastenet », *Revue Internationale de Politique Comparée*, Vol. 4, n°1, pp.189-207

# LA TRUFFE ET LE MAÏS

*Jean-Paul GACHET*

---

Chargé de recherche INRA SAD, [jeanpaul.gachet@laposte.net](mailto:jeanpaul.gachet@laposte.net)

Vous me permettez une provocation en guise d'introduction : je commencerai pour poser le décor de mon topo sur « La Terre et la Science » par citer le Maréchal Pétain qui en juin 1940 disait de sa voix chevrotante et pleurnicharde : « **la terre, elle, ne ment pas, elle demeure votre recours. Elle est la patrie elle-même** ». Et dans la foulée, je ne peux m'empêcher de rajouter le refrain d'une chanson qu'un chantre pétainiste, Lucien Boyer, composa en 1941, dans cet élan régénérateur de l'âme française.

*Travaille la Terre  
Elle ne ment pas  
Ce qu'elle doit faire  
Elle le fera  
Rends-lui sans colère  
Ton cœur et tes bras  
Travaille, Travaille  
La Terre ne ment pas.*

***Je vous en remets une dose avec le dernier couplet qui vaut son pesant de faisceaux !!***

*Chaque fois que l'homme se rue  
Vers un avenir incertain  
C'est encore la vieille charrue  
Qui lui retrace son chemin  
Espérons, la terre est fidèle  
Aimons- la comme une maman  
Elle nous pardonne et c'est elle  
Qui nous protège maintenant.*

N'est-ce pas beau comme de l'antique ? Mais je ne suis pas persuadé que le nouveau président de la FNSEA, dans un grand d'élan d'unité syndicale ne l'entamerait pas !!!

Sans verser dans le délire réactionnaire et pour bien situer mon propos, je dirai plus modestement et de façon plus nuancée :

1. **La Terre** ne ment pas, ne ment jamais car elle est... mais on lui fait dire et commettre bien des erreurs dont la Science est souvent l'initiatrice à son insu et de son plein gré pour reprendre la formule célèbre d'un intellectuel pédalant.
2. **La Science** construit, dans le débat toujours ouvert, une vérité qu'elle prétend souvent être La Vérité. Mais elle laisse souvent commettre au nom de cette vérité éphémère et contextualisée, bien des erreurs qui se transforment parfois en crimes.

Pour illustrer ces deux propositions je vous parlerai de deux productions, **la truffe et le maïs**, que j'ai croisés au Cours de ma vie et qui sont toutes deux des productions « marquantes » bien que non exclusives de ce Grand Sud-Ouest qui fut le terreau nourricier de Bernard Charbonneau.

## I. - LA TRUFFE

Vous avez tous entendus parler du fameux « diamant noir », *Melanosporum tuberosum* » fruit des amours complexes et secrets d'un champignon et de quelques espèces arborées : chênes et noisetiers plus particulièrement. Je suis devenu modeste trufficulteur depuis bientôt une petite dizaine d'années après que j'eusse décroché de la vie active. Disposant d'un petit arpent de terre au flanc d'un coteau périgourdin propice à cette production j'ai commencé, en 2002 à y planter chênes verts, chênes pubescents et noisetiers. Je dispose d'environ 180 arbres. Depuis trois ou quatre ans des « brûlés » se sont formés autour d'une bonne vingtaine d'arbres, dont certains, en particulier des chênes pubescents ne dépassent pas 60 à 70 cm de haut. Je n'interviens sur la parcelle que pour la tonte de l'herbe, soit trois quatre fois au cours de l'année et selon les conditions climatiques. Ma seule intervention sur le complexe « Plant truffier-Terre » est de tailler les arbres pour organiser et aérer leur architecture afin que la lumière y pénètre et atteigne bien le sol.

La trufficulture est l'art de ne rien faire ou tout au plus de faire une sorte de judo biologique et amoureux avec le complexe arbre-terre. Bien évidemment, depuis qu'a été lancée une politique active de « relance truffière », soit une bonne quarantaine d'année, des esprits éclairés ont été tentés de chercher et promouvoir des voies d'intensification de la trufficulture. Il y a une vingtaine d'années ou plus il y eut les partisans du travail intensif du sol pour mieux contrôler la flore adventice – qui est nous commençons à le comprendre maintenant – un élément déterminant de la subtilité et de la complexité des arômes truffiers. Ce prurit mécaniste n'eut souvent comme résultats que de transformer les parcelles truffières en champs de pierres, et de favoriser la prolifération de *Melanosporum brumale*, une autre espèce de truffe nettement moins intéressante bien que pouvant être valorisée dans certaines préparations culinaires.

Nous assistons depuis quelques années à une nouvelle poussée de fièvre intensiviste. Cette fièvre s'est d'abord installée, paradoxalement, dans des pays fort éloignées du Sud-Ouest, je veux dire en Australie et en Nouvelle-Zélande ; et s'est propagée depuis dans des régions françaises de vieille tradition céréalière : l'Angoumois, l'Indre et Loire par exemple. On installe les plantations truffières sur de bonnes terres céréalières profondes et qui ont reçu depuis des décennies de bonnes doses d'engrais et de tous les adjuvants qui accompagnent cette culture. Résultats : on obtient des « truffiers » qui croissent très rapidement et qui entrent en production, et donnant de « belles truffes » moins de cinq ans après leur plantation alors que la norme pour des plantations en Dordogne varie entre 6 et 8 ans. Mais il y a un hic, et de taille : ces truffes intensives n'ont aucun parfum. La terre ne ment pas !!! Elle n'offre que ce qu'elle peut donner.. Des collègues de l'INRA de Nancy ont ainsi montré qu'on retrouve dans de « vraies truffes » des éléments biochimiques provenant directement de l'origan une des nombreuses espèces spontanées des couverts végétaux spécifiques des terres à potentialités truffières.

## II. - LE MAÏS

### II.1 - L'APPARITION DU MAÏS ENSILAGE

Je l'ai indirectement rencontré au tout début de ma carrière à l'INRA. Nous sommes en 1962, grande période d'expansion géographique, thématique et de diversification des champs de recherches de l'INRA (bien que l'amélioration des plantes restât alors le cœur battant et dominant de notre maison). Je commençais comme technicien issu d'une formation universitaire (et donc, l'esprit point trop pollué par une formation

agronomique académique) à la Station d'Amélioration des Plantes Fourragères qui venait d'être créée à Lusignan en Poitou. C'était le temps béni de l'herbe. Mais j'ai découvert, plus tard, que bien que dévoués à cette noble et naturelle nourriture des ruminants, nous l'envisagions sous l'angle du modèle intensif déjà à l'œuvre en céréaliculture et que nous percevions mal les contraintes que son exploitation imposait aux éleveurs déjà entrés, plus ou moins malgré eux, dans les débuts de l'obsession intensificatrice. Nous cherchions à bâtir des « chaînes fourragères » qui articuleraient comme de véritables chaînes de montage industriel des successions pâturables ou fauchables en maîtrisant tous les aléas susceptibles de perturber cette belle organisation. Et patatras, en quelques années tout ce bel arrangement, totalement fantasmé, a été emporté comme neige de printemps sous le tsunami technologique et la mutation des systèmes d'élevage que fut la réussite dévastatrice du maïs ensilage, promu avec efficacité par nos collègues zootechniciens et par le grand maître de l'amélioration du maïs que fut André Cauderon.

C'est ce même maïs que j'ai retrouvé et retrouve, tout autour de notre « nid d'aigle » périgourdin. Puisque les quelques exploitations qui existent encore se sont quasiment toutes spécialisées en monoculture laitière dont l'élément fonctionnel de base est constitué par le maïs ensilage. Certes il s'accompagne le plus souvent de prairies de fauche dans les fonds humides et de quelques parcelles de luzerne destinées au foin. La conjugaison - dans une fuite en avant aveugle et inconsciente - de chercheurs, perdus dans leur trip de spécialiste optimisant en permanence leurs connaissances sur un petit segment de systèmes de production et de systèmes humains complexes, et d'intérêts socio-économique multiples et divers (dont nous allons reparler) ont abouti à cette catastrophe lourde de conséquences multiples qu'est **l'emprise de l'empire de la maïsiculture**, dont le fleuron est bien évidemment la firme Monsanto dont on connaît tout à la fois « l'honnêteté scientifique » et la capacité de manipulation de tous les pouvoirs académiques, politiques, administratifs.

La Terre ne ment pas mais elle est très souvent manipulée, violentée par une science et des chercheurs naïfs, aveugles et parfois froidement cyniques et opportunistes.

## II.2 - L'ORDRE SOCIO-ÉCONOMIQUE DU MAÏS

Le maïs, je viens de le retrouver alors que je suis à la retraite. En 2009, deux historiens des sciences et des techniques, Christophe Bonneuil et Frédéric Thomas ont écrit une volumineuse, dense et passionnante étude historique, épistémologique et politique intitulée « *Gènes, Pouvoirs et profits. Recherche publique et régime et production des savoirs de Mendel aux OGM* ». Je ne peux que vous recommander vivement de la lire car c'est une plongée dans ce que fut la face cachée, et loin d'être reluisante, de la modernisation de l'agriculture française et du rôle central qui tint longtemps l'INRA, même si notre Institut ne fut pas aux manettes politiques. L'intérêt de cette étude, qui à mon sens fera date, réside

- **Premièrement dans les matériaux documentaires auxquels leurs auteurs ont eu accès** : non seulement les archives de l'Institut (malgré le peu de soin qui fut donné un temps à leur conservation), mais aussi aux archives personnelles d'un certain nombre de responsables et de chercheurs ayant eu à connaître des dossiers chauds et stratégiques, archives complétées par des entretiens avec certains de ces acteurs. Donc des matériaux souvent inédits et mis en perspective historique et humaine.
- **Deuxièmement dans la formalisation conceptuelle du rôle des acteurs, sociaux, économiques, politiques et administratifs** qui ont contribué à l'élaboration et la mise en œuvre de la politique d'amélioration du matériel végétal qui fût au cœur du long processus de modernisation de l'agriculture française. Comme l'écrivait très clairement André Cauderon en 1952: « *l'amélioration des plantes est un des moyens les plus simples et les plus efficaces d'accroître la production agricole* ».
- Les auteurs élaborent les concepts de **mode du régime de la maîtrise du progrès génétique et d'ordre socio-économique** qui préside, pour une espèce donnée, aux modalités de diffusion, de

contrôle et d'affectation sociale des profits de ce progrès génétiques entre les différents acteurs concernés.

Et de ce point de vue le cas du maïs est exemplaire, emblématique.

Et j'ajouterai une troisième raison qui permet de relier cette histoire à ce qu'évoque Bernard Charbonneau dans « Tristes campagnes ». Ces campagnes qu'ils aimaient, qu'il a parcourues le nez au vent, ce furent celles qui accompagnèrent et subirent les débuts de l'essor dévastateur des maïs hybrides. Les campagnes du Sud-Ouest furent en effet dans les années 50-60 le grand terrain d'expérience de la transformation « révolutionnaire » des systèmes de production et des modes de vie et d'être paysans sous l'impact de ce progrès génétique dont je me demande si nous pouvons être fiers. Les «tristes campagnes» sont le fruit pervers de ce progrès. Fut-ce un réel progrès. Il est vrai que nous sommes en 2001. Aurions-nous pu faire un autre choix ?

Je reprendrai ici, très longuement, les termes mêmes de l'essai de C. Bonneuil et F. Thomas, car cela aide à bien comprendre comment se constitue autour d'une espèce un ordre social-économique spécifique et comment cet ordre, une fois installé, instaure un ordre social implacable où les gagnants règnent sur des cimetières et sur des campagnes violentées.

### II.2.1. - LE MAÏS À LA SORTIE DE LA SECONDE GUERRE MONDIALE

« C'est en France une culture marginale qui en 1944 n'occupe plus que 217 000 ha (contre 631 000 ha en 1840. Les rendements sont faibles, passant de 8,5 à 14 quintaux à l'hectare en un siècle. La production annuelle oscille autour de 550 000 tonnes, pendant tout l'entre-deux guerres, et ne répond pas à la consommation intérieure. La France est contrainte d'importer 600 000 à 700 000 tonnes par an, surtout en provenance de ses colonies et d'Europe de l'Est.

La culture du maïs est le plus souvent une culture jardinée combinée au haricot (*en particulier dans cette région, le fameux haricot tarbais élément essentiel du cassoulet*), intensive, activité féminine et domestique pour la nourriture des porcs, des volailles ou/et de la famille. Les prix faibles, dus à l'absence de protection - à la différence du blé - contre la « concurrence étrangère » d'un maïs qui prend place dans l'économie impériale (le prix du quintal chute de 50% dans les années trente), combinés au manque de main-d'œuvre lié à l'exode rural d'avant-guerre, pénalisent la culture qui réclame plus de 200 heures de travail à l'hectare. La récolte à la main et l'épanouillage réclament tout particulièrement une main-d'œuvre abondante, et familiale si possible, qui fait peu à peu défaut. Dans les régions où la culture se maintient, comme le Béarn et le Pays basque, la petite taille des exploitations n'est pas favorable aux transformations des méthodes de culture, pas plus que dans les Landes, où les grands propriétaires terriens sont très présents, et où les métayers sont pauvres dans des structures également très petites.

Le maïs reste donc la céréale des pauvres. Peu cultivé dans les régions riches, aucune grande maison de sélection du Nord ne s'y est intéressée. Dans le Sud-Ouest, où le recul des cultures est le moins important, l'amélioration des semences reste l'affaire de chaque ferme, de chaque famille. Il n'existe donc pratiquement pas de marché de semences pour le maïs grain ; et la semence, ainsi que les savoirs et sociabilités qui lui sont associés, relèvent de la « cité domestique caractérisé par Luc Boltanski et Laurent Thévenot. Les variétés utilisées, « *Grand roux basque* », « *Blanc des Landes* », « *Blanc de Chalosse* », « *Doré de Gomer* », etc., sont des variétés-populations possédant une très grande variabilité et produisant des maïs très différents d'une vallée à une autre. La sélection massale, efficace pour améliorer la précocité, la structure de l'épi ou la couleur du grain, a permis la création de variétés adaptées aux conditions locales, mais elle aurait débouché, selon certains auteurs, sur « *une stagnation des rendements et de la productivité* ».

Des cercles d'études agricoles créées par le père Barjallé, en 1930, commencèrent cependant à étudier les différents facteurs d'amélioration de la culture du maïs. Ils se donnèrent pour mission d'organiser l'entraide paysanne et de diffuser un enseignement agricole par correspondance dans un monde de petits paysans

propriétaires soucieux de moderniser leurs techniques. Ce mouvement fut ainsi à l'origine de la création d'un premier syndicat des jeunes maïsiculteurs, présidé par Henri Campagne à Orthez. Ce dernier semble avoir produit sur son exploitation des « Dorés de Gomer » « sélectionnés » selon la méthode de « l'épi à la ligne » qu'il aurait apprise aux cours par correspondance de l'Ecole agricole de Purpan. Rien n'indique qu'il ait commercialisé ces semences, il semble bien plutôt qu'il le sait distribuées dans le canton de Sainte-Suzanne.. Les stations d'amélioration des plantes existantes dans l'entre-deux-guerres ne semblent pas avoir comblé cette lacune. L'éphémère Ira, créé en 1921, démantelé dès 1934, n'a pas eu le temps de mener des travaux très poussés sur l'amélioration du maïs.

Le premier congrès international du maïs, réuni à Pau en 1930, constitue cependant une étape importante. Il est organisé par la Compagnie des chemins de fer du Sud-Ouest qui espère, en favorisant le redressement de cette culture, dynamiser ses propres activités. La raison sociale de l'organisateur confirme l'absence d'une communauté organisée de maïsiculteurs.

Toutefois, cette rencontre donne l'occasion aux professionnels, aux représentants du ministère et à quelques chercheurs de plusieurs pays d'Europe d'échanger leurs idées sur l'amélioration du maïs. Sont notamment présents les sélectionneurs Jacques de Vilmorin, Vital Ducomer, professeur à l'Ecole de Grignon et Luc Alabouvette de l'Ira. Il est beaucoup question d'introduction de variétés étrangères pour augmenter les rendements avec notamment les communications de Ducomer et Alabouvette soucieux d'introduire des variétés populations venues d'Amérique du Nord, ou du Sud, d'Europe de l'Est ou d'Asie. La seule communication faisant état de la voie hybride développée aux Etats-Unis est celle de Carles de Carbonnières, notable et gros exploitant dans le Tarn, membre de l'Association internationale des Sélectionneurs de plantes de grande culture. Il participe au congrès comme simple auditeur et ne devait pas y faire de communication. Cependant, à la suite de son intervention dans une discussion, le président du Congrès le prie de présenter ses travaux à la séance du lendemain. Carles de Carbonnières commence son exposé dans ces termes : « *Lorsqu'on croise deux variétés pures de maïs, les semences obtenues donnent en première génération (F1) des plantes d'une vigueur et d'une productivité exceptionnelle et d'une uniformité d'épis au moins égale à celle des races les mieux sélectionnées. Ce phénomène, dû à l'union de cellules reproductrices hétérogènes a reçu le nom d'hétérosis.* » Il connaît bien son sujet et retrace les étapes de cette découverte aux États-Unis, en citant les travaux de l'USDA et les noms d'East, Shull et Jones... Il explique encore très clairement que cette méthode de sélection implique « *de renouveler annuellement le croisement des deux géniteurs purs de l'hybride pour avoir la semence de l'année suivante* ». Il termine en disant qu'il produit lui-même sur son exploitation ce type de variété en croisant une lignée Nicaragua et des lignées de populations de pays et affirme donc d'excellents résultats en F1.

... Ce premier congrès du maïs à Pau n'en reste pas moins important. C'est l'acte de naissance d'une communauté organisée de maïsiculteurs. En 1932, les chambres d'agriculture des Landes et des Basses-Pyrénées créent alors la première station de génétique du maïs à Saint-Martin-de-Hinx. Sur proposition d'Alabouvette, la direction de la station est confiée à Jean Piat. Ce dernier expérimente entre 1935 et 1939 des croisements à partir de matériels américains et canadiens, il met également en place l'inventaire d'une collection de variété françaises et européennes rassemblés lors du congrès de Pau. Dès cette période, les sélectionneurs de Saint-Martin-de-Hinx attirent l'attention sur ce que l'on peut attendre de la sélection d'hybrides industriels selon la voie de sélection mise au point aux États-Unis. En 1938, Jean Piat affirme qu'il ne serait pas très difficile d'organiser en France la production de semences de maïs hybrides : « *Espérant bien que l'on arrivera à démontrer de façon certaine aux maïsiculteurs français l'intérêt qu'il y aurait à cultiver des hybrides de première génération, elle se préoccupe dès maintenant d'isoler, dans de nombreuses populations locales, des lignées qui après autofécondation, seront susceptibles de permettre la réalisation d'hybrides de valeur* ».

Cependant, faute de moyens, aucun programme de mise au point systématique d'hybrides F1 n'est mis en place et l'essentiel du travail réalisé à la station sera d'améliorer deux variétés de pays, le *Grand doux basque*

et le *Blanc des Landes*, selon un schéma d'amélioration qui relève d'une « voie population » consistant à améliorer des *pools* pour quelques caractères qu'on laisse se recroiser librement au champ.

La création de l'Association générale des producteurs de maïs (AGPM) en 1934, est aussi une conséquence du congrès de Pau. Sous l'impulsion de Samuel de Lestapis, elle rassemble trois cents producteurs de maïs présidés par Hubert de Baillenx, un important exploitant des Landes. L'AGPM revendique sans succès – les maïsiculteurs n'ayant pas alors le poids politiques des grands producteurs de blé – un soutien de la production métropolitaine et œuvre à la structuration du secteur et de la filière maïs. Si l'AGPM se propose de rassembler les informations techniques et scientifiques, les hybrides américains y restent inconnus ou hors sujet. Quelle que soit la modestie des résultats obtenus, cet embryon d'organisation professionnelle n'atteint plus qu'un contexte favorable. Samuel de Lestapis va chercher cette opportunité sous le régime de Vichy et ainsi s'engager dans l'organisation du corporatisme semencier. Profitant de la transformation de l'Onib en Onic, la coopérative de blé du Bassin de l'Adour étend sa collecte aux céréales secondaires et tout particulièrement au maïs.

La guerre est donc à l'origine du « tournant maïs de la coopérative, virage qui deviendra une évidence pour la jeune génération issue de milieux plus modestes, comme Jacques Etchebarne et Louis Bidau qui trouveront dans ce contexte d'après-guerre l'occasion de faire entrer la production du maïs dans l'ère des variétés industrielles.

### II.2.2. - LE PLAN, LES EXPERTS ET LES HYBRIDES

Le plan Monnet prévoit entre 1948 et 1952, une progression des surfaces de maïs grain et fourrage confondus, de 300 000 à 372 000 ha, et une hausse de la production de 4,7 millions à 7,2 millions de tonnes, soit une hausse des rendements moyens de 15 à 20 qx/ha. Un véritable défi ! Le choix de cultiver des hybrides n'est toutefois pas encore arrêté.

... Vouloir cultiver plus vite des maïs hybrides impliquerait en effet d'importer les semences des États-Unis. Dans un rapport remis à la sous-commission « céréales » du plan, Alabouvette milite donc plutôt en faveur de la constitution d'une filière de semences françaises à partir des variétés populations déjà améliorées à Saint-Martin-de-Hinx. Il soutient que les maïs français peuvent donner des rendements de 40 quintaux à l'hectare, à condition d'être bien cultivés, et ajoute que *« l'amélioration des variétés est moins urgente que l'amélioration des techniques culturales (fumier organique et engrais) »* Sans rejeter le matériel américain, qu'il perçoit comme très important, il estime prioritaire de *« rechercher les meilleures « souches » françaises en vue de la fourniture des semences aux coopératives »*. La priorité du moment, c'est donc amorcer la pompe d'une filière semence avec des variétés populations tout en mobilisant une équipe à l'Inra dans la quête d'une voie hybride française.

### II.2.3. - LA CONSTRUCTION DE L'ORDRE SOCIO-ÉCONOMIQUE MAÏS HYBRIDE EN FRANCE.

L'ordre socio-économique (OSE dans la suite du texte) qui se construit dans l'après-guerre autour du maïs cristallise en somme une régulation sectorielle associant État et professionnels. Dans un premier temps, le secteur est extrêmement administré. Dans le cadre du plan Marshall, on voit en effet l'Administration, du ministère aux départements en passant par la Commission générale au Plan et l'Onic organiser les plans de production et d'importation des semences américaines pour une profession (agriculteurs utilisateurs, multiplicateurs de semences, responsables de coopératives) encore peu organisée. Le rôle des producteurs de semences n'est toutefois pas sans importance. Dès la campagne 1946-47, les responsables de l'AGPM tissent des liens étroits avec la recherche agronomique et tout particulièrement avec Luc Alabouvette et Jean Bustarret. Chercheurs et professionnels opposent alors à la gestion administrative du ravitaillement planifié en semences une vision à plus long terme d'indépendance à l'égard des semences américaines. Cet objectif qui est aussi partagé par le ministère conduit à accorder des primes à la multiplication de semences et une taxe parafiscale pour financer les recherches des stations d'amélioration des plantes. La distribution des rôles entre les différents acteurs se stabilise par un renforcement de la place des professionnels. Dans ce dispositif, l'Inra

reste néanmoins l'acteur central, le centre de calcul. Lui seul maîtrise la technologie hybride. Il s'adresse à une filière neuve, certes enthousiaste pour diffuser les innovations du public, diligente à prodiguer les normes de multiplication recommandées par l'obteneur public, et toute disposée à s'approprier de nouveaux savoir-faire, mais totalement dépendante de lui et cantonnée à l'activité de multiplication de semences. On est encore loin d'un OSE dans lequel les coopératives semencières seront suffisamment puissantes pour entrer dans l'obtention variétale et peser sur les objectifs de sélection de la recherche publique.

Les coopératives et les syndicats producteurs de semences se créent, en effet, plus rapidement que les planificateurs et les scientifiques n'arrêtent leurs décisions. Ils devancent ainsi, sur le terrain, les orientations donnés par la recherche agronomique et généticienne, et sont les premiers demandeurs pour produire des semences de maïs hybrides sur place. Ils vont constituer des partenaires incontournables d'un Inra, pourvoyeur de variétés et de lignées en assurant la multiplication de semences. Selon A. Cauderon, cette demande des partenaires en aval a créé un véritable appel d'air stimulant les chercheurs. Il convient aussi de pointer l'adhésion des agriculteurs sans l'assentiment desquels l'utilisation des maïs hybrides n'aurait pu se généraliser. Les cultivateurs les plus « modernistes », ceux qui dirigent les coopératives, vont en effet accepter le principe de payer une semence plus chère à condition d'obtenir des augmentations de rendement amortissant largement le coût de l'investissement. Cette adhésion ne s'est bien évidemment pas imposée du jour au lendemain, il a fallu un système d'intervention qui garantisse aux multiplicateurs une rémunération incitant à produire des semences de qualité, et aux maïsiculteurs un prix garanti les encourageant à commercialiser leur production.

#### II.2.4. - LES PIONNIERS DU SUD-OUEST.

L'introduction des maïs hybrides dans le monde paysan après la guerre va passer par les quelques organisations professionnelles du Sud-Ouest que l'on a vu naître dans les années trente, qui traversent l'Occupation dans le cadre de la corporation paysanne de Vichy, et qui renaissent officiellement dans le cadre de la Confédération générale de l'agriculture (CGA) au moment de la Libération. C'est le cas de l'AGPM dont le vice-président, Louis Bidau, est également le directeur la section départementale des Basses-Pyrénées de la CGA. Au mois d'avril 1946, cette association organise un grand concours de maïs avec l'aide de l'École d'agriculture de Purpan-Toulouse et des Jeunesses syndicalistes et sociales agricoles. Luc Alabouvette, qui revient de sa mission aux États-Unis avec Bustarret, profite de cette manifestation pour faire part aux maïsiculteurs ainsi réunis de ce qui se passe aux États-Unis depuis deux décennies. Il parle des gains de rendements de 20 à 30%, de la résistance à la verse, de l'utilisation des engrais, etc. Il ne cache pas sa crainte de voir la culture de maïs échapper au contrôle des agriculteurs si les professionnels de la région ne se mettent pas en mesure d'obtenir ce type de semence. C'est à cette occasion semble-t-il, que les agriculteurs du Sud-Ouest voient pour la première fois des épis hybrides présentés en vitrine. Ils sont l'objet de beaucoup de curiosité et aussi d'incrédulité...

C'est dans ce contexte de filière hybride naissante, qu'en 1951, une « mission spéciale maïs » composée de fonctionnaires, de techniciens et de maïsiculteurs est envoyée par le ministère grâce à l'aide Marshall afin d'étudier la culture et la commercialisation des maïs hybrides aux États-Unis. La plupart des 14 membres de la mission sont originaires du Sud-Ouest. Celle-ci dure 6 semaines dont 4 à l'Université de Madison où le professeur Neal avait organisé des conférences sur la production de semences, leur séchage et leur conditionnement, la consommation du maïs, l'ensilage du maïs fourrage, etc. Les dernières semaines sont consacrées à la visite de fermes et de stations expérimentales dans plusieurs autres États. Ce qui marque alors les membres de cette mission, c'est la mécanisation des cultures comme le montrent les conclusions du chef de la mission dans *le Sillon* : « *Tout le secret réside dans une mécanisation intégrale. Dans ces fermes, et elles sont légion, l'homme ne touche ni un grain, ni une tige, ni un épi de maïs* ».

Les leçons de l'agriculture américaine ont été particulièrement bien assimilées : en quatre ans, en 1950 et 1954, les productions de semences de maïs réussissent l'exploit de substituer les importations de semences d'hybrides américains par la production française. Entre 1950 et 1957, la production française de semences



hybrides passe de 2 000 quintaux à 45 000 quintaux. Dix ans après la mission aux États-Unis, en 1961, les cultures agréées pour la production de semences couvrent 2974 ha et produisent 107 915 quintaux et en 1964 la production de semences hybrides passe la barre des 200 000 quintaux.

Dès la fin des années 1950, les hybrides de diverses origines occupent plus de 50% de la surface, et la révolution hybride constitue un réel succès qui profite aux agriculteurs, à l'industrie semencière et à l'ensemble de la production nationale de maïs dans le cadre d'une répartition administrée de la rente hybride notamment grâce au mécanisme de fixation des prix par l'interprofession au sein de l'Onic et d'une politique de garantie des prix à la production. Dès 1952, notamment, l'AGPM obtient du Gouvernement un prix garanti de 32 franc le quintal malgré la grogne des producteurs de porcs. En 1954, à l'occasion de l'inauguration du grand silo de Pau-Billères de la Cacha, Pierre Mendès-France annonce l'entrée officielle du maïs dans l'Onic, le prix garanti est ainsi consolidé et il est désormais fixé à 36 francs le quintal. Cette « économie contractuelle » protégeant le revenu des maïsiculteurs des fluctuations du marché encourage la production, assure le développement économique des grandes coopératives et incite aux changements techniques: *« le progrès dépendant peut-être hardiment abordé quand une véritable organisation des marchés protège le travail des hommes »* souligne alors le président de l'AGPM. Dans ce contexte l'achat du premier tracteur devient possible, mais aussi l'adoption des maïs hybrides, favorisée par une répartition des dividendes du « progrès génétique » hybride, initialement très intéressante pour les agriculteurs. La marge brute à l'hectare de maïs hybride est en effet estimée à 100 000 anciens francs tandis que le prix de la semence d'hybride double ne représente alors que 5000 F/ha.

## II.2.5. - LA DURE RANÇON DES MAÏS HYBRIDES

### *Les exigences du progrès génétique*

Techniquement, les hybrides réclament davantage de façons culturales que les variétés populations. Ils doivent être semés plus tôt, en lignes plus écartées ; ils sont au départ moins vigoureux que les variétés populations, il faut donc leur apporter beaucoup d'engrais, utiliser des herbicides pour les défendre contre les mauvaises herbes.... Pour donner leur plein rendement, les hybrides réclament, en somme, plus de travail et plus d'intrants ; ils exigent encore l'abandon d'anciens équilibres comme en témoignent Philippe Sadoux alors conseiller de gestion dans le département des Landes : *« Il faut persuader, chiffre en main, que le blé doit disparaître au profit du maïs, rompant ainsi avec la pratique ancienne de l'échange blé-pain ; également expliquer que l'abandon du haricot dans le maïs autorise le désherbage chimique et donc offre la possibilité d'étendre la sole des hybrides ; quant à la révolution fourragère, elle exige le retournement de la surface toujours en herbe. »* Pour convaincre les agriculteurs qu'ils seront gagnants en augmentant leur « mise d départ », il a fallu mettre en place toute une panoplie d'initiatives de vulgarisation. Le ministère encourage à partir de 1949 la création d'associations, de coopératives et de syndicats comme relais indispensable du progrès agronomique dans le monde paysan.

C'est aussi sur le terrain que les initiatives publiques et privées, tentent de convaincre les exploitants. Des Centres d'études techniques agricoles (Ceta) se constituent. **Dans le Sud-Ouest, le premier d'entre eux est créé en 1950 à Barzun (Pyrénées-Atlantiques), soutenu à la fois par la direction des services agricoles et l'industrie des engrais, ils encouragent la mise en culture des hybrides. En 1957, on compte 17 Ceta rien que dans les Basses-Pyrénées. De son côté le directeur des services agricole de ce département, Louis de Saint-Martin, organise en 1949 un réseau d'instituteurs itinérants, détachés de l'Éducation nationale, pour lutter contre l'attachement des paysans aux maïs de pays.** Ces instituteurs, une vingtaine au total, ciblent les jeunes possédant le certificat d'études, qui sont susceptibles d'être les meilleurs propagandistes des hybrides au sein des familles. Chaque instituteur rayonne sur un secteur de la taille d'un canton dans lequel les champs d'essais sont installés. Louis de Saint-Martin met également en place la première zone témoin de la région en 1953 à Sauveterre. Chaque agriculteur y dispose d'un demi-hectare de maïs hybrides et d'un encadrement technique. Les hybrides donnent 60 à 70 qx/ha, contre 25 qx/ha pour le maïs de pays. D'autres zones témoins voient ensuite le jour dans la région. Elles regroupent des agriculteurs de deux ou trois communes autour

d'animateurs, disposant de matériels de culture moderne (tracteurs *cultipackers*, presses-ramasseuses, arroseuses par aspersion, épandeurs d'engrais), les en encouragent à employer des semences hybrides et à utiliser massivement des engrais.

### *Les résistances*

Henri Mendras, sociologue spécialiste des évolutions du monde paysan, a bien montré que « l'adoption des semences hybrides représente beaucoup plus que l'introduction d'un « progrès technique ». Le maïs hybride ouvre la ferme aux circuits commerciaux, notamment parce qu'elle doit être vendue à un négociant ou à une coopérative. Mendras note que **« l'hybride est l'avant-coureur de toute une série de transformation ». L'exploitant le sait bien, il est conscient que c'est l'engrenage dans le « progrès », l'achat du tracteur, l'extension dans une coopérative, etc.. Ce n'est pas seulement une augmentation des rendements, c'est aussi l'endettement, puis l'introduction dans la ferme du conseiller agricole et finalement estiment certains sa mise sous tutelle.** L'achat annuel des semences des nouvelles variétés hybrides n'est pas tout. Celles-ci ne représentent au début des années 1960 que 5% des intrants (en moyenne 20 kg/ha dans les départements du Sud-Ouest soit 50 f/h en 1961), mais elle entraîne des dépenses accrues d'engrais, 750f/ha, de traitement contre les parasites, 200f/ha, pour ne rien dire des investissements lourds (tracteur, nouvelles charrues, semoir, puis *corn-pickers*) qui exigent soit un endettement, soit de sparts dans les nouvelles formes de coopératives comme les Cuma. Les réfractaires ne sont donc pas aussi irrationnels que les thuriféraires des hybrides veulent le faire croire. Mendras constate que le paysan *« observant tous ces bouleversements hésite »*. Si les emblavures de maïs hybrides n'occupent pas toute la sole c'est que les agriculteurs épousent finalement une stratégie de prudence pour tenter de garder leur autonomie tout en s'intégrant progressivement à une économie marchande à laquelle ils savent ne pouvoir échapper. **Ainsi, jusqu'au milieu des années 1970, les agriculteurs produisent des hybrides pour la collecte, dans une économie intégrée à leur coopérative, mais ils gardent des variétés de pays pour leur consommation, la nourriture des volailles et le gavage des oies.**

Ces enquêtes révèlent encore que l'adoption des hybrides est plus ou moins rapide selon la taille des exploitations. Dans le Béarn ce sont souvent les exploitations de taille moyenne, entre 9 et 15 ha, qui les utilisent le plus rapidement. Les petites et les grosses exploitations les utilisent seulement à la fin des années cinquante, souvent par contrainte et très partiellement ; la sociologie du village explique souvent ces différents rythmes d'adoption. Dans la vallée de Nay, non loin de Pau, les exploitations, quelle que soit leur taille (entre 5 et 30ha) sont tenues par des petits et moyens propriétaires. Chaque famille s'aventure prudemment dans des innovations qui pourraient les faire choir dans la hiérarchie villageoise. Les exploitations les plus grandes, vivant bien de l'économie traditionnelle ne ressentent pas la nécessité d'introduire les nouvelles semences dans un système d'exploitation qui en fait jusqu'à présent une classe sociale dominante. Les petits exploitants (moins de 6ha) qui se lancent dans l'aventure, espèrent, inversement, trouver une manière d'améliorer leurs conditions économiques, mais la tentative se solde souvent par un échec, ne pouvant rembourser les dettes que l'intensification capitaliste inhérente aux hybrides engendre. Seule les exploitations moyennes (entre 9 et 15 ha, adoptent les hybrides rapidement et avec succès. Cependant, si le capital foncier de ces dernières augmente, extérieurement, pour les voisins ils n'ont pas l'air de s'enrichir, ils ne travaillent pas moins et leur modèle n'inspire finalement pas ceux qui hésitent. Mendras constate que l'adoption de l'hybride, comme toutes les innovations,, débouche sur un clivage entre ceux qui vont réussir à l'intégrer avec bénéfice et ceux qui refusent *« ou qui en l'adoptant aggravent leur situation économique »*. Les agriculteurs, « petits » et « gros » ont finalement compris qu'ils étaient *« en face d'un choix fondamental entre l'économie paysanne autarcique traditionnelle et une production de masse pour le marché »*. Loin d'un choix volontaire, ils finissent par adopter les hybrides parce qu'ils y sont acculés. À la fin des années cinquante, en tout cas, les jeux sont faits. Le soutien des prix par l'État fléchit, les cours du maïs baissent, et il devient difficile de « démarrer » dans les hybrides. Ceux qui n'ont pas pris le « trin du progrès », à l'heure, sont voués à l'exode rurale par *« ce changement technique si inoffensif en apparence »*, conclut Mendras.

### *Fin de partie – Hécatombe*

Tout au long des années cinquante, la conversion aux hybrides semble avoir profité aux exploitants qui ont eu les moyens de la mener.

Dans les Basses-Pyrénées, Serge Lerat constate en 1961: « le maïs a sans aucun doute permis une élévation du niveau de vie, voir même l'apparition d'une certaine aisance dans les campagnes aturienne. La masse d'argent en circulation ne cesse de s'accroître. Les exploitations ont été modernisées (...) Certes beaucoup d'exploitants paient leur matériel agricole par mensualités ; ils sont donc endettés. Mais d'autre part, les dépôts en banque sont très élevés ; **ces dernières années, les versements à la caisse agricole des Landes ont compté parmi les plus importants de France, juste après ceux effectués dans les départements céréaliers de la région parisienne.** Sources de bien-être, la nouvelle culture de maïs exige beaucoup moins de travaux et un labeur bien moins pénible que par le passé : elle a beaucoup contribué à freiner l'exode rural »

La deuxième moitié des années cinquante correspond à une mécanisation accélérée des exploitations, directement liée aux hybrides comme la montré Pierre Dubosq : « *Les premiers grands ensemencements de maïs hybrides de 1954 à 1956, furent effectués avec les vieux outils que tiraient les vaches ou les boeufs. Les premières récoltes étaient fréquemment suivies de l'achat de cette machine qui permettait d'accomplir, dans un temps bref, un travail qui exigeait jusque-là, la présence active, des semaines durant, de 2 ou 3 personnes supplémentaires ; la suppression du bétail de trait permettait de surcroît l'extension des semis aux dépens des prairies, puis des terrains de parcours. En 1961, les Landes et Basses-Pyrénées figuraient parmi les quatre départements français dont les parcs de tracteurs étaient les plus récents : trois engins sur 10 seulement, y tournaient à l'essence.* » Le taux moyen du nombre de tracteurs en service est deux fois supérieur dans la période en Aquitaine que dans le reste de la France. Ces chiffres démontrent que les maïs hybrides ont fortement contribué à faire participer l'agriculture à l'industrialisation de la France d'après-guerre. La rente du progrès génétique est donc distribuée, non seulement entre les coopératives de producteur de semences et les agriculteurs usagers, mais aussi vers les industries de mécaniques agricoles et d'agrochimie, tandis que les consommateurs vont bénéficier d'une baisse relative des dépenses alimentaires par rapport à leurs revenus.

Les temps euphorique du maïs hybride approchent de leur apogée. L'année 1959 marque un tournant dans la rémunération des producteurs. Après cette date, et avec la politique agricole gaulliste le soutien aux prix fléchit et la planification industrielle s'intensifie au détriment des actifs agricoles. Trois années d'intempéries (1961, 1962, 1964) vont, de plus, faire subir des dommages importants aux récoltes. L'épargne des exploitants ne nourrit

plus les Caisses du Crédit agricole comme dans les années cinquante, la disproportion entre la valeur du capital foncier, qui ne cesse d'augmenter, et le revenu agricole, très irrégulier, rend au contraire la capacité des agriculteurs à faire face à leurs emprunts de plus en plus incertaine. **L'endettement des exploitations en Aquitaine progresse ainsi de 30% entre 1972 et 1975.** L'entrée en vigueur du marché comme céréalière, en 1968, donne certes de l'oxygène aux maïsiculteurs avec un relèvement significatif du prix garanti, mais cette augmentation ne profite qu'à ceux qui ont réussi à agrandir leur surface pour compenser la diminution du prix du quintal en francs constants (de plus de 140 à moins de 80 francs en 1979 le quintal de 1955 à 1976) et qui ont donc la capacité de continuer à s'endetter.

Finalement, dès les années 1970, « on considère que le pouvoir d'achat des agriculteurs diminue et qu'une part importante de ses gains redevables à la productivité leur est confisquées par les fournisseurs (dont les coopératives sont souvent les plus importants) et clients (là encore les coopératives sont très présentes). La progression croissante de consommation d'engrais, de produits phytosanitaires, de carburants, d'équipements d'arrosage, etc.. pour cultiver les maïs hybrides diminue le revenu agricole des exploitations moyennes. Si ce phénomène gagne toute la France les départements maïsicoles du Sud-Ouest sont les plus touchés. Les hybrides continuent donc de jouer, comme dans les années cinquante dans , un rôle clé dans les transferts agriculture-industrie voulus par les pouvoirs publics tant pour développer la mécanique et l'agrochimie que pour réduire le coût des produits alimentaires (particulièrement ceux de l'élevage laitier et porcin), mais le

maïsculteur en devient le maillon oublié. Même Hubert Buchou – jeune maïsculteur, devenu président fondateur du CNJA, puis dirigeant de la FNSEA, puis député européen gaulliste –reconnait que : « La course à l'agrandissement pour plus d'efficacité n'a(vait) pas de sens logique tant que l'hémorragie des profits de la productivité en agriculture n'[était]pas stoppée ».

Cette hémorragie s'explique par la nouvelle configuration que prend la filière maïs hybride à partir des années soixante. L'Etat se retirant de la vulgarisation agricole, confie le destin des maïsculteurs à la profession *via* les Chambres d'agriculture et l'AGPM (qui prend aussi un rôle d'institut technique). De même les Ceta se transforment en Groupement de vulgarisation agricole (GVA) ou Groupement de Productivité agricole (GPA) pour percevoir des aides du ministère et bénéficier du détachement de conseillers agricoles rétribués par les syndicats et les organisations professionnelles. Les GPA deviennent ainsi d'excellents courroies de transmission du syndicalisme agricole majoritaire et des opérateurs en amont et en aval. Les GPA recommandent ainsi une utilisation « massive d'engrais » **Dans les Basses-Pyrénées, sur les terres des adhérents à des GPA, les exploitants mettent en moyenne à l'ha, 59 unités d'azote, 98 de phosphore et 30 de potasse, ce qui représente à peu près le double des doses utilisées dans le reste du département.**

Peu à peu la conduite des itinéraires techniques, la prescription des choix des variétés, des doses d'engrais et des pesticides relèvent des stratégies des coopératives qui réalisent une part de plus en plus importante de leur chiffre d'affaire dans la vente de ces intrants.

L'objectif de 100 quintaux à l'ha va peu à peu devenir l'horizon de pensée de l'OSE maïs hybride non pas en ce qu'il permet une amélioration des revenus agricoles, mais parce qu'il permet aux coopératives un volume d'activités toujours plus gros. Dans le même temps, **le nombre d'actifs agricoles est passé entre 1954 et 1975, dans les cinq départements d'Aquitaine, de presque 900 000 actifs à 300 000.**

A dévoré ses enfants. Le système coopératif qui avait à la base de la revitalisation de la maïsculture devient un peu son fossoyeur. La saga du maïs ne s'arrêtera pas là et connaîtra de nouveaux développements tout aussi sordides et dévastateurs. Ce ne seront plus seulement les agriculteurs qui en feront les frais mais la Terre au sens le plus global : les paysages, les ressources en eau seront saccagées par cette culture dévoreuse. Mais cela est une autre histoire que n'a pas eu à connaître et à déplorer Bernard Charbonneau. Les campagnes d'aujourd'hui sont encore plus tristes que celles qu'il a connues.

# QUELLE ÉCOLOGIE TEMPORELLE ?

*Thierry PAQUOT*

---

Professeur, Université Paris XII Val-de-Marne, [th.paquot@wanadoo.fr](mailto:th.paquot@wanadoo.fr)

Bernard Charbonneau n'a pas théorisé l'écologie temporelle, pourtant plusieurs de ses ouvrages vont dans le sens d'une philosophie d'un temps libéré des contraintes imposées par une organisation, ou pour le dire avec un autre terme de son vocabulaire, par un « système ». En plus d'éléments dispersés dans plusieurs de ses livres (*L'Hommauto*, 1967 ; *Le Jardin de Babylone*, 1969 ; *Prométhée réenchaîné*, 1972 ou encore *Le Système et le chaos. Critique du développement exponentiel*, 1973), un d'entre eux est exclusivement consacré à cette réflexion sur le temps, *Dimanche et lundi* (Denoël, 1966). Nous avons sous les yeux, une sorte de fiction entremêlée à un exercice plus conventionnel, celui du dossier rassemblant des données et confrontant les thèses en présence. Je note « une sorte », car l'auteur revendique dans son introduction cette forme hybride ou peu académique qui repose sur le « je » de celui qui éprouve et non pas sur le « nous » royal de celui qui sait (qui croit savoir !) et généreusement (!) en informe le lecteur. « J'écris, précise-t-il, un chapitre du roman de l'homme, pourquoi pas sous la forme d'un 'essai' ? » Cet ouvrage est construit en trois parties bien reliées entre elles : « En attendant dimanche (Le Travail) », « En attendant le lundi (Le Loisir) » et « Dimanche tous les jours ». Un tel déroulé est clair et exprime d'emblée la démarche de l'auteur : le Travail et le Loisir sont les deux faces de la même médaille productiviste, qu'il convient d'abandonner en transformant l'un et l'autre en une vie libre. Avant de présenter l'argumentation de l'auteur et d'apprécier sa démonstration, je propose ces trois remarques : *primo*, le titre n'est pas « Samedi et Dimanche » ou « Le *week-end* contre la semaine », mais « Dimanche et lundi », c'est-à-dire un jour chômé qui tend à se banaliser en un jour ordinaire ; *secundo*, il met des majuscules à « Travail » et à « Loisir », car il s'intéresse à la catégorie philosophique que ses mots désignent et non pas à une quelconque sociologie du « monde du travail » et des « pratiques de loisir » ; *tertio*, la revendication de la liberté individuelle comme réalisation de soi s'avère un leitmotiv de sa pensée, qui en vient à la qualifier, Bernard Charbonneau est un apôtre de la liberté. Je précise que pour lui, si, comme chez Jean-Paul Sartre, l'homme est condamné à être libre, c'est-à-dire à choisir – le refus de choisir étant un choix -, il ne fait pas de la liberté seulement la condition même de l'existence humaine, mais un devoir...

Quel est son message ? Tout d'abord, il explique que le « Travail » phagocyte toutes velléités d'improvisation, d'inattendu, d'arrêt ou de changement, qu'il organise totalement la vie quotidienne de chacun selon un *tempo* qui lui est propre et qu'il ne s'impose à tous sans aucun état d'âme. Le Travail est chronométré, régulier, obligatoire (le marginal est marginalisé comme son nom l'indique et le rentier se trouve décrié sauf s'il joue le boursicotier...). Mais par qui ? Il y a bien longtemps par Dieu, lorsque Adam et Ève commettent la faute originelle et sont chassés du jardin d'Eden – où l'on ignorait et le travail et le loisir -. Puis, plus près de nous, par l'organisation hiérarchique de la société qui repose sur une division technique des tâches qui oblige chacun à travailler. « Travailler, c'est brimer les sens, contenir les instincts explique Bernard Charbonneau ; et plus le travail devient le Travail – divisé, abstrait, organisé -, plus il les contraint ; le travail est une ascèse. » (p.28) Celle-ci est adoptée comme conduite morale de vie par la bourgeoisie du Nord de l'Europe en cette période

charnière qui voit l'époque médiévale basculée progressivement dans la modernité, via la Renaissance, avec son urbanisation, ses découvertes de nouveaux territoires et de nouvelles richesses, l'extension du marché, etc. Plus tard, l'industrialisation sanctifie le Travail, en fait une véritable religion, toute la vie terrestre de chaque individu est alors réglée par le travail, et non plus le métier (qu'il ne faut pas naïvement idylliser, nous prévient Bernard Charbonneau, p.55 et s.) et limite le loisir au repos indispensable pour travailler à nouveau, en un cycle infernal... Réussir sa vie revient à obtenir un bon « job » par lequel on se réalise. Il n'existe pas d'autre voie pour le salut de l'homme, devenu un Travailleur, qu'un travail rémunérateur et épanouissant. Est-ce si sûr, questionne malicieusement l'auteur ? D'autant que sur ce point le socialisme (Bernard Charbonneau s'étonne de la rareté des écrits de Marx sur la désaliénation des humains en-dehors du travail, p.69, tout comme il pointe l'application du taylorisme dans les usines soviétiques, p.75 et s.) et le capitalisme s'accordent à valoriser le travail qui mène au loisir contrôlé. « La société, observe-t-il, n'ordonne plus à l'individu : 'produis', mais 'Jouis' ; seulement, elle use toujours de l'impératif. Mais pour consommer, il faut toujours produire, même s'il faut en plus consommer pour absorber la production. » La consommation-loisir relève entièrement de la logique du travail. On n'en sort pas et l'on ne s'en sort pas !

Dans la société productiviste, conclut Bernard Charbonneau, « L'ennemi c'est le temps : pour le volatiliser, il suffit de le bourrer à éclater. » (p.88) Ainsi le contrôle du temps, par l'occupation systématique de chaque instant qui le constitue, vise aussi bien le Travail que le Loisir, « la civilisation du travail est celle des loisirs », affirme l'auteur, qui ajoute : « et celle des loisirs celle du travail, au moins à notre stade. » (p.91) Il constate que la fête (p.93) et le carnaval (p.94) ne rythment plus la vie sociale dans nos contrées et que les loisirs, paradoxalement, dépendent du travail tout en le contestant, de fait. En effet, nombreux sont les travailleurs qui ne travaillent que pour s'offrir des loisirs, ou pratiquer leur violon d'Ingres. Le travail n'est plus le moyen privilégié pour exister, se connaître, grandir en soi, il devient fade, automatisé, sans intérêt, mais on l'accepte, car après le temps de travail surgit le temps « libre » dédié aux loisirs, aux sorties, au flirt et à l'amitié, aux sports, aux spectacles, bref à la « vraie » vie !

Bernard Charbonneau ne crie pas victoire pour autant car il sait que la majorité des humains (les paysans et la plupart des femmes, pour ne prendre que ces deux exemples en Europe sans tenir compte du Tiers-Monde qui ne compte que peu de salariés pouvant réclamer des loisirs) n'accèdent pas à ces loisirs-types, qui par ailleurs sont vite confisqués par les « industriels du temps libre », comme en témoignent les tours-opérateurs, les voyages organisés et autres clubs de vacances... Il constate, avec une certaine amertume, que « La civilisation des loisirs n'est que l'envers de la civilisation du travail ; et les deux font la civilisation industrielle qui les englobe. L'individu ne lui échappe pas plus ici que là. Il fuit vers la côte, mais les autos, la foule, les corvées et les soucis le poursuivent : Saint-Tropez n'est que le nom que prend Paris au mois d'août. » (p.136) Il reconnaît « l'échec du tourisme » (p.137 et s.) avec l'homogénéisation des paysages et des modes de vie, « l'échec du loisir dans la nature » (p.141 et s.) avec l'urbanisation généralisée des campagnes et le saccage des montagnes, des cours d'eau, des plages, des lacs, des forêts par une présence massive et non attentionnée de citadins avides de destructions (autre mot pour dire « consommation » d'espaces naturels). En quelques décennies, le travail s'est mécanisé et automatisé au point où certains experts annoncent sa fin et l'aube d'une nouvelle civilisation axée sur les loisirs. Aussi Bernard Charbonneau s'interroge-t-il : « Le dimanche deviendrait enfin quotidien. Mais en devenant quotidien, restera-t-il un jour de fête ? » (p.155). Une telle formulation ne dissimule guère une réponse négative ! Avant de l'imprimer noir sur blanc, il amasse, non sans humour, quelques indices : « Les travailleurs de la Sorbonne et de la Caisse des Dépôts et Consignations vont s'occuper de nos jeux. La Science, l'Argent et le pouvoir aux pieds de plomb se sont mis à chasser le papillon. Au début ils peuvent sembler bien lourds, une fois en train leur avance est irrésistible. L'organisation des loisirs se constitue d'abord en sociologie des loisirs. Elle prend l'autorité en définissant ce qui est le loisir ; et ce qui n'est ni du travail ni du loisir, notre société l'élimine en l'ignorant. » (p.158) Parmi les sociologues des loisirs qu'il fustige, nous trouvons Joffre Dumazedier (auteur en 1962, de l'ouvrage considéré comme fondateur de cette branche de la sociologie, *Vers une civilisation des loisirs ?*), Edgar Morin qui publie, également la même année, *L'Esprit du temps. Essai sur la culture de masse* (le chapitre VI est intitulé « Une culture de loisir »), Georges Hourdin, patron du groupe de presse *la Vie catholique*, qui s'enthousiasme pour *Une civilisation des loisirs* (1961) et deux

sociologues débutants, Michel Crozier et Alain Touraine, pour leurs contributions au dossier « Le loisir » de la revue *Esprit* (n°6, juin 1959). Il leur reproche de promouvoir une définition des loisirs particulièrement discutable et restrictive : « (...) le loisir c'est l'intégration sociale par les loisirs de masse ; - par conséquent le contraire de cette liberté qui caractérisait le loisir. » (p.165) La Science ayant bien circonscrit la sphère des loisirs – leur comment et leur pourquoi -, il reste aux planificateurs et autres économistes à les organiser, avec la même rationalité et efficacité que le travail. En note bas de page (p.161), il se moque gentiment de Joffre Dumazedier qui met en cartes perforées les données à traiter, afin de garantir la scientificité de ses études, et ajoute : « La machine nous communiquera ce qu'il faut penser : n'oublions pas que science se dit aussi discipline »... Dans la même veine, il argue que « la science des loisirs n'est pas une connaissance préparant une action sur la société, mais plutôt une sorte de tranquillisant, assorti de modes d'emploi destiné à éliminer la réaction qui pouvait l'humaniser. » (p.173) Plus loin, il ne peut s'empêcher de reproduire cette notation d'une enseignant du Lycée de Rouen, en 1938, à l'encontre d'un élève qu'il va coller, car celui-ci : « S'amuse pendant la classe de loisirs dirigés » (p.181) Ubuesque ? Non, normatif ! Quant aux camps de vacances, comme le Club Méditerranée, étudié par Henri Raymond (« Hommes et dieux à Palinuro (observations sur la société de loisirs) », *Esprit*, n°6, 1959) ou Marion Mercure (dans la *N.E.F.*, 1964, dossier spécial consacré aux loisirs), ils infantilisent les participants, qui sont ravis de ce retour à l'enfance, et leur offrent tout un éventail d'activités pour contrer l'ennui...

La conclusion coule de source. Le travail doit être de qualité, recherché et apprécié et non pas subi, quant au loisir, il s'articule au travail pour élaborer un art de vivre singulier. Bernard Charbonneau blâme la massification que la société de consommation ne cesse d'entretenir et revendique la liberté pour chaque individu. Pour cela, il convient de s'échapper du troupeau et de renouer avec la nature. Du reste, ces deux actions font un ensemble. « La nature est nature, explique-t-il, spontanéité, silence, espace et liberté. Partout où s'accumule la foule, où l'espace se réduit et le bruit augmente, où le règlement – la contrainte et l'artifice – prolifèrent, la nature disparaît. » (p.229) Il indique plusieurs pistes à ouvrir pour sortir d'un loisir consommé et destructeur : réduire les territoires de l'automobile, limiter la fréquentation des stations de sports d'hiver, empêcher de bétonner les rivages, « pas d'itinéraires balisés, pas de réclame » (p.231 et s.). Puis, encore une fois, il insiste sur la prise de conscience de chacun et sa liberté de choisir. « Car finalement, écrit-il, tout se ramène à cela : au choix d'une direction et à la (ici, il manque un mot, je suggère : capacité) de s'y tenir. Acceptes-tu ta liberté ? Supporteras-tu tes vacances ? Le vide du ciel s'étend sur ta tête. N'aie pas le vertige. Une vie d'homme est faite pour la remplir. » (p.238)

Voilà résumé, en une poignée de signes, un essai vif, jubilatoire, contestataire de plus de deux cents pages, qui emprunte à la fois, à la littérature spécialisée et aux expériences de l'auteur. Est-ce son ton personnel (et le poids institutionnel des « penseurs » qu'il ose attaquer) qui expliquerait le relatif silence sur cette dénonciation, pourtant bien argumentée ? Certainement. Par ailleurs, l'auteur n'est pas « Parisien », et encore moins « médiatique ». Si de plus, il s'en prend à des personnalités, plutôt situées à gauche, comme François Bloch-Lainé (le patron de la Caisse des Dépôts et Consignations, instigateur de l'urbanisme de Sarcelles), Georges Candilis (architecte de plusieurs grands ensembles), Jean Balladur (architecte qui réalisera La Grande Motte), Philippe Lamour (aménageur de la Camargue), Joffre Dumazedier, Edgar Morin, etc., il aggrave sérieusement son cas. Donc, peu de réactions, ce qui conforte Bernard Charbonneau dans ce qui va finalement devenir sa marque de fabrique, une marginalité revendiquée, du moins, pleinement acceptée. Il est vrai qu'il ne soigne pas ses références, trop souvent approximatives ou du moins incomplètes. Il privilégie l'énoncé qui électrise le lecteur à la démonstration pesante qui l'endort. Ni Marie-Françoise Lanfant, dans *Les Théories du loisir* (PUF, 1972), qui pourtant mobilise de nombreux ouvrages, ni Paul Yonnet, dans *Travail, loisir. Temps libre et lien social* (Gallimard, 1999), qui s'attarde sur les définitions du mot « loisir » ou encore William Grossin, dans ses différentes études, dont *Pour une science des temps. Introduction à l'écologie temporelle* (Toulouse, Octares éditions, 1996) ne retiennent *Dimanche et lundi* dans leurs bibliographies. En fait, cet ouvrage – mais ceci est valable pour ses autres livres – permet à Bernard Charbonneau de clarifier ses idées, les agencer, les exposer. Du coup, le lecteur avance dans les pas de l'auteur, il apprécie cette pensée pensante, et lui pardonne ses redites et ses imprécisions.

Près de cinquante ans plus tard, que pouvons-nous dire sur son diagnostic et sur ses préconisations ?

Tout d'abord, je m'arrêterai sur ses sources. Il cite principalement les livres sortis récemment en France sans regarder ce qui a pu être dit sur le travail et sur le loisir auparavant et dans d'autres langues. Ainsi lorsqu'il salut l'audace de Paul Lafargue, gendre de Karl Marx, à critiquer le « droit au travail » (résultat de la Révolution de 1848) et son culot pour appeler à un *Droit à la paresse* (1883), qui ne se résumerait pas à un droit aux loisirs pour tout « bon » travailleur, mais s'apparente à un acte subversif, radical, libertaire, il s'en tient à le qualifier d'« esprit paradoxal » (p.72) et à souligner son isolement. Une autre lecture était, en 1966, possible, qui de plus allait dans le même sens que la thèse de *Dimanche et lundi*, l'affirmation d'une autonomie de chacun dans le choix de son existence, dans le dosage à établir entre un travail et des loisirs libérateurs et non pas asservissants.

Curieusement, pour un agrégé d'histoire-géographie, il ne mentionne pas le Saint-Lundi que de nombreux artisans et compagnons fêtaient avec ferveur au cours du XIXe siècle, comme le rappelle Georges Duveau dans *La vie ouvrière en France sous le Second Empire* (Gallimard, 1946), où il décrit (p.243 et s.) ce jour de repos illicite mais coutumier. Pour cela, il mentionne de nombreuses enquêtes (Audiganne, Villermé, Levasseur, Reybaud...) et aussi le témoignage d'un petit patron, Denis Poulot (*Le Sublime*, 1870) et dessine un tableau contrasté, selon les métiers et les régions, de cet arrêt prolongé et particulièrement alcoolisé au bistrot, entre hommes, sans la famille qu'il avait fallu supporter tout le dimanche, en se disant, « Vivement lundi ! ». depuis, l'on peut compléter cette description du lundi chômé avec : « The Decline of Saint Monday, 1766-1876 », de Douglas A. Reid (*Past and Present*, 71, 1976) ; « Apogée et déclin du Saint-Lundi dans la France du XIXe siècle », par Robert Beck (*Revue d'Histoire du XIXe siècle*, n°29, 2004) et « À la Saint-Lundi, tout est permis ! », par Jean-Pierre Navailles (*L'Histoire*, n°343, 2009). Avec le Saint-Lundi, Bernard Charbonneau pouvait relier l'esprit du métier au désir de se payer le luxe de ne pas travailler un jour de la semaine...

Au Béarn, voisin d'Henri Lefebvre, qu'il fréquente l'été, il ne se sert pourtant pas de sa *Critique de la vie quotidienne*, dont les deux premiers tomes sont parus (en 1947 et en 1961), qui croisent bien de ses préoccupations et qui pouvaient l'inviter à lire les situationnistes, dont les propos sur le loisir courent le long de leurs libelles et dans leurs revues (*Potlatch* et *l'Internationale Situationniste*) depuis plusieurs années, sans épargner les « penseurs » fonctionnarisés que lui-même dénonce...

Quant à la production anglo-saxonne, elle est à la fois variée et riche, je pense bien sûr à *The Theory of Leisure Class* (1899) de Thorstein Veblen ; aux études de Sorokin sur les « budgets-temps » (*Time-budgets of Human Behavior*, 1935) qu'il a élaboré avec Stroumiline lorsqu'il était encore en URSS au début des années vingt ; à *Lonely Crowd* (1948) de David Riesman (*La foule solitaire* sera traduite en 1964 et préfacée par Edgar Morin) qui attribue aux loisirs non seulement une fonction compensatrice vis-à-vis d'un travail aliénant, mais aussi véritablement constructive de la personnalité (il réhabilitera le rôle du travail pour l'affirmation de son identité dans *Abundance for what ?* en 1964) ; sans oublier les recherches de Wright Mills, Margaret Mead, Nels Anderson (*Work and Leisure*, 1961), Max Kaplan (*Leisure in America, A Social Inquiry*, 1960), de Grazia (*Of time, Work and Leisure*, 1962), qui apporte, chacune, leur pierre à l'édification d'une socio-anthropologie des loisirs, sans toutefois en permettre une théorisation partagée. Les avis sont, en effet, divergents. Certains penchent pour des loisirs « libérateurs », d'autres pour des loisirs happés par le consumérisme et par conséquent tout autant dévastateur que le travail subi. Les essais d'Herbert Marcuse, *Eros and Civilization* (1955, traduction française en 1963) et *One-Dimensional Man, Studies in the Ideology of Advanced Industrial Society* (1964, traduction française en 1968) accuse le capitalisme de contrôler la vie privée des individus, d'orienter leurs pulsions et d'appauvrir leur libido, d'exercer un conditionnement total au nom même de l'accès à une consommation sensée favoriser leur bonheur. Le grand livre (mais qui alors le connaissait et le citait ?) est, à mes yeux, *Die Antiquiertheit des Menschen* (1956) de Günther Anders, disponible en français depuis 2002, *L'obsolescence de l'homme. Sur l'âme à l'époque de la deuxième révolution industrielle* (éditions de l'Encyclopédie des Nuisances et éditions Ivrea), il possède de nombreux traits communs avec les essais de Bernard Charbonneau, comme je l'expose dans « De la 'Société de consommation' et de ses détracteurs » (*Mouvements*, juin/août 2008, La Découverte), à commencer par un ton volontiers non académique, parfois



fictionnel et des prises de positions fortes, souvent pessimistes. Günther Anders (1902-1992) a été l'étudiant de Martin Heidegger (en même temps qu'Hans Jonas et Hannah Arendt, dont il fût le premier mari), ce qui se ressent dans son analyse de la Technique. Celle-ci en s'auto-déployant en vient à environner l'environnement et à dénaturer la nature. Il y démontre que le capitalisme de l'âge atomique transforme l'*individu* en *dividu* dont la citoyenneté n'est mesurée que par son adhésion aux normes consommatoires. Ne pas consommer s'apparente à un acte de rébellion, une incivilité qui mérite un châtement. Il faut absolument posséder une maison, une ou plusieurs voitures, regarder la télévision, user du crédit, fréquenter les centres commerciaux et les centres de loisirs pour accéder au *rêve américain*...

Bernard Charbonneau, en lisant ces ouvrages et articles, y aurait trouvé la confirmation de ses observations et dénonciations plus que d'autres arguments remettant en question ses convictions, néanmoins, son essai aurait donné, au lecteur, *un air du temps*, celui du tournant des années cinquante aux années soixante, dont le point d'orgue sera mai 68, que personne ne pouvait imaginer mais qui, de fait, se préparait. Je ne peux m'empêcher d'observer que les soixante-huitards ne citent pas Bernard Charbonneau, qui pourtant jouera un rôle essentiel, dans l'après 68 avec ses éditos de *La Gueule Ouverte*. Il y a une histoire des idées écologiques autour de 68 qui reste à écrire... Cette période marquée par la Guerre froide (le rideau de fer et le mur de Berlin), la conquête spatiale, la décolonisation, la mécanisation de l'industrie et de l'agriculture, la croissance économique, la destruction de nombreux écosystèmes, l'urbanisation, oppose assez mollement « travail » et « loisir » - les deux sont intimement liés -, au point où les jours s'enchaînent sans vraiment maintenir de distinction entre le dimanche et le lundi...

L'auteur médite sur le temps, l'existence, les temporalités, également dans *Le Système et le Chaos* (1973, lire à ce propos, « Figures du temps et déraison de la rationalité », par Franck Tinland, *Bernard Charbonneau : une vie entière à dénoncer la grande imposture*, sous la direction de Jacques Prades, Ramonville Saint-Agne, Érès, 1997) et dans *Finis Terrae* (ensemble de textes dont la rédaction s'échelonne, vraisemblablement, des années 1970 au début des années 1990, publié aux éditions À plus d'un titre, en 2010). Ici, Bernard Charbonneau, enfonce le clou : pas d'être humain sans son espace/temps vécu dans la joie. Tout être humain est spatial et temporel. Il spatialise tout en étant spatialisé et simultanément il temporalise en étant aussi temporalisé. Amputé d'une de ces deux dimensions, l'être humain est déstabilisé, tel un oiseau n'ayant plus qu'une aile, et ne peut plus assurer ni son vol, ni s'orienter et tourner à son aise. « Progresser : mieux aller, c'est aller plus vite (...), écrit-il, avant de préciser que, le siècle dernier disait 'vaincre la distance'. Mais on ne la vainc pas on la nie. » (p.32) Pour lui l'accélération, qui se veut la preuve du progrès technique, n'en est que sa démesure -là, il anticipe les thèses de Paul Virilio et de Hartmut Rosa. Il s'inquiète de la tournure technocratique que prennent les décisions concernant le local, à cause, justement, de cette nouvelle configuration territoriale provoquée par la vitesse. « Accélérer c'est centraliser. » (p.37) affirme-t-il, en expliquant qu'en reliant la capitale à quelques grandes villes, le TGV, subordonne les autres espaces à cette poignée d'agglomérations « élues », dont les décideurs se retrouvent hors-espace et hors-temps alors même qu'ils décident pour l'ensemble. « La nature et l'homme, argue-t-il, sont soumis au Plan : d'Occupation des Sols, des Fonds Marins exploités et donc pollués, à l'Aménagement du Territoire urbain ou rural. Aujourd'hui le POS, demain le PAT : plan d'aménagement du temps. Et après-demain le final : le PAET, plan d'Aménagement de l'Espace-Temps. » (p.36) Pour lui, une telle perspective mène à la mort sociale tout un territoire peuplé d'humains, dont le destin est d'être mortel. Avec des accents heideggeriens, il reconnaît que « (...) le temps n'est rien d'autre que celui d'une vie qui s'écoule vers sa mort. » (p.67). C'est pour cela qu'« Une vie d'homme a son rythme qu'il ne peut pas dépasser sans se détruire. » (p.80) Il revient sur le Travail et le Loisir, dont il a entrepris la critique à une époque « où ce n'était guère de mode » (p.84), en notant que « Quand le travail devient un Emploi qui perd ses raisons d'être, il accélère la destruction des équilibres écologiques et humains par une économie qui tourne à vide sans raisons ni considérations de coûts. La solution n'est pas dans l'impossible élimination du travail, mais dans son humanisation. » (p.95). Bernard Charbonneau n'imagine pas la fin du travail (peut-être celle du salariat...), au contraire, il pense que le travail deviendra la principale énergie renouvelable, à condition d'être voulu et annonce un retournement de situation : l'arrêt de certaines machines à qui on substituera du travail humain. « La difficulté d'alimenter les machines en énergies non renouvelables nous place devant le choix, écrit-il. Elle

peut être l'occasion soit de renforcer le système industriel en utilisant d'autres sources d'énergie et en aggravant l'organisation et le contrôle, soit de rendre sa part à la forme animale de l'énergie solaire : l'énergie humaine. Ceci n'ira pas bien entendu sans un certain inconfort, un retour à l'effort de l'esprit et du corps, mais ce sera précisément son intérêt. Ce réemploi de l'énergie humaine exigera plus de temps, mais à un rythme plus lent, et ce ne sera plus du temps vide. » (p.99) Dans ce scénario, le loisir et le travail ne sont plus commandés par la même logique de rentabilisation du temps, ils s'interpénètrent avec bonheur.

Les drogués du travail, les culpabilisés, les stressés (et pas mécontents de l'être), les plan-de-carriérés, les stakhanovistes, les débordés, les je-ne-sais-plus-où-j'en-suis, les je-ne-sais-pas-quoi-faire, les donnez-moi-du-boulot-pour-m'occuper, les cumulards, et bien d'autres personnages de la Comédie des Travailleurs sont persuadés que le Travail leur assure une reconnaissance sociale tout en leur conférant une identité. Du reste, l'on a tendance à se présenter à autrui en indiquant son emploi, ou parfois sa profession. Ainsi, autrui, peut-il décoder cette information et en déduire votre formation et votre revenu, et peut-être votre origine sociale et votre alliance matrimoniale...Se débarrasser du Travail n'est pas chose simple, tant il occupe le terrain ! C'est lui qui oriente vos études, c'est lui qui rythme votre emploi du temps, c'est lui qui trie vos relations professionnelles et parfois personnelles, c'est lui qui conduit ou non à une retraite confortable, c'est lui qui vous fait voyager, c'est lui encore qui vous donne une acceptable – ou enviable – image de vous-même. Le Travail est ancré dans la culture dominante au point de s'imposer comme une évidence universelle. Le dilettante, le paresseux, l'oisif, l'esthète ne sont pas invités au festin de la nature, pour parodier le révérend Malthus... Les philosophes Grecs ne s'abaissaient pas à travailler puisqu'ils devaient se consacrer à la *scholé*, ce temps « gratuit », « inutile » en quelque sorte, pour rien d'autre que la connaissance de soi et d'autrui. Ce terme grec est traduit en latin par *otium*, mot aux origines obscures comme disent les dictionnaristes... J-M Andrée dans son impressionnante thèse, *L'otium dans la vie morale et intellectuelle des Romains, des origines à l'époque augustéenne* (PUF, 1966), examine plusieurs sens du mot : il peut désigner la calme solitude du berger, avoir une dimension festive liée à un culte religieux ou évoquer le « silence des armes », dans le langage des guerriers. *L'otium* répondrait à *bellum*, la trêve à la guerre. Le mot « loisir » en français est d'abord l'infinif d'un verbe (« loisir ») qui dérive du latin *licere*, qui signifie, « il est loisible », proche de *licet*, « il est permis ». Le loisir est donc ce qui est autorisé par un plus puissant que soi. Dorénavant, il conviendrait de considérer le loisir comme ce qu'on se permet à soi-même pour soi-même. Sans omettre la dimension de *scholé*, cette connaissance de soi et d'autrui. J'existe mais en compagnie des autres. Mon temps se noue aux leurs et réciproquement. Mon temps n'a de sens que si je me rends disponible au temps de l'Autre, avec l'intention de lui porter attention. Mon temps est fait de mille temps synchrones ou non entre eux. Mon présent interfère avec le passé et les souvenirs qui le restituent et le futur et les espérances qu'il nourrit. Mon temps est à la fois continu et discontinu, homogène et hétérogène, pesant et léger, rapide et lent. Une heure ne vaut pas une heure. Le retard n'est pas une attente. De la même manière qu'Henri Lefebvre regroupait l'espace vécu, l'espace conçu et l'espace représenté, il nous faut tenir ensemble, le temps vécu, le temps conçu et le temps représenté. Je propose d'appeler cette triade, *écologie temporelle*. C'est l'anthropologue britannique Edward Evans-Pritchard qui dans *Les Nuer. Description des modes de vie et des institutions politiques d'un peuple nilote* (1940, traduction française, Gallimard, 1968) distingue un temps « écologique » (dépendant du milieu naturel, du climat et des saisons) d'un temps « structural » (reposant sur les structures hiérarchiques du groupe, dont la parenté). Edward T. Hall, dans *La danse de la vie. Temps culturel, temps vécu* (1983, traduction française, Seuil, 1984) s'attache à montrer la diversité des perceptions du temps non seulement entre des cultures différentes mais au sein du même « milieu », soulignant, une fois encore, la difficulté à définir le Temps, et donc, pour ce qui nous importe ici, à cerner ce qui serait du temps de travail et du temps de loisir... Sans utiliser l'expression « écologie temporelle », il en dessine pourtant les contours et en instruit le dossier. William Grossin (1914-2005) consacre un article à la question, « Pour une écologie temporelle » (dans *Les temps sociaux*, sous la direction de Daniel Mercure et Anne Wallemacq, Bruxelles, de Boeck, 1988). Il souhaite que les institutions de recherche encouragent l'investigation interdisciplinaire du temps, que la chronobiologie, la chronopsychopathologie, l'approche culturaliste du temps (les migrants n'ont pas la même perception du temps que les autochtones), la sociologie du travail (à laquelle appartient William

Grossin), l'écologie du vivant, la climatologie, etc., s'associent pour fonder une « écologie temporelle ». Bernard Charbonneau pencherait plus du côté d'Edward T. Hall que du côté de William Grossin et de sa « science des temps » (trop scientifique et normative, à son goût), mais il accueillerait certainement favorablement l'idée d'une écologie temporelle, c'est-à-dire de la prise en compte des temporalités et des rythmes qui constituent aussi le milieu de vie des humains au même titre que les écosystèmes, la biodiversité, les climats, etc. Cette attention au temps est multidimensionnelle, elle concerne aussi bien des économies d'énergie que la réduction des dépenses de santé publique, le plaisir de consacrer pleinement du temps à telle activité, le sentiment d'être en accord avec soi-même, sans ni précipitation ni stagnation, la conviction que quand on « occupe » votre temps vous pouvez « résister » et œuvrer à votre rythme. Cette « écologie temporelle » rend hommage à la sieste, au voyageur disponible aux surprises de son périple, au détour, à l'attente et fiance les temps cosmiques, les temps des êtres vivants (plantes et animaux) et les temps des humains (temps sociaux et temporalités individuelles, qui maîtrisent les temps techniques et communicationnels et ne leurs sont plus soumis). Avec l'écologie du temps, c'est tout une poétique de l'habiter qui s'ouvre, comme un chemin vers l'infini.

# BERNARD CHARBONNEAU ET LA CRITIQUE DES RACINES CHRÉTIENNES DE LA GRANDE MUE

*Frédéric ROGNON*

---

Professeur de philosophie (Faculté de théologie protestante, Université de Strasbourg), 20 rue Reuchlin, 67150 Gerstheim, [rognonfr@yahoo.fr](mailto:rognonfr@yahoo.fr), [frognon@unistra.fr](mailto:frognon@unistra.fr)

## INTRODUCTION

La teneur du rapport que Bernard Charbonneau a entretenu avec le christianisme tout au long de sa vie est tout sauf linéaire et univoque. Tout se passe comme si la tradition chrétienne avait représenté pour notre auteur, davantage qu'un objet de débat, une occasion de combat intérieur permanent, un vis-à-vis récurrent avec lequel il entretenait une relation ambivalente d'attraction et de répulsion. Et c'est sans doute cette subtile dialectique qui confère à cette dimension de l'œuvre de Bernard Charbonneau toute sa pertinence, toute sa puissance et toute son actualité. Dans son effort tenace pour penser la terre, la nature et la liberté, il dut sans cesse se confronter à la question des responsabilités du christianisme dans l'émergence et le déploiement de la « Grande Mue », et par conséquent dans le saccage de la planète. Or cette interrogation, on le sait, s'est aujourd'hui imposée comme décisive, au centre des réflexions sur les racines historiques de la crise écologique. La contribution de Bernard Charbonneau à ce débat, lucide et prémonitoire, ne peut que s'avérer pour nous infiniment précieuse.

Afin de mesurer les ressorts et les enjeux de l'apport charbonnien à cette problématique, nous envisagerons successivement quatre lieux de son itinéraire biographique et intellectuel : tout d'abord, le scoutisme protestant à l'origine du sentiment de la nature ; ensuite, un dialogue sans fard avec Jacques Ellul ; troisièmement, la critique de l'œuvre de Teilhard de Chardin, comme expression emblématique de l'*húbris* chrétienne ; et enfin, l'examen frontal des racines historiques de la crise écologique.

## I. - LE SCOUTISME PROTESTANT À L'ORIGINE DU SENTIMENT DE LA NATURE

Le premier élément biographique qui explique la récurrence dans l'œuvre de Charbonneau de l'interrogation sur les rapports entre le christianisme et la « Grande Mue », a en quelque sorte valeur de matrice : il s'agit de son expérience du scoutisme protestant. C'est en effet au cours des camps organisés sur le rivage des étangs

des Landes par la troupe des Éclaireurs Unionistes de Bordeaux, que se révèle chez le jeune Bernard Charbonneau, enfant puis adolescent, une sensibilité exacerbée au milieu naturel, à la vie simple et libre dans la forêt et au bord de l'eau (cf. Roy, 1992, p. 71-72 ; Cérézuelle, 2006, p. 14-15). Par le biais du scoutisme protestant, Bernard Charbonneau prend conscience à la fois de ses propres affinités avec la nature, des conditionnements de la vie urbaine, et de la possibilité d'échapper un tant soit peu à leur emprise. Il reconnaîtra plus tard « l'origine chrétienne de (son) amour de la nature et de la liberté » (Charbonneau, 1994, p. 23).

Et cependant, lorsque Bernard Charbonneau ressaisira cette expérience immédiate dans une analyse plus distanciée, il saura déjà discerner le sceau indélébile de l'ambivalence foncière sous lequel est placée l'institution du scoutisme, notamment dans sa version chrétienne. Lorsqu'à vingt-sept ans, en 1937, engagé dans la mouvance personaliste à travers les groupes *Esprit* du Sud-Ouest, il publie dans leur *Journal intérieur* ce fameux article, parfois considéré comme l'acte de naissance de l'écologie politique au sens moderne, et intitulé : « Le sentiment de la nature, force révolutionnaire », il porte sur le scoutisme un regard rétrospectif éminemment critique. Il le rapproche tout d'abord du tourisme : « Le tourisme est à la bourgeoisie ce que le scoutisme est à l'enfance, (...) : une tentative ridicule du bourgeois pour fuir sa propre vie » (Charbonneau, 1937, p. 23) ; une « déviation bourgeoise du sentiment de la nature » (*ibid.*, p. 26). Bernard Charbonneau a en effet saisi l'ambiguïté du scoutisme, qui sert de compensation à l'avancée technicienne, et même d'embrigadement de la jeunesse pour en faire de parfaits citoyens dociles, bons chrétiens, et bien intégrés à une société qui s'édifie contre la nature et la liberté. Mais l'analyse de notre auteur ne s'arrête pas à cette dénonciation, elle la traverse pour discerner un ferment subversif au sein même de l'organisation institutionnelle : le scoutisme a en effet un double caractère, celui d'un projet conservateur des éducateurs adultes, et celui d'un potentiel révolutionnaire semé dans le cœur des enfants. Partant sans doute de sa propre expérience intime, Bernard Charbonneau perçoit donc la possibilité de subvertir de l'intérieur l'institution scoute, en poussant jusqu'à leur terme les conséquences du sentiment de la nature éveillé dans l'âme des jeunes éclaireurs au cours de leurs camps (cf. *ibid.*, p. 29-31). Car ce « sentiment de la nature » est « une manifestation d'anarchisme concret » (*ibid.*, p. 39), vecteur d'une « révolution personaliste » (*ibid.*, p. 35, 43). Et notre auteur de conclure son examen critique par un rapprochement saisissant entre la récupération de la sensibilité naturiste au profit de son contraire, et les aléas de la tradition chrétienne : « Ce n'est pas la première fois qu'une société utilise subtilement les forces qui devaient la briser, souligne-t-il, il suffit de se rappeler l'histoire du christianisme » (*ibid.*, p. 43).

C'est ainsi qu'avec une lucidité précoce inégalée, le tout jeune Bernard Charbonneau reconnaît à la fois ce qu'il doit au christianisme, à travers l'aventure existentielle du scoutisme, et la part de responsabilité qui revient au christianisme dans l'encasernement social et la rupture avec la nature et la liberté, notamment à travers l'institution du scoutisme. Il ne paraît pas excessif d'affirmer que toute l'œuvre de Bernard Charbonneau se trouve déjà en germe dans cette intuition juvénile, qui ne fera que se déployer, se complexifier et se radicaliser. Mais à cette expérience ponctuelle du scoutisme, il faut ajouter un second événement biographique décisif qui se prolongera, pour sa part, tout au long de sa vie adulte : la fidèle amitié avec Jacques Ellul.

## II. - UN DIALOGUE SANS FARD AVEC JACQUES ELLUL

S'il est une amitié intellectuelle, faite d'estime et d'émulation mutuelles, mais aussi de fertilisation réciproque de deux œuvres parallèles, c'est bien celle qui unit pendant plus de soixante ans Jacques Ellul et Bernard Charbonneau. Les deux amis se sont connus au lycée, vers 1927. Jacques Ellul reconnaît sa dette intellectuelle et spirituelle envers Bernard Charbonneau en des termes sans équivoque : « Charbonneau m'a appris à penser et il m'a appris à être un homme libre. (...) Par ailleurs, moi qui étais un pur citoyen, il m'a amené à découvrir la nature » (Chastenet, 1994, p. 92-93). « Il a eu sur moi une influence décisive en orientant ma recherche, ma réflexion, il a en quelque sorte été le déclencheur de toute mon évolution. Sans lui, je pense que je n'aurais pas

fait grand-chose – et en tout cas rien découvert ! » (Ellul, 1981, p. 27). « Bernard a été l'élément décisif dans le développement de ma personnalité comme de ma vie intellectuelle. Homme sans concessions dans tous les domaines, il m'a influencé par son exigence morale, son intransigeance et sa rigueur » (*ibid.*, p. 29). « Sans (lui) je n'existerais pas, c'est l'évidence » (*ibid.*, p. 28). Et Bernard Charbonneau de renchérir : « La rencontre avec Ellul m'a empêché de complètement désespérer ».

Jacques Ellul et Bernard Charbonneau resteront liés toute leur vie dans une communion de pensée (cf. Charbonneau, 1994). Celle-ci se manifestera à la fois par une grande proximité d'idées et par une perpétuelle confrontation. Le compagnonnage de plusieurs décennies conduira chacun des deux amis à entendre et à assumer la pensée critique de l'autre, dans une asymétrie féconde, et à affiner ainsi sa propre pensée. Davantage qu'une pomme de discorde, c'est une vive et néanmoins fructueuse tension qui les opposera au sujet de la foi chrétienne. Bernard Charbonneau se définit comme un agnostique « postchrétien », qui reconnaît la profondeur spirituelle de Jésus, mais ne croit ni à sa divinité, ni à sa naissance miraculeuse, ni à sa résurrection. La finitude de l'homme, composante irréfragable du caractère tragique de son existence, se voyait étayée par l'absence d'espérance au-delà de ce monde. Et devant la trahison du christianisme dont les chrétiens se rendent coupables, Bernard Charbonneau défendra régulièrement des positions que Jacques Ellul qualifiera de violemment antichrétiennes (cf. Ellul, 1981, p. 26, 31) : « À chacune de nos rencontres, témoigne Ellul, j'ai à subir un procès des chrétiens (et pas seulement de l'Église...) » (*ibid.*, p. 27). Face à ces critiques impitoyables, sans concession aucune, qui le remettent en question dans ses convictions les plus assurées, Jacques Ellul se verra acculé à approfondir et à ciseler son propre rapport à la tradition chrétienne, jusqu'à la publication de *La subversion du christianisme* (cf. Ellul, 2001) et *d'Anarchie et christianisme* (cf. Ellul, 1998). Mais il appert à l'évidence que Bernard Charbonneau sera lui aussi contraint d'ajuster ses positions et d'amender ses arguments en fonction des plaidoiries prononcées par son ami.

Parmi les textes signés Bernard Charbonneau, d'une ironie féroce envers la religion, nous n'avons que l'embarras du choix. Dans la série intitulée « Chronique du terrain vague » et publiée par la revue écologiste *La Gueule Ouverte* de 1972 à 1977, notre auteur consacre un article au pouvoir religieux, qu'il associe étroitement à la démesure, au productivisme, et à la justification du développement technologique exponentiel : « La religion, *religio*, cela unit : c'est le meilleur ciment des sociétés. Cela édifie, disait-on, notamment des bâtiments nommés églises. Cette forme d'énergie, solaire ou infernale, la plus virulente qui soit, a édifié ces monuments, prodigieux pour les moyens de l'époque, que sont les pyramides ou les cathédrales, les palais (qui sont en réalité des temples du culte royal) et enfin ces œuvres mirifiques et encore plus gratuites que sont Concorde et le Surgénérateur, dont l'avenir dira s'il est aussi joli que le Parthénon » (Charbonneau, 1977, p. 4). Et Charbonneau de poser en conclusion la question, sur un mode rhétorique : « Peut-il y avoir liberté, affirmation personnelle, sans le scandale – redoublé depuis qu'elle a pris le maquis – du refus de la religion et de l'Église ? » (*ibid.*). Le verdict semble ici sans appel. On peut aisément imaginer, à partir de cet argumentaire, le type de débat qui nourrissait les rencontres entre Ellul et Charbonneau. Mais la polémique devait aussi s'inviter sur le champ de prédilection des deux amis : celui de la liberté.

Dans *Je fus* (cf. Charbonneau, 2000), Bernard Charbonneau distingue la liberté donnée et reçue par les croyants, et la liberté acquise héroïquement par l'homme libre : « Ne nous inquiétons pas. Tous, et chacun, nous avons reçu ce compte en banque ; à tout jamais la liberté nous est donnée, par Dieu ou le Cosmos. La Liberté c'est la Nécessité. La Liberté c'est l'État. Nous pouvons dormir tranquilles, nous avons des casernes et des prisons pour les défendre. Mais quand la liberté est donnée, elle n'est plus à prendre. Nous n'avons plus rien à craindre, et par conséquent rien à faire. Elle se perd quand elle se dilue ainsi dans les choses, au lieu de se concentrer dans le seul foyer où elle puisse s'enflammer : la conscience et la volonté d'un homme. Il faut une liberté mensongère pour anéantir une liberté vivante » (*ibid.*, p. 21). La religion est ainsi présentée par Bernard Charbonneau comme une forme soporifique de résignation, sous couvert de liberté. La tare rédhibitoire de la religion tient en réalité à son penchant irrépressible vers la justification : « En justifiant notre condition d'homme par une religion ou une idéologie, du fini à l'infini, du relatif à l'absolu, de la partie au tout nous supprimons la distance que la pensée doit franchir » (*ibid.*, p. 167). L'homme en tant qu'animal religieux,

est possédé par le démon de la justification, « la nostalgie d'une pensée et d'une vie conformes à quelque justice parfaite » (*ibid.*). La foi chrétienne, « devenue une justification comme une autre » (*ibid.*, p. 177), s'avère être un obstacle à toute pensée personnelle, et ce conformisme spirituel qui consiste à voir en toute chose la volonté divine, conduit au conformisme social, politique, économique et technique : « De même que Zeus portait la barbe à la mode, le Dieu immatériel du Christ a tour à tour porté la couronne du roi, le gibus du grand patron, et il portera demain s'il le faut la casquette du prolétaire, si l'Histoire justifie le communisme » (*ibid.*, p. 179). On saisit toute l'incidence de cette charge polémique sur la rédaction par Jacques Ellul de *La subversion du christianisme*, et notamment des développements sur le christianisme caméléon qui s'adapte et pactise avec chaque régime (cf. Ellul, 2001, p. 191-197). Mais la critique se fait plus incisive, plus personnelle aussi peut-être, si nous osons discerner l'ami fidèle lui-même derrière le pronom « tu » de l'interpellation lorsque Charbonneau écrit : « Tu me dis que Dieu est... As-tu pesé ces deux mots ? Si Dieu est... là, comme le ciel sur ma tête, si vraiment il y a une vie éternelle, alors que t'importent l'univers et ses raisons ! Quel réel ne serait pulvérisé par la réalité suprême ? Quelle vie ne serait libérée dans un irrésistible torrent de joie ? Dieu est... Il suffirait que ces deux mots signifient ce qu'ils disent. Mais la croyance les a rendus quotidiens ; ce n'est qu'une façon de parler comme une autre, le Dieu vivant n'est qu'une figure de rhétorique. De tous les mots, l'absolu est bien le plus vide parce qu'il fut jusqu'ici le plus utilisé. Pendant des siècles le nom du Seigneur fut invoqué en vain, ne nous étonnons pas de son silence » (Charbonneau, 2000, p. 179-180). Ces quelques phrases de Bernard Charbonneau nous projettent, presque par effraction dans l'intimité de son dialogue avec Jacques Ellul, dialogue exigeant, réciproquement critique et d'une fécondité inégalée pour chacune des deux œuvres.

Dans *Finis Terrae* (cf. Charbonneau, 2010), la religion est associée à la science et à ses dérives. La science est en effet née de la foi en un dieu transcendant distingué de la création : « Que serait la Science sans la théologie franciscaine de Roger Bacon, le jansénisme de Pascal et le protestantisme de Newton ? » (*ibid.*, p. 185). Cette science d'origine religieuse n'est pas neutre : mais elle porte le Bien et le Mal à leur plus haut point. La science fait de nous des dieux, mais des dieux sans tête : des dinosaures capables de tout faire sans savoir pourquoi (cf. *ibid.*, p. 188). La science divinisée est d'ailleurs indissociable de la technique, comme l'indique le néologisme de « technoscience » : « Ayant le même esprit, le dieu science et le diable technique ont les mêmes méthodes, et leur parenté est de plus en plus directe. (...) Impossible de dire aujourd'hui où finit la Science et où commence la Technique » (*ibid.*, p. 181-182). Par voie de conséquence, la religion justifie la technique aussi bien que la science issues de son sein.

Dans *Le Jardin de Babylone* (cf. Charbonneau, 2002), Bernard Charbonneau stigmatise l'Église catholique, qu'il accuse de soutenir le productivisme échevelé auprès des agriculteurs, afin de faire oublier ses compromissions avec le pouvoir réactionnaire du Maréchal Pétain : « De même que le mouvement ouvrier est contrôlé par des cadres marxistes, le mouvement paysan l'est par des catholiques, d'autant plus zélés dans leur culte du progrès qu'ils doivent faire oublier l'époque où leur Église prêchait le "retour à la terre". C'est ainsi que parfois ils retardent. Ils suppriment les banquettes et les haies au moment où les Américains, et même les Russes, inquiets des effets redoutables de la grande culture mécanisée, se mettent à labourer en courbes de niveau et à morceler leurs parcelles. Ils coupent les arbres quand les autres en plantent. Ils prônent la monoculture, quand les farmers de la Prairie se mettent à pratiquer l'assolement » (*ibid.*, p. 140). Mais l'Église catholique ne sert pas seulement de caution religieuse au mythe de la modernisation, c'est-à-dire de la liquidation, des campagnes ; elle justifie la prolétarianisation pour les mêmes raisons inavouables : « Traditionnellement à droite, soutenue par les masses rurales où elle recrutait ses paroissiens et ses prêtres, elle avait achevé de se compromettre avec la réaction en adhérant trop hâtivement au pétainisme. La réaction ayant perdu la guerre, il lui fallut donc se dédouaner en jouant comme la bourgeoisie capitaliste la carte de l'industrie et de la ville. Une nouvelle génération d'intellectuels et de militants catholiques travaillèrent à substituer le mythe du Progrès à celui du Pêché. Ils le firent avec d'autant plus d'enthousiasme et d'autant moins d'esprit critique que pour ces réactionnaires repentis, le progressisme était tout neuf. Au gros des prêtres paysans s'opposa, non sans heurts, l'avant-garde des prêtres ouvriers » (*ibid.*, p. 122). Ainsi Bernard Charbonneau analyse-t-il le

conformisme de l'Église catholique en des termes fort peu éloignés de ceux auxquels Jacques Ellul aura recours pour stigmatiser le conformisme protestant : tout faire pour faire oublier sa spécificité.

Les deux amis vont d'ailleurs se rejoindre très rigoureusement dans leur commune critique d'une œuvre théologique particulière, caution religieuse portée au cœur des Trente Glorieuses au progrès technoscientifique : l'œuvre de Teilhard de Chardin.

### III. - TEILHARD DE CHARDIN : L'EXPRESSION EMBLÉMATIQUE DE L'HÚBRIS CHRÉTIENNE

Sous le titre quelque peu provocateur et dépourvu de toute ambiguïté : *Teilhard de Chardin, prophète d'un âge totalitaire* (cf. Charbonneau, 1963), Bernard Charbonneau consacre son premier ouvrage publié à la critique acerbe de la théologie teilhardienne et à une analyse de la concomitance de son succès populaire et du déferlement de l'*húbris* technicienne.

Bernard Charbonneau concède à Teilhard de Chardin d'avoir eu la lucidité d'envisager la « Grande Mue » comme une rupture et une crise, et non pas comme une évolution continue : « Le meilleur de la pensée du P. Teilhard est dans l'expérience de cette crise. Il a senti plus qu'un autre moderne la profondeur de cette mutation où est engagée l'humanité contemporaine » (*ibid.*, p. 34). Mais la concession s'arrête là : « Tel est le constat de départ valable dont le P. Teilhard, emporté par son ardeur, s'est trop vite éloigné. Car, s'il ressent si vivement cette crise, c'est parce que toute crise est insupportable à cet esprit. S'il y a un problème, il doit y avoir une solution » (*ibid.*, p. 35). Le principal grief que Bernard Charbonneau adresse à cette théologie de la Totalité, c'est « sa tendance irrésistible au monisme » (*ibid.*, p. 59), qui sacrifie le multiple et donc la liberté. Une telle orientation revient à consacrer le monde tel qu'il est, puisque Dieu y est partout présent, et à sanctifier le progrès technique : avec des accents kierkegaardien, Bernard Charbonneau stigmatise cette propension à tout qualifier de « chrétien » : « Le substantif n'appartient plus au christianisme, il ne lui reste que le qualificatif » (*ibid.*, p. 86). C'est donc au nom de l'altérité et de la transcendance de Dieu que notre auteur défend la liberté de l'homme, dans un argumentaire qui pourrait sans difficulté être signé de Jacques Ellul : « En abaissant le spirituel au niveau du rationnel et du réel, le système affaiblit le sens de la Vérité. Mais on peut aussi bien dire qu'en élevant artificiellement le réel au niveau du rationnel et du spirituel, le système affaiblit le sens de la réalité » (*ibid.*, p. 105). La tension doit en effet être maintenue entre « réalité » et « Vérité », sous peine de re-sacraliser l'univers, et notamment l'univers technicien.

Aux yeux de Bernard Charbonneau, l'esprit de Teilhard de Chardin est mû par une passion dévorante de l'Absolu, pour Dieu ou pour l'homme en général, alors que l'Évangile nous commande d'aimer notre prochain concret, singulier. Il est de ce fait aisé de pointer les affinités entre cette valorisation du général aux dépens du particulier, des relations longues au détriment des relations courtes, cette démesure théologique, avec l'*húbris* technicienne.

Le sommet de la critique charbonnienne à l'encontre de l'œuvre de Teilhard de Chardin se situe dans la relecture de ses *Carnets* de la guerre de 1914-1918, lorsque sa pensée était à l'état embryonnaire. La guerre en effet le laisse insensible, et ne suscite chez lui aucun cri de révolte ni sentiment de dégoût, puisqu'elle a été voulue par Dieu et imposée par le Cosmos. Elle est même considérée comme l'événement où se manifeste le plus activement l'Évolution. En s'appuyant sur de nombreuses citations, Bernard Charbonneau discerne finalement chez Teilhard de Chardin une pensée indifférente au réel, un intellect tourné vers les idées générales et non vers les situations concrètes, un conformisme spontanément adapté au désordre du monde, et un médiocre souci des personnes et de leurs souffrances (cf. *ibid.*, p. 133-134). Et après avoir relevé le cri d'enthousiasme de Teilhard de Chardin devant l'explosion de la bombe atomique, Bernard Charbonneau s'interroge : « Dans la stratosphère des idées l'homme n'a plus de prochain. Même pas cent mille » (*ibid.*, p. 152).



Finalement, l'œuvre de Teilhard de Chardin apparaît au jugement de Bernard Charbonneau comme la justification de la société totalitaire à laquelle nous mène la « Grande Mue » : « Sous la pression du Progrès, le monde moderne tend irrésistiblement, en dépit et à cause de ses conflits, vers un État mondial qui couvrirait toute la surface de la terre, et qui réglerait en profondeur jusqu'au moindre détail de la vie des hommes, pour organiser méthodiquement la réflexion et l'action de toute l'humanité » (*ibid.*, p. 156). Notre auteur conclut : « Il n'y a qu'un qualificatif pour désigner cette société, c'est celui de totalitaire » (*ibid.*). La pensée teilhardienne sympathise avec tous les régimes centralisés, « d'autant plus que cette coagulation, comme la guerre, entraîne une accélération du progrès technique » (*ibid.*, p. 157). L'idée latente dans le système teilhardien est qu'un monstre prendra alors la relève de l'homme, car celui-ci n'est pas le centre ou le but du psychisme de l'univers. Cette négation radicale de l'homme nous conduit plus loin encore que les pires rêves des régimes totalitaires. Et alors que Günther Anders venait de publier *L'obsolescence de l'homme* (cf. Anders, 2002), sans que les deux auteurs se soient lus mutuellement, Bernard Charbonneau se pose la question : « Comment dépasser le point de vue de l'homme sans cesser d'en être un ? » (Charbonneau, 1963, p. 166).

En conclusion de son livre, Bernard Charbonneau s'interroge sur le succès de l'œuvre de Teilhard de Chardin : sa synthèse se produit juste au moment où la contradiction du christianisme avec le monde moderne devient évidente. Cette justification de l'*húbris* technique vient donc à son heure pour fournir un substrat aux mythes d'une croissance exponentielle. La pensée teilhardienne doit donc son succès au fait qu'elle parvient justement à liquider la contradiction entre le christianisme et l'univers moderne. Bernard Charbonneau indique que le christianisme aurait pu répliquer au défi de la science « par un sens renouvelé de la transcendance ; et à celui d'un monde totalitaire, à la fois par une imagination créatrice de nouvelles formes d'action, et une fidélité qui n'aurait pas reculé devant les inévitables ruptures, et les combats qui en sont la conséquence » (*ibid.*, p. 181). Il convient de relever que Bernard Charbonneau termine son étude sur le totalitarisme teilhardien par la suggestion d'alternatives chrétiennes, dans un sens éminemment positif et quelque peu inattendu. Il importe donc à présent d'examiner l'évaluation charbonnienne du christianisme dans toute son ambivalence, ou plus précisément dans sa vigueur dialectique.

#### IV. - LES RACINES HISTORIQUES DE LA CRISE ÉCOLOGIQUE

Si certaines orientations théologiques à la mode ont su déployer un arsenal de justification à l'endroit des tendances productivistes des Trente Glorieuses, le christianisme en tant que tel peut-il pour autant être accusé d'insignes responsabilités dans le déclenchement de la « Grande Mue » ? On sait que ce débat fait rage depuis la publication, en 1966, du fameux article de Lynn White : « The Historical Roots of Our Ecologic Crisis » (cf. Bourg et Roch, 2010, p. 13-24). Un Colloque organisé en juin 2009 à Lausanne, s'est encore récemment appliqué à proposer de nouvelles relectures de ce document, qui accusait ouvertement la tradition judéo-chrétienne d'être à l'origine du saccage de la planète (cf. *ibid.*). L'enjeu du réquisitoire tournait autour de l'anthropocentrisme sous-jacent et afférent à l'injonction divine, sise au verset 28 du premier chapitre de la Genèse, du « *Dominium terrae* ». Théologiens et philosophes ont donc rivalisé d'arguments pour mieux appréhender ce paradigme de la domination de la terre, soit comme matrice biblique de l'exploitation échevelée des ressources fossiles, soit au contraire comme surinterprétation induite d'un verset tiré de son contexte pour justifier l'émergence du capitalisme et du productivisme à partir de la Renaissance et de l'époque moderne.

Jacques Ellul s'était bien entendu introduit depuis longtemps dans le débat, pour défendre le texte biblique contre ses lectures tardives outrancièrement orientées. Dans son ouvrage intitulé *La Genèse aujourd'hui* (cf. Ellul, 1987, p. 74-76), comme dans ses trois articles consacrés au premier livre de la Bible (cf. Ellul, 1960, p. 107-108 ; 1974, p. 138-141 ; 1983, p. 16-17), et dans ses études bibliques publiées à ce jour en anglais (cf. Ellul, 2010, p. 32-33), Jacques Ellul rappelle que le verset 28 est enchâssé entre le verset 27 (selon lequel l'homme est fait à l'image de Dieu) et le verset 29 (selon lequel Dieu donne à l'homme une nourriture végétalienne). C'est donc le contexte immédiat qui confère au verset 28 et au verbe traduit par « dominer » leur sens exact :

l'homme est appelé à dominer la terre comme Dieu le fait, c'est-à-dire par la parole et l'amour, et non par l'exploitation impitoyable. Plus précisément, l'homme est lieu-tenant de Dieu, celui qui tient lieu, qui représente Dieu sur terre, et doit donc garder et prendre soin de cette planète fragile qui lui est confiée en gérance. Par conséquent, dit Jacques Ellul, « la dévastation du monde, le désastre écologique qui nous guette n'est pas seulement le fait de la croissance du système technique, il est d'abord le fait que l'homme ne croit plus au Dieu créateur, qui est le Dieu de Jésus-Christ. Il n'y a pas eu un long délai entre la proclamation, l'exaltation par des théologiens de l'homme enfin devenu adulte, maître de son destin, sorti de la tutelle divine, majeur etc... et puis la découverte du désastre écologique – c'est que le second suit exactement le premier. Cet homme qui s'est libéré pour soi, qui n'a plus de "Père" n'a pas davantage de Seigneur envers qui répondre et se porter responsable. L'homme déclaré majeur et adulte est avant tout un irresponsable, et il s'est, de ce fait, envers la création, conduit comme tel. Il ne faut pas s'en étonner » (Ellul, 1974, p. 151-152).

Bernard Charbonneau se démarquera de cette apologie unilatérale du corpus biblique, dont l'intention polémique visait au moins autant les théologiens de la mort de Dieu que les chantres agnostiques ou athées du progrès scientifique et technique. Sa contribution au débat sur les responsabilités chrétiennes dans la crise écologique s'avère davantage nuancée, et éminemment dialectique. Elle est à l'évidence l'expression directe de ses combats intérieurs avec et contre l'héritage chrétien qu'il porte en lui-même. De ce fait, l'apport de Bernard Charbonneau s'impose par son originalité et son insigne perspicacité : selon notre auteur, la responsabilité du christianisme dans les désastres environnementaux induits par la Grande Mue s'avère ambivalente ; à l'instar de l'antique *pharmakon* grec, la foi chrétienne constitue à la fois la poison et l'antidote. Le désenchantement du monde et la profanation des lieux sacrés peuvent être considérés comme des effets plus ou moins directs de l'injonction du « *Dominium Terrae* » du premier chapitre de la Genèse, et cependant l'héritage biblique s'avère être le seul vecteur crédible et efficace de résistance à la destruction totale du vaisseau planétaire.

Dès les premières pages du *Jardin de Babylone*, Bernard Charbonneau rappelait déjà qu'avec la Genèse, la cosmos a cessé d'être Dieu en devenant la création d'une personne divine : les forces de la nature se trouvent profanées, désenchantées (cf. Charbonneau, 2002, p. 18-19) : « Ainsi la création chrétienne est une des sources cachées de l'idée et du sentiment de la nature. Entre la nature et l'homme, elle établit un rapport vivant, parce que paradoxal et ambigu. Comme Dieu dont il est l'image, l'homme est distingué de la création. Il n'est plus en elle, et elle n'est plus en lui, mais placée devant sa conscience : privée d'âme, elle est devant le sujet comme un objet. Dans une certaine mesure, il peut agir sur elle et la transformer à sa guise : son rapport avec elle n'est plus de soumission, mais de combat » (*ibid.*, p. 20). Mais l'ambivalence déjà relevée émerge à nouveau au sein même de la tradition chrétienne. Car « la création est devenue la nature. En effet, à mesure que l'homme se distingue du cosmos, il éprouve le besoin de s'y réintégrer. À mesure que la connaissance et la maîtrise des choses progressent, s'éveille la nostalgie du temps où elles avaient une dimension magique » (*ibid.*, p. 21). Et l'ambivalence se précise avec l'affirmation du sujet : « De même que le Dieu personnel est l'auteur de la création, l'individu moderne est celui de la nature : ce n'est pas pour rien que son inventeur le plus notable est le protestant Rousseau. Parce que l'Éden était perdu, il fallait bien le retrouver. Comme l'individu ne pouvait pas maîtriser ses passions, échapper à la chute, il lui fallait bien répliquer que l'état originel était l'état de nature – d'innocence. L'homme bon et rationnel de Rousseau a été inventé par un pécheur calviniste. En débarrassant la foi chrétienne de ses signes de contradictions : le mal, le Dieu personnel et incarné, le vicaire savoyard tente de réintégrer Dieu dans le cosmos, mais il est trop tard » (*ibid.*). Et notre auteur de pousser à son terme la contradiction : « Ainsi l'amour et la haine de la nature ont pu se développer parallèlement dans le cœur de l'individu moderne. Aussi, sous prétexte de la libérer, accepte-t-il de la détruire. (...) La nature n'est plus sacrée, mais alors elle n'est plus respectée. (...) L'homme qui se perdait autrefois en se confondant avec la nature risque aujourd'hui de se détruire en niant le rapport qui l'unit à elle » (*ibid.*, p. 23).

La dialectique se structure plus nettement dans *Le feu vert* : Bernard Charbonneau montre que la foi chrétienne a joué et joue encore, même inconsciemment, un rôle déterminant dans le mouvement écologique, comme dans le développement qu'il combat ; et la contradiction ne peut être dépassée que si elle est

reconnue et endurée (cf. Charbonneau, 2009, p. 79). Notre auteur relève l'ambiguïté redoutable du christianisme dans bien des domaines (cf. *ibid.*, p. 83-84). Le progrès scientifique et technique est inséparable de la foi chrétienne évangélique (cf. *ibid.*, p. 87), et les Églises seraient bien inspirées de s'éveiller à « leur responsabilité dans un progrès déchaîné par l'ambiguïté du christianisme » (*ibid.*, p. 87). Bernard Charbonneau précise alors la nature de cette ambiguïté : « Cette liberté de l'homme qui menace de le détruire avec sa terre contient son antidote. C'est dans les sociétés mêmes où la science et l'individualisme issus du christianisme se sont le plus développés que le sentiment de la nature puis le mouvement écologique ont pris naissance. Ce n'est pas par hasard que Rousseau est fils de la Rome calviniste » (*ibid.*, p. 87-88). Ainsi, à la condition d'aller jusqu'au bout, « la foi chrétienne répond aux questions qu'elle pose. Bien plus que la création, l'incarnation rend paradoxalement toute leur importance spirituelle à la matière et au corps. Et la foi seule pourra imposer l'ascèse qui tient compte de leurs limites dans tous les domaines » (*ibid.*, p. 89).

La pensée dialectique de Bernard Charbonneau au sujet des rapports entre tradition chrétienne et crise écologique atteint son acmé dans un article tardif, publié dans la revue protestante de sensibilité barthienne *Foi et Vie* (dirigée par Jacques Ellul) en 1988, sous le titre : « Quel avenir pour quelle écologie ? » Après avoir rappelé que l'Occident post-chrétien était à la fois le responsable du développement sauvage qui ravage la terre et l'inventeur de l'écologie scientifique (« la même société qui détruit avec le bison l'Indien, pleure sur sa disparition » : Charbonneau, 1988, p. 131), Bernard Charbonneau affûte son argumentation : « Le christianisme a contribué à libérer l'homme et la nature, en la profanant il a déchaîné la volonté de connaissance et de puissance dans l'Occident post-chrétien ; et c'est là que la "modernité" s'est développée. Mais aussi sa critique. On peut opposer que si selon la tradition chrétienne l'homme est le maître de la terre, il n'en est pas le créateur. Et un souverain digne de son nom ne ravage pas son royaume, et se préoccupe de le transmettre au moins intacte à sa descendance. Surtout la tradition chrétienne est formelle pour ce qui est de condamner l'obsession de connaître et d'exploiter. La volonté de puissance, comme pour d'autres grandes religions, est tenue pour maléfique et destructrice, le dénuement, le refus de la puissance et de la richesse, la pauvreté pour salvateurs. N'oublions pas que dans l'Évangile c'est la beauté fragile du lys des champs qui est offerte en modèle à l'homme. Le christianisme est à la fois responsable de la dévastation de la nature à l'Ouest et à l'Est, et porteur de la seule force qui puisse y mettre fin, à la fois poison et contre poison. La découverte et la protection de la nature sont nées dans des pays protestants. Au point où nous en sommes, le mal étant largement fait, plus question de revenir en arrière ; ce n'est plus en deçà mais au-delà que se trouve l'issue. Non dans un retour à la nature mais dans son antithèse : un surplus de conscience » (*ibid.*, p. 133).

C'est ainsi qu'à l'aune de sa propre expérience subjective, Bernard Charbonneau se déprend de toute posture unilatérale et péremptoire. Car sa prise de position, au moins autant existentielle qu'analytique, est le fruit de son propre rapport personnel au christianisme, toujours lié pour le pire comme pour le meilleur à son propre rapport à la nature et à la liberté. Depuis les camps scouts de sa jeunesse jusqu'au questionnement incisif de la réception enthousiaste de l'œuvre de Teilhard de Chardin en milieu croyant et incroyant, en passant par le long compagnonnage fidèle et exigeant avec Jacques Ellul, l'agnostique post-chrétien qu'est Bernard Charbonneau construit sa pensée comme tout sauf indifférente aux questions religieuses. Ce qui le conduit à reconnaître que le productivisme comme l'écologie sont tous deux issus de la matrice chrétienne. Or, paradoxe suprême, cette position rejoint et thématise, peut-être à l'insu de Charbonneau, une intuition énoncée à mi-mots par Lynn White lui-même dans son fameux article, trop souvent lu de manière unilatéralement antichrétien : l'historien américain mentionnait en effet une vision chrétienne alternative au productivisme de la relation de l'homme avec la nature, à travers la figure de saint François d'Assise, qu'il n'hésitait pas à proposer, en conclusion, comme saint patron pour les écologistes. Bernard Charbonneau ne fait que problématiser cette ambivalence foncière à la tradition chrétienne, susceptible aussi bien de subversion que de subversion de la subversion, ou pour le dire avec les mots de Hölderlin, susceptible de confirmer que « là où il y a danger, là aussi croît ce qui sauve ».

## BIBLIOGRAPHIE

- ANDERS, G. (2002) *L'obsolescence de l'homme. Sur l'âme à l'époque de la deuxième révolution industrielle* (1956), Paris, Éditions de l'Encyclopédie des Nuisances / Éditions Ivrea, 364 p.
- BOURG, D. ; ROCH, P. dir. (2010) *Crise écologique, crise des valeurs ? Défis pour l'anthropologie et la spiritualité*, Genève, Labor et Fides, 334 p.
- CÉRÉZUELLE, D. (2006) *Écologie et liberté. Bernard Charbonneau, précurseur de l'écologie politique*, Lyon, Paragon / Vs (coll. L'après-développement), 202 p.
- CHARBONNEAU, B. (1937) « Le sentiment de la nature, force révolutionnaire », *Journal intérieur des groupes personalistes du Sud-Ouest*, juin 1937, p. 1-53.
- CHARBONNEAU, B. (1963) *Teilhard de Chardin, prophète d'un âge totalitaire*, Paris, Denoël, 222 p.
- CHARBONNEAU, B. (1988) « Quel avenir pour quelle écologie ? », *Foi et Vie*, vol. LXXXVII, n°3-4, juillet 1988, p. 129-138.
- CHARBONNEAU, B. (1994) « Unis par une pensée commune », *Foi et Vie*, vol. XCIII, n°5-6, décembre 1994, pp. 19-22.
- CHARBONNEAU, B. (2000) *Je fus. Essai sur la liberté*, Bordeaux, Opales, 240 p.
- CHARBONNEAU, B. (2002) *Le Jardin de Babylone (1969)*, Paris, Éditions de l'Encyclopédie des Nuisances, 266 p.
- CHARBONNEAU, B. (2009) *Le Feu vert. Autocritique du mouvement écologique*, Lyon, Paragon / Vs (coll. L'après-développement), 222 p.
- CHARBONNEAU, B. (2010) *Finis Terrae*, La Bache, À plus d'un titre éditions (coll. La ligne d'horizon), 292 p.
- CHASTENET, P. (1994) *Entretiens avec Jacques Ellul*, Paris, La Table Ronde, 210 p.
- ELLUL, J. (1960) « La technique et les premiers chapitres de la Genèse », *Foi et Vie*, vol. 59, n°2, mars – avril 1960, p. 97-113.
- ELLUL, J. (1974) « Le rapport de l'homme à la Création selon la Bible », *Foi et Vie*, vol. 75, n°5-6, décembre 1974, p. 137-155.
- ELLUL, J. (1981) *À temps et à contretemps. Entretiens avec Madeleine Garrigou-Lagrange*, Paris, Le Centurion, 212 p.
- ELLUL, J. (1983) « La responsabilité du christianisme dans la nature et la liberté », *Combat Nature*, n°54, janvier - février 1983, p. 16-17.
- ELLUL, J. (1987) *La Genèse aujourd'hui*, Nantes, Éditions de l'AREFPPI, 224 p.
- ELLUL, J. (1998) *Anarchie et christianisme*, Paris, La Table Ronde (coll. La petite Vermillon), 164 p.
- ELLUL, J. (2001) *La subversion du christianisme*, Paris, La Table Ronde (coll. La petite Vermillon), 330 p.
- ELLUL, J. (2010), *On Freedom, Love, and Power*. Compiled, edited and translated by Willem H. Vanderburg, Toronto, University of Toronto Press, 248 p.
- ROY, C. (1992) « Aux sources de l'écologie politique : le personalisme "gascon" de Bernard Charbonneau et Jacques Ellul », *Canadian Journal of History / Annales canadiennes d'histoire*, XXVII, April / avril 1992, pp. 67-100.

# BERNARD CHARBONNEAU DEVANT SES ÉLÈVES

*Michel PAPY*

---

Maître de conférence retraité, Université de Pau et des Pays de l'Adour

Les remarques qui suivent sont le résultat d'une enquête menée auprès des anciens élèves de l'Ecole normale d'instituteurs de Lescar, où Bernard Charbonneau a enseigné l'histoire et la géographie pendant un quart de siècle après la Seconde guerre mondiale jusqu'à sa retraite. Bernard Charbonneau a mené une vie de penseur de son temps en marge des institutions qui auraient pu faciliter la diffusion de ses idées, alors même qu'il jugeait avoir un message à transmettre. Il a délibérément choisi de se cantonner dans une activité professionnelle modeste devant des élèves d'origine plus humble que ceux qui à l'époque fréquentaient les lycées, où il aurait pu prétendre enseigner de par son statut d'agrégé, sans parler de l'université de laquelle ses travaux auraient pu lui ouvrir les portes. On peut expliquer ce choix par le souci d'avoir davantage de temps à consacrer à son oeuvre. Il est possible également qu'à la source de cette modestie professionnelle ait été une sorte d'orgueil intellectuel, la volonté que son oeuvre soit connue par ses qualités propres, non par une renommée qui aurait des causes extérieures. L'idée qui a présidé à cette enquête est d'observer Charbonneau dans ce processus de marginalisation. L'un des rares biais, peut-être le seul possible à l'heure actuelle, par lequel cette question pouvait être abordée, était de repérer l'image qu'ont gardée de lui ceux qui avaient suivi ses cours.

J'ai été aidé dans ce travail par Gérard Guichemerre, lui-même ancien élève de Bernard Charbonneau, ainsi que par la Fédération des œuvres laïques et l'Association des anciens élèves de l'E.N. de Lescar, grâce auxquelles j'ai pu prendre contact avec d'anciens normaliens. Une grille de lecture avait été élaborée, que le plan de cet exposé suit plus ou moins, mais les entretiens ont été très libres, permettant des divagations fort intéressantes. J'ai eu deux entretiens collectifs, de nombreux entretiens individuels et six témoignages écrits ; en tout 33 personnes ont été touchées. J'aurais pu aisément en voir d'autres, cela n'a pas paru indispensable.

Dans ce genre d'enquête ceux qui acceptent de témoigner n'ont en général que de bons souvenirs, cela biaise les conclusions car les impressions très favorables l'emportent très largement, en quantité comme en qualité (tant est grand l'enthousiasme que Bernard Charbonneau a suscité). J'ai réussi à « extorquer » quelques confidences à d'anciens normaliens, qui avaient dans un premier temps refusé de parler, ayant gardé une mauvaise impression de Charbonneau voire pour certains de leurs années à l'Ecole normale, pour les raisons les plus variées. A comparer les dires des uns et des autres, on en vient à se demander si c'est bien de la même personne qu'ils parlent ; on sait que les témoignages reflètent plus le témoin que l'objet du discours. Aussi bien ne s'agit-il en rien de quantifier les jugements positifs et les négatifs, pas plus que de rédiger une hagiographie. L'intérêt des anecdotes est qu'elles sont pour la plupart étrangères à ce genre de considérations ; elles n'en sont que plus riches d'enseignements. Il se fait que le personnage de Bernard Charbonneau alimentait des

racontars, que l'on se répétait d'une génération à l'autre. Tous les témoins sans exception ont raconté que dès leur entrée à l' E.N. les anciens leur transmettaient ce qu'on peut appeler la « légende Charbonneau », ou plus tôt la « légende Bégnat », car c'est sous ce nom qu'il était couramment désigné.

Il fut souvent délicat de faire la différence dans les témoignages entre l'image que les anciens élèves avaient de Charbonneau durant leur scolarité et ce qu'ils en ont appris par la suite, qui se mêle aux impressions premières. Entre leur passage à l' E.N. et aujourd'hui il s'est déroulé un demi-siècle ou bien davantage ; eux-mêmes sont très conscients du décalage. Je reviendrai sur ce point.

## I. - L'ECOLE NORMALE ET SES ÉLÈVES

Aux dires des anciens élèves, l' Ecole normale de garçons de Lescar était un établissement complètement hors normes, non pas de par son statut d'établissement disciplinaire où étaient envoyés, à côté de ceux qui avaient été reçus au concours d'entrée dans les Basses-Pyrénées, des normaliens difficiles, mais du fait de son directeur, Raymond Bertoul, dont tous ont gardé un souvenir ébloui, tant il en avait fait un espace de liberté par la confiance de principe qu'il accordait aux jeunes. Sur lui aussi les anecdotes abondent. Il paraît évident que ce fut une chance pour Charbonneau de tomber sur un directeur de cette trempe, et que cela n'est pas pour rien dans le ton qu'il put lui-même adopter dans son enseignement ; il ne rencontra nul obstacle de la part de la direction, mais au contraire une compréhension rare.

Quant aux élèves, ils se décrivent eux-mêmes rétrospectivement de manière abrupte : « on était cons », « nous étions des morpions », « les normaliens, c'était spécial, c'étaient des hommes du terroir, pas des citadins ; la crème, c'était les fils d'instit », « c'est vrai qu'on était des adolescents boutonueux, pas toujours très fins ; les quelques intellectuels appelés par dérision les « pelos ». « présence très forte du rugby, et surtout de ma troisième mi-temps. Il fallait être bon en sport ; un élève efféminé souffrait, ceux-là ne veulent pas parler de l' E.N. » : « je connais quelqu'un qui n'a pas supporté ». A ce tableau s'ajoutent des souvenirs de bizutage, évoqué seulement par ceux qui n'ont pas aimé. Voilà les auditeurs choisis par Bernard Charbonneau pour son enseignement.

## II. - PREMIÈRE APPROCHE DE CHARBONNEAU PAR LES APPARENCES

« Le premier cours, j'ai cru que j'avais un clown en face de moi, il faisait un tas de gestes, je n'ai pas écouté ». Le premier contact marquait assez les normaliens pour être ancré dans leur mémoire, d'autant que dès le premier jour les nouveaux étaient mis au parfum par les anciens. « Très petit, un drôle de visage très marqué, de grosses lunettes. Première réaction de la promo ; c'est pas possible, qu'est-ce qui nous a foutu un prof comme ça ; on se retenait de rire », « 40 kg tout mouillé, et de gros croquenots », « astiffé comme un as de pique ». Il est clair que les anciens prennent plaisir à l'évoquer, même à 50 ans d'intervalle, et trouvent spontanément des expressions bien enlevées. Ceux qui l'ont apprécié lui accordent « des yeux pétillants de malice », pour d'autres cependant « il marchait de façon mécanique ». « Son éternel imperméable, sa cravate, parfois sa double cravate, ses chaussettes disparates, par-dessus le pantalon, pour faire du vélo », car il arrivait en vélo, (« on ne risquait pas de le lui piquer »), plus tard en mobylette.

Une mobylette que, paraît-il, il ne savait pas arrêter, un élève s'en chargeait. La description se précise parfois : « Il venait en bicyclette de Laroin ; j'arrivais moi aussi en bicyclette ; un jour je le suivis. Il avait une sacoche en cuir verte posée sur le porte-bagage ; pas attachée, elle tombait tous les 10 mètres, il s'arrêtait, il la ramassait, c'était exprès sûrement, c'était un malin ». Ici apparaît un thème récurrent, exprimé ainsi : « il était un peu dans la lune, mais il cultivait ». Le plus étonnant est que cette supposition est faite par tous les interviewés sans exception, elle fait à l'évidence partie intégrante du personnage ; il est souligné notamment par les admirateurs de Charbonneau. Ce jeu avec lui-même se retrouve apparemment dans diverses circonstances, comme le port d'une double cravate au moins une fois dans l'année. « la double cravate, un béret sur la tête, un béret à la

main, il provoquait ». Bernard Charbonneau est décrit comme maître de son apparence ; ce point me paraît important. Une apparence qui peut tromper, ainsi, « la première fois que je m'aperçus qu'il avait un fils, j'ai été surpris qu'il ait été marié avec des enfants, ce n'est pas du tout l'image qu'il présentait ». Il suscitait assez la curiosité pour qu'on aille au besoin en savoir davantage sur sa vie intime : « A Lescar, on prenait la bicyclette et on allait voir sa maison à Laroin, sans y entrer, en se cachant. ». Il fallait absolument qu'une telle marginalité soit reconnue à l'extérieur de l'école : on raconte qu'un jour où il pêchait, il s'était fait « gauler » par les gendarmes, qui le trouvaient bizarre et ne l'avaient pas cru quand il avait décliné son identité ; il avait fallu que le directeur contacté par téléphone confirme. On est un peu là comme devant un récit mythologique ; comme tout récit de ce type il en existe différentes variantes. « Cette histoire circulait » m'a-t-on dit ; de fait, elle m'a été dite par presque tous mes interlocuteurs, et toujours présentée comme une histoire qui circulait, puisque personne n'a pu en être témoin direct. L'essentiel est que cela paraissait vraisemblable.

### III. - BERNARD CHARBONNEAU EN COURS

« Dès qu'on arrivait en première année, les anciens disaient : il va sortir des vanes, vous rigolez fort, sinon il n'est pas content. Même depuis le bistrot à 200 mètres de l' E.N. On entendait le bruit. On tapait du pied, on tapait sur la table pendant dix secondes. Cinq minutes après, il en sortait une autre. La tradition était bien ancrée dès le premier jour ». A l'évidence ses cours se déroulaient selon des traditions bien établies, et surtout établies par Charbonneau lui-même. Le jeu faisait partie des traditions, car c'est bien de jeu dont il s'agit, le terme est régulièrement employé. Soit dit en passant, le souvenir des ces chahuts illustre un des changements dus au temps écoulé entre les faits et leur rappel, celui du vocabulaire : les personnes interrogées parlent de vanes et de chahut, ou de bordel, voire de bronca, terme très actuel ; un seul a employé les mots qu'il déclare être ceux de l'époque, « burnes » au lieu de vanes, et « gueuleps » au lieu de bordel ; leur caractère précis et, pourrait-on dire, spécialisé donne à penser que c'était réellement les mots utilisés. C'est là un exemple parmi d'autres des modifications, toutes subtiles, dans le travail de la mémoire. Pour en revenir à Charbonneau, l'impression de maîtrise qu'il a laissée est très nette. « Il faut dire que les cours d'histoire à nos âges c'était rébarbatif. On était plutôt à l'affût de ses blagues ». « Quand il sentait que la fatigue arrivait, il sortait une vanne monstrueuse ; là on avait droit à un chahut phénoménal. Il rétablissait le silence avec deux doigts ; s'il était en forme, il en faisait une seconde ». « Il organisait le bordel quand il voulait ; c'est le seul prof que j'ai vu faire comme ça. Il était très très respecté ». « Dès qu'il reprenait la parole, ça s'arrêtait ». « On savait quand il allait sortir une blague, il sortait les mêmes d'une année sur l'autre, on riait avant, il disait : attendez que je la sorte. Il y avait de la complicité ». Le même témoin ajoute cependant « Il se vexait quand on ne réagissait pas ». Un autre déclare à propos des chahuts « Cela m'a toujours choqué, même quand je voyais qu'il était content ». Pourtant il contrôlait la situation, ainsi, « quand en 62 le nombre d'élèves augmenta à cause des rapatriés d'Algérie, il ne toléra plus de notre part que des manifestations mesurées ». D'ailleurs en règle générale, « quand il parlait, c'était le silence ».

Il avait un don de conteur unanimement reconnu. Sur un mode plus ou moins critique, cela donne :

« Il jouait, il faisait le pitre ». Mais c'est plutôt l'admiration qui pointe : « Il vivait ses cours intensément, théâtralement souvent », ainsi, anecdote souvent racontée, quand il évoquait les personnages 'Alexandre ou de Pierre le Grand, « 2 mètres 03 et il se passait la main à mi-poitrine. Hilarité. » Il mimait « à la perfection » le travail de l'ouvrier à la chaîne de montage à la manière du Charlot des « Temps modernes ».

La plaisanterie pouvait être très classique, ainsi à propos des abattoirs de Chicago, « Un ouvrier tombe dans la chaîne, on ne l'arrête pas pour ça », avec la variante suivante : « un député tombe dans la chaîne, on fait marche arrière, et le député ressort entier ». Il mimait l'entrevue célèbre entre Napoléon et Pie VII (« commédiant ! tragediant ! ». « Il faisait vivre les personnages ». En géographie aussi le récit l'emportait prenant la place des photos : « On voyait le pays dont il parlait, c'était bien plus impressionnant que des photos ». L'humour venait relayer le spectacle, par exemple « La Chine s'appelle l'empire du milieu, parce qu'ils ont remarqué que les autres pays sont situés autour ». Il avait aussi le goût de la formule, ainsi « dans les pays du

sud-est asiatique, ils pratiquent l'assolement carpe-canard ». Ses cours étaient marqués par un grand contraste entre ces parenthèses-là et le reste qui était ce qu'il y a de plus classique. Sur ce sujet, le ton des témoignages diffère beaucoup selon l'intérêt éprouvé pour les matières enseignées. Le résultat peut être brutal : « Moi, je n'allais presque jamais à ses cours, certains n'y allaient pas du tout ». Ce qui n'était possible que par l'extrême liberté que le directeur de l' E.N. laissait délibérément aux élèves pour les aider à faire l'apprentissage de la liberté, et aide à comprendre la marge de manoeuvre dont disposait un professeur hors norme tel que Charbonneau. Le contraste entre les deux faces de ses cours autant que les centres d'intérêt variés des élèves explique le contraste des impressions laissées, où voisinent les déclarations suivantes : « comme prof, il débitait ses cours ; pas très pédagogue, il allait à toute vitesse,, si on ne comprenait pas, tant pis ; ça me passait par-dessus la tête », mais aussi « ses cours étaient très vivants » ou encore « il vivait ses cours intensément ». Certains expliquent ainsi la situation : « dans la promo, on était trois ou quatre que l'histoire intéressait. Les autres ? Ils suivaient le cours mais ne le perturbaient pas ». L'un de ceux que l'histoire et la géographie passionnaient porte ce diagnostic qui semble une bonne analyse : « C'étaient des cours d'avant 68. Il circulait sans arrêt, n'arrêtait pas de parler. Grand comédien, mais aucun dialogue. Ce petit bonhomme marchait à grands pas. Ses cours étaient très clairs, extrêmement construits, mais il ne disait jamais grand I, grand II, grand III, il nous laissait les mettre. Il écrivait seulement les mots qu'on ne connaissait pas. C'est avec lui et avec lui seulement qu'on a appris à prendre des notes. D'ailleurs il notait les cahiers, la façon de prendre des notes. », ce qui n'empêche un ancien normalien de déclarer : « On buvait ses paroles, je n'ai jamais pris de notes ». En somme, il laissait les élèves se débrouiller : « Son rythme de parole était normal, c'était crevant de le suivre, il sortait alors une ou deux vannes et réattaquait aussitôt ». « Ses cours étaient débités, il ne revenait pas sur ce qu'il avait dit et on ne lui posait pas de question ». Il utilisait continuellement le tableau noir ; « je n'ai jamais vu un prof se servir autant du tableau : les croquis, les plans, les coupes. », et là aussi, c'était un spectacle. « On s'arrangeait pour mettre devant le tableau de tout petits bouts de craie ; il s'en mettait sur les doigts, et comme il se remontait sans arrêt ses lunettes avec les doigts, à la fin du cours il avait le pif plein de craie de toutes les couleurs ». Quant à la qualité de ses cartes, il paraît bien difficile de s'en faire aujourd'hui une idée. Voici en effet ce que donnent les souvenirs des uns et des autres. D'un côté, « pour moi qui dessinait si bien, ses cartes de géo étaient effarantes, on ne pouvait rien reconnaître, c'était approximatif, ou poétique ou ubuesque ; un prof de géo qui faisait des cartes comme ça, j'étais ahuri » ; et de l'autre « Il était très doué pour dessiner les cartes de géo de mémoire à main levée ; quand on comparait avec un atlas, on ne voyait pas de différence ». On peut sans doute s'expliquer ces contradictions par le fait qu'il surchargeait le tableau et qu'il allait très vite « il faisait des cartes, des schémas au tableau vite effacés ». « il faisait en deux temps trois mouvements des cartes de tous les pays, tous les noms incurvés par le bas car il commençait très haut ». « les villes, une grande croix, la carte de la Ruhr, ça dépassait du tableau ». Comme il ajoutait les noms au fur et à mesure là où il restait de la place, on comprend le désarroi des élèves lents ou peu motivés. Ce sont à vrai dire là défauts classiques de la part des enseignants ; dans le cas de Charbonneau ils n'ont laissé de trace que du fait de son usage constant du tableau. « Il écrivait n'importe où sur le tableau, c'était à photographier à la fin du cours ».

Dans la « légende Charbonneau » il est encore un trait qui a marqué tous ses élèves : l'usage de fiches de bristol, tachées de crasse, de graisse et de craie. Une anecdote pour introduire la question : « Un jour, une seule fois en trois ans, on l'appelle au téléphone, il sort en laissant ses affaires. On se précipite sur ses fiches, il y avait presque uniquement les blagues qu'il sortait. ». « Il faisait tous ses cours avec une toute petite fiche qu'il tenait souvent à l'envers, technique immuable ; il avait un côté provocateur, comme quand il tenait ses fiches à l'envers pendant tout le cours. Pour moi il le faisait exprès ». Cet usage ou plutôt ce nonusage de ses fiches est un sujet d'admiration. « Il avait une fiche à la main, il lisait sur la fiche, et au vu et au su de tout le monde, il la retournait et elle était blanche ». Avec une vive conscience de leurs propres ignorances comme de leur manque de curiosité, les anciens normaliens ne cachent pas l'étonnement qui était le leur devant le savoir qu'ils jugeaient encyclopédique de leur professeur. « Remarquable d'aisance, il dominait tout ça ». « Pour moi, il a été admirable. J'avais déjà l'amour de l'histoire, mais avec lui ç'a été le summum. D'abord son érudition incroyable. Il faut voir le contenu de ses cours, la richesse de ses connaissances ; c'est incroyable ce qu'un



homme peut emmagasiner ; ça devait demander un travail énorme. ». « Je ne sais pas comment on avait appris qu'il était agrégé. On savait qu'il avait un grade que les autres n'avaient pas. ». Certains se rappellent qu'il disait lui-même qu'il était agrégé : « Bernard Charbonneau a été très jeune agrégé et aimait bien nous le dire ; il nous le disait souvent. » Il est même possible qu'il en ait tiré quelque fierté, car d'anciens collègues disent avec une certaine amertume que dans la salle des professeurs il ne parlait qu'aux deux autres agrégés de l' E.N.

#### IV. - LE CONTENU DE SON ENSEIGNEMENT

Alors que dans la forme son enseignement alliait le classicisme et l'incongru, le contenu en était rigoureusement conforme aux programmes. « Il faisait le programme, pas de problème, et l'heure de cours, c'était une heure de cours sans désespérer. On ne peut pas en dire autant de tous les profs de l' E.N. ». De même en ce qui concerne les compositions, « il donnait des sujets à l'ancienne, c'est-à-dire des morceaux de cours, pas comme aujourd'hui où on donne des sujets sur lesquels même avec les livres on n'est pas sûr de réussir. ». Un ancien normalien déclare : « Je ne me souviens pas qu'il parlait de l'actualité. Il restait dans ses clous, du moins à mon souvenir. ». En revanche, sur la façon dont il traitait le programme, les témoignages se contredisent, tant la réception diffère selon les auditeurs. Ainsi pour les uns il préférait nettement l'histoire, pour d'autres c'était la géographie. En histoire, pour l'un, « il se bornait juste à ce qu'il fallait de l'histoire événementielle pour faire chronologique ; plus que d'anecdotes, je peux dire qu'il élaborait sous nos yeux une réflexion. ». Pour tel autre, tout aussi admiratif que le précédent, « il replaçait les hommes, plus que les grands événements. Il faisait vivre les présidents de la III<sup>e</sup> République, et les présidents du Conseil. » suit l'anecdote célèbre de la mort de Félix Faure : « Monsieur le Président a-t-il encore sa connaissance ? Non, elle vient de partir par la porte de derrière. ». Il semble bien qu'il ait effectivement soigné le détail anecdotique, soit par souci de maintenir un minimum d'attention auprès d'un auditoire plus préoccupé d'histoires au pluriel que d'Histoire au singulier et avec une majuscule, soit par réel intérêt personnel, ce que je n'exclus pas, car l'attention aux grands évolutions sur la longue durée passe par des détails qui ne paraissent secondaires qu'à un regard lointain et distrait. Il me semble que Bernard Charbonneau en était conscient. En somme les anecdotes qu'il racontait sont aussi suggestives que celles qui circulaient à son sujet. Quelques idées générales émergeaient-elles ? Apparemment et malgré son goût pour les anecdotes qui amenaient l'attention des élèves sur les grands de ce monde, « on devinait qu'il avait beaucoup plus de tendresse pour les oubliés de l'histoire que pour les héros. Son ironie sur certains faits historiques ne nous laissait aucun doute. » Parmi les oubliés de l'histoire il comptait aussi les hommes du cru : « C'est lui qui nous a initiés à l'histoire locale, qui ne faisait pas partie des programmes officiels. Par exemple il nous disait : nous n'avons rien à voir avec les Gaulois. Il nous disait que le pouvoir de Louis XIV était très limité par les droits des provinces ; ce pouvoir était plus théorique que réel. Par exemple pour vous, X. {il s'adressait à un élève originaire de la vallée d'Aspe} , la Révolution a été un retour en arrière ; pour moi c'était une révélation. ». En géographie « il avait un don assez extraordinaire de développer les exemples régionaux. ».

Tous jugent ses cours ardues et brillants voire éblouissants ; ces termes reviennent souvent. « remarquable d'aisance, il dominait tout ça. », ou encore « il faisait un cours à nous faire rêver, super fort ». Mais il est clair que ces jugements n'ont pas le même sens selon les anciens élèves. Les uns admirent surtout l'érudition, la masse et la précision des données. « Sur l'économie des Etats-Unis, je me souviens, il sortait des chiffres en cascade. ». « Bernard Charbonneau était un pacifiste forcené, mais je n'ai jamais vu quelqu'un expliquer les grandes batailles et les grandes campagnes avec autant de précision que lui. Austerlitz était décortiqué en dix minutes, tout cela détaillé au tableau? Waterloo idem. ». « On m'a dit qu'un jour devant un inspecteur, il faisait un cours de géographie sur Paris, il a sorti le nombre de kms de fils de téléphone. ». On remarquera tout de même que ce dernier cas relève de la légende charbonnienne puisque c'est un on-dit, qu'il appartient au domaine de l'épopée (nous sommes en présence d'un inspecteur), et qu'on peut y voir surtout une manifestation d'humour de la part de Charbonneau ; je vais y revenir, mais il n'empêche que l'exemple choisi est quantitatif et que les élèves avaient vraisemblablement été marqués par les données quantitatives

contenues dans les cours. Reste à savoir ce que cela que signifiait aux yeux de Charbonneau. Or là-dessus nombre de témoignages disent clairement qu'elles signifiaient autre chose qu'elles-mêmes, qu'elles devaient être prises et comprises comme des sortes d'introductions à plus important. Au besoin il ne se gênait pas pour suggérer leur intérêt très relatif. « Il relativisait les quantités, par exemple la population des villes, c'était accessoire chez lui. Il disait, Moscou, Lille, telle population ; il y avait toujours un con qui disait : pardon, Monsieur, Moscou, vous avez dit combien, il répondait : ben t'nez (c'était une expression qu'il employait souvent), et il sortait un autre chiffre. Un nommé X. était préposé à ces questions. ». J'ai recueilli d'autres exemples de ces approximations délibérées; On est bien dans le jeu, comme si par le jeu et la complicité il atteignait mieux le but recherché. Il semble bien que le nombre de kilomètres de fils de téléphone à Paris ait la même signification dans un autre registre. Cela laisse à penser que Bernard Charbonneau s'amusait dans ses cours, sans doute pour son propre plaisir, mais sans doute aussi pour susciter chez les potaches un embryon d'esprit critique.

## V. - LES RELATIONS DE CHARBONNEAU AVEC SES ÉLÈVES

La première remarque à faire à ce sujet est le nom par lequel toutes les générations d'élèves l'ont toujours désigné pendant le quart de siècle où il a enseigné à l' Ecole Normale : Bégnat, à savoir la version locale, basque et béarnaise à la fois, de son prénom Bernard, A vrai dire la plupart des enseignants étaient désignés par leur prénom quand on parlait d' eux à la troisième personne, mais dans son cas l'emploi de la version très courante et populaire du prénom, même si elle banale dans la région, est un « diminutif plutôt affectueux », comme le dit un ancien. Ceci étant, on disait « Monsieur », bien sûr, quand on s'adressait à lui, comme pour les autres enseignants. Les relations de Charbonneau avec ses élèves apparaissent complexes. A l'image de ses cours, elles présentent des aspects apparemment contradictoires. Le trait de comportement qui paraît le plus évident pour tous les anciens normaliens est la distance ; j'insiste sur ce point car il est mis en avant y compris par ceux qui disent avoir été très marqués par lui et avoir éprouvé de la sympathie à son égard. Voici quelques déclarations d'admirateurs : « Il n'aimait pas la promiscuité. » ; « Begnat mettait beaucoup de distance entre lui et nous. » . « Il y avait de la distance, pas d'échange personnel après le cours ; il faut dire qu'il n'y en avait pas non plus avec les autres profs, alors que le directeur, Bertoul, portait un très grande attention aux personnes. » . « Il vivait dans sa bulle ; on sentait bien que ses cours étaient alimentaires, il avait la tête ailleurs. » Il faut bien comprendre qu'il entre une grande part d'admiration dans ces impressions ; le même ajoute aussitôt : « C'était un être à part, il nous dépassait et quand on est dépassé on prend les choses à la dérision. » . Il vient aussi de dire : « Il était au-dessus des chiffres et des dates. » . Si l'on comprend bien, il était au-dessus de nous et au-dessus des chiffres et des dates, c'est un peu le même comportement qui caractérise Charbonneau dans son rapport avec les élèves autant qu'avec les données qu'il leur apporte. Cette attitude n'exclut pas forcément la sympathie réciproque. Un ancien élève va même jusqu'à dire : « Dès qu'il franchissait le portail d'entrée de l'E.N., il apostrophait les normaliens présents d'un sonore : bonjour les amis ! », qui étonne un peu, à vrai dire, quand on compare avec le ton général des témoignages. La même scène donne, sur un ton plus neutre : « Il arrivait, il disait bonjour, il repartait ; l'ambiance était bonne quand même, c'était sympathique, mais il y avait de la distance. » . « Il était ironique, mais sans méchanceté, une ironie chaleureuse, non caustique. Tout le monde le trouvait sympathique. » .Tous, en réalité, n'ont pas senti ce courant de sympathie. Dans le registre négatif, cela donne : « Il nous intriguait, mais il n'était pas chaleureux ni sympathique ; à la fin des cours, il mettait son béret et partait, il était très renfermé sur lui-même. » , ou encore : « Pas chaleureux, assez disant avec les élèves, il ne faisait pas attention aux individus. Après le cours, c'était plié, il partait, il allait à la bibliothèque. Certains n'ont pas de bons souvenirs de lui. » . « Il nous voyait, mais ne nous regardait pas. » , ou encore « quand il ne voulait pas voir quelqu'un, il ne le voyait pas, par contre quand il voulait, il voyait très bien. » . L'intérêt de ces dernières remarques sur Charbonneau n'est pas dans leur contenu, car on peut sans doute en dire autant de tout un chacun : elles soulignent simplement le rejet dont il a été l'objet de la part de certains. Un aspect surprenant de ses relations avec ses élèves était sa façon de les noter. Les cours commençaient tous de façon classique par l'interrogation d'un ou de deux, voire trois élèves ; il notait

séparément la leçon et le cahier, c'est-à-dire la façon de prendre des notes. Or plusieurs témoignages, même venant de bons élèves disent qu'il se faisait une idée de chacun d'eux dès les premiers temps et que l'on gardait pendant toute sa scolarité les notes des premières interrogations, quoiqu'on fasse par la suite. Ainsi, « X. avait la cote ; il faisait n'importe quoi en cours ; je le vois l'épaule nue avec dessus un tablier noir mis comme une toge, Begnat, ça l'amusait. Il faisait de temps en temps spontanément une remarque, Begnat, appréciait. ». « Les élèves étaient répertoriés dans sa tête : les bons, les moins bons. Moi j'ai eu un petit coup de pouce, j'étais mal à l'aise dans ces cas; une fois, j'étais sec pour la leçon et j'ai eu une bonne note du genre 15 pour la leçon, 16 pour le cahier. Il y a eu un petit murmure dans la classe ; ce jour-là, je n'étais pas très fier de moi. ». Un de ceux qui n'ont pas voulu participer à l'enquête et que j'ai tout de même réussi à interroger sur le seuil de sa maison, m'a dit : « Quand il avait noté un élève, c'était une fois pour toutes, on gardait la même note quoi qu'on fasse. Moi j'ai eu tout de suite une mauvaise note. ». Et pourtant un autre dit : « Je ne l'ai jamais entendu saquer quelqu'un, ni mépriser, il n'était jamais négatif. ». ou encore : « Ses notations étaient toujours valorisantes, quel que soit le niveau de nos réponses. ». La clef de sa façon de noter est peut-être dans ce jugement : « Il devait noter, ça le gonflait. ». Voici un exemple de cette attitude qui confine à l'indifférence : « Un nommé X., un mastodonte, un grand sportif, faisait toujours des tours de con. Bégnat l'appelle pour l'interroger. X. arrive, il s'était foutu une bande blanche sur le bras droit et dit à Charbonneau : excusez-moi, -je le vois encore-, je n'ai pas pu étudier l'interro parce que je me suis luxé le bras. N'importe qui aurait dit : ça n'empêche pas d'étudier. Charbonneau n'y a pas pensé. Il dit : ben t'nez, vous passerez plus tard. ». De même les compositions devaient être pour lui une corvée. « Il y en avait plein qui pompaient ; il n'y voyait rien, ou il s'en foutait. ». « Pour les compos, on s'entendait à deux, l'un bûchait l'histoire, l'autre la géo et on s'échangeait les copies sans mettre les noms. Je ne sais pas s'il s'en apercevait. ». Le plus vraisemblable est qu'il ne remarquait rien, par ennui pour ce genre d'exercice. En effet une fois, « un gars nous a dit : vous êtes cons de bûcher. Vous allez voir comment je vais le baiser. Il avait le livre de Bordas. Bégnat l'a choppé ; c'est peut-être le seul gars qui ait été choppé. Bégnat a été sec. ». Nous pouvons constater une fois de plus deux faces dans Charbonneau. Tel qui vient de dire qu'il était distant, ajoute : « mais à chaque session de bac, lui et sa femme venaient nous voir à la sortie. ». Surtout il y avait les fameuses sorties avec les élèves. Elles sont de deux sortes ; les sorties d'une après-midi et les sorties de la journée. Quelques souvenirs des sorties de l'après-midi : « Les sorties de première année aux cerises sur les coteaux de Jurançon. On cueillait les cerises jusqu'à ce que, de sa voix si caractéristique il nous criait : Pet ! Pet ! Voilà le proprio ! ». « Presque tous les ans, pour les premières années, il organisait la visite du vignoble de Jurançon. Il nous demandait de nous procurer un vélo ou un vélomoteur. On arrive chez lui ; tout à coup on voit déboucher un gars en vélo et en bleu de travail, il démarre aussitôt et nous fait crapahuter toute la journée dans le vignoble. Il suait tant qu'il a dû se mettre torse nu. Revenu chez lui, il nous offre le jurançon. ». « Un jour, on avait cours de 3 à 4, il nous a tous amenés en vélo à Saint-Faust-de Bas. On était 14 ou 15. Il y avait un bistrot, il a commandé une ou deux bouteilles de jurançon qu'il nous a offerts, et on est redescendu comme ça. Il avait fait sauter un cours. »

Les sorties en montagne n'étaient semble-t-il pas systématiques ; elles se raréfièrent vers la fin de sa carrière : « Nous, il ne nous a pas amenés en montagne. ». Mais pour ceux qui en ont profité, le souvenir est durable : « Mon souvenir le plus marquant : une expédition pour pister l'omble chevalier dans un lac de montagne. Départ en train jusqu'à Etsaut, montée dans le brouillard, nuit sous la tente. J'avais amené une petite canne à pêche. Le lendemain, c'est le beau temps. Chacun a eu droit à un omble, pas plus. C'était en 1947, j'étais en quatrième année. ». Il semble que les sorties avec nuit sous la tente n'aient pas duré longtemps. Les souvenirs ultérieurs parlent de journées à la montagne. « Avec S. (le professeur de mathématiques, un montagnard lui aussi) il nous a amenés en bus au col d'Iseye. C'était ma première sortie en montagne. Il avait fait le pitre, de la ramasse sur un névé avec son anorak. C'était en mai 1956. ». « Il nous a amenés au col d'Iseye. On a grimpé 800 mètres pour étudier la faune. » ; « Il nous amenait souvent en montagne, toute la journée, en car. On écoutait plus ou moins ses explications. ». Sa résistance étonne : « Un jour de neige en troisième année, il nous avait fait monter à Lhers, on était monté à pied. Il était increvable ; il n'allait pas vite, mais il ne s'arrêtait jamais. ». Il est clair que c'était là un moyen de faire découvrir à ses élèves un rapport avec la nature que l'enseignement traditionnel ne privilégiait pas. On le voit avec l'initiation à la pêche. Il est d'autres témoignages : « Je me souviens qu'il nous

avait amenés à la forêt d' Issaux, toute la promo. On y avait passé tout la journée. Il nous avait fait découvrir les plantes, les animaux ; il s'attardait sur un torrent. ». « Il nous avait appris à capter l'eau avec une peau d'orange vidée. ». On voit combien l'avait marqué pendant son enfance bordelaise son passage chez les éclaireurs unionistes et sa découverte d'une vie au contact direct avec les plantes et les animaux non domestiqués par l'homme. Sur la base de témoignages aussi divers, il paraît bien ardu de se faire une idée cohérente des relations de Bernard Charbonneau avec ses élèves ; comme celle de tout un chacun, son attitude n'était peut-être pas cohérente, précisément, et comportait des contradictions internes. Il me semble pourtant qu'il était très conscient de la difficulté de faire passer ses idées, qu'il avait peur de ne pas être compris s'il paraît trop directement à ses élèves, et que, par un paradoxe qui n'est qu'apparent, cette crainte est pour beaucoup dans le choix d'un public de normaliens plus rustres que le public des lycéens de l'époque, à plus forte raison des étudiants. Il aurait en somme choisi une forme d'exil dans un monde étranger à ses pensées les plus intimes. Cela pourrait expliquer son attitude vis-à-vis de ceux qu'il jugeait les plus mauvais, les plus étrangers à ses préoccupations, et le fait que ce jugement était définitif. Il y a eu chez lui une sorte de malêtre.

Un ancien normalien l'exprime de façon particulièrement dure : « Pour moi, Charbonneau était un ultra-citadin, venu à la campagne, mais resté citadin. C'était un homme très maladroit, pas à l'aise dans son corps, il se situait mal dans l'espace, et du même coup dans le monde dans lequel il vivait. ». Cette appréciation reprend de façon « vacharde », tout en leur conférant une unité, des traits de comportement décrits par les élèves ; elle me semble pourtant passer à côté de l'essentiel pour deux raisons. D'abord parce que l'essentiel est comme toujours dans le projet quelles que soient les raisons qui rendent comptent du choix du projet. Mais aussi parce qu'elles ne voient pas un point central : pour qui sait que la vision charbonnienne de la vie souhaitable est à situer dans le quotidien, on repère dans sa vie une unité qui n'est pas seulement du mal-être, mais la guérison de ce mal-être par le contact avec le monde non humain, qu'il a pris soin de proposer discrètement à ses élèves dans les sorties et dans quelques apartés (« Il racontait parfois ses parties de pêche. », « Il disait : quand vous tenez un brochet au bout de la ligne, Dieu n'est pas votre cousin. »), et par le plaisir qu'il prenait manifestement à jouer ses cours, à faire au besoin le pitre, comme l'ont dit certains ; de cela ses élèves étaient conscients. « Il vivait ses cours intensément, théâtralement souvent. ». Même ses partis-pris vont dans ce sens ; les élèves avaient bien remarqué que quand il interrogeait les bons élèves, « il se faisait plaisir ». Sans doute de tels traits de comportement sont-ils courants dans le corps enseignant, mais ils paraissent ici poussés à l'extrême. Le personnage que Charbonneau paraît s'être construit à l' Ecole normale, comme le choix de cet établissement pour son activité professionnelle, est peut-être plus central dans sa vie qu'on serait porté à le penser à première vue :

au même titre que ses parties de pêche, une manière de jouer, d'exorciser et de guérir autant que faire se peut ce que sa vie comportait de malaise. Car cet homme décrit comme mal à l'aise dans son corps est aussi celui qui attachait tant d'importance au corps et qui en a étonné plus d'un par sa résistance physique.

## VI. - L'APPORT DE CHARBONNEAU À LA FORMATION DE SES ÉLÈVES

L'apport de Charbonneau à la formation de ses élèves est bien difficile à évaluer sur la base de ce qu'en disent les anciens normaliens, et ce pour plusieurs raisons. J'en vois au moins deux. La première est classique, elle vaut pour tout enseignement : tout enseignement porte en effet en lui des résultats qui n'apparaissent que plus tard, quand l'élève a mûri, et dans le cas de Charbonneau, c'est bien ce qu'affirment d'anciens normaliens ; mais qui peut dire ce que ce mûrissement doit à l'enseignant lui-même et ce qui vient d'un cheminement intérieur ? Cette incertitude se devine dans le fait que beaucoup sont peu précis quand ils évoquent l'influence qu'il a eue sur eux. La seconde est propre à Charbonneau ; déjà, du temps de leur présence à l'E.N., on savait qu'il écrivait des livres (j'y reviendrai) ; de plus, un grand nombre ont par la suite entendu parler de lui et certains même ont lu ne serait-ce qu'une petite partie de son oeuvre ou ont eu vent de ses engagements concrets, comme celui pour la sauvegarde de la côte aquitaine. Ces images ultérieures de leur ancien professeur modifient leurs témoignages, car les souvenirs s'élaborent sans cesse au cours de l'existence. Il en

est qui font bien la distinction entre leurs souvenirs scolaires et ce qu'ils ont connu par la suite. Ainsi tel ancien élève qui a ensuite fait partie de groupes de réflexion autour de Charbonneau et d'Ellul déclare : « A l'E.N. Il donnait l'image d'un prof très vivant à l'esprit critique, qui nous éveillait, mettait en doute les idées toutes faites, mais ça n'allait pas plus loin. ». Mais la plupart y arrivent mal et en ont conscience.

Il semble bien que Charbonneau, s'il lui arrivait comme on vient de le voir de faire part de ses plaisirs et de ses goûts pour une vie proche de la nature, n'a jamais explicitement parlé aux normaliens des idées auxquelles il tenait et qu'il jugeait important de diffuser. Les témoignages à ce sujet sont tous sans ambages : « On percevait son originalité : pas sur les grandes idées, mais sur le vécu quotidien. ». « Bien des années plus tard, quand j'ai appris ses engagements, je n'ai pas été surpris du tout. On voyait qu'il ne vivait pas et ne pensait pas comme tout le monde, et qu'il avait réfléchi sur beaucoup de choses ; ça, on le voyait. ». « Il ne parlait pas de ses idées. ». « Il ne nous a jamais parlé de ses livres ; il y en a qui ont pu le prendre pour un péquenot. ». « Il n'a jamais fait de prosélytisme. ». « On devinait d'autant moins ses positions qu'à quinze ans on n'a rien à foutre des positions des profs. ». Mieux même : un ancien élève, qui par la suite a été assez proche de lui m'a dit : « Je me suis toujours demandé quelles étaient ses opinions religieuses. Il était très spiritualiste. Était-il protestant ? Dans ses cours, il ne faisait pas d'allusion à ses croyances. ». Peut-on dire pour autant que ses élèves n'en avaient aucune idée ? C'est vrai pour certains : « En quatre ans, je ne me suis pas aperçu qu'il avait une œuvre. ». « Je crois que c'est après coup qu'on a connu ses écrits. Et pourtant dès le temps de l'École normale, beaucoup savaient qu'il avait à son actif ce qu'on appelle une œuvre. ». « On savait que c'était un philosophe, mais il n'en parlait jamais ; une pudeur, c'est un des éléments du respect profond qu'il nous inspirait. Je suis de ceux qui ont découvert dès l'E.N. l'autre Charbonneau. J'en ai parlé avec Bertoul, mais jamais avec lui-même ; c'est une des choses que je regrette. ». « On parlait de son livre l'État. Je crois que c'est Bertoul qui nous en parlait. ». « Il avait écrit un ou plusieurs livres ; ils étaient à la bibliothèque de l'E.N. ; certains les lisaient. ». Apparemment avec difficulté, même pour les plus courageux : « J'ai été impressionné par son tapuscrit l'État. Sa préface m'avait impressionné, j'avais 15-16 ans. ». « Je ne sais pas du tout comment on avait su que cet homme écrivait, mais on l'avait su. Il y avait à la bibliothèque des livres de lui, dont certains non édités, mais dactylographiés et reliés. Ses bouquins avaient été, dit-on, censurés, c'était un attrait. On les feuilletait, on les reposait vite, car on n'y pompait rien. C'est alors qu'on voyait que son langage dans les cours et son langage écrit, c'était pas du tout les mêmes. ».

Car son œuvre aussi appartenait à sa légende, une légende selon laquelle ses livres étaient censurés, voire interdits. « Begnat avait écrit Le jardin de Babylone, non publié. La rumeur disait qu'il avait été censuré ; on l'avait lu, du coup. ». « On savait qu'à la bibliothèque son livre l'État était en reliure, car le livre était interdit. Ce livre n'avait pas reçu l'autorisation d'être publié. Je crois qu'il y avait en tête : ce livre est interdit aux militaires et aux ecclésiastiques. J'ai un peu parcouru l'État, je n'ai rien compris ; j'avais 16 ans. ». La publication de l'un de ses ouvrages avait été suivie d'une émission de présentation à la télévision. « Toute l'E.N., directeur en tête, suivit l'émission littéraire où on l'interrogeait sur son livre Le paradoxe de la culture. ». Dans une autre version, (à moins qu'il y ait eu deux émissions), c'est du Jardin de Babylone dont il est question : « Quand son livre Le jardin de Babylone est paru, il est passé à la télé. On était tous allés le voir. Chaque fois qu'il en remontrait au présentateur, on criait, comme dans ses cours quand il sortait une burne. Le cours suivant, on avait écrit au tableau : vu à la télé. ». En somme, pour les normaliens qui en ont eu connaissance, l'œuvre écrite de Charbonneau faisait partie de l'apparence du personnage, du spectacle qu'il offrait ; dans le cas de l'émission télévisée, le spectacle fut un match entre leur champion et le monde extérieur. Les personnes interrogées ont presque toutes dit la place prépondérante qu'avait le sport dans les préoccupations, le sport pratiqué et le sport vu en spectateur, un sport considéré à la fois comme distraction et comme preuve de virilité. Charbonneau avait à leurs yeux sa place dans cette vision sportive, agonistique, du monde, une place insolite, mais une place tout de même. Mais la censure voire l'interdiction supposées de ses livres, l'émission de télévision, tout cela ne fait pas une initiation à l'œuvre. C'est dans l'enseignement qu'il dispensait qu'il nous faut chercher s'il a plus ou moins introduits ses élèves à quelques-unes des idées qui parsèment cette dernière. Nous sommes une fois de plus au cœur du contraste, dans la façon dont il se présentait à eux, entre l'apparent et l'essentiel. Ce contraste était-il vraiment clair aux yeux de ceux qui se

traitent eux-mêmes rétrospectivement de petits morpions incapables de saisir la valeur de leur professeur ? « Nous étions, hélas, trop insouciants et immatures pour mesurer notre chance. ». « Les idées qu'il balançait, on ne les percevait pas ». En réalité, Charbonneau « balançait-il » vraiment des idées dans ses cours ? Il semble les avoir plutôt suggérées de temps à autre, quand l'occasion s'en présentait, et de façon indirecte de préférence, par le biais de l'humour ou de l'absurde, en tout cas par un de ces décrochages dans le rythme de son élocution, comme il les aimait. C'est sans doute pour cette raison que les impressions de ses anciens élèves sont sur ce point assez vagues. « J'ai senti sa passion pour la nature, le plaisir d'aimer la montagne, mais de son enseignement, je n'ai pas de souvenirs précis. ». Certains ont pourtant perçu quelque chose ; voici ce qu'ils en disent : « Charbonneau nous a beaucoup appris, non pas par ses cours, qui étaient classiques, mais par des choses à côté. Il y avait deux niveaux, l'enseignement, qui était classique, et un autre niveau que l'on sentait mais qui nous dépassait. ». « Mais c'est vrai qu'il avait un fil conducteur. C'est maintenant, en y repensant, qu'on se le dit. ». Il a été pour certains de ses élèves un véritable éveillé. C'est en ces termes qu'ils en parlent et cela peut être dit sous une forme abrupte : « Il m'a ouvert au monde. ». « Il avait une très grande pureté, une honnêteté intellectuelle. On le pressentait déjà, c'est pour cela qu'il était admiré et respecté. ». Beaucoup de normaliens ont été sensibles à son humour et à ce qu'avaient d'absurde certaines anecdotes qu'il racontait, ou plutôt qu'il « sortait » comme ils disaient, mais, alors que pour beaucoup ce n'était apparemment qu'un jeu de la part de leur professeur, jeu dont ils n'ont compris le sens que plus tard, certains disent avoir perçu d'emblée la portée de ces à-côtés, et ceux-là reconnaissent ce que dès leur passage à l'École Normale ils lui doivent. « Il avait surtout le goût du paradoxe ; ça mettait en cause beaucoup de préjugés. Il critiquait les certitudes de la religion républicaine. ». « Ce qui était typique de Charbonneau, c'était sa méthode pour construire son jugement, et son intelligence des faits. Comme un oignon que l'on desquame, il m'a appris à voir au-delà des apparences. Il m'a appris à apprendre. Il m'a fait comprendre qu'être scientifique, c'est être indiscipliné dans sa discipline, butiner dans les marges. S'éduquer avec lui, c'était aussi aborder la recherche scientifique avec le doute constructif. », écrit un ancien normalien devenu chercheur en géographie du monde tropical. Il a ainsi été à l'origine de vocations : « Beaucoup ont très bien réussi en histoire et géographie grâce à lui ; ça m'a marqué définitivement. ». « Je pense qu'il a été déterminant dans mon choix d'étudier la géographie et dans mon engagement dans la Fédération nationale des associations d'usagers des transports. ». Quelques témoignages relèvent la lucidité dont il a pu parfois faire preuve quant à l'évolution historique. Dans son cours sur l'Union soviétique, un ancien élève se rappelle : « Sur les villes de l'U.R.S.S. On apprenait les deux noms, l'ancien à côté du nouveau ; apprenez-les, disait-il, parce que ça reviendra. Je ne le verrai peut-être pas, mais vous, oui. Et idem pour la Yougoslavie. ». Il semble n'avoir jamais commenté de quelque façon que ce soit l'actualité politique. « En mai 68, il nous a dit : ce ne sera qu'un feu de paille. Était-ce le fond de sa pensée ? C'est en tout cas le langage qu'il avait décidé de tenir. ». Un autre s'interroge sur ce silence : « En 68, il est resté à l'écart, c'est étonnant. Il n'a pas compris le mouvement, et en même temps il avait une certaine sympathie. Mais il ne venait pas discuter avec nous. ». Les deux versants majeurs de son œuvre, la liberté et la nature, transparaissent plus ou moins pour les plus lucides des normaliens. C'est en tout cas ce qu'ils en disent aujourd'hui. Avec des variantes. Ainsi lors d'un dialogue entre deux anciens, l'un avance : « J'ai davantage retenu ses critiques sur la condition humaine que sur la nature. », et l'autre répond : « Moi c'est l'inverse. », en ajoutant aussitôt : « ça dépend de ce à quoi chacun est attentif. ». L'un qui a été particulièrement sensible au message de liberté au point qu'il en a parlé tout de suite et avec précision, ajoute : « Je n'ai pas repéré le message écolo (ce sont ses termes propres) ; là, je suis passé complètement à côté ; en trois ans il n'a fait aucun prosélytisme. ». Un autre fournit un témoignage analogue et explique pourquoi à son avis les jeunes normaliens n'ont rien suspecté : « On devinait ses positions libertaires, pas écologiques. L'écologie n'était pas entrée dans les pensées. ». Et cependant si la notion d'écologie étant hors du système de pensée ordinaire de l'époque ne pouvait être repérée, les réflexions de Bernard Charbonneau sur la dégradation des relations de l'homme avec la nature semblent avoir retenu particulièrement l'attention et c'était certainement cela le plus important à ses yeux ; c'est le domaine qui semble avoir alimenté le plus grand nombre d'anecdotes ou simplement laissé le plus de souvenirs, sans doute parce que le lien est facile à faire avec les sorties à la campagne ou à la montagne. « Il nous disait : vous êtes encore à une époque qui a encore un pied dans le Moyen-Âge, un pied dans la modernité. Il nous parlait des charrettes tirées par des boeufs dans la rue du XIV-

Juillet, qui ramenaient les ajoncs coupés au Pont-Long et qui allaient à pied jusque dans la vallée d'Ossau. Il nous disait : regardez, ça ne va pas durer. ». « On sentait qu'il avait un truc de défense de la nature. ». Lui qui aimait tant pêcher et à qui il arrivait de parler à ses élèves des plaisirs de la pêche, a souvent fait des remarques sur la pollution croissante des rivières et leur dégradation par les prélèvements des hommes. « Il parlait du scandale des gravières du Gave, qui allaient modifier la nappe phréatique. ». « En décrivant la mousse sur le Gave, il disait : merci Monsieur Sanders ! ». Ou encore : « Dans cinquante ans on fera la guerre pour l'eau. Cela nous a beaucoup marqués. ». Dans une anticipation humoristique sur la fin du monde, il aurait déclaré : « Le jour où il ne restera plus qu'une pâquerette, on l'entourera de fils de fer barbelés, on la regardera et on se dira avec satisfaction : c'est tout de même mieux que rien. ». En somme, il lui arrivait dans ses cours de laisser échapper des pointes de cet humour qu'il manifeste souvent dans maints passages satiriques de son œuvre écrite. Ses critiques sur l'organisation de la société étaient peut-être encore plus discrètes que ses réflexions dites aujourd'hui écologiques ; en tout cas je n'ai pas relevé d'anecdote à ce sujet. Tel qui vient de parler de ses positions libertaires, précise : « On ressentait ses positions sur la société, mais c'était du non-dit, je ne me souviens pas de prises de positions précises à ce sujet. ». D'ailleurs cet ancien normalien qui a commencé l'entretien en déclarant avec enthousiasme : « Cet homme m'a appris la liberté. », enchaîne non pas par des paroles tirées des cours de Charbonneau, mais par le récit de son comportement à l'occasion de la visite d'un inspecteur général. « Je l'ai vu sortir un inspecteur général venu de Paris de sa classe. On ne sa impressionnés. D'habitude il y avait des blagues toutes les cinq minutes et il aimait qu'on réagisse bruyamment. Il sort une première vanne ; silence de mort. Je le revois comme si c'était hier. Il enlève ses lunettes, jette un coup d'œil. Cinq minutes après, il en sort une deuxième, rien. Il sort ses lunettes et dit : qu'est-ce qu'il y a aujourd'hui ? Ça ne va pas. Une troisième. L'inspecteur lève la main. Oui, monsieur l'inspecteur, qu'est-ce qu'il y a ? Monsieur Charbonneau, je vois que vous voulez maintenir une certaine bonne humeur, mais il ne faut pas exagérer. Écoutez, monsieur l'inspecteur, les gens qui viennent dans mon cours, c'est que ça les intéresse, et si aujourd'hui quelqu'un n'est pas intéressé, il n'est pas obligé de rester. L'inspecteur se dirige vers la porte, M. Bertoul lui court derrière : M. l'inspecteur ! M. l'inspecteur ! On ne l'a plus revu. ».



## UNE CONCLUSION ?

Peut-on tirer quelque conclusion autre qu'anecdotique de ces bribes de témoignages donnés avec un demi-siècle de décalage et formés d'un assemblage d'anecdotes les unes pittoresques, les autres banales, certaines pittoresques et banales à la fois ? La première impression est que Bernard Charbonneau, a fortement marqué beaucoup de ceux qui l'ont connu comme professeur. Cela est peut-être vrai même pour ceux qui ne l'ont pas

du tout apprécié pour antipathie réciproque et ont séché ses cours ; ce genre de témoignage n'est pas aisé à repérer ; il faut l'extraire du silence qui l'entoure. Cela est sans doute vrai aussi de ceux qu'il a impressionnés mais qui portent quand même un regard très critique sur lui. Mais l'intérêt de l'enquête n'est pas dans ce constat qui n'a rien d'étonnant. Il n'est pas non plus dans les contrastes qu'il révèle, sinon entre les différents aspects de l'homme Charbonneau qui resteront toujours un mystère comme il en est de tout être humain, du moins entre les images que l'on a eues de lui ; car on se trouve là encore en pleine banalité : de qui ne pourrait-on pas en dire autant ? L'essentiel me paraît tout simplement dans la violence de ces contrastes. Car elle rappelle une autre violence, un autre contraste.

Ce contraste me paraît résider dans le rapport de Charbonneau avec son œuvre : autant il jugeait important ce qu'il avait à dire, autant il pensait que c'était quasiment impossible à communiquer. Ce dilemme est classique chez nombre de créateurs. La solution ou plutôt les solutions que chacun d'eux trouve pour y faire face varient bien sûr selon la personnalité ; c'est une sorte de bricolage qui tient compte de la nature du message et de celle du messenger. Bernard Charbonneau, dont la pensée accordait tant d'importance à tous les aspects de la vie concrète, corporelle, dans sa vision de ce que doit être une vie digne d'être vécue, semble avoir joué de son apparence physique pour exprimer et cacher à la fois sa pensée à des élèves choisis pour leur rusticité. Il entre sans doute dans cette attitude une part d'élitisme, voire de raideur et de dureté, comme s'il se disait que sa pensée n'était pas de ce monde, et cela pourrait rendre compte de l'ignorance méprisante dans lequel il semble avoir tenu certains de ses élèves, qui lui en ont d'autant plus voulu qu'ils devinaient sa valeur, mais aussi l'inspecteur général, car son mépris était extérieur aux critères de valeur en cours dans la société. Sans doute y avait-t-il aussi chez lui une part de souffrance, et de plaisir également, l'une n'allant pas sans l'autre, car il semble avoir aimé se faire plaisir pendant ses cours et pas seulement dans son œuvre écrite et dans sa vie quotidienne ; de là son indulgence pour ceux qu'il sentait aptes à saisir sa pensée. Comme il semble avoir pâti d'un isolement qu'il a pourtant voulu. Il existe sans doute un lien entre sa carrière professionnelle à l'École normale d'instituteurs de Lescar et le fait que c'est à titre posthume que son œuvre écrite commence à être reconnue à sa juste valeur. On peut condenser en termes simples les impressions tirées de l'enquête auprès des normaliens de Lescar : Bernard Charbonneau semble avoir joué de son apparence vestimentaire et comportementale, profité en quelque sorte de son physique disgracieux, pour vivre en lui-même et faire sentir à ses contemporains la vanité des apparences extérieures face à la réalité belle et bonne à vivre. Les fameux « gueules » parfaitement maîtrisés, principal souvenir de ses anciens élèves, auraient été la fois des concessions à l'impatience de ce monde-ci, le monde d'ici-bas, et des ouvertures vers l'explosion inévitable de la vie, comme une façon de suggérer qu'une fenêtre était toujours ouverte entre d'un côté les conventions sociales que Charbonneau acceptait et appliquait dans ses cours qui avaient une fonction immédiate (préparer à des examens) et finale (former de futurs formateurs) et de l'autre la « vraie vie ».

## LISTE DES TÉMOIGNAGES

**Entretiens collectifs** : Michel Arribe, Jean-Paul Basly, Gérard Carassou, Léo Carrère-Gée, Jean Cauhapé, Jean-Pierre Coy, Gérard Guichemerre Daniel Junquas, Robert Mesplé-Somps, Michel Syndique.

**Entretiens individuels** : René Acin, René Arripe, René Bougues, Jacques Bouhaben, Jean-Claude Bourtoul, André Cazetien, Jean Cédet, Claude Dendaletche, René Descazeaux, Noël Estarziau, Jean-Baptiste Etchandy, Michel Etcheveste, Pierre Goudicq, Maurice Haristoy, André Lamarque, Paul Larreya, Paul Lavie,

**Témoignages écrits** : Pierre Garestéguy, Jean-Bernard Lugadet, Michel Mounaix, Gérard Pissondes,

M.G. auteur d'un chapitre de l'ouvrage collectif sur l'École normale de Lescar. Par ailleurs Daniel Junquas, ancien normalien et élève de Charbonneau, qui a participé aux entretiens collectifs, est l'auteur d'un travail intitulé « Bernard Charbonneau ou le choix de la liberté », rédigé en 2010 et dactylographié. Je ne l'ai pas utilisé, car il est une réflexion sur l'œuvre écrite et n'entrait pas dans le projet d'enquête qui visait à repérer Bernard Charbonneau dans son rôle d'enseignant.



# BERNARD CHARBONNEAU : QUEL MILITANTISME ENTRE RÉFLEXIONS THÉORIQUES ET PRATIQUES DE TERRAIN ?

*Michel Rodes*

---

Professeur agrégé, Orthez

## INTRODUCTION

C'est en 1962 que, très jeune, j'avais vu Bernard Charbonneau pour la première fois. En 1965, j'assistai à Bordeaux à une conférence qu'il donnait sur « le bonheur », un exposé clair et lumineux comme la philosophie du 18<sup>e</sup>s mais marqué du doute, d'une réflexion sur l'impossibilité du bonheur, sur l'aspect irrémédiablement tragique de la vie. À un étudiant qui l'interrogeait sur les ressources mentales et morales nécessaires pour combattre les aspects absurdes et destructeurs de la société technicienne, il n'eût d'autre réponse que celle-ci : lorsqu'un homme tombe à la mer, il nage, jusqu'au bout. Cette image m'avait marqué et elle est un peu comme un symbole de ces années 70 : nous nagions, à contre-courant, mais on tenait bon. Nous étions quelques-uns à souhaiter en découdre avec la société en place.

Mon propos, on le sait n'est pas d'aborder les problèmes théoriques, mais simplement de tenter de restituer quelques éléments de l'état d'esprit de Bernard Charbonneau dans les actions militantes qui étaient les siennes au début des années soixante-dix, ici en Béarn et en Aquitaine.

En 1971, c'est ce que Bernard Charbonneau (B. C.) appelle le « feu vert ». Pensez-donc : même *Paris-Match* découvre l'écologie. En 1971, B. C. prend sa retraite en septembre, s'installe à Garris et se montre très présent « sur tous les fronts » comme il le dit lui-même : co-fondateur de la SEPANSO-64 ici dans une salle de la fac, le 17-12-1971, au Comité Soussouéou l'année suivante, puis au Comité de défense de la côte Aquitaine. Il ne cesse d'écrire dans la presse écologique, et d'alerter les consciences, posant avec la radicalité que l'on sait les problèmes de fond.

C'est l'époque où, pour la première fois, Jacques Ellul, mais aussi B. C. estiment que l'opposition à la société technicienne apparaît suffisamment claire pour ne pas être récupérée aussitôt. L'action est possible. C'est donc un tournant important chez les deux hommes. Et donc, on se lance dans de multiples initiatives.

## I. - LES TYPES DE RENCONTRES

Combien de fois ne me suis-je pas dit en moi-même : « B. C. et Henriette sont mes plus proches voisins ! ». J'habite à 40 km de Garris, mais c'étaient bien avec eux, B. et Henriette, avec qui j'avais les affinités les plus évidentes, par l'état d'esprit, par les convictions fortes, par l'espoir fou de renverser le cours des choses. Nous nous connaissions aussi par Simon C., par Martine C., sa sœur, par Jean-Pierre C. avec qui je collabore au *Larousse de l'Écologie* en 1975. Je n'oublie pas Jean-Paul Malrieu, neveu d'Henriette C et son combat contre les rallyes de voitures de luxe organisés par Jacques Chancel en pays Toy. J'avais plaisir à rencontrer Henriette C. qui donnait des cours à la faculté de Pau. Je tiens à dire combien Henriette participait à bien des réunions et contribuait pleinement à l'avancée des réflexions de Bernard.

Les repas à Garris ou St Pé de Léren étaient des moments de détente, de retrouvailles et de vraie hospitalité. B. C., toujours actif, à sa table d'écriture ou en action de pêche ou de jardinage, arrivait souvent au dernier moment. Le maître des lieux avait toujours mille sujets de réflexions, de méditations, de diatribes, fournis par l'actualité. On le sait, il avait souvent un thème qui le préoccupait et il dissertait un peu longuement sur la question, alertant l'entourage sur la gravité du phénomène dénoncé. Surtout, il attirait notre attention sur les mécanismes de la grande mutation : des mécanismes à la fois profonds et implacables. Puis, B. C. passait assez vite sur un autre registre plus souriant appréciant les dons de la campagne, le bon repas, les palombes, les cèpes ou les plats savamment cuisinés. Il appréciait au plus haut point tout ce qui restait de cette société paysanne au sein de laquelle il s'était retiré.

B. C. prenait toute sa part dans les travaux du jardin et de ses deux propriétés : planter des haies, des arbres, organiser le potager, contenir à la faux l'avancée des broussailles, fendre le bois, entretenir les fossés. Il avait même acheté une forêt. Il aurait pu dire comme Olivier de Serres : « cet utile jardinement me procure un grand plaisir ». A cet égard cela me donne envie de tenter un rapprochement avec également deux autres écrivains férus d'agronomie, pratico-pratique, calvinistes du 16<sup>s</sup> : Bernard Palissy, Guillaume du Bartas, tous deux gascons (Rodes 2009). Je n'oublie pas les grands rituels de la pelère puisque Bernard, Simon et moi-même, nous partageons chaque année un cochon de bonne origine : deux jours de travail en commun !

Les points chauds écologiques se multipliaient. Il suffit de lire *Tristes campagnes* ou *Les Cahiers du Boucau* pour constater la kyrielle, l'avalanche de problèmes que la Sepanso essaie de soulever. B.C. est lui aussi pris dans le tourbillon : station de ski, projets d'Ahusky, routes de montagne, gravières, carrière du Pic de Rébénacq, projet de *Marinas cossues* sur le Gave d'Ossau au Bager, déforestation, élevages industriels, usine d'incinération et sa dioxine, mitage suburbain, Groupe Information Santé de Lacq, délire publicitaire, enrésinement, projet de centrale nucléaire à Peyrehorade, etc. Pour donner un aperçu, je vous donnerai une brève lecture d'une lettre que B. C. m'adressait le 11 novembre 1972 :

*Mon cher Michel,*

*Je vous signale la mise en train du Soussouéou : là aussi il faudrait d'urgence quelques très belles photos du Soussouéou. À noter aussi (Sud-Ouest est plus explicite que Le Monde du 10 Nov 72) l'affaire des veaux aux hormones distribuées généreusement dans tout le sud-ouest. Ce serait l'occasion d'une bonne attaque en soulignant que ce genre d'élevage cancérise aussi le paysage. Je reviens de Paris où j'ai assisté au congrès de l'Agrobiologie : je vous raconterai cela en vous voyant. (...) Je vais lâcher ma bombe, ou mon pétard mouillé sur le Béarn, le Pays Basque et les Landes le 25 Janvier. Je suis à Patatéguia jusqu'au 15 décembre avec de temps à autre un raid au Boucau. À un de ces jours. B. C.*

Cette lettre, tirée parmi d'autres de mes archives, est significative :

B.C. est dans l'action : une affaire en bouscule une autre. Avec humour, il s'en remet au vocabulaire militaire : attaque, bombe, raid et...pétard mouillé. Notons comme toujours chez ce géographe l'obsession de l'ESPACE. Recadrons : l'affaire Soussouéou sera une belle victoire après de multiples procès ; mon article contre le veau

aux hormones (lire *La Gueule ouverte*) me vaudra des menaces de mort de la part d'un fils de vétérinaire emprisonné !

Le contexte très particulier de la mentalité béarnaise agaçait puissamment les Gascons que nous étions : de fait, les béarnais étaient les habitants assoupiés d'un pays de cocagne, disposant à profusion d'une nature généreuse, des bénéfiques à l'époque - du maïs hybride et de la manne du gaz de Lacq. Le béarnais est individualiste, mais puissamment conservateur, n'a jamais trouvé à se battre pour défendre son identité (sauf en 1620 face aux troupes de Louis XIII) et préfère toujours s'arranger des mutations de l'histoire. Dire NON à une situation est contraire à une mentalité qui est celle du compromis et du juste milieu. Les analyses de B.C. sur la grande mue, la mort d'une société rurale, la fin du paysage étaient contraires aux structures mentales locales. Et B. C. ne cessait de dénoncer la photo culte de l'époque, le mensonge absolu : l'attelage de vaches (symbole du Béarn) et les torchères de Lacq derrière.

-Les jeunes agrégés de la Sepanso naissante comptaient plusieurs géographes : Alain Cazenave-Piarrot, Françoise Caplane (présents l'été), Bernard Hourcade, Jean Claude Bouchet et moi-même. Joël Tanguy Le Gac, biologiste présidait avec énergie l'association. Pierre Davant et Max Crouau étaient très impliqués. Que l'auditoire se rassure : nous n'avons pas eu le temps d'avoir des débats de doctrine géographique ! Marqués par l'état d'esprit de 1968, et pour certains d'entre nous par la conscience de ce qu'avait pu être la Résistance pour nos pères, nous vivions le conflit avec la société de manière frontale. J C Bouchet, successeur de B. C. à l'EN était marqué quant à lui par les idées d'ouverture de... Teilhard de Chardin. Claude Dendaletche soutenait, créant très vite le FIEP avec J. Tanguy : le FIEP, un Fonds pour réconcilier l'ours et le berger. A. Cazenave-Piarrot, Françoise Caplane et moi-même provoquions l'ire de nos professeurs ès Géographie de Bordeaux : nous avons signé un tract « Non au luna park », contre les routes dans la réserve du Néouvielle : voir aussi notre article (1971). J C Guillebaud évoqua alors les critiques « des géographes bordelais ». *Le Monde*, p. 20, 3 sept, 1971. C'était jeter une possible confusion et l'opprobre sur les maîtres de la géographie bien-pensante qui se plaignirent.

## II. - SINISTROSE OU HÉDONISME ?

Charbonneau était d'abord la révolte absolue. Il a eu des mots énigmatiques pour parler de sa persévérance, de la pugnacité, de cette quête pour une totale lucidité qui le tenaillait : « cela nous vient de loin, ce n'est pas par hasard ». Cette capacité exceptionnelle à analyser, sans concession le fait social se traduisait par différents refus, le refus de l'État, du mythe de l'État neutre. Nous étions plusieurs de notre génération à avoir été marqués par l'exergue de son livre dédié « à celui qui n'a jamais souhaité devenir préfet ». Toujours dans le registre libertaire, plus d'une fois, il me raconta l'épisode au cours duquel un protestant l'avait pris à part, coïncé, en lui intimant : « convertis-toi ! ». Autre détestation : les petits arrangements de bonne société. Un beau jour, son camarade de Lycée, le préfet Delaunay, (tiens un géographe !) l'invita avec le staff de l'usine de Lacq et quelques châtelains. Sous le prétexte de l'amitié, il s'agissait de circonscrire les quelques têtes fortes qui osaient critiquer l'usine SNPA (Société Nationale des Pétroles d'Aquitaine) de Lacq. Très vite B. C. fit savoir au cours du repas qu'il n'était demandeur de rien. Les autres furent preneurs de quelques compensations pour eux et leurs familles et se turent désormais. Quant au quotidien local, il subit les pressions directes du dit préfet.

La perception du tragique de la situation pesait malgré l'hédonisme bon enfant qui l'accompagnait. Je me souviens de ces années : j'avais l'impression que toutes les forêts du Béarn allaient disparaître. Les longues promenades, les veillées pouvaient être marquées par l'angoisse du nucléaire et l'avancée de l'irréversible. Nos adversaires parlaient de sinistrose. Disons que notre goût de vivre, notre aspiration à un monde différent l'emportaient.

Un penseur malicieux, toujours prêt à rire : tel était aussi B. Charbonneau. Je me dois de rappeler certaines anecdotes qu'il aimait bien évoquer. B. C. réussit à se faire réformer de la manière suivante : un jour de grande

parade, il se détacha du rang pour lire de près les galons... d'un général ! Affectant de découvrir les cinq étoiles, il se mit aussitôt au garde-à-vous salua avec empressement et déférence. Le bélistre myope fut aussitôt congédié. Il aimait bien aussi critiquer le haut degré de conscience politique de ses collègues du Lycée L. Barthou : les pétaino-gaullistes : dès le 6 Juin, ils avaient oublié leur passé maréchaliste. Et B. C. venait au secours de leur mémoire ; en vain : le déni inconscient permettait de tout surmonter. Il riait aussi de la souplesse du capitaliste, de son aptitude invétérée à ramasser un billet de banque. Et puis, il y avait le franc délire sur les folles nuits supposées de Bidache, ce très calme chef-lieu de canton. Je n'oublie pas les numéros de duettistes avec Maurice Serisé. On retrouve dans ses écrits bien entendu cet humour joyeusement féroce qui signait une vitalité et une intelligence hors normes.

Honnêtement, il arrivait aussi que les écrits de B C m'agacent. Ainsi son « Essai sur la liberté » me laissait perplexe et au moment de faire un compte-rendu pour Foi et Vie j'écrivais tout de même à J. Ellul (14-10-1980) : « BC croit être le seul à être conscient de la finitude de l'homme, de la mort qui revient à chaque page, des aliénations, du désir d'être libre et pleinement soi-même. Lorsque j'en parle avec lui, il semble tenir pour menu fretin ou idéologue tous ceux qui ont eu un minimum d'exigence vis-à-vis d'eux-mêmes. En fait je suis un peu déçu parce que je croyais lire quelque chose de neuf, des propositions pour une éthique alors qu'il me semble en rester aux conditions a priori de l'existence de la liberté ». Bien entendu J. Ellul me répondit en défendant son vieil ami.

### III. - BERNARD CHARBONNEAU ET LE MONDE ASSOCIATIF : DISPONIBILITÉ ET EXIGENCE

B. Charbonneau n'était pas un meneur d'hommes ni un organisateur pratico-pratique. Mais il s'impliquait et pouvait dire à juste titre qu'il ne refusait jamais une conférence. Son impact sur les auditoires est difficile à cerner. Je crois pouvoir dire que, comme pour Jacques Ellul, des élèves ont pu passer complètement à côté de sa pensée, sans jamais véritablement la comprendre. C'est ce qui ressort de discussions que j'ai pu avoir sur Pau. Mais dans le même temps, plus d'un de ces élèves a évoqué les cours captivants, lumineux et l'excellente préparation aux examens, y compris en cartographie, d'un professeur qui ne chercha jamais à intégrer ses idées personnelles dans ses cours. B. C. me raconta plus d'une fois le plaisir qu'il avait eu à enseigner, avec éclat : « Je peux dire que j'ai flambé ». Plus tard, il me confia ces notes de cours, mais qui ne reflètent que de loin son art d'enseigner.

#### III.1 - LES ASSOCIATIONS

La Sepanso-Béarn est une section de la Société pour l'Étude, la Protection et l'Aménagement de la Nature dans le Sud-Ouest, vite reconnue d'utilité publique et affiliée à France Nature Environnement. Association généraliste, elle se bat « sur tous les fronts » comme dit B. C. Dès le départ la remise en cause de la croissance était clairement affichée par Simon Charbonneau, Max Crouau et M Rodes (S.O.N 1973).

Le Comité de Défense Soussouéou-Ossau était l'occasion pour B. C. de donner toute son énergie contre un projet de construire en altitude une station de ski « 7500 lits ». La plaquette du Comité n'y allait pas par trente-six chemins : le promoteur était traité « de voleur, menteur et assassin », preuves à l'appui. Il fallut faire face à quatre procès en diffamation. Le promoteur se faisait fort de récupérer ensuite au civil les millions de francs qu'il n'avait pas pu gagner. Il estimait que les membres du bureau de l'association, nommément attaqués, n'avaient qu'à payer en vendant leur maison ! Il y eut un universitaire qui préféra se désolidariser. Ai-je besoin de vous dire que B. C., poursuivi en justice, redoubla d'énergie pour la défense de ce site extraordinaire, joyau des Pyrénées ? Aujourd'hui, Bernard Hourcade, géographe (CNRS Ivry) n'a pas pu venir, mais je tiens à vous lire son message :

*Chers amis,*

*Merci de vos messages que je lis toujours avec grande attention même si je suis depuis longtemps hors du Béarn.*

*Je ne pourrai pas être à Pau début mai pour cet hommage à Bernard Charbonneau ; dommage. Souvenir des luttes épiques du Comité Soussouéou, du procès que nous avons perdu ensemble, mais avec les félicitations du tribunal qui nous condamnait en cassation pour avoir traité le promoteur de voleur - ce qui était en effet formellement faux - mais nous félicitait de notre esprit civique pour avoir mis en évidence que le promoteur était un criminel potentiel en construisant une station de ski sous des couloirs d'avalanche...*

*Rappelons-nous aussi le rôle moteur et central de mon ami Joël Tanguy Legac hélas décédé prématurément.*

*Amitiés à tous !*

*B. Hourcade*

NDLR : Je précise qu'après la Cassation, la Cour d'appel de Toulouse confirma que, malgré nos propos « inutilement blessants », notre bonne foi est reconnue et le promoteur, débouté, ne pourra pas exiger de dommages-intérêts ! Pour cette affaire, on verra M Rodes(2009) « Les débuts de la Sepanso-Béarn-Pyrénées » et le film de P. Pommier et Noël Mamère récemment restauré sur CD : « Montagnes à vendre », SEPANSO (avec la voix de Jean Pitrau). On se reportera à B C in S.O.N 1974.

Avec le Comité Soussouéou, il faut citer l'ASAM, l'Association de Sauvegarde des petits Agriculteurs de Montagne, basée en Soule mais qui participait avec Jean Pitrau à ces luttes en Ossau et au film. L'association était proche des *Paysans Travailleurs* (précurseurs de la Confédération Paysanne) et on croisait alors José Bové chez J. Pitrau. C'était ensuite l'épisode Lip-Péchiney-Larzac même combat : *Les paysans travailleurs* du Béarn et de Soule ravitaillaient les grévistes de Péchiney-Noguères.

En 1972 le projet de VVF et de complexe immobilier au Benou nous opposa au maire de Bielle. Nous avons obtenu que le VVF soit construit dans Bielle. L'Asam et le Signal d'Ossau (Ph Desmond) jouaient un rôle essentiel. Les falaises aux vautours d'Aste-Béon furent classées.

Les liens étaient vite établis aussi avec les milieux occitanistes, progressistes, je le précise pour les Parisiens : mouvement « FORS », Volem Viure Al País, Per Noste, et avec les chanteurs occitans : Delbeau et Marti soutiennent les réunions du Comité de défense de la côte Aquitaine, le jeune David Grosclaude et les *Larvath* sont vite très actifs avec aussi Los de Nadau. L'aragonais Labordeta, figure emblématique de la résistance au franquisme et plus tard député du P.A.R, Parti Aragonais Régionaliste participe à une semaine Béarn-Aragon à Pau en 1978.

B. Charbonneau était également très présent par la prise de parole et par la plume dans les A G de *Nature et progrès* : l'agriculture était un de ses thèmes favoris.

Le Pays Basque était là aussi le terrain de prédilection de B. C., invité très souvent de *Jeunes et Nature* dont Pierre Lebaillif assurait à 18 ans la présidence nationale depuis Cambo avec l'aide de Genofa Cuisset à Uhart-Cize, avec aussi les randonneurs d'Aunamendi (Bidarray).

Au Comité de Défense de la Côte Aquitaine se côtoyaient des personnalités d'horizons différents chez J. Ellul puis sur Bordeaux avec B.C. : jeunes gens du Parti Socialiste Unifié, le PSU (Renversade) mais aussi un officier (Mr Sempé) refusant de vendre ses terres d'Hourtin à la Miaca. On se reportera à l'article de B C : « Opération gribouille » (Sud-Ouest du 30-12-1973 p. 7).

### III.2 - DES RÉUNIONS ÉPIQUES

À Pau, une réunion du Comité Soussouéou se termine en retraite lorsque le conseiller général de Laruns débarque avec deux cars de fanatiques avinés et vociférant, convaincus que nous leur enlevions le pain de la bouche en leur bloquant le projet d'Eldorado-paquebot des neiges. Les renseignements généraux avaient cru bon de nous téléphoner et il fallut évacuer !

Concernant la Côte Aquitaine, à Bordeaux, j'ai le souvenir d'une réunion extraordinaire à « La Glacière » à Mérignac : plus de mille personnes, avec aussi Jacques Ellul, le chanteur Marti. Nous n'avions eu droit qu'à 3 lignes en bas de page dans Sud-Ouest. C'est l'époque où tour à tour, nos amis Joël Aubert et Jean-Claude Guillebaud, avaient été mis à pied du journal Sud-Ouest pour un mois : ils critiquaient la Miaca (Mission Inter ministérielle d'Aménagement de la Côte d'Aquitaine) ! Par contre, nous assistâmes une fois à une conférence de Biasini, chargé de mission de la Miaca au cours de laquelle il n'y eut pas moyen de dire un mot face à cet ancien administrateur colonial qui se vantait par écrit d'agir par « provocation » avec les indigènes landais qu'il menait parfois jusqu'à New York pour les convaincre des bienfaits du béton sur le sable.

C'est à Ahusky, en Soule, que se déroula, en 1975, une manifestation familiale tranquille et bon enfant de 500 personnes contre un projet immobilier de plus de la Miaca, aux sources de la Bidouze. Pierre Lebaillif avait fédéré de nombreuses associations.

La bagarre pour le maintien de l'école publique du hameau isolé d'Arasné au-dessus de Tardets fut longue et hélas perdue.

Il y eut aussi le flop absolu : conférence de BC un Vendredi Saint à St Jean Pied de Port, erreur totale de casting du regretté Lebaillif ! BC n'eut que trois auditeurs ce soir-là (anticléricaux ?). Et comme nul n'est prophète en son pays, la conférence sur l'agriculture et le maïs à St Palais ne remua pas vraiment les foules.

Les liens avec l'Aragon, contrée très chère au cœur de toute la famille Charbonneau, étaient multiples. Nous rencontrons Mario Gaviria, sociologue d'origine navarraise, mais travaillant à Saragosse avec la très jeune équipe du journal mensuel « *Andalan* » encore muselé par Franco. Il y eut des réunions communes jusque dans les Cévennes chez Armand Petitjean.

Le colloque de Huesca, *Présent et futur de l'espace pyrénéen*, 5-7 février 1976 se déroule sous forme d'assemblée libre dans une atmosphère de libération extraordinaire, un an après la mort du dictateur. Le devenir des Pyrénées était posé. Je renvoie aux actes du colloque auquel s'inscrivent des membres de l'Administration française, DATAR (Délégation à l'Aménagement du Territoire et à l'Aménagement Rural) comprise. Nous étions à vrai dire surpris de découvrir des universitaires aragonais autrement plus libres et plus écologistes que leurs homologues français ! Lire les Actes. L'année suivante B. C. lança une nouvelle réunion avec un Collectif Pyrénéen, puis c'est la semaine Béarn-Aragon à Pau, en 1978. Dès ces années-là, le lien était fait avec les géographes du GIAM (Groupe pour l'information sur l'Aménagement de la Montagne) de Toulouse. C'était en 1977 le combat contre l'urbanisation du lac de l'Oule avec l'appui d'André Etchélecou qui présidait la Commission Environnement de la Fédération Française de la Montagne. Le 8 novembre 1988 le Conseil général vote une motion à l'unanimité « contre les associations malfaisantes ». Il s'agit, vous l'avez compris de la Sepanso.

### III.3 - LES INSTANCES PLUS THÉORIQUES

Le colloque du Boucau à St Pé de Léren, chaque année en début juillet, était l'occasion de faire le point sur la situation et surtout de prendre du recul sur nos propres engagements. Dans la mesure où les Actes sont encore disponibles et font l'objet d'autres communications, je serai bref. On sait que ces colloques se situaient dans cette volonté et ce besoin qu'avaient eu J Ellul et B. C ; dès le mouvement *Esprit* des années trente d'organiser des camps de réflexions, dans la nature. Soulignons encore la participation d'Henriette Charbonneau.

*La Gueule Ouverte* « mensuel écologique qui annonce la fin du monde » : les réunions se tenaient dans les locaux du journal *Charlie Hebdo* dont nous dépendions financièrement au début. Il faut imaginer les réunions et l'impensable : OUI je témoigne de la présence de B. C. en boîte de nuit le 14 mai 1973 avec le professeur Choron, Isabelle Cabu, Wolinski, etc. En fin de repas Choron étant éméché, je remplissais le carnet de chèques pour régler la note. Il faut imaginer la grande hétérogénéité des plumes de La G O : René Enhi, Claude-Marie Vadrot, Henri Gougoud, Laurent Samuel, de bons catholiques, de gentils barbus et Prémillieu à la suite du décès de Pierre Fournier, mort très jeune à la tâche d'une crise cardiaque (tout comme le berger Jean Pitrau de Tardets). B. C. a donc beaucoup écrit dans ce journal qui tirait à 100 000 ex. Pendant des années B C fut assidu à tenir sa « *chronique du terrain vague* ».

*Combat-Nature* était une revue de qualité. B. C. ne ménageait pas sa peine pour attirer l'attention des écologistes de France et de Navarre sur la complexité de la société, ses pesanteurs sociologiques et surtout sur les risques d'une récupération du moindre discours, de la moindre action. Déjà on voyait fleurir les auto-labels, les chartes des nature et autres mesures symboliques du « greenwashing » dirait-on en 2011.

La presse protestante, avec l'hebdomadaire *Réforme*, avec la revue *Foi et Vie* dirigée par Jacques Ellul de 1969 à 1986, recevait les contributions de celui qui se disait volontiers « post-chrétien ». Signalons l'apport de B. C. au numéro spécial *Écologie et Théologie* (1974).

Les réunions d'*Ecoropa*, association européenne d'écologie, regroupaient des personnalités diverses : Goldsmith, Karl Amery, Agnès Bertrand, Jean Marie Pelt, Edouard Kressmann. Le 12 décembre 1976 à Paris, je participais à une réunion au cours de laquelle Jacques Ellul et B. C. retrouvèrent Denis de Rougemont et J Marie Domenach, l'espace d'une matinée. B C avait fourni une contribution sur « L'Europe et l'écologie ».

## CONCLUSION

La pensée de B. C. se caractérise par cette étonnante capacité à déjouer, dénouer les paradoxes. Certes, nous lisions Marx, nous savions bien que l'idéologie est l'exacte inversion ou le substitut du réel : nous avons eu la chance de suivre les cours de J. Ellul sur Marx ou sur la société technicienne et ses ouvrages, sans doute plus didactiques et plus faciles à assimiler. Mais l'apport de B.C., à bien des égards, reste singulier.

Tout d'abord c'est son style, incisif, imagé, allant du détail le plus cru à la synthèse la plus magistrale, qui nous enthousiasmait. Nous retrouvions des accents et le souffle d'Élisée Reclus, le joyeux démontage de la phraséologie dominante. B C. dénonce l'économie minière, de pillage, la « *raubwirtschaft* ». Il se situe donc à l'opposé de la géographie assoupie de Vidal de la Blache dont il a cependant gardé la passion des pays, des terroirs, échelle culte de la géographie d'avant-guerre. Mais comme chez Reclus ou Franz Schrader, c'est le changement technique et social qu'il s'agit de mettre en lumière, sans concession. Par ailleurs, il s'en prenait aux sociologues et géographes et déclarait que « la collaboration de l'université et de l'industrie n'est que celle de la putain et du maquereau, qui recueille le gros de la recette ». in *Tristes campagnes*. Denoël, 1973. p. 108. Et pour B. C. pas besoin d'ordinateur et de vocabulaire amphigourique pour cerner la réalité !

Sans doute n'ai-je pas insisté suffisamment sur la passion, viscérale, physique, de ce contact avec les éléments naturels. Il y a chez lui quelque chose du gascon batailleur : « *Que le gascon y arrive si le français ne peut y aller* ». Montaigne, *Essais* Livre 1 chap. XXVI. Je cite cette phrase célèbre, à contre-emploi, je le sais, mais maintes fois reprises par de multiples aquitains pour cerner une réalité psychologique et culturelle qui n'est pas un mythe mais comme une constante historique chez plus d'une figure célèbre de nos régions. En bref, une pugnacité constante et hors du commun.

On pourrait méditer sur le paradoxe suivant : d'un côté, B C se voulait un homme simple, parlant le langage de tous, ne demandant à la société que la possibilité de vivre pleinement sa condition d'humble mortel, d'un autre côté, face à l'emprise d'une société devenant totalitaire, il exigeait des qualités exceptionnelles de ses contemporains. B. C., conscience libre, aspirait à refonder un vivre en commun sur de toutes autres bases qu'il

prétendait de simple bon sens. Mais suivre B. C. c'était épouser une ambition hors du commun et même un idéal absolu, celui de la conscience claire et dégagée de la pesanteur sociale, celui de l'indépendance d'esprit qui n'a de compte à rendre qu'à sa conscience, bref, la liberté la plus entière. En fait, B C comme tout humaniste radical était aux prises avec la contradiction suivante : d'un côté analyser les déterminismes les plus implacables et de l'autre proclamer la liberté absolue de l'individu. Car la philosophie de BC comme celle de Jacques Ellul est au carrefour dialectique d'une philosophie du moi et d'une philosophie de l'objet, de l'objet social. Nul doute que B. C. est l'homme du conflit entre ces deux pôles. Et, s'il rejetait la mainmise du corps social sur l'individu, c'est au nom d'une conscience aigüe de sa condition d'homme. Je souhaite insister maintenant sur ce qui est essentiel : Bernard Charbonneau est bien l'homme de l'intériorité.

À cet égard, je me permets donc une parenthèse, une analogie qui peut légitimement être faite avec une génération au-dessus, celle des premiers personalistes, celle de ce courant spiritualiste, mais opposé à tous les dogmes. Cette génération de protestants court d'Edgard Quinet à Renouvier avec la préoccupation de refonder la société sur l'autonomie de la personne morale et non les idéologies, qu'elles soient celles des Lumières ou de 1789 ou encore du positivisme et du scientisme ambiant : voir l'ouvrage de P. Cabanel (2003). Ces hommes, certes néo-kantiens et favorables à « une foi sans dogme », cherchaient les contours d'une nouvelle morale sociale, d'une éducation au libre arbitre. Le maître mot de ces précurseurs est connu : la conscience. Au sens où Luther déjà s'écriait « ma conscience me suffit ». On sait que J. J. Rousseau voyait dans la conscience un arbitre infailible et absolu. Les spiritualistes protestants du XIX<sup>e</sup> siècle n'en sont plus là. Le criticisme kantien les inspire mais ne suffit pas. Seule la méditation, la confrontation intérieure avec soi-même et avec le monde, l'exigence métaphysique radicale permettent de progresser. Charles Renouvier(1903) définit le personalisme comme une religion personnelle. N'oublions pas qu'il a été suspendu en 1874 -c'est l'époque de l'ordre moral de Mac Mahon- de son poste de professeur de philosophie à la Faculté de Bordeaux pour précisément avoir défendu « *l'autonomie de la conscience et l'indépendance de la morale* ». Avec la théologie libérale protestante, c'est tout un courant qui glisse vers une foi sans dogme, une foi sans église. La vie intérieure, le sentiment, la conviction profonde, le débat de conscience doivent construire l'homme. La recherche éthique ne peut être séparée de la quête métaphysique. Poser un acte véritable, c'est trouver le chemin par soi-même, c'est dépasser le non-sens, c'est poser un acte de foi. Et lorsque le pasteur Léopold Monod déclare « le dessein du Christ a été bien moins de fonder dans le monde une nouvelle religion qu'une vie nouvelle », il reflète les aspirations existentielles de toute une lignée qui va de Kierkegaard aux personalistes des années 1930. Il s'agit d'épurer l'apport du christianisme pour vivre pleinement les exigences les plus radicales de son fondateur. Dogme et religion sont évacués. Ce matin, Sébastien Morillon nous apprenait que dans sa jeunesse B C avait déclaré qu'il ne gardait que la prière quotidienne du « Notre Père ». Le 11 septembre 1991, Bernard Charbonneau m'écrivait ceci :

*« Oui ma liberté me dépasse et j'y eusse depuis longtemps renoncé si je n'avais pas eu le sentiment d'y être poussé par un impératif spirituel tout puissant, un Dieu inconnu et connu, proche du dieu personnel du « Notre Père ».le premier mensonge de la fausse liberté est de tuer le Dieu qui est en nous en nous faisant Dieu nous-mêmes. Pourtant, la moindre réflexion devrait révéler à un homme, même à sa raison ou son esprit à quel point cette prétention est ridicule.*

*Oui il n'y a pas de liberté sans l'appel d'une transcendance qui ordonne de se dépasser. À elles seules, la nature et la culture n'ont rien à nous dire. L'essentiel, le sens est au-delà. Et c'est parce qu'il est au-delà que ma liberté doit l'y réintroduire. Et c'est pour cette raison que j'aime en conscience cette terre, même cette société, à la fois inhumaine et humaine, dont mon corps et mon esprit sont pétris. Je les aime pour ce qu'ils sont, je n'ai pas besoin de les diviniser, c'est-à-dire de les trahir pour les aimer. Il n'y a de relation vivante et profonde à un esprit transcendant que parle biais forcément dérisoire, de la liberté personnelle et individuelle que nous sommes. Cela peut se dire aussi dans le langage chrétien : en usant du mot péché : délivré de son ignorance et de sa faiblesse par leur reconnaissance » (...).*



J'ajoute que, curieusement, c'est aussi ce que vivait et reconnaissait Ferdinand Buisson (1841-1932), ce protestant ultra-libéral, ennemi des dogmes et de Calvin conservait le « Notre Père ». Rappelons que cet Inspecteur général, fondateur de l'école laïque, prix Nobel de la paix (1927) fut l'auteur d'une thèse sur le réformé Sébastien Castellion. Et nous avons aussi appris que Théodore Monod gardait « Les béatitudes ». Au tournant du XX<sup>e</sup> siècle, ces laïques spiritualistes seront d'ailleurs dépassés et écartés par les tenants de la sociologie naissante qui prétend désormais offrir des repères objectifs pour une morale qui se passe de l'ascèse et des drames de la vie intérieure. La laïcité de 1905, très vite acquise aux visions matérialistes, écrase le courant spiritualiste qui l'avait préparée. Les questionnements existentiels et métaphysiques sont révolus : sous prétexte de science humaine, on retombe vite dans l'idéologie. Il est significatif que la sociologie naissante soit en guerre contre la géographie jugée idéaliste. Quant à B C, je ne suis pas hors sujet croyez le bien, il est un historien qui part de l'homme de chair et de sang pour parler comme l'Ecole des Annales, de l'homme hic et nunc, incarné et territorialisé.

Ainsi, autre analogie, les tenants de ce courant spiritualiste du XIX<sup>e</sup> s, les Quinet, Steeg, Pécaut, Renouvier, dans un premier temps, se réfugièrent en Suisse par aversion pour le Second Empire. Me permettra-t-on de dire que BC a choisi lui aussi, à sa façon, un territoire, un refuge en province pour mieux se ressourcer et combattre la grande Babylone ? D'autant que la faillite des grands mythes et des idéologies, la crise de 1914-18, la crise de 1929, tout pousse B C à faire table-rase du passé et repartir de l'individu. Le cheminement est le même que chez le pasteur Léopold Monod : « quitter les églises et partir de libres groupements ». Car si le point de départ est bien la pure révolte de l'individu, il s'agit in fine de construire la personne comme Denis de Rougemont et BC l'ont montré.

Cette haute exigence, cette recherche absolue de la liberté, par force comme au-dessus de la mêlée, inspira à Jacques Ellul une réflexion qu'il me confia : « *La pensée de Charbonneau est en vérité une pensée aristocratique* ».



Photo : M. Rodes

## BIBLIOGRAPHIE :

- RODES, M. ; et alii (1971) « La haute montagne dénaturée », in *Actes 96° Congrès Soc. Savantes*. Toulouse, pp.113-125. BN 1975.
- RODES,M. (2008) « Le jardin huguenot : refuge et laboratoire». *Revue Foi et Vie* n°3 pp.5-20.
- CHARBONNEAU, S. ; CROUAU, M ; RODES M. (1973) « La protection de la nature face à la croissance », *Revue Sud Ouest Nature*, n°4, pp. 17-20.
- RODES, M. (2009) « Les débuts de la Sepanso Béarn », *Revue Sud Ouest Nature*, n° 146-147, pp.32-33.
- CHARBONNEAU B. (1974) « La montagne est-elle indestructible ? », *Revue Sud Ouest Nature*, n° 9, pp.16-18.
- COLLECTIF (1976) « *Présente y futuro del espacio pirenaico*», in *Actas del simposio de Huesca* 5-7 Février, Zaragoza, Alcrudo Editor pp. 285.
- CHARBONNEAU B. (1974) « Écologie », *Revue Foi et vie*, n°5-6.
- CHARBONNEAU B. (1976) « Le problème écologique européen », contribution à la réunion d'Ecoropa, Paris, pp.1-18. Archives personnelles.
- CHARBONNEAU B. (1973) *Tristes Campagnes*, Paris, Editions Denoël, 239 p. - cf p.108.
- CABANEL P. (2003) *Le dieu des républicains. Aux sources protestantes de la laïcité (1860-1900)*. Rennes, Presses Universitaires, 286pp.
- RENOUVIER Ch.(1903) *Le personalisme*, Paris, Alcan.

# LE PAYSAN BIO ET LA SIMPLICITÉ VOLONTAIRE. QUESTIONNEMENTS AUTOUR D'UNE AGRICULTURE BIOLOGIQUE ALTERNATIVE

*Benoît LEROUX*

---

Doctorant en sociologie, École des Hautes Études en Sciences Sociales (EHESS), Centre Européen de Sociologie et de Science Politique (CESSP-CSE), 190 avenue de France, 75013, Paris, [b.leroux@ehess.fr](mailto:b.leroux@ehess.fr)

## INTRODUCTION

L'engouement pour la consommation des produits issus de l'agriculture biologique s'accompagne du développement de son mode de production. Longtemps confiné dans une marginalité productive, culturelle et économique, ce développement récent modifie sensiblement la composition de ses acteurs et promoteurs. Bien plus, ce sont les enjeux et intérêts qui sont investis dans l'agrobiologie qui ont tendance à changer. La médiatisation et la prise en compte des crises sanitaires et environnementales, l'implantation croissante du mode de production et des produits biologiques dans le milieu agricole et agroalimentaire (Sylvander, 1997 & 2000), ont fait sortir l'agrobiologie de la marginalité originelle tout en faisant entrer progressivement au sein de ce milieu les organismes professionnels agricoles, le milieu de la recherche agronomique et bien sûr les agents et services de l'Etat (Piriou, 2002 ; Leroux, 2011).

Ces nouveaux et puissants acteurs apportent avec eux leurs logiques et intérêts qui viennent se confronter à ceux portés historiquement par l'agrobiologie. Ce faisant ils participent à une conventionnalisation de l'agrobiologie engagée depuis le début des années 1980 avec une institutionnalisation réglementaire et marchande.

Ces premiers éléments permettent de dresser un état des lieux de la situation. État des lieux qui depuis les analyses de Bernard Charbonneau en 1991 dans son ouvrage « *Sauver nos régions [...]* » a quelque peu changé. Je dis « quelque peu » car l'analyse plutôt pessimiste du milieu agrobiologiste qu'il dresse alors demeure pertinente sur de nombreux points. En soulignant d'abord le rôle pionnier du mouvement Nature et progrès, il rappelle « le mérite qu'elle a eu de mettre en question l'agrochimie en France à une époque où régnait un silence général » (Charbonneau, 1991 : 177). Il a aussi (*Ibid.*, 178-179) anticipé le processus de marchandisation de l'agrobiologie dans les circuits agroalimentaires conventionnels (central d'achat, supermarchés qui

aujourd'hui tendent aussi à occuper la première place en termes de lieux de vente). Dans le même ouvrage, un peu plus loin (*Ibid.*, 188), il explique également le rôle crucial que doivent jouer les systèmes d'échanges locaux, les systèmes coopératifs autonomes, anticipant ainsi la naissance quelques années plus tard du mouvement Slow Food et surtout des AMAP (Association pour le maintien de l'agriculture paysanne).

Nous ne reviendrons pas sur l'ensemble de ses analyses concernant le monde rural et agricole que l'on retrouve dans ses autres ouvrages (notamment *Le jardin de babylone*, 1969 ; *Triste campagne*, 1973). Par contre, pour rester sur la question de l'agriculture biologique et de sa pertinence dans le monde agricole, il est intéressant de soumettre au débat l'analyse que produit Bernard Charbonneau qui consiste à envisager l'agrobiologie comme la production d'une « évasion dans l'imaginaire », nourrie d'une idéologie naturiste (1991, 178). Sans sous-estimer la dimension polémique de l'analyse charbonnienne, il nous faut ici repréciser ce qu'est la dynamique historique de l'agrobiologie et en quoi elle ne peut se résumer à cette désignation restrictive, celle d'une « imposture » pour reprendre le mot de Clément Homs sur Internet<sup>68</sup>.

## I. - BREF HISTORIQUE SUR L'AUTONOMISATION DU CHAMP DE L'AGRICULTURE BIOLOGIQUE

Premièrement, l'agriculture biologique ne peut se réduire à un seul mouvement. Ce milieu est traversé depuis ses origines par des groupements qui forgent une dynamique sociale et culturelle composite. Le temps de la genèse, en France, celui des pionniers (1950-1980), est celui d'une convergence des techniques puis des hommes pour l'autonomisation de son champ.

À partir de 1964, Nature et Progrès impulse une dynamique qui va pouvoir incarner la symbiose la plus aboutie tant au plan des techniques que des sensibilités politiques d'une réactualisation de l'esprit de l'agriculture biologique originel, détaché pour l'essentiel des travers réactionnaires, religieux et marchands, sources d'hétéronomie. Ce faisant, cette association entame une dynamique permettant de créer des outils qui offriront les moyens à la création d'un espace social structuré autour de principes et d'institutions spécifiques. Nature et Progrès se distingue ainsi des autres courants agrobiologiques pour valoriser les principes forts de cet espace. En son sein se réactualisent en fait les principes fondamentaux au contact d'une nouvelle génération de producteurs (néo-ruraux) et des idées progressistes émergentes depuis la fin des années 1960.

Ces années 1970 pourraient être considérées comme la phase importante d'autonomisation du champ agrobiologique, où le mouvement de « contre société » présente une certaine cohérence. Nature & Progrès intègre et revendique une approche transversale en développant des partenariats avec le monde de la consommation (Biocoop), de la technique (ITAB), de la réglementation (COMAC) à l'international (IFOAM) et permet ainsi de faire exister une agriculture biologique autour de référentiels techniques et de propriétés sociales clairement affichées derrière lesquelles une majorité semble se réunir.

Ainsi en définitive, depuis la matrice originelle de l'agrobiologie, accueillant la réaction de paysans, de chercheurs et d'intellectuels hétérodoxes, deux lois générales fournissent l'énergie sociale spécifique de ce milieu : l'opposition au système agroindustriel capitaliste et la proposition d'alternatives sociotechniques. Jusqu'à la fin 1970, ce sont plusieurs mouvements qui en concordance à ces lois vont poursuivre l'élaboration de méthodes et de principes pour constituer, in fine, un champ social relativement autonome.

Au début des années 80, 6 mouvements au moins coexistent. Nature et Progrès repositionne l'agrobiologie dans sa dimension transversale et lui permet d'affirmer ses spécificités face aux positions hétérodoxes occupées et défendues par les autres courants dont celui de Lemaire Boucher. La communauté professionnelle agrobiologique, de gré ou par effet de champ, suit le mouvement initié par ce qui incarne alors le mouvement

---

<sup>68</sup> Clément Homs fait une exégèse du passage consacré à l'agrobiologie par Bernard Charbonneau, *Sauver nos régions. Écologie, régionalisme et sociétés locales*, Sang de la terre, 1991, pp. 178-181 [consulté en ligne le 9-12-2010] : <http://www.decroissance.info/Bernard-Charbonneau-et-l-imposture>

le plus légitime et donc le plus puissant de l'agriculture biologique. Sa position lui permet alors de définir, de défendre et de faire valider par l'État des cahiers des charges agrobiologiques exigeants qui serviront de références pour les suivants. Nature et Progrès, en instituant pour l'ensemble de l'agrobiologie le principe d'une règle unique – les cahiers des charges –, a par définition créé pour cet espace sa propre règle, son autonomie (de auto, soi, et nomie, règle, norme).

Ainsi, fin 1970 - début 80, c'est durant cette phase charnière, où ce milieu se constitue en champ social relativement autonome, qu'il s'engage dans un processus d'institutionnalisation. Ou plus précisément, c'est par le désir d'être reconnu par les pouvoirs publics et de développer son mode de production dans l'économie agricole que les membres et organisations de cet espace social s'unissent autour de Nature et Progrès, leader légitime et garant des principes transversaux de l'agrobiologie, pour s'engager dans une institutionnalisation réglementaire, puis marchande qui intervient surtout dans le courant des années 1990.

## II. - DE LA FERME À LA FIRME

Au tout début de la décennie 1990, lorsque Bernard Charbonneau exprime ses critiques sur l'évolution de l'agrobiologie, il a déjà pris la mesure du tournant qui s'est engagé dans ce milieu. En effet, l'institutionnalisation réglementaire engagée par les acteurs de ce champ depuis la fin des années 1970 a pour effet de réduire son approche contestataire et d'étendre son ressort propositionnel. Ce déséquilibre transforme l'approche agrobiologique en un mode de production plus intéressant et accessible pour les acteurs de l'économie agricole, d'autant plus qu'un processus d'« écologisation » sera progressivement engagé (dont le dernier volet est le « Grenelle de l'environnement »).

Par le souci de reconnaissance et de transmission de leur modèle dans l'économie agricole, les représentants de l'agrobiologie acceptent d'engager un ensemble de compromis entre eux, puis avec l'État et enfin avec le marché et les organismes professionnels agricoles dominants. Ainsi, progressivement, le devenir de l'agrobiologie semble se réaliser par des opérateurs extérieurs à la production. Cette extériorité est accentuée par le fait que la plupart (hormis leurs partenaires historiques comme le Réseau Biocoop), a des intérêts et des logiques qui sont en grande partie contraires aux principes fondamentaux de l'agriculture biologique.

Autrement dit, l'agrobiologie « réussit » son institutionnalisation non pas par l'alliance avec l'État (qui la soutient par « à coup ») mais surtout grâce au partenariat avec le marché. Ou plus précisément, les processus d'institutionnalisation engagés par les acteurs du champ agrobiologique attestent d'une reconnaissance d'abord réglementaire et symbolique qui devient déterminante, dans un second temps, par son entrée remarquée dans le champ économique. Celle-ci stimule une multiplication d'investissements de tous bords (y compris de l'État, confirmant le type de stratégie d'économie politique qui y prédomine). Par ces processus, le champ agrobiologique tend de plus en plus à être soumis à des logiques hétéronomes (intérêts marchands, politiques, d'innovations techniques, etc.) qui contribuent à en modifier la composition de ses acteurs mais aussi ses intérêts et ses enjeux (comme l'atteste l'atténuation d'exigence des derniers cahiers des charges européens en 2009-2010).

Cette redéfinition des rapports de force s'accompagne d'une communication importante conduite autour des qualités transversales de ce mode de production. En réduisant leur dynamique contestataire, les agrobiologistes veulent montrer et prouver la pertinence de leur approche transversale. Malgré l'importance symbolique et l'effet performatif sur les pratiques agricoles biologiques (ou conventionnelles) de ces démarches soutenues par les organisations professionnelles agrobiologiques, elles donnent plutôt l'impression d'être une forme de communication au service d'une marchandisation de ses produits. En effet, la valeur des produits agrobiologiques repose notamment sur cette image entretenue d'un mode de production transversale, qui prend soin de la terre, des animaux, des plantes et bien sûr de la santé des êtres humains. C'est en affichant cette valeur garantie par la norme du cahier des charges que l'offre et la demande se développent sur l'ensemble des filières économiques.

Ces mécanismes sont conformes aux logiques marchandes qui régissent nos sociétés : la production d'une norme sert avant tout au développement du marché, et ici en l'occurrence, à la marchandisation de l'« objet agrobiologique ». En dépit de cette réalité contre laquelle les enjeux et les intérêts fondamentaux de l'agrobiologie se sont construits, une tendance majoritaire de représentants de producteurs biologiques continue à défendre ce processus de conventionnalisation de l'agriculture biologique. Ce maintien est motivé par une volonté de faire de ce mode de production un référentiel agricole, voire le nouveau paradigme de l'agriculture de demain. Là encore, l'absence du ressort contestataire conduit les paysans biologiques à accepter comme une réalité indépassable les logiques économiques qu'ils estiment néanmoins pouvoir aménager sur le volet des pratiques agricoles en proposant leur modèle agrobiologique.

Cette stratégie risquée obtient des résultats mitigés car tout porte à penser que les pouvoirs en place, qu'ils relèvent du milieu politique, agricole ou économique, partagent des intérêts qui ne sont pas ceux défendus par la doxa agrobiologique. En effet, ce n'est pas en soi la dynamique transversale de l'agriculture biologique qui retient l'attention de la plupart de ces acteurs, mais seule une fraction des produits de ce modèle pour lequel chaque espace délimite un intérêt propre.

Le soutien discontinu de l'État ou la prise en compte partielle des qualités techniques et productives de ce mode de production par le milieu technoscientifique agricole indiquent, par exemple, que c'est plutôt une fraction du capital spécifique agrobiologique qui est estimé et recherché et non pas l'« unité » qui en est à l'origine (la démarche de ceux qui ont contribué directement à le faire valoir comme les objectifs transversaux obtenus).

En définitive, le statut économique de l'agrobiologie passe de la « niche de marché » à celui du « marché porteur » : l'institutionnalisation réglementaire a débouché sur une conventionnalisation de l'agrobiologie. Et dans ces deux phases, l'approche transversale de l'agriculture biologique, constitutive de sa dynamique de changement de référentiel agricole, n'est pas (ou peu) prise en compte. Avec ce processus de conventionnalisation, le champ agrobiologique est ainsi tirailé à l'extérieur de ses « frontières » comme à l'intérieur par les intérêts et les intentions externes à l'histoire de son champ et qui apparaissent contradictoires à l'aune de ses propriétés sociales. À l'inverse, la réunion de ces intérêts et intentions extérieures converge vers un assouplissement des exigences agrobiologiques, un développement de son marché ou encore une libéralisation de ses pratiques.

Si cette lecture, quelque peu désenchantée, peut présenter une certaine pertinence concernant l'analyse macroéconomique ou sociopolitique de ce milieu social, et plus spécifiquement pour les espaces qui font interagir des agrobiologistes engagés au plus près des milieux les plus hétérogènes au leur (ceux où prédominent les logiques marchandes, celles du productivisme agricole, etc.), une observation complémentaire conduit à nuancer cette vision. Du côté des politiques publiques, précisons que des changements ont lieu (prise en compte progressive des filières courtes, de l'importance des maraîchers périurbains agrobiologiques, mises en place de politiques territorialisées en soutien pour l'agrobiologie, les AMAP, etc.), indiquant que le processus de conventionnalisation de l'agrobiologie se réalise en intégrant, en creux ou à la marge, les caractéristiques portées par ce milieu. De même, un ensemble d'acteurs de l'agriculture biologique témoigne de stratégies accordées aux enjeux fondamentaux de ce champ, comme nous allons le voir ci-après.

### III. - LE CHAMP AGROBIOLOGIQUE, UN MONDE PLURIEL

Les paysans biologiques ne forment pas un groupe social totalement hétéroclite, et encore moins homogène. La démarche sociologique rapportée ici conduit à ramener la singularité apparente d'une trentaine de trajectoires de vie étudiées aux conditions socioéconomiques et culturelles qui les rendent possible. Un des moyens pour tenter de mieux cerner ces caractéristiques communes (sans cependant les figer dans une description substantiviste), consiste à envisager ces constructions relationnelles par le recours à l'espace social, à l'analyse en termes de champ social (Bourdieu, 1992 & 1997). Cet outil permet de montrer le caractère

dynamique de la distribution des positions occupées par les acteurs, comme des types de propriétés qui y sont valorisés.

L'examen détaillé de ces trente parcours d'agriculteurs biologiques rend compte des formes de stratégies et des représentations qui émanent des agriculteurs biologiques. Si chaque cas étudié renvoie à une figure sociologique particulière, chaque cas fait également part d'un ensemble de propriétés sociales structurelles qui peuvent être regroupées avec d'autres. Ainsi, trois tendances de producteurs biologiques se distinguent de l'analyse, selon les dynamiques sociales, les prises de positions et les tensions qui structurent le champ agrobiologique.

Les différents types de positions que prennent les producteurs sont comprises comme un continuum qui va de la position la plus orthodoxe (défendant l'agrobiologie comme un art de vivre : les Alternatifs) à celle la plus hérétique (ne respectant qu'à minima le cahier des charges agrobiologique et dont l'objectif premier est le profit économique et/ou la dimension technique : les Entrepreneurs). Enfin, un ensemble de positions intermédiaires sont (com)prises entre ces deux pôles (les Médiants). Cette structuration construite à partir d'un ensemble de variables discriminantes (propriétés sociales, motivations, types de capitaux sollicités) permet de montrer comment les producteurs subissent, résistent mais aussi participent aux processus de conventionnalisation de l'agrobiologie.

La multiplication des conversions pour des raisons économiques (subventions publiques, marché porteur) et techniciennes s'ajoute aux installations de producteurs biologiques répondant à des motivations extérieures à la doxa agrobiologique. Ces nouveaux entrants contribuent à importer des propriétés extérieures qui sont loin de toutes se métisser avec l'ensemble des propriétés agrobiologiques. En effet, les motivations sont généralement réduites au mode de production, parfois à sa qualité agro-environnementale, plus souvent à ses qualités techniques innovantes et économiquement porteuses.

Ces types d'approches contribuent à renforcer la fraction Entrepreneuriale qui, avec le soutien des organismes professionnels agricoles (OPA) dominants (mais aussi les firmes agroalimentaires : les grandes et moyennes surfaces – GMS) incitent à une conventionnalisation de l'agrobiologie. Avec les OPA dominants et les GMS, ils partagent pour l'agrobiologie les mêmes intérêts : faire des profits économiques, ou des profits symboliques (pour les OPA dominants, en redonnant du sens à leur mission de service agricole en crise). Leurs stratégies les amènent donc à infléchir le degré d'exigence des pratiques et des normes agrobiologiques, ce qu'ils parviennent à faire grâce au pouvoir d'influence qu'ils ont sur les représentants professionnels et politiques (avec l'Union Européenne, l'État et certaines collectivités locales).

Le pôle orthodoxe des producteurs agrobiologiques continue à défendre ses positions alternatives qui parfois peuvent aller jusqu'à faire du mode de production un mode de vie radical au regard des standards contemporains. La reconnaissance reçue à l'intérieur du champ par la plupart de ses membres, tout comme les innovations sociotechniques qu'ils continuent à initier (y compris en partenariat avec des secteurs extra productifs) font toujours de ces paysans Alternatifs des référents de ce milieu. Mais, ils sont de plus en plus concurrencés par les membres du pôle Entrepreneurial (appuyés par certains Médiants) qui parviennent, avec le temps et grâce à une accumulation globale de ressources, à acquérir un fort capital spécifique pour ce champ (savoir-faire techniques, connaissances du milieu, etc.).

Entre ces deux pôles, l'émergence des positions intermédiaires atteste également de la transformation globale du champ agrobiologique. Partiellement indéfinis, ces nouveaux convertis apportent de nouvelles ressources à ce milieu (techniques et savoirs extérieurs, relations avec le milieu conventionnel ou urbain, etc.) et tendent ainsi à en redéfinir les contours. Leurs dynamismes et investissements conduisent certains à s'affranchir de la bipolarité pour affirmer sur la position Médiane une approche réformatrice. Par l'appui stratégique d'agents extérieurs avec lesquels certains Médiants partagent des intérêts communs, cette tendance pourrait modifier sensiblement la structuration bipolaire. Pour autant, leurs positions qui consistent à faire valoir l'attachement aux principes fondamentaux de l'agrobiologie tout en développant des dynamiques techniciennes et marchandes semblent difficiles à tenir dans la durée (processus qu'il s'agirait d'étudier sur le long terme).

Ainsi, derrière la pluralité des mondes agrobiologiques se dessine, malgré tout, un horizon incertain. Avec ces mécanismes de conventionnalisation, on assiste comme à un rééquilibrage des pôles qui semblent renforcer leur antagonisme plombé par des intérêts économiques et politiques chargés d'histoire.

Comme tout champ social, les propriétés spécifiques de celui-ci (croyances, pratiques légitimes, intérêts, etc.) possèdent un pouvoir de structuration important. Tout nouvel entrant doit répondre aux exigences minimales (réglementaires) des cahiers des charges agrobiologiques (deux à trois années de conversions, respect des usages, etc.). De même, la hiérarchisation implicite des positions du champ agrobiologique incite les convertis et les nouveaux installés aux pratiques légitimes de cet espace (recherche de la qualité, approche autonome, etc.). Si ces « effets de champ » sont opérants, y compris pour les membres les plus hétérodoxes, l'analyse biographique des acteurs indique également que l'éclatement de la hiérarchie (la multiplication des tendances) fragilise l'héritage culturel de l'agriculture biologique.

Les nouveaux convertis ont de plus en plus tendance à conserver leurs ressources liées à leurs dispositions sociales d'origine en les accordant (aisément, car elles correspondent les unes aux autres) aux approches économiques et techniciennes défendues par le pôle des agriculteurs biologiques Entrepreneurs. Par la multiplication de ces nouveaux positionnements, les modifications structurelles des enjeux et des intérêts du milieu agrobiologique se retrouvent confirmées et renforcées. Et inversement, c'est parce que de plus en plus de conversions motivées par la dimension technico-économique ont lieu que l'ensemble de la structuration agrobiologique s'oriente vers une conventionnalisation de son mode de production et de la manière de le vivre.

Les modes de socialisations qui forgent les existences participent à ce phénomène. Parce que le milieu agrobiologique devient un nouveau référentiel technique acceptable dans le milieu agricole conventionnel, il attire vers lui de plus en plus d'acteurs aux schèmes sociaux extérieurs à son système culturel. Ainsi avec eux, ces nouveaux entrants ont tendance à importer tout ce qui va de soi dans la société, la doxa du confort matériel, de la réussite et du développement économique et, potentiellement, les logiques qui leur sont associées (consumérisme, productivisme, assujettissement aux institutions, etc.). Ces apports devraient théoriquement « enrichir » le milieu agrobiologique car ils stimulent une pluralité d'expressions. Mais notre thèse laisse penser que cette apparente multiplication des manières de vivre l'agriculture biologique oriente plutôt ce qui fait la spécificité de ce milieu vers une normalisation agricole conventionnelle. Cet espace social construit autour d'approches culturelles originales tend ainsi à perdre son autonomie et avec elle la capacité de soutenir la différenciation de ses capitaux (un cahier des charges agroécologique exigeant, une approche transversale, une critique de l'utilitarisme, etc.).

Ce processus confirme, là encore, le pouvoir de « récupération » du modèle néolibéral dont la force est d'agir autant sur les structures objectives que sur les modes de pensée, de représentation et d'action, qu'elles soient individuelles ou collectives. Présentée ainsi, l'emprise capitaliste semble totale ou totalisante et invite pour le moins à re-questionner, avec Bernard Charbonneau, la dynamique de l'alternative sociale portée par ce mouvement paysan. Intéressons-nous à son pôle le plus orthodoxe pour voir si, ce groupe parvient à nuancer l'analyse plutôt pessimiste de l'évolution de ce monde paysan en devenir.

#### IV. - LA POSITION DE L'ORTHODOXIE PAYSANNE BIO : UNE VOIE ALTERNATIVE ?

Les agriculteurs biologiques de la fraction Alternative se sont investis dans ce type de production et ce style de vie principalement par conviction écologique mais aussi, et cela forme un tout selon eux, pour vivre du travail de la terre, en famille, de manière à combiner l'autonomie et l'échange local, la défense de l'environnement par l'activité paysanne. Ils partagent ainsi en commun de fortes aspirations environnementales et politiques qui se manifestent avant leur installation et déterminent le type d'investissement consenti, leurs choix de lieux de vie et de production.



L'ensemble de ces aspirations écologiques, de sobriétés économiques et d'autonomie s'accorde généralement à leurs pratiques. Ainsi, la majorité des couples se sont installés sur leur ferme sans avoir recours aux prêts dispensés par les organismes bancaires. Ils consomment des produits issus à plus de 95% de l'agriculture biologique qu'ils acquièrent si possible dans leurs réseaux d'interconnaissance, parfois en pratiquant le troc. Leur style de vie s'accorde avec les simplicités de la vie champêtre : produits du potager (tous en entretiennent un), volailles, fruits de saison, etc. Leur habitat est généralement une vieille ferme restaurée (ou non) avec, ici ou là, quelques aménagements et adaptations nécessaires pour les enfants et pour la production (par exemple, une fromagerie). Les démarches d'aménagement du lieu de production et de vie se font au fur et à mesure, par opportunité (lorsque se présente une aide, un soutien extérieur), souvent grâce à une thésaurisation des petits bénéfices de leur production. Par exemple, un couple installé à la fin des années 1960 va investir ses économies dans l'aménagement de leur lieu de vie, en l'occurrence des chambres et une salle de jeu pour leurs enfants, plutôt que d'améliorer leur outil de production comme c'est le cas chez leurs voisins conventionnels.

Le paysan Alternatif a la particularité, bien que possédant souvent son lieu de vie et ses bâtiments agricoles, de ne pas être un « gros » propriétaire terrien. Il travaille d'ailleurs en moyenne sur des superficies bien moindres que ses confrères agrobiologiques rencontrés (ici, elles ont été calculées comme étant inférieures en moyenne à 44 hectares par ferme alors que la fraction des Entrepreneurs cultive en moyenne sur 180 hectares)<sup>69</sup>. La relative petite taille de ces exploitations s'explique notamment par le fait qu'une grande partie d'entre eux sont maraîchers ou éleveurs et n'ont donc pas besoin de grandes superficies de production. Les choix des sites se font selon leur héritage, plus généralement via l'aide de structures associatives ou professionnelles (ADEAR, GAB, Terres de liens, etc.). Une minorité succède à leurs parents agriculteurs. Certains ont la possibilité de s'installer sur la ferme de leurs grands-parents ou de se faire prêter un terrain. Les autres achètent (non sans difficultés) une petite ferme avec quelques hectares.

Les motivations agronomiques et environnementales vont ainsi de pair et viennent s'opposer à celles économiques (biens plus présentes dans les deux autres tendances). On retrouve dans cette distinction une particularité forte de ces paysans biologiques : leurs préoccupations et leurs recherches de bénéfices ne sont pas d'ordre économique ou monétaire. Ils ne cherchent pas non plus à accroître leur superficie cultivée, cheptel ou même leurs rendements. Leurs attentes se situent davantage sur la qualité et la diversité de leur production. Des investissements sont consentis, par exemple, pour accroître la biodiversité et la qualité des semences. Cette tendance est à nuancer pour les plus jeunes et/ou celles et ceux qui ne sont pas parvenus à finaliser l'installation de leur outil de production. Il existe effectivement une nette différence entre les jeunes installés et les plus anciens. Distinction que l'on retrouve non seulement dans le discours (moins assuré) mais aussi dans la propension aux dépenses et aux sollicitations d'aides économiques. De fait, en fonction des situations sociales et des contextes de production, les stratégies varient. En maraîchage, les installations sont plus aisées car cette activité demande peu de moyens. Le système d'échange de matériel et de savoir-faire (sans être une caractéristique spécifique de cette fraction) permet de compenser ces déficits. Hormis le maraîchage, certaines cultures (comme les plantes médicinales) et le petit élevage, l'installation en agriculture demande de posséder un certain volume de capital économique.

Les deux principales origines sociales de cette fraction – la petite paysannerie traditionnelle et la classe moyenne urbaine aux fortes aspirations écologiques – sont déterminantes pour comprendre les logiques de cette tendance. La sensibilisation environnementale, l'importance de la dimension de l'écologie pratique et la vie en couple à la campagne autour d'un mode de production tendant vers l'autonomie, comme l'ensemble des pistes de recherches qu'ils mettent en œuvre construisent des aspirations, représentations et pratiques communes. Les enfants de paysans au sens pratique aiguisé et à l'héritage valorisant et utile rejoignent ainsi les

---

<sup>69</sup> Les moyennes des hectares cultivés apportent des indications comparatives, mais elles doivent être nuancées si l'on prend en compte toutes les filières de production confondues. En effet, parmi les paysans enquêtés, les trois maraîchers ont respectivement 2,5 hectares, 7 et 25 hectares, alors que les agriculteurs en polyculture élevage ont des propriétés allant de 70 à 85 hectares.

« petits bourgeois écolos » sur ces valeurs fortes et les reconnaissances que confèrent l'autonomie, la démarche économe et les valeurs écologiques liées à ce mode de vie paysan.

Bien qu'ils ne parlent plus de changer la société comme lors de leurs jeunes années, ils n'en demeurent pas moins engagés dans une volonté de modifier le cours des choses. Le refus d'augmenter leur outil de production est motivé non seulement par une volonté de se libérer du capital temps mais aussi par le refus d'une quelconque augmentation de revenus offrant la possibilité d'accéder par la consommation commune à davantage de biens matériels et symboliques. L'ensemble de leurs démarches autonomes, économes et écologiques tendent à instaurer concrètement un style de vie opposé à celui qui est dominant et vanté par les logiques consuméristes du modèle capitaliste (celui des classes moyennes qui leur est le plus proche et le plus accessible).

Ces ruptures franches avec « l'esprit » du système et ses logiques traversent l'ensemble de leurs manières de vivre et de se représenter le monde. Ainsi, leur consommation alimentaire est en grande partie issue de leur production ou sont issus de produits biologiques échangés ou achetés localement (ils ne se rendent pas aux supermarchés). Leurs refus d'assujettissement aux divers organismes bancaires (en évitant les emprunts), et à tout autre organisme professionnel agricole (pour les conseils, achat d'intrants, etc.) témoignent d'une posture claire contre ce qui représente à leurs yeux les logiques conduisant au désastre : recherche de profits économiques, processus industriels, oligarchie politique, etc.

Ces distances concrètes prises contre les logiques de marchandisation du monde s'accompagnent de luttes pour la préservation de la biodiversité en participant, par exemple, au Réseau Semences Paysannes ou aux luttes anti-OGM. En rapport direct avec leurs univers et leurs préoccupations socioprofessionnelles, ces actions concrètes de luttes et de résistances n'en demeurent pas moins nourries par un grand nombre de leurs principes et valeurs enrichies par les réseaux d'échanges et de discussions.

Les paysans Alternatifs savent conserver leur autonomie, notamment en ne s'attachant pas au label officiel agrobiologique (Nature et Progrès a toujours conservé sa propre norme, plus exigeante, montrant le chemin aux initiatives postérieures comme celle menée par Bio Cohérence).

Si l'alternative sociale subsiste de ce côté, elle prend des formes discrètes, presque imperceptibles. L'investissement dans le mode de vie conduit en effet ses membres à ne pas faire grand bruit des actions quotidiennes qui sont menées. Ces quelques foyers rencontrés témoignent simplement d'une opposition concrète, franche au système capitaliste et industriel. « Être dans l'unité » dit un paysan du Lot féru de Guy Debord. Proches également de ce que les théoriciens de la Décroissance qualifient de « simplicité volontaire », ces paysans, néo-ruraux ou enfants de la paysannerie, cultivent leurs jardins loin d'une mise en spectacle et du conformisme moderne. Ils ne sont pas pour autant détachés des réseaux sociaux, bien au contraire, ils échangent par exemple leur production transformée (légumes, fruits, pains, etc.) avec des consommateurs militants. De la même manière, ils participent à un ensemble d'actions collectives sur le plan culturel, politique ou social, qu'elles émergent de leur milieu rural ou d'ailleurs.

Sans explicitement faire référence aux idées émanant du mouvement politique et social de la Décroissance, ils semblent néanmoins exprimer et mettre en pratique ce qu'Alain Accardo décrit comme une nécessaire « réforme morale pour changer la société » (Accardo, 2001). Inspiré par la pensée Foucauldienne relative au pouvoir et par les analyses de Pierre Bourdieu concernant l'habitus, Accardo considère que « le changement réel doit s'opérer à la fois et indissociablement au-dehors et au-dedans » de la personne (*Ibid.*). La critique seule des structures objectives oppressantes du système capitaliste ne suffit pas, elle ne sert à rien si le citoyen ne prend pas conscience que ces mêmes structures sont incorporées. La lutte contre ce système réside ainsi principalement dans la capacité pour l'agent de se défaire de l'emprise des logiques capitalistes qui l'habitent, l'habillent et le nourrissent. C'est le mode de vie associé à notre société (et vivant de son système) qui est mis en cause. Les membres de cette fraction d'agrobiologiste semblent ainsi parvenir à le remettre en cause, non seulement en théorie, mais en pratique.

En outre, on pourrait considérer que cette critique, cette remise en cause des fondements et des manifestations de la domination capitaliste passe par la mise en pratique du rejet de sa finitude : la recherche de l'accumulation économique et la dynamique consumériste. Une fraction importante d'agriculteurs biologiques possède son outil de production, occupe tous les postes de la production à la vente, et s'« auto préserve » ainsi des processus de marchandisation (comme aurait dit Polanyi, 1983). Est-ce par ce double mouvement d'autonomisation vis-à-vis du cadre productif et de l'offre de biens manufacturés et symboliques que l'on peut considérer que ce groupe social (les Alternatifs) parvient, par la pratique, à ouvrir une brèche pour se libérer de l'emprise du système capitaliste ? Ou est-ce la dimension anti-industrielle qui rend encore plus opérante cette critique par le changement vécu au niveau du recours à l'artisanat en opposition à la société moderne générée et aliénée par l'industrie, rejoignant ainsi par la pratique les Ellul, Illich, Charbonneau, Marcuse, ou avant eux, Reclus<sup>70</sup> ?

Au regard des questions que soulèvent ces mouvements sociaux, on pourrait se demander si le monde paysan (biologique, traditionnel, ou alternatif) subissant l'incompatibilité structurale de son approche transversale (un mode de production inclus dans un mode de vie), ne constitue pas un catalyseur d'une forme de résistance pratique et d'espace social potentiellement à même d'interroger, voire de reconstruire d'autres économies transcendant la déstructuration culturelle engendrée par le marché néolibéral ?

Autrement dit, le milieu agrobiologique, et spécifiquement sa fraction la plus engagée, témoigne-t-il d'un espace social marqué par une régénérescence de valeurs et de pratiques à même de réaliser les aspirations d'un style de vie tendant à se libérer des contraintes et du « confort » liés au système capitaliste et industriel ?

Sans répondre ici à ces questions d'une manière catégorique (des recherches complémentaires s'avèrent nécessaires), il semblerait que ces paysans Alternatifs, dans la mesure du possible (c'est-à-dire en restant « dans la société » et du coup en conservant certains des liens matériels et nécessairement sociaux<sup>71</sup>), aient réussi à modifier un point de vue et un rapport au monde qui aient des effets concrets sur leur quotidien pratique et leurs représentations. Ils semblent ainsi être plus à même d'avoir prise sur le réel ou du moins sur « leur réel » et de réaliser « leur histoire » détachée des contraintes imposées par le système marchand et consumériste. Mais si tous, ou presque, cherchent à réduire le temps passé à l'activité, au travail (bien que, dans les faits, loisir et travail soient bien souvent indissociés), l'aliénation de ce point de vue demeure, signe supplémentaire que l'alternative n'est pas un absolu, mais plutôt un chemin.

Leur mode de vie articulé autour de l'activité paysanne, de réseaux sociaux actifs (y compris hors du cercle restreint de la localité rurale), et d'une sobriété économique (qui conduit parfois à une forme de régénérescence du traditionalisme) ne semble pas correspondre à ce que l'on désigne dans le langage courant comme une « utopie sociale ». Et pourtant, la dimension collective et plurielle, pratique et morale ainsi que la praxis politique associant l'écologie au concret de l'activité quotidienne ressemblent à l'esquisse d'un renouveau symbolique du monde paysan.

En dépit du caractère modeste et inorganisé – ou isolé –, on ne peut s'empêcher de voir, dans ces expériences, la concrétisation, dans le mode de vie, d'une critique radicale de la société capitaliste et industrielle qui, depuis au moins deux siècles, est alimentée par des analyses théoriques, des mouvements sociaux et politiques. Au-delà de la parole et des rapports de force, ces expériences de vie s'appuient sur des approches libertaire, épicurienne, mais reposent avant tout sur l'éthos paysan réactualisé par une conception naturaliste. Nous

---

<sup>70</sup> Élisée Reclus (1830-1905), « géographe social » comme le désigne Philippe Pelletier, pensait que du fait de son « action de transformation, l'humanité a une responsabilité dialectique vis-à-vis de la nature. Les deux principes qui la guident reposent à la fois sur la raison – bien s'organiser, bien gérer la nature – et sur l'esthétique – soigner la nature, l'embellir, donc s'embellir soi-même » (Pelletier, 2001).

<sup>71</sup> Tous possèdent encore une voiture (bien que souvent d'occasion et bricolée), reçoivent de l'électricité d'EDF (en dépit d'un effort pour l'électricité solaire), envoient leurs enfants à l'école publique, écoutent les chaînes généralistes à la radio, bref sont reliés par un certain nombre de liens à la société ; enracinement d'ailleurs nécessaire pour toute activité critique efficace selon, entre autres, Michael Walzer (1996). Ce qui est désigné ici, c'est davantage la tendance qu'ils ont à se libérer de certaines attaches du système qui sont parmi les plus contraignantes et sujettes au conditionnement (en lien avec leur lieu de vie, la famille, le travail, l'alimentation ou les médias).

pourrions y voir ainsi l'alliance réussie et solide de la culture paysanne traditionnelle avec les mouvements sociaux de l'écologie politique et de l'altermondialisme<sup>72</sup>.

La prise en compte du local comme du global fait de ces approches des démarches politiques aux accroches pratiques et idéelles solides. La recherche de l'autonomie semble leur conférer une force de résistance ; à l'image de leurs variétés anciennes de blés ou des espèces animales, bien plus résilientes aux variations climatiques ou aux envolées des prix du marché, ces acteurs refondent une paysannerie : ils vivent et font vivre le pays – local ou le terroir –, travaillent et sont travaillés par les paysages (écologique, social, culturel, etc.). Leurs connexions multiples avec les nouveaux mouvements sociaux comme l'implication dans les mouvements internationaux de paysans ressemblent à l'esquisse d'un renouveau symbolique du monde agricole<sup>73</sup>. La pérennité de ces modes de vie semble ainsi assurée, tant ils rentrent en résonance avec les enjeux de luttes politiques contemporaines et les modes de vie qui, la parenthèse de quelques décennies exclues, ont depuis des siècles caractérisé la vie des campagnes.

Ces paysans biologiques, dans l'antagonisme originel qui les lie au monde capitaliste et industriel, poussent au bout la logique de l'agriculture biologique, rendant nécessaire leur marginalisation. Ce faisant, ils récoltent des fruits qui, à les écouter, ne semblent pas très éloignés de ceux d'un « paradis perdu », fantasmé, mais dont la présence habite toujours les imaginaires.

## BIBLIOGRAPHIE

- ACCARDO, A. (2001) *De notre servitude involontaire. Lettre à mes camarades de gauche*, Agone, Marseille.
- BOURDIEU, P. (1997) *Méditations pascaliennes*, Paris, Seuil.
- BOURDIEU, P. (1992) *Les règles de l'art : genèse et structure du champ littéraire*, Paris, Seuil, 1998.
- BRUNEAU, I. (2004) « La Confédération paysanne et le 'mouvement altermondialisation'. L'international comme enjeu syndical », *Politix*, n° 68, pp. 111-134.
- CHARBONNEAU, B. (1973) *Tristes campagnes*, Paris, Éditions Denoël.
- CHARBONNEAU, B. (1969) *Le jardin de Babylone*, Paris, Gallimard.
- CHARBONNEAU, B. (1991) *Sauver nos régions. Écologie, régionalisme et sociétés locales*, Sang de la terre.
- LEROUX, B. (2011) *Les agriculteurs biologiques et l'alternative. Contribution à l'anthropologie politique d'un monde paysan en devenir*, Thèse de sociologie, EHESS, 408 p.
- PELLETIER, P. (2009) « Les anarchistes. La géographie sociale d'Élisée Reclus », *Le Monde Diplomatique*, [En ligne] URL : [www.monde-diplomatique.fr/2009/01/PELLETIER/16638/](http://www.monde-diplomatique.fr/2009/01/PELLETIER/16638/)
- PÉREZ-VITORIA, S. (2005) *Les paysans sont de retour*, Arles, Actes Sud.
- PÉREZ-VITORIA, S. (2010) *La riposte des paysans*, Arles, Actes Sud.
- PIRIOU, S. (2002) *L'institutionnalisation de l'agriculture biologique*, Thèse de Doctorat de l'ENSAR, Rennes 2, 461 p.
- POLANYI, K. (1983) *La grande transformation. Aux origines politiques et économiques de notre temps*, Paris, Gallimard.
- SYLVANDER, B. (2000) « Les tendances de la consommation de produits biologiques en France et en Europe : conséquences sur les perspectives d'évolution du secteur », in ALLARD G., DAVID C., HENNING J., *L'agriculture biologique face à son développement, les enjeux futurs*, Lyon, INRA, pp. 193-212.

---

<sup>72</sup> Il serait intéressant de prendre suffisamment au sérieux les mouvements Décroissants, non seulement dans leurs discours, mais surtout dans les actes concrets des membres qui s'en réclament, pour analyser les approches semblables qu'ils peuvent entretenir avec les paysans biologiques (notamment ceux qualifiés ici d'Alternatifs). L'examen des questions relatives à l'alternative sociale construite autour de nouveaux mots d'ordre (sobriété, « joie de vivre », gratuité, localisme/internationalisme, contre-pouvoir, etc.) permettrait de faire le lien avec un ensemble de mouvements altermondialistes qui ont des ramifications assez large, comme les mouvements critiques de la modernité (écologie politique, situationnisme, anarcho-syndicalisme, « zapatisme »...).

<sup>73</sup> Organisés ou non autour d'organisations comme la Confédération paysanne et ses satellites, ces agriculteurs biologiques participent aux mouvements sociaux de types altermondialistes comme les luttes anti OGM, pour les semences paysannes, et à l'international avec Via Campesina, Le Mouvement des Sans Terres, etc. Voir à ce titre Ivan Bruneau (2004) et Silvia Pérez-Vitoria (2004 & 2010).

SYLVANDER, B. GUILLOU, H. (1997) Les relations entre les transformateurs de produits biologiques et la grande distribution : Stratégies d'acteurs, Le Mans, INRA-UREQUA.

WALZER, M. (1996) La critique sociale au XX<sup>e</sup> siècle : solitude et solidarité.

# LA RIPOSTE DES PAYSANS

*Silvia PÉREZ-VITORIA*

---

Économiste, Laboratoire d'éco-anthropologie et d'ethnobiologie, CNRS-MNHN-Paris7, [perez-vitoria@mnhn.fr](mailto:perez-vitoria@mnhn.fr)

## I. - LE DÉVELOPPEMENT AGRICOLE, UN PROCESSUS DE DESTRUCTION

La logique du développement, portée par l'industrialisation et le progrès technologique, s'est appliquée à l'agriculture avec des conséquences très importantes, tant au plan écologique qu'au plan social.

Au plan écologique, la modernisation agricole est en grande partie responsable de la perte de biodiversité, des consommations excessives d'eau et d'énergie, des pollutions. Les chiffres sont parlants. Au cours du XXème siècle les trois quart de la biodiversité cultivée ont disparu ; l'agriculture industrielle utilise 70% de l'eau douce de la planète. On estime que pendant la deuxième moitié du XXème siècle les deux tiers de la superficie agricole mondiale se sont dégradés par érosion, salinisation, compactage des sols, perte de nutriments et/ou pollution. Ce processus, engagé avec l'industrialisation de l'Europe, puis des Etats-Unis, s'est considérablement accentué après la première mais surtout la deuxième guerre mondiale. Si la mécanisation et motorisation sont restées à ce jour limitées, la « chimisation » de l'agriculture s'est étendue à pratiquement toute la planète avec la Révolution verte des années 60. La phase actuelle est celle du génie génétique appliqué aux plantes et aux animaux avec des risques difficiles à évaluer. L'aspect éminemment dévastateur de cette agriculture (qui se caractérise en particulier par l'extension des monocultures) a été décrit dans toute son ampleur par Bernard Charbonneau dans « Tristes Campagnes » à propos de l'imposition du maïs dans le Béarn.

La disparition programmée de la paysannerie est sans doute un des phénomènes civilisationnels majeurs des deux derniers siècles. Ce sont **des** modes de vie, car les paysanneries sont multiples, des manières de voir, de sentir, de penser qui ont été détruites au nom d'un Progrès à prétention universaliste. Le remplacement du paysan par l'exploitant agricole fut une tentative, en grande partie réussie, de transformer une culture en secteur économique. Bernard Charbonneau écrit, à ce propos, dans « Le festin de Tantale » : « que restera-t-il de la diversité humaine quand l'agriculture sera devenue une industrie standardisée et concentrée ? ».

Pour les paysans cela s'est traduit par une dévalorisation de leurs savoirs et savoir-faire, une perte d'autonomie, une perte presque totale de maîtrise de leur devenir. Les agriculteurs ou exploitants agricoles dépendent en effet des prix du marché pour leurs **intrants** (pétrole, intrants), pour la vente de leurs productions, prix sur lesquels ils ont peu de possibilité d'agir. C'est le complexe agro-alimentaire qui leur dicte les productions, les Etats ( pour nous de l'Union européenne) qui leur concèdent des subventions, l'OMC qui délimite leurs marchés. Qu'un de ces éléments se modifie et des milliers d'agriculteurs voient leur survie

remise en cause. C'est ce que montrent régulièrement les dites « crises agricoles » des pays industrialisés. Celles des pays du Sud sont surtout dues à leur situation de dépendance alimentaire.

De plus le complexe agro-industriel se révèle incapable de nourrir l'humanité et l'alimentation produite entraîne des problèmes de santé partout où elle s'impose. Il y a actuellement dans le monde 1 milliard de personnes qui ne mangent pas à leur faim, dont les deux tiers sont des paysans, et 1 milliard qui sont en surpoids. On sait que les maladies induites par l'alimentation industrielle se multiplient : cancers, diabètes, maladies cardio-vasculaires, mais aussi grippe aviaire, grippe H1N1, ESB, salmonelloses, listeria... On peut dire que le système agroalimentaire a transformé les nourritures, qui s'inscrivent dans des rapports sociaux et culturels (cuisines, partages des repas, manières de manger...) en alimentation. Celle-ci est du côté des calories, des propriétés organoleptiques, des diététiciens, etc. Bernard Charbonneau parle, à juste titre, de la « liquidation des nourritures ».

## II. - LES « NOUVEAUX » MOUVEMENTS PAYSANS

Cependant les agricultures paysannes n'ont pas disparu, en particulier dans les pays du Sud où le développement agricole s'est surtout concentré sur les cultures d'exportation.

Depuis une vingtaine d'années on note un peu partout dans le monde une résurgence des mouvements paysans. Quelques dates jalonnent cette émergence :

- En 1984 naît, au Brésil, le Mouvement des sans terre qui entreprend d'occuper les terres dans un pays où la concentration de la propriété est exacerbée.
- En 1993 est créé officiellement, à Mons (Belgique), La Via Campesina. C'est un mouvement mondial, le premier dans l'histoire de la paysannerie, qui regroupe des syndicats de petits paysans, des paysans sans terre, des organisations de peuples indigènes, des associations de femmes rurales.
- En 1994 apparaît, au Mexique, le Mouvement zapatiste qui se revendique tout à la fois de ses origines indigènes et de la Révolution Mexicaine de 1910

Depuis, les mouvements paysans se sont multipliés en Asie et en Afrique. Ils sont parfois issus d'une recombinaison d'anciens syndicats, mais d'autres fois ils apparaissent à l'occasion d'une question cruciale comme les terres, l'eau, les OGM, les semences...

Ces organisations paysannes questionnent les logiques de développement des sociétés modernes et font des propositions innovantes qu'ils mettent en pratique, quand ils le peuvent.

Leurs propositions ne sont nullement corporatistes et tentent de trouver des réponses à des questions qui touchent l'ensemble de la société. Elles concernent :

- L'accès à la terre.

Depuis toujours les luttes paysannes ont porté sur l'inégale distribution des terres. A cela s'ajoute désormais les destructions que subissent les terres agricoles du fait des pratiques de l'agriculture industrielle et de l'urbanisation-industrialisation. Devenues de ce fait un bien de plus en plus rare, ces terres font l'objet de pratiques d'accaparement par des États et fonds d'investissement. C'est dans le but de récupérer des terres que les mouvements paysans en Amérique latine, en Asie et maintenant en Afrique ont engagé des marches et des occupations. Mais cette question est aussi pertinente dans les pays dits « développés » où l'accès au foncier est de plus en plus difficile pour des jeunes désireux de s'installer.

- La biodiversité.

Face à la destruction de la biodiversité et au développement des organismes génétiquement modifiés, les mouvements paysans luttent pour stopper la culture des produits transgéniques et mettent en place des réseaux de semences, parfois en marge de la légalité pour reconstituer et accroître la biodiversité cultivée.

- Les échanges.

La libéralisation des échanges a accéléré la disparition des paysanneries. La riposte des mouvements paysans est d'avancer la notion de « souveraineté alimentaire » qui va plus loin que celle d'autosuffisance alimentaire puisqu'elle présuppose la prise en compte des pratiques culturelles locales et des nourritures vernaculaires. La relocalisation de la production et de la consommation sont aussi un moyen de contrer l'agriculture mondialisée

- Les savoirs et les savoir-faire.

L'industrialisation de l'agriculture a conduit à une importante dévalorisation des connaissances et des pratiques des paysans et des peuples indigènes. C'est vers une récupération et une transmission de ces savoirs et savoir-faire que visent les centres de formation mis en place par les mouvements paysans (Venezuela, Paraguay, Bangladesh) ainsi que la mise en commun des expérimentations réalisées par les paysans.

- Les migrations.

Alors que les migrations vers les villes (ou plutôt les bidonvilles) se poursuivent au Sud au rythme des destructions des agricultures paysannes, l'agriculture industrielle fait de plus en plus appel à une main d'oeuvre internationale et surexploitée. C'est contre cette prolétarianisation forcée que s'organisent les mouvements paysans en dénonçant les conditions de travail et de vie de ces travailleurs agricoles, souvent paysans sans terre. Cette agriculture à faible coût du travail est celle qui vient concurrencer les agricultures paysannes et contribue à les détruire.

- La nourriture contre l'alimentation.

Même si elle n'est pas exactement formulée dans ces termes cette problématique est chère à Bernard Charbonneau qui lui a consacré un ouvrage : Un Festin de Tantale. Nourriture et Société industrielle (Sang de la terre). En étendant les variétés cultivées (ce qui contribue au maintien de la biodiversité), en misant davantage sur la qualité que sur la quantité, en remplaçant les pratiques culturelles industrielles par des pratiques agroécologiques, les paysans remplacent l'alimentation par des nourritures, à charge des urbains d'en faire l'usage qui convient.

Autant de démarches qui remettent en perspective les rapports des hommes avec la nature et avec leur nourriture, les rapports villes-campagnes et renouvellent les réflexions sur la culture et les connaissances.

### III. - LES ALTERNATIVES PAYSANNES, UN CHEMIN VERS LA TRANSFORMATION SOCIALE ?

Ces luttes, propositions et alternatives se retrouvent au Nord comme au Sud. Sont-elles des outils de transformation sociale ?

Deux aspects sont à prendre en compte :

- Des agricultures paysannes contre une agriculture industrialisée et mondialisée
- La remise en cause de la logique du développement

Alors que l'on nous présente généralement la modernisation de l'agriculture industrielle comme une continuité par rapport aux agricultures paysannes, en fait il y a une véritable rupture et les fondamentaux que lesquels reposent ces deux types d'agriculture sont différents. Ces différences portent notamment sur :

- La question de l'usage *versus* la propriété de la terre. Ce dont les paysans ont besoin c'est d'un usage à long terme de la terre afin de construire et d'organiser leur espace de travail. Bien des communautés paysannes, en particulier dans les pays du Sud ont gardé cette propriété commune des sols. L'introduction de la propriété privée a cassé de nombreux équilibres écologiques tout en mettant en concurrence les agriculteurs. Il est



significatif que lors des revendications paysannes pour la terre ayant abouti (Brésil, Espagne, Inde) la demande porte sur l'usage et non sur la propriété de la terre.

- Le travail familial plutôt que le salariat. Les agricultures paysannes sont caractérisées par un travail familial plus ou moins élargi , avec en raison des défections de plus en plus nombreuses de membres de la famille (femmes, jeunes,) l'apport ponctuel d'une main d'œuvre extérieure. De ce fait les rapports de travail sont structurés par les rapports familiaux. Parfois des reconstitutions de « type familial » se reconstituent entre paysans qui s'associent pour travailler ensemble.
- L'autoconsommation avant la commercialisation. Les agricultures paysannes privilégient leur autoconsommation avant la vente. Bernard Charbonneau voyait dans cette capacité d'autarcie un gage d'autonomie. Cela les distingue de l'exploitant agricole qui vend toute sa production et souvent ne produit même pas le minimum pour se nourrir.
- L'échange écologique plutôt que l'échange économique ou l'art de valoriser le « gratuit ». La nature produit « gratuitement » la photosynthèse, la pollinisation, les plantes utiles à la lutte contre des parasites et des maladies, etc. L'art du paysan est, en fonction des spécificités locales, de savoir utiliser au mieux cette « gratuité ». Tout au contraire l'agriculteur industrialisé se trouve inséré dans un processus de marchandisation généralisée de tous ses intrants, des semences, aux engrais, des pesticides à l'énergie.
- L'entraide plutôt que la compétition. Pour Kropotkine c'était là une des caractéristiques des communautés paysannes. C'est souvent celle-ci qui a permis à nombre de paysans de survivre alors qu'ils auraient été condamnés d'un point de vue strictement économique. Actuellement, la compétition entre agricultures, renforcée par la libéralisation des échanges, est particulièrement mortifère.
- Des savoirs locaux plutôt qu'un savoir à prétention universaliste. Au cours de siècles les paysans ont accumulé des connaissances particulièrement adaptées à leur milieu naturel. Ces savoirs sont très sophistiqués et particulièrement complexes. Ces savoirs ont été confisqués par une science agronomique qui les a transformés en techniques et technologies adaptées aux contraintes de l'agriculture industrielle. L'agriculteur n'a le plus souvent qu'à adopter des recettes conçues en dehors de lui.
- Une rationalité écologique plutôt qu'une rationalité économique. Il s'agit de maintenir les équilibres :avec les milieux naturels, avec les collectifs de travail, avec des stratégies de multi-usage et de multi-activité .

Les « nouveaux » mouvements paysans se regroupent derrière l'étendard de l'agriculture paysanne. Alors que pendant longtemps l'agriculture industrielle semblait le seul horizon possible pour les agricultures du monde, la mise en mouvement des paysans et des paysannes apparaît comme une véritable chance pour repenser l'évolution de nos sociétés. En effet, la logique du développement est mise à mal par ce « retour des paysans ». En premier lieu parce que la permanence voire l'extension des agricultures paysannes signifie l'échec de la directionnalité et de l'irréversibilité intrinsèques au développement (Rist, 1996, 2007). De ce fait la notion de Progrès, devient très relative. Ensuite parce que les valeurs liées à l'écologie sont souvent contradictoires avec les notions économiques : c'est le cas de la « gratuité » de la nature utilisée par les paysans, mais aussi des formes d'autoconsommation opposées à la marchandisation. Les agricultures font une force de ce que le développement considère comme « routinier » ou « archaïque ». Toutes les analyses menées par l'agroécologie (entendue ici au sens large c'est-à-dire incluant les dimensions agronomiques, sociales et politiques) montrent que la rationalité paysanne est beaucoup plus efficace que celle de l'agriculteur industrialisé, si l'on prend en compte non seulement les quantités produites mais l'emploi, le milieu naturel, la qualité de la production, la consommation d'énergie. Plusieurs rapports des Nations-Unies ont fait dernièrement un constat similaire. Ainsi les laissés pour compte du développement se révèlent porteurs d'avenir.

## CONCLUSION : UNE RIPOSTE ET UN CHOIX DE SOCIÉTÉ

Alors qu'il apparaît de plus en plus clairement qu'il n'y a pas la place pour toutes les agricultures, cette riposte paysanne se heurte à des forces considérables : un complexe agroalimentaire très puissant et très concentré, des Etats peu disposés à revoir les fondements de leur développement, des organisations internationales qui n'entendent pas remettre en cause la logique sur laquelle elles se sont construites, des organismes de recherche plus soucieux de leur place dans le monde de la recherche que du bien-être de leurs concitoyens. Les multinationales d'intrants, de semences, l'agroalimentaire, de biotechnologies, la grande distribution, représentent une force financière et politique considérable. Par ailleurs aucun Etat n'est disposé à mettre en œuvre la souveraineté alimentaire même quand il l'a fait mettre dans sa Constitution. Quant aux organismes de recherche ils ont trouvé une nouvelle « révolution » : la révolution doublement verte. Pour les mouvements « paysans » il ne faut jamais l'oublier cette lutte se paye en répressions, emprisonnements, assassinats, suicides. On en parle peu mais c'est une réalité des campagnes du monde.

Les mouvements paysans tentent une reconstruction sociale par la base. La relocalisation de la production et de la commercialisation en est un exemple. Elles reconstruisent des formes d'échanges différents de ceux du marché dominant. Le développement de pratiques culturelles économes en énergie et adaptées aux équilibres naturels locaux permettent de reconstituer des territoires ravagés, il en est de même pour la collecte et les échanges de semences vernaculaires.

En fait, le soutien à ces mouvements paysans afin d'assurer l'expansion des agricultures paysannes partout dans le monde constitue un véritable choix de société.

## BIBLIOGRAPHIE

- CHARBONNEAU, B. (1973) *Tristes campagnes*, Paris, Editions Denoël, 239p.  
CHARBONNEAU, B. (1974) *Notre Table Rase*, Paris, Editions Denoël, 212p.  
CHARBONNEAU, B. (1997) *Un Festin pour Tantale*, Paris, Editions Sang de la terre, 160p.  
PEREZ-VITORIA, S. (2005) *Les Paysans sont de retour*, Arles, Actes Sud, 268p.  
PEREZ-VITORIA, S. (2010) *La Riposte des paysans*, Arles, Actes Sud, 292p.  
RIST, G. (2007) *Le développement. Histoire d'une croyance occidentale*, Paris, 483p.

# UNE LECTURE DU *MANUEL DE TRANSITION* DE ROB HOPKINS À LA LUMIÈRE DE BERNARD CHARBONNEAU

*Christian ROY*

---

Chercheur indépendant en histoire culturelle, Université de Sherbrooke, Faculté de Théologie,  
Montréal, Québec H3C 2N5 CANADA, [christian.roy2@usherbrooke.ca](mailto:christian.roy2@usherbrooke.ca)

Dans *La Planète et le canton*, essai paru en 1991 sous le titre imposé par l'éditeur de *Sauver nos régions. Écologie et sociétés locales*, Bernard Charbonneau écrivait :

*« Ce qui a jusqu'ici manqué au mouvement écologique, c'est moins un but à long terme qu'un chemin pour l'atteindre ; il entrevoit vers quoi se diriger, mais voit moins bien comment. S'il sait vers quoi se diriger, trop souvent son programme se réduit à un catalogue de désirs et de rêves, illustré de quelques gadgets verts. Une politique agricole pourrait lui donner ce poids de réalité qui lui manque. Un programme qui n'est pas une affiche de propagande a forcément pour fonction d'assurer la transition : le passage entre le passé et l'avenir ; or la politique agricole est précisément le domaine où il s'opère tout naturellement : la transformation immédiate des pratiques où l'agriculture biologique aurait son mot à dire y est inséparable de la révolution des structures politiques et sociales. »* (Charbonneau 1991, 184-5)

Bien qu'il évite en général le vocabulaire de la révolution, une initiative qui a su canaliser les meilleurs espoirs de transformation sociale du mouvement écologique s'inscrit de fait dans le prolongement d'une politique agricole résolument différente. Le modèle de Transition a été créé par Rob Hopkins en 2005 dans le cadre d'une formation en permaculture au Kinsale Further Education College en Irlande. Il a été mis en pratique pour la première fois l'année suivante, en 2006, à Totnes en Angleterre. Il consiste à semer *hic et nunc* les germes de formes sociales « résilientes », plus durables et plus humaines que celles basées sur ce « développement exponentiel » que dénonçait Charbonneau, et partant, propres à leur survivre, une fois que le pic du pétrole, conjugué aux effets du changement climatique, aura dissipé le mirage d'une « *croissance indéfinie dans un monde fini* » (Charbonneau 1990). Ce modèle a pour but d'aider les personnes intéressées à faciliter la transition de leur communauté en leur proposant une base sur laquelle s'appuyer pour entamer le processus. Il existe aujourd'hui plus de 250 initiatives locales de Villes et communautés en Transition (voir leur site [villessentransition.net](http://villessentransition.net)) dans une quinzaine de pays et la liste s'allonge presque chaque semaine. La Transition comme mouvement constitue sans doute la plus prometteuse des « réactions des sociétés face aux défis posés par Bernard Charbonneau », répondant notamment à son souhait d'une « *internationale des provinces et des villages* » (Charbonneau 2009, 189), des communes et des quartiers (Charbonneau 1991, 173) contre la liquidation productiviste de la nature et de la liberté qui s'y conjoignent au mieux. Parmi les points de contact

et de contraste avec la démarche de Bernard Charbonneau que je relèverai ici dans le *Manuel de Transition* de Rob Hopkins, dont j'ai collaboré à la traduction française, il convient d'abord de noter que la permaculture y joue un rôle de noyau doctrinal comparable à certains égards à celui du personalisme dans les groupes du Sud-Ouest d'Amis d'*Esprit* où Charbonneau le premier, assisté de Jacques Ellul, formula le projet d'une écologie politique radicale comme position révolutionnaire originale, ainsi que l'ont démontré mes travaux historiques sur ce « personalisme gascon ». (Roy 1990, 1992, 1997, 1999, 2008) Mais il s'agissait d'abord dans leur cas d'une posture morale d'opposition pour ainsi dire volontariste à la société technicienne triomphante, alors que le point de départ de la Transition contemporaine est à la fois plus pragmatique et plus contingent, même s'il implique « la révolution des structures politiques et sociales » qu'appelle pour Charbonneau l'agriculture bio, ainsi que le rôle promis à l'agriculture urbaine. (Charbonneau 1991 : 194, 2009 : 208)

*« La permaculture a été conçue dans les années 1970, au moment de la première crise pétrolière, en tant qu'« agriculture permanente » délaissant la culture annuelle et la monoculture au profit de systèmes à plusieurs paliers utilisant des arbres et des plantes pérennes productifs et utiles. Sa pratique ne s'est pas longtemps limitée aux systèmes agricoles, car il devenait clair qu'une alimentation viable ne pouvait être obtenue sans une multitude d'autres éléments qui constituent une société —l'économie, le bâtiment, l'énergie et bien d'autres. »(Hopkins 2010, 138)*

Charbonneau pourrait aussi bien évoquer les grandes lignes de la permaculture quand il soutient que « *L'agriculture peut résoudre les contradictions de la société industrielle* ».

*« Rétablir une agriculture, cela implique que l'essentiel du secteur agricole et forestier soit rendu à des paysans pratiquant la culture (et non l'exploitation) non épuisante des sols, en fonction des conditions locales, par l'assolement, l'amendement, le compost et le fumier, l'élevage de plein air. Le procédé mécanique ou chimique, sans être exclu par principe, ne peut être qu'un « rajoutis » dont seule l'expérience locale dira jusqu'où l'utiliser (...) sans nuire à la nature et à la qualité. Cela suppose que la priorité soit accordée au machinisme léger sur le lourd, au procédé naturel sur la chimie, à la polyculture sur la monoculture épuisante. Et que le paysan vivant sur et de sa terre, ni trop petite ni trop grande, remplace le prolétaire ou le capitaliste de l'exploitation agrochimique. » (Charbonneau 1991, 181-2)*

David Holmgren, co-inventeur du concept de permaculture, le réactualisa au début du siècle en fonction du pic pétrolier, au même moment où Hopkins eut recours à ses principes pour formuler une réponse à ce défi dès qu'il prit conscience de cette limite objective à la croissance, impliquant la fin imminente de la société industrielle mondialisée. À la différence de Charbonneau, Hopkins ne craint pas tant la consolidation totalitaire du système, dont le déploiement à grande échelle deviendra avant longtemps physiquement impossible, que l'inévitable chaos de son fatal effondrement et des soubresauts qui l'accompagneront. C'est ainsi que « *les Initiatives de Transition sont fondées sur quatre prémisses de base* :

1. *Nous ne pourrions éviter de vivre en consommant beaucoup moins d'énergie. Il vaut mieux s'y préparer que d'être pris par surprise.*
2. *Nos établissements humains et nos communautés manquent de la résilience nécessaire pour survivre aux importants chocs énergétiques qui accompagneront le pic pétrolier.*
3. *Nous devons agir collectivement et nous devons le faire maintenant.*
4. *En stimulant le génie collectif de notre entourage pour concevoir en avance et avec créativité notre descente énergétique, nous pouvons construire des modes de vie plus inter reliés, plus enrichissants et qui reconnaissent les limites biologiques de notre planète. »*

La Transition vers l'après-pétrole retrouve ici comme planche de salut au milieu du naufrage économique les objectifs politiques du personalisme gascon qui, dès 1935-36, réclamait en conclusion de son *Manifeste en 83 points*, rédigé par Charbonneau et Ellul, « UNE CITÉ ASCÉTIQUE POUR QUE L'HOMME VIVE », dans ce qu'il faut considérer comme le premier appel à la décroissance, ou tout au moins à la limitation de la croissance au nom

d'un minimum vital équilibré et holistique pour chacun, qui « soit à la fois matériel et spirituel. L'homme crève d'un désir exalté de jouissance matérielle, et pour certains de ne pas avoir cette jouissance, »(82<sup>e</sup>) si bien que le problème de la révolution se pose ici « sur le plan de la civilisation elle-même. Sur le plan des mœurs, des habitudes, des façons de penser, sur la vie courante de chacun de nous, sur son journal et son repas. »(81<sup>e</sup>) Si la Transition suppose la révolution sans phrase d'une décroissance qui se produira d'elle-même par la force des choses que cela nous plaise ou non, c'est pour aussitôt ajouter qu'il ne tient qu'à nous que cette décroissance soit purement brutale ou richement conviviale : une occasion d'accomplissement à saisir au milieu des périls comme la meilleure façon de les traverser, en vue d'une vraie vie et non de la simple survie.

*« Un avenir plus pauvre en pétrole pourrait, si l'on y consacre à l'avance assez de réflexion et d'imagination, être préférable à notre présent. Un futur plus sobre en énergie et plus résilient ne signifie pas forcément de jouir d'une qualité de vie inférieure à celle du présent. Au contraire, un avenir où l'économie locale serait revitalisée posséderait bien des avantages par rapport au présent, entre autres une population plus heureuse et moins stressée, un environnement amélioré et une stabilité accrue. » (Hopkins 2010, 132-3)*

L'avenir relocalisé qu'envisage Charbonneau pour des raisons éthiques implique de même « l'association de l'industrie à l'agriculture » pour « aider les campagnes et les pays à revivre », sur la base « d'une autre technologie, plus légère, qui utiliserait l'eau sans la souiller, » à l'exemple des « moulins qui contribuent à l'agrément et à la stabilité des cours d'eau. »(Charbonneau 1991, 189)

*« Une telle industrie aurait l'avantage de peupler l'espace en utilisant plus de main d'œuvre ; si celle-ci n'est pas exploitée, exercer ses muscles et son habileté serait-il plus pénible que de presser à longueur de journée sur un bouton ? Imaginons que l'on réintègre dans un travail personnel et diversifié la part de jeu que satisfait à grands frais l'industrie du loisir et des transports : au bout du compte on s'apercevrait peut-être qu'un travail industriel ainsi humanisé est autrement rentable et productif que la tâche totalement organisée ; et l'on aurait mis fin à cette schizophrénie du travail et du loisir qui dissocie l'homme. Mais cette nouvelle industrie relèverait plutôt de l'artisanat, l'industrie lourde nécessaire, objet d'un service social, étant strictement cantonnée dans sa « zone industrielle ». Comment d'ailleurs pourrait-il y avoir une société locale sans artisans établis sur place ? » (Charbonneau 1991, 181-2)*

C'est aussi à eux que s'adresse explicitement Hopkins dans la perspective d'une Transition en douceur vers l'après-pétrole :

*« Le pic pétrolier est pour moi un appel aux maraîchers et aux pépiniéristes des chemins de campagne embrumés, aux ébénistes et aux fabricants de chaises des boisés, aux installateurs d'éoliennes individuelles sur les collines battues par les vents, afin qu'ils apportent toutes les merveilleuses compétences qu'ils ont accumulées et l'expérience qu'ils ont gagnée au cours d'années de pratique et d'observation à l'endroit même où la majorité de la population commence à réaliser que les choses ne vont pas bien. Je les implore d'apprendre de nouvelles façons de communiquer avec les gens ordinaires, dans un esprit de service, et d'essayer d'entrer en relation avec les autres à une échelle sans précédent. » (Hopkins 2010, 138)*

Cette exhortation de Hopkins constitue la réponse de son mouvement de Transition à la critique d'Eric Stewart de la permaculture dont elle tire ses fondements philosophiques, en vue de corriger le déséquilibre qu'y constate cet auteur entre « deux impulsions potentiellement opposées : l'une implique un retrait de la société et l'autre implique de travailler à la transformation de la société. »(Cité dans Hopkins 2010, 138) Il est aisé de retrouver la même tension aux origines et dans le sillage du personnalisme gascon, entre, d'une part, l'exigence de rupture avec la société existante dont témoigne le modèle initial des camps de réflexion dans la nature et, d'autre part, l'insertion dans un large mouvement citoyen moins idéologique à base pragmatique tel que les comités de défense de la côte aquitaine. Le 37<sup>e</sup> des 83 points des *Directives pour un manifeste personnaliste* de Charbonneau et Ellul déclare sans ambages :

*« La Révolution personaliste se fera sous la forme d'une Société achevée à l'intérieur de la Société actuelle, ayant sa position complète hors des cadres du monde actuel. Cette société doit être une société personaliste avant que les éléments de la société actuelle qui sont en contradiction et en lutte les uns avec les autres disparaissent. Puisque nous ne pouvons lutter directement contre eux, il faut que nous nous en passions et que nous attendions leur destruction par eux-mêmes. Le personalisme est une société révolutionnaire qui prépare les cadres d'une société future. »*

Ce modèle fonctionnel d'une nouvelle société est destiné à s'imposer plus généralement en surnageant parmi le naufrage de l'ancienne, n'y ayant jusque-là qu'une présence discrète, comme celle d'humbles mammifères prêts à remplir les niches écologiques laissées vacantes par l'extinction massive des dinosaures. Le discours révolutionnaire en moins, on trouve de semblables présupposés dans cette citation de David Ehrenfeld que Hopkins met en évidence en marge de son énoncé des « Six principes qui sous-tendent le modèle de Transition » :

*« Notre tâche la plus urgente est de créer une structure fantôme économique, sociale et même technologique qui sera prête à prendre la relève quand le système actuel tombera en panne. »*  
(Cité dans Hopkins 2010, 139)

Si (38<sup>e</sup>) « cette société devra avoir le moins de points communs possibles avec la société actuelle » selon les personalistes gascons, une semblable attitude est précisément ce qui pour Hopkins pose problème dans « la permaculture telle que Holmgren l'a redéfinie », soit « un mouvement qui propose le système de conception et le fondement philosophique pour une société après le pic, tout en ayant le tort, selon Stewart, de se maintenir à distance de cette société. »(Hopkins 2010, 138) Cela vaudrait sans doute aussi pour le personalisme gascon, avec son exigence d'une « forte formation doctrinale ». Or « il s'agit moins en cela de l'établissement d'une série de dogmes que de la création chez tous les membres d'une nouvelle mentalité » sur la base d'« un pragmatisme »(42<sup>e</sup>) jugeant des principes à leurs conséquences, inséparable d'une action qui « doit surtout être un style de vie »(45<sup>e</sup>), par la « création de nouvelles habitudes. Ainsi prenant l'étude de la culture du blé, il s'agira non pas d'étudier une politique mondiale du blé, mais une culture du blé dans le Béarn, ex. : une politique personaliste du blé. »(46<sup>e</sup>) Ceci a pour but de diriger l'économie « vers d'autres fins qu'elle-même : la préservation de la terre et des libertés » ; or Charbonneau sait de quoi il parle quand il écrit encore dans *Le Feu vert* que « celui qui n'oublie ni les fins ni le poids des moyens ne peut qu'être accablé par l'énormité des problèmes que pose un tel virage. »(Charbonneau 2009, 122) Hopkins part lui-même du constat « que parmi les principaux obstacles à l'implication se cachent les sensations d'impuissance, d'isolement et d'écrasement que les problèmes écologiques créent souvent. Ces problèmes ne placent pas les gens dans une position d'où ils peuvent agir, que ce soit en tant qu'individu ou que communauté. »(Hopkins 2010, 140) Charbonneau semble avoir mis de l'eau dans son vin quand il en vint à écrire son *Autocritique du mouvement écologique*, car pour lui comme pour Hopkins, même sans l'horizon du pic pétrolier, « bien que l'urgence soit criante, un tel demi-tour ne pourra se faire que très progressivement après maints conflits et compromis avec les grands intérêts et les habitudes du public (ne pensons qu'à l'auto), les mythologies, entre autres les passions idéologiques et nationalistes. Pour s'attaquer les yeux ouverts à un tel adversaire, l'espoir est une aide bien maigre, il faut la foi dans le sens et la nécessité de l'entreprise.»(Charbonneau 2009, 205) Pour Hopkins en revanche, l'approche de Transition est « motivée par l'espoir, l'optimisme et l'action préventive »(Hopkins 2010, 133), ayant volontiers recours à des idées venues de la psychologie pour « exploiter la puissance d'une vision positive » (Chapitre 7) tout en appliquant au pétrole des « acquis dans le domaine du traitement des dépendances » pour « aider le mouvement écologiste à comprendre le processus de changement »(Hopkins 2010, 92).

C'est un peu la réponse de la Transition à la question angoissée de Charbonneau : comment faire accepter le demi-tour de la décroissance « sans faire sauter une machine organisée en fonction de tout autre principe ? On n'aura sans doute jamais assez de fermeté sur les fins et d'empirisme sur les moyens » (Charbonneau 2009, 122) pour « freiner une économie en chute libre sans faire exploser le moteur ou rentrer dans le décor », tout en s'efforçant de « réintégrer sans drame dans l'écosystème terrestre des monstres soi-disant urbains de plus de

*dix millions d'habitants.* » (Charbonneau 2009, 205) Les méthodes psychologiques de Transition semblent faire leurs preuves pour éviter la panique et le défaitisme et inspirer le courage et la patience d'entreprendre cette manœuvre délicate d'une portée gigantesque par petits pas constructifs. Mais si elles rejoignent l'accent mis par Charbonneau sur les obstacles que rencontre le changement en chaque sujet personnel, c'est sans l'acuité existentielle avec laquelle le moraliste français met en lumière ces débats intérieurs, ni surtout les mettre en rapport explicite avec les conditionnements extérieurs que déploie pour les dévier *La société médiatisée*, telle qu'analysée dans un ouvrage inédit de 1987 qui développe certains aperçus du *Feu vert*. (voir Roy 2010) La « liste des outils du *Manuel de Transition* comprend ainsi un guide pour « écrire un bon communiqué de presse » (no 8), selon les règles des médias permettant d'y faire passer l'information qu'on cherche à faire circuler. Il importe certes de les connaître afin de s'en servir en connaissance de cause, mais cette approche instrumentale néglige leur ambivalence fondamentale, comme s'ils étaient par nature neutres, et non des rouages vitaux du système plus vaste qu'on cherche à circonvier. N'empêche, la Transition a aussi tout le temps d'apprendre:

*« Cela ne se fera pas en un jour comme ces révolutions qui, prétendant tout changer en un tour de main, sont sans lendemain. Qu'importe que celle-ci dure cent ans ou mille ans si elle rend le temps à la terre, c'est sa direction qui compte. Faire baisser le taux de croissance pour rétablir l'équilibre, comme l'écrit C. Amery, cela peut commencer dès à présent dans le cabinet de l'industriel, du savant ou du penseur révolutionnaire, au garage, à la table et au jardin du Français moyen, dans le champ de la communauté ou à la réunion locale du syndicat. La route infinie commence à nos pieds. »* (Charbonneau 2009, 205)

La Transition se présente bien comme le genre de « Révolution immédiate » que s'est voulu le personnalisme gascon, commençant dès maintenant dans le lieu et le milieu où l'on vit : une « utopie-topique », comme Charbonneau désignait l'écologie au chapitre 11 du *Feu vert*. En même temps, ajoutait-il,

*« Un changement social aussi fondamental n'est pas un happening ni même une fête destinée à purger la société des pulsions qui la menacent, c'est une entreprise énorme et de longue haleine qui demande au moins autant d'objectivité et de raison que la gestion de la Régie Renault. »* (Charbonneau 2009, 170)

Non que la fête n'ait son rôle social intégré dans les deux modèles. Depuis sa critique des congrès personnalistes du mouvement *Esprit* dans les années 1930 qui l'amena à s'en détacher pour privilégier la formule des camps de réflexion en pleine nature, Charbonneau a toujours insisté sur l'importance de « créer des formes de réunion, de communication et de manifestation proprement écologiques. La révolte de Mai fournit quelques exemples, bien que trop spectaculaires, de cet effort d'imagination (presse parallèle, radios clandestines, style de certaines manifs). » (Charbonneau 2009, 186) Le mouvement de Transition n'hésite pas quant à lui à emprunter par exemple au management la « technologie » brevetée du Forum ouvert (*Open Space*), à côté de mises en situation d'inspiration psychologique.

*« Le modèle de Transition utilise ces idées pour, premièrement créer une vision positive, deuxièmement créer des espaces où les gens peuvent, en toute sécurité, parler, assimiler et ressentir comment ces questions les affectent et troisièmement valider les démarches et les actions que les gens ont entreprises tout en intégrant au processus autant d'occasions de fêter les réussites que possible. Ces rassemblements, où se développe le sentiment de ne pas être la seule personne au monde consciente du pic pétrolier et du changement climatique ni la seule à en être effrayée, sont très puissants. Ils permettent aux gens de sentir qu'ils participent à un effort collectif, qu'ils font partie de quelque chose de plus grand qu'eux. »* (Hopkins 2010, 140)

Charbonneau prévoyait le même genre de rôle pour les « rites, fêtes ou cérémonies qui symboliseraient l'association » (Charbonneau 2009, 188) écologique dans son projet d'« ordre écologique », déjà esquissé en détail avant-guerre dans un cadre personnaliste, où celle-ci « deviendrait le prototype de la société respectueuse de la nature et de la liberté à venir. Mais ce ne serait pas une société idéale, seulement bien réelle,

*qui tiendrait compte des possibilités de la situation et de ses membres.* » Comme le réseau de Transition pourrait bien être en passe de le faire au sein de la mouvance écologique, « *vis-à-vis du parti écologique elle remplirait la fonction d'une autorité face au pouvoir à la manière d'une Église face à l'État, bien que ces deux termes méritent quelque réserve.* » (Charbonneau 2009, 187) La formation des initiateurs de Transition est certes rigoureuse et prescrit un certain nombre d'étapes pour l'accréditation et le développement des groupes, répondant jusqu'à un certain point à l'idée chère à Charbonneau d'un « ordre écologique » comme institution, véritable cléricature du mouvement en vue d'un nouvel ordre social. La Transition se méfie cependant de l'institutionnalisation du rôle des fondateurs au sein d'une initiative locale et prévoit de le limiter dans le temps. La première des 12 étapes de Transition consiste ainsi à « *Constituer un groupe initiateur et planifier dès le départ sa dissolution.* » (Hopkins 2010, 146) En revanche, pour ce qui est de l'étendue dans l'espace, « *il n'y a pas de formule magique concernant l'échelle,* » ce qui laisse toute latitude à des formules originales telles que la désignation comme Territoire en Transition du groupe de Salies de Béarn, englobant les patries d'élection de Charbonneau de Saint-Pé-de-Léren à Pau. Pour Hopkins, « *le niveau idéal pour une Initiative de Transition est celui que vous sentez pouvoir influencer.* » Il est donc déconseillé de commencer par l'échelle régionale ou nationale. « *Certes, il pourrait arriver à une étape ultérieure que l'éventail de groupes d'une zone géographique donnée ressentent le besoin de se réseauter pour améliorer leur efficacité, mais il faut que ce réseau émerge d'une base de communautés de Transition intenses, plutôt que d'être créé à l'avance (...).* » (Hopkins 2010, 143) Charbonneau n'en disconviendrait pas, prévoyant même une limite « spatiale » de nombre —plutôt que « temporelle » de mandat— à la constitution des groupes. Il garde néanmoins toujours à l'esprit que, tant pour la société écologique que pour l'association qui la préfigure, l'« organisation naturelle est la fédération, » dont l'horizon est global en vertu même de son enracinement local.

*« C'est-à-dire une base de cellules enracinées dans leur lieu : comités de village ou de pays, clubs de bourgade ou de quartier. La nécessité de leur maintenir une taille humaine (...) force à envisager un numerus clausus au-delà duquel un autre groupe devrait se fonder. Ces sociétés locales seraient réunies comme d'autres à l'échelon régional, national et international, où les responsables locaux auraient l'occasion d'élargir leur horizon, de se connaître, de confronter leur expérience et de coordonner leur action. » (Charbonneau 2009, 189)*

C'est un peu ce qui se passe au niveau international du réseau de Transition et de ses subdivisions, telle que sa branche francophone en formation, où l'on peut imaginer avec Charbonneau qu'« *un Suisse ou un Belge mettra à juste titre l'accent sur les dégâts commis par l'entreprise privée et le gouvernement provincial, alors qu'un Français insistera sur les méfaits de l'État central et de l'Aménagement du territoire. Ainsi les uns et les autres pourraient-ils s'enseigner mutuellement en montrant comment le capitalisme privé et l'État se combinent et se combineront de plus en plus.* » (Charbonneau 2009, 189) Ce serait là l'occasion d'une prise de conscience de ce qui les unit par-delà leurs horizons culturels et idéologiques parfois divergents dans un projet commun inclassable, si ce n'est en tant que foncièrement personnaliste.

*« Au contraire d'une économie politique qui socialise l'individu et étatisé la société, l'écologie politique personnalise la société et socialise l'État, car elle n'est pas capitaliste ou socialiste, elle est ailleurs. Mais elle n'échappera pas plus à certaines nécessités économiques qu'à un minimum de direction de l'économie par l'État. Seulement, ce ne sera pas le même. Et comme elle portera sur le développement de la science et de la technique qui détermine celui de l'économie, cette direction en sera une. Cette intervention de l'État, prudente et méfiante, parce que cette fois vraiment pratiquée aux fins de son dépérissement, sera particulièrement nécessaire durant la période de transition : comme les arbres, les sociétés et les hommes ont besoin d'un tuteur en attendant de repousser. » (Charbonneau 2009, 204)*

En dépit du modèle d'anarchie privilégié par l'auteur du réquisitoire de *L'État*, Bernard Charbonneau envisageait sereinement le rôle qu'un gouvernement central serait appelé à jouer dans un processus de transition vers l'après-développement. Peut-être aurait-il pu en venir à admettre l'engagement constructif avec les pouvoirs en place que préconise le modèle de Transition, en commençant par l'échelon local, sans



désespérer pour autant du niveau national, une fois le processus bien lancé et que l'impossibilité de gérer le désordre établi comme si de rien n'était sera devenu patente sous l'effet des crises imminentes. Pour Hopkins,

*« La puissance du processus de Transition réside dans sa capacité à créer une véritable dynamique dirigée par les communautés qui se relie ensuite à la politique locale, mais à ses conditions. (...) Il est important que les Initiatives de Transition opèrent indépendamment des élus locaux, du moins au début. Par définition, une Initiative de Transition ne peut pas être conçue et dirigée par le conseil municipal, mais est un projet où le soutien actif et enthousiaste de l'administration locale vaut son pesant d'or. » (Hopkins 2010, 142)*

C'est ce qu'on pourra voir par exemple dès le deuxième weekend de formation officielle pour initiateurs de Transition au Québec les 14 et 15 mai prochains dans la petite ville industrielle de Drummondville, où le député local à l'Assemblée nationale, Yves-François Blanchet, sera non seulement présentateur, mais contribue aux frais d'inscriptions de ses concitoyens. Un tel empressement semble même brûler les étapes prescrites par Hopkins, pour qui, *« au lieu de se perdre dès le début dans le dédale de la rédaction et de la mise en application des politiques à l'échelle locale, les premiers pas décisifs sont plutôt d'amener la communauté à une prise de conscience et de bâtir une énergie collective autour du projet. »* Ce n'est qu'ensuite en principe que *« l'administration locale voudra faire partie du processus parce qu'elle constatera que c'est là où l'énergie et des façons de voir innovantes se déploient. »*(Hopkins 2010, 143) Mais aussi parce que c'est là que des raisons communes rassembleuses se dessinent comme base d'un nouvel art de vivre ensemble à long terme ; ce n'est qu'ainsi qu'un mouvement en vient à faire société, captant insensiblement l'autorité de définir et mettre en œuvre les orientations de la cité. C'est pour cela que Rob Hopkins voit dans l'inclusivité le second des « six principes qui sous-tendent le modèle de Transition », le premier étant « une vision claire et attrayante du résultat souhaité ».(Hopkins 2010, 139) Ainsi, pour citer le reportage d'un journal local de Drummondville, *« le Réseau de villes et villages en transition favorise l'émergence de groupes dans les communautés du monde, afin que des citoyens issus de tous les secteurs (affaires, communautaire, environnemental, transport, commercial, élus, santé et tourisme) trouvent ensemble des solutions pour construire des sociétés écologiques et résilientes. »*(Tremblay 2011)

*« Nous ne pouvons relever d'aussi vastes défis que ceux du pic pétrolier et du changement climatique en choisissant de rester dans nos zones de confort : les « verts », ne parlant qu'à d'autres « verts », les gens d'affaires à d'autres gens d'affaires, et ainsi de suite. L'approche de Transition cherche à favoriser un niveau de dialogue et d'intégration rarement atteint auparavant et elle a commencé à mettre au point des méthodes innovantes pour y arriver. » (Hopkins 2010, 139)*

Il se peut donc bien qu'à la faveur du moment révolutionnaire objectif que nous ménage le pic pétrolier, dont Charbonneau chercha en vain l'équivalent éthique aux beaux jours du développement exponentiel, la Transition soit en passe de réaliser sans tambours ni trompettes la révolution immédiate qui donnait sens à sa vie. Mais si elle doit passer par l'inclusivité, elle ne saurait faire l'économie d'une prise de conscience des principes apparemment opposés qu'il lui revient de concilier non seulement dans le ciel des idées, mais sur le plan des mentalités, dans le secret des personnalités. C'est l'un des grands mérites de Bernard Charbonneau que d'y avoir insisté dans son *Autocritique du mouvement écologique*, soulignant qu'il lui faut s'assumer comme « révolution conservatrice » ou « conservatisme révolutionnaire » (Charbonneau 2009, 170), à ne pas confondre avec le « progressisme réactionnaire » ou « réaction progressiste » qui, fût-ce en les exacerbant, *« cumule et confond le mensonge de droite et celui de gauche » en vertu d'un « nihilisme de l'agir pour agir »*. Pourtant, soutient-il, *« si l'on retourne à leur origine, les valeurs de droite et de gauche, loin d'être opposées, sont complémentaires. C'est la reconnaissance des exigences de la nature et de la société, l'enseignement du passé qui fait de l'idéal de liberté et d'égalité autre chose qu'un rêve. Ce dépassement et ce ressourcement de valeurs jusque-là opposées, l'écologie les a entrepris en mettant l'accent sur la nature contre le 'progrès'. »* (Charbonneau 2009, 192-3) L'écologisme est donc *« à la fois révolutionnaire parce qu'il réclame un changement de sens radical de la société, et conservateur »,* puisque *« sur le terrain le mouvement écologique défend ce qui*

est : ces arbres, ces villages, cette culture. » « Il ne doit pas avoir honte d'être conservateur, loin de là, il doit arracher ce terme à une droite qui ne conserve plus rien du trésor accumulé par la terre et les hommes. » (Charbonneau 2009, 167-8) Seulement, « parce que le principe du désordre établi est aujourd'hui le pillage de l'existant, sa défense est révolutionnaire. » (Charbonneau 2009, 195) Malgré sa discrétion et son accent pragmatique, on ne saurait donc dénier ce caractère révolutionnaire au modèle de Transition, qui a su trouver le juste milieu entre utopisme évasionniste et pseudoréalisme politicien sur la voie duquel Charbonneau chercha à guider le mouvement écologique, en mettant en pratique cette citation de Joel Barker en exergue du tout premier Plan de descente énergétique de Kinsale :

« Une vision sans action n'est qu'un rêve ; de l'action sans vision ne fait que passer le temps ; la vision conjuguée à l'action peut changer le monde. » (Hopkins 2010, 129)

## BIBLIOGRAPHIE

- CHARBONNEAU, B. (1973, 1990) *Le système et le chaos. Critique du développement exponentiel*. Paris: Anthropos; Economica, 290 p.
- CHARBONNEAU, B. (1980, 2009) *Le Feu vert. Autocritique du mouvement écologique*. Préface de Daniel Cérézuelle. Lyon: Parangon/Vs, collection «L'Après-développement» dirigée par Serge Latouche, 224 p.
- CHARBONNEAU, B. (1987) *L'État*. Paris: Anthropos; Economica, 450 p.
- CHARBONNEAU, B. (1991) *Sauver nos régions. Écologie et sociétés locales*. Préface de Pierre Samuel. Paris : Sang de la terre, collection «Les Dossiers de l'écologie», 200 p.
- CHARBONNEAU, B.; ELLUL, J. (1999), « Directives pour un manifeste personnaliste », *Revue française d'histoire des idées politiques*, n° 9.
- HOPKINS, R. (2010) *Manuel de Transition: de la dépendance au pétrole à la résilience locale*. Traduction de HOPKINS, R. (2008). *The Transition Handbook*. Totnes, Devon : Green Books. Préface de Serge Mongeau. Coordination de l'édition en français par Michel Durand. Montréal: Écosociété, collection «Guides pratiques», 216 p.
- ROY, C. (1990) « Nature et Liberté: le combat solitaire de Bernard Charbonneau », *Vice Versa*, n° 30, pp. 12-14. [En ligne] URL : <http://www.viceversamaq.com/viceversa-1983-97>.
- ROY, C. (1992) « Aux sources de l'écologie politique: le personnalisme 'gascon' de Bernard Charbonneau et Jacques Ellul », *Annales canadiennes d'histoire*, XXVII, avril, pp. 67-100. Trad. italienne: *Trasgressioni. Rivista quadrimestrale di cultura politica*, n° 33, hiver 2002, pp. 77-109.
- ROY, C. (1997) « Entre pensée et nature : le personnalisme gascon », in PRADES, J. (dir.), *Bernard Charbonneau. Une vie entière à dénoncer la grande imposture*, Ramonville Saint-Agne : Érès, pp. 35-49.
- ROY, C. (1999) « Ecological Personalism: The Bordeaux School of Bernard Charbonneau and Jacques Ellul », *Ethical Perspectives*, vol. VI, n° 1, avril, pp. 33-44, résumé comme le document n° 698481 du vol. 36 de *The Philosopher's Index* (2003).
- ROY, C. (2008) «Charbonneau, Bernard», in PAVAN, Antonio Pavan, (dir.) *Enciclopedia della persona nel XX secolo*. Naples: Edizioni Scientifiche Italiane.
- ROY, C. (2010) « Société médiatisée et Transition écologique: L'information-publicité-propagande selon Bernard Charbonneau », *Global Media Journal*, vol. 3, n° 2, pp. 91-98. [En ligne] URL : [http://www.gmj.uottawa.ca/1002/v3i2\\_roy\\_e.html](http://www.gmj.uottawa.ca/1002/v3i2_roy_e.html).
- TREMBLAY, L. (2011) « Une formation de calibre international s'organise en lien avec la consommation de pétrole », *L'Express*, [En ligne] URL : <http://www.journalexpress.ca/Societe/Environnement/2011-04-04/article-2399563/Une-formation-de-calibre-internationale-sorganise-en-lien-avec-la-consommation-de-petrole/1>.

# APPROCHES DE L'HABITER ET MISES EN ŒUVRE D'ALTERNATIVES VIABLES

*Jacques JULIEN*

---

Maître de conférences en Ethnologie à Denis Diderot Paris VII, Aulagnier petit 43520 Mazet Saint Voy, [caramentran@wanadoo.fr](mailto:caramentran@wanadoo.fr)

## INTRODUCTION

Après la Seconde Guerre mondiale, **Maurice Le Lannou** propose une nouvelle définition de la géographie qui serait la science de l'homme-habitant. Pour lui « habiter, c'est vivre sur un morceau de la planète, en tirer de quoi satisfaire les besoins élémentaires de l'existence » [...] « vivre en symbiose avec un espace concret. » (Le Lannou, 1949). Bien que incongru en ce début des trente glorieuses, le thème de l'habiter sera repris par plusieurs auteurs et notamment Bernard Charbonneau dont l'ensemble de l'œuvre est centrée sur l'habiter. En ce début du XXI<sup>ème</sup> siècle habiter n'est plus seulement le travail de quelques chercheurs d'avant-garde mais l'armature d'alternatives à la situation « catastrophique » actuelle.

## I. - ACTUALITÉ ET IMPORTANCE DE L'HABITER

### I.1 - ÉVOLUTION CONTEMPORAINE

La qualité de l'habiter a subi une évolution surtout contemporaine correspondant au développement de l'individualisation, à la marchandisation totalitaire des échanges, et à la perte des savoirs. Cette évolution est liée à un anthropocentrisme où l'homme ignore son milieu et les liens avec l'environnement.

Nous vivons une ère de Progrès, tout va plus vite, tout est plus facile, tout devient libre, tous les travaux du passé deviennent inutiles, nous sommes de plus en plus dans les nuages voire bien plus haut. Et nous n'avons jamais autant parlé de notre planète. Et bientôt le paradis sur terre. Pourtant, croissance et développement loin de résoudre la misère, ne font qu'accentuer le gradient de richesses entre le Nord et le Sud, et de même à l'intérieur de chaque nation (Partant, 1983). D'ailleurs l'international est devenu le genre humain et il est de très bon ton d'être un citoyen du monde. Cette évolution est très bien décrite, sans équations, de façon prémonitrice (c'est-à-dire avant la publication du rapport Meadows) dans « Le système et le chaos » écrit entre 1950 et 1967. Le « développement accéléré fait le vide » (Charbonneau, 1991). Cette révolution a-t-elle ou non des conséquences sur les rapports que nous avons avec la terre, avec la Terre ? Bien des travaux de nombreux penseurs répondent par l'affirmative, et, à partir du concept de l'habiter, examinons l'intérêt de l'œuvre de Bernard Charbonneau à ce propos.

Avant de poursuivre notons que pour Charbonneau si le chaos provient du désir de liberté cette même liberté peut permettre de reprendre pied (Charbonneau, 2010).

Plusieurs aspects sont mis en avant. D'abord la fin de l'exploration de la Terre, « la conquête de l'Espace contribue à nous en priver » (Charbonneau, 2010) « il n'y a plus d'île, ou plutôt le monde est devenu le plus étroit des îlots » ... « il n'y a plus d'au-delà » (Charbonneau, 1969). Ensuite la conséquence de l'accroissement de rapidité : transports pour dominer l'espace aboutit à privation d'espace par le manque de temps (Charbonneau, 1991). Le remplissage par le vide c'est « la délocalisation générale qui laisse peuples et individus sans feu ni lieu dans le vide privés d'identité , est l'arrachement le plus angoissant qui soit » (Charbonneau , 1991) , la standardisation uniformisation ( Charbonneau , 1991 ) avec en plus la perte de la nature , « Le camping perd son intérêt propre , ce n'est plus qu'un lieu de séjour » (Charbonneau , 1969) « Ce qui rend les voyages si faciles , les rend inutiles » (Charbonneau , 1969).

Nous débouchons alors sur une réponse particulière : pour échapper à l'angoisse l'homme devient un touriste (Charbonneau, 1991), « L'individu moderne fuit en avant, en cherchant à retrouver dans l'espace, le temps qu'il dévore par ailleurs » (Charbonneau, 1969). Le voyage naît du besoin d'élargir et de rechercher un ailleurs, « refusé par l'immobilité de la société ancienne ou l'abrasion égalisante du tourbillon moderne » (Charbonneau, 2010) « vivre ailleurs, cela ne s'appelle pas la mobilité sociale, mais l'exil » (Charbonneau, 1991).

Nous nous dirigeons ainsi vers ce que Jaulin appelle l'universalototalitarisme (Jaulin, 1977), « perdus dans le vide sans site orientation ni lieu où habiter » (Charbonneau, 1991). Avec une maison mondiale. Si dans la construction traditionnelle, les artisans copiaient inlassablement, c'était dans un esprit de récréation partielle, ajoutant leur patte à la forme convenue, c'est la grâce du travail manuel. La prescription d'un espace à vivre idéal, hygiénique, moral, esthétique, va se renforcer durant les 19 & 20 siècles et s'engluer dans les pièges de la raison mathématique. L'élaboration de modèles, de types, ouvre la porte à la série. L'éventuel gain de confort s'accompagne de la villa en agglomération avec crépi tyrolien et couleurs gaies (Charbonneau, 1969) et les falaises de buildings pour les vacances ... « c'est la fête » (Charbonneau, 1969)... A la volonté collective, hors du temps, qui présidait à l'architecture traditionnelle se substitue la pensée de tel concepteur fondée sur ses exigences propres et sur le prix de l'objet construit. Tendence accélérée par le transport rapide, l'uniformisation des marchandises et des cultures (Charbonneau, 2010).

Aujourd'hui, l'évolution des procédés de construction, du statut des artisans, et des modèles de bâtiment, confère au spécialiste un rôle grandissant. Pourtant, quelles que soient les nuances entre maîtrise d'ouvrage et maîtrise d'œuvre, l'homme ne renonce pas à participer à son aménagement, si tenace en nous, est le besoin de sécréter notre demeure. Un abri édifié avec des matériaux de rebut, nous montre l'ingéniosité humaine. Tout occupant résiste mal à cette pulsion bâtisseuse et l'instinct du bricolage s'affirme avec force. Le Corbusier déclara lui-même " Vous savez, c'est toujours la vie qui a raison, l'architecte qui a tort " (Jeanneret Gris, 1969).

## I.2 - L'AMÉNAGEMENT DU TERRITOIRE, SUJET VERSUS SOCIÉTÉ

L'« aménagement d'un territoire » est-il le fruit de la libre action d'un sujet (individuel ou collectif) ou bien l'attribut de la société à laquelle le sujet appartient, notamment de l'histoire passée de cette société ?

Thème récurrent chez Charbonneau l'homme a besoin d'espace comme de temps (Charbonneau, 1991) (Charbonneau, 2010) « Tout individu, toute société, comme n'importe quel être vivant a besoin d'un certain territoire » (Charbonneau, 1991) et même de silence, d'authenticité (Charbonneau, 1969).

Concentrons-nous sur cette portion de territoire plus personnelle qu'est la maison : elle sera créée au gré de nos besoins et de nos goûts, portant aussi notre griffe : meubles, rideaux, tapis. La maison exprime ainsi nos pulsions les plus intimes, nos goûts les plus profonds. Soustrait à toute autre sollicitation, nous nous y sentons vraiment nous-mêmes. En même temps, la maison est un espace construit selon certains styles, certains codes et procédés immémoriaux ; notre demeure est ainsi une allégeance aux usages et aux normes de la société, où le hasard nous a fait naître, puis exister. Nous sommes ses attributs, une fois que la tradition l'a élaborée et

édifiée, la maison nous détermine à son tour et nous permet de retrouver et recréer ses propres cheminements. Demeurer, demeurer dans la maison, c'est entendre un discours, celui de notre culture, de notre société, les manières de mouvoir son corps dans l'espace habité : s'asseoir, dormir, manger, marcher, baiser.. Qui sont en relation avec le code de la nudité, le code des repas, les règles de la politesse, les règles de l'hospitalité tous les symboles tacites reçus par la tradition. « L'individu conscient est le premier à savoir à quel point il peut être le dupe de sa subjectivité et que ce qu'il croit être sien est ordinairement le résidu de la nature ou de son milieu » (Charbonneau, 2010).

Regardons maintenant de mieux près ce que signifie ce verbe, habiter. Pour cela, nous ferons référence à la conférence effectuée par Martin Heidegger le 5 Août 1951 à Darmstadt, (Heidegger, 1958). Dans ce papier célèbre intitulé Bâtir, habiter, penser, est développé une analyse sur l'habiter. Habiter, c'est autre chose que disposer d'un logement, cela signifie se sentir à l'aise, se sentir chez soi, pénétrer un lieu. Une construction à usage d'habitation, ne garantit nullement qu'une telle habitation ait lieu. Si bâtir a l'habitation pour but, celle-ci n'est nullement automatique. « Habiter devrait être la fin présidant à toute construction ». D'où la nostalgie d'une maison et non d'un simple logement (Charbonneau, 2010), « « L'usine peut fournir des logements, ce ne seront jamais des maisons » (Charbonneau, 2010).

Avançons plus loin : cet énoncé n'est pas satisfaisant, en ce sens que, habiter et bâtir apparaissent dans cet énoncé comme deux activités séparées. Alors que bâtir est déjà de lui-même habiter, bâtir n'est pas seulement un moyen de l'habitation. Heidegger a relevé qu'en vieil allemand, un même mot *bauen* est utilisé pour désigner bâtir, habiter, demeurer, être et aussi prendre soin de. Cette relation d'intimité correspond au concept de convivialité chez Illich (Illich, 1973), ou encore dans une dialectique du sujet et de ses prolongements exo somatiques chez Leroi Gourhan (LeroiGourhan, 1965) également présente chez Charbonneau : « l'habitat n'est qu'un prolongement du corps de l'habitant » (Charbonneau, 1991). Cette relation d'intimité signifie que la construction d'une maison n'est pas une simple fabrication, mais la production d'une œuvre. C'est extraire une portion d'espace de l'étendue brute originelle, pour en faire un lieu – tout comme on élève un vin. Saisir dans son être la construction d'édifices implique que nous pensons que bâtir est habité. Nous n'habitons pas parce que nous avons bâti, mais nous bâtissons pour autant que nous habitons, que nous habitons, ici-bas, sur cette terre. Il est parfaitement clair que nous retrouvons un habiter de l'habiter tout à fait semblable chez Charbonneau, quoique avec une forme différente, notamment dans Finis Terrae. Le territoire est, là où trouver les ressources nécessaires à la vie (Charbonneau, 2010), et ne prend forme que si il comprend des limites et des repères (Charbonneau, 2010); le lieu est cette étendue « approprié par son habitant » (Charbonneau, 2010), et surtout « il est le fruit de l'habitude » (Charbonneau, 2010). Citons aussi cette belle page sur la renaissance du voyage ... sur place, en cultivant son jardin et sa maison (Charbonneau, 2010) « en famille ou en coopérative » (Charbonneau, 2010). Avec l'épanouissement « de la plus belle fleur qui soit », « parce que vivante et peuplée » (Charbonneau, 2010) nous observons une résonance avec le poème Bleu de Hölderlin *Dichterisch, wohnt der Mensch auf dieser Erde* « poétiquement, habite l'homme sur cette terre ». L'habiter vrai est là où sont les poètes. La manière dont nous sommes sur terre, c'est l'habitation. D'où une distinction essentielle entre l'espace des géomètres et l'espace vital humain « l'étendue terrestre et charnelle que l'on se plaît sans cesse à découvrir » (Charbonneau, 1991). Le mot architecture est très signifiant : en mettant au monde  $\tau\epsilon\kappa\tau\omega$ , à partir d'un principe, d'une origine  $\alpha\rho\chi\iota$  : c'est par rapport à l'être même de l'homme, que le bâtir se déploie ...sur l'ensemble de l'écoumène, la terre  $\omicron\iota\kappa\omicron\upsilon\mu\epsilon\nu\eta$ , non pas entière mais la portion d'espace terrestre que nous habitons.

Insistons sur un point particulier confrontant vernaculaire et marchand. Rappelons qu'une demeure vernaculaire est une résolution des problèmes du milieu naturel, par une association harmonieuse des matériaux de la région, et le fruit d'un consensus architectural, d'un empirisme savant en adéquation parfaite aux besoins précis d'une société donnée (Pezeu Massabuau, 1999). « Les maisons et les bourgs » « s'élèvent comme il faut, exactement comme il faut » (Charbonneau, 1969). Cette caractéristique, nous pouvons comme Charbonneau, l'étendre au territoire : « faite des éléments du pays comme son paysage, l'œuvre de l'homme ne nie pas la nature, elle la parachève » (Charbonneau, 1969). Notons également l'accent mis par Illich sur ce

qui relève du domestique, du familial et est ainsi étranger à l'économie formelle et aux institutions dominantes (Illich, 1980). La terminologie vernaculaire est ainsi d'une part synonyme d'habitation et d'autre part désigne ainsi l'inverse d'une marchandise. Nous pouvons donc lire la marchandisation accélérée contemporaine en corrélation (voire en causalité) avec le déficit d'habitation. Une telle opposition se retrouve dans les différents types de propriétés l'une affective, séculaire et sans valeur l'autre « capitaliste qui n'est que valeur en argent et trafic incessant » (Charbonneau, 1991) ; Cette irréductibilité est clairement exprimée par Hassan Fath " Dans la maison de mon père, chaque marche d'escalier avait un sens ; aujourd'hui, chaque marche vaut un dollar " (Fath, 1970).

## II. - APPROCHES DE L'HABITER

### II.1 - LE TERRITOIRE

L'habitation réalisée, cette façon de se sentir chez soi ne possédera pas la même intensité en différents endroits, intensité que nous pouvons relier aux repérages effectués, débouchant sur des marqueurs du territoire ... à l'aide de sensations engendrées par nous-mêmes, par ....notre « odeur » en somme ? Ces odeurs, nous les sentons, pour les savourer ou les rejeter, à travers le filtre de nos habitudes mentales. Lectures, contemplation d'œuvres d'art, conversations, ....Ainsi ces signaux, si intimement perçus, si personnels, expriment surtout un message collectif et les mêmes impératifs culturels que les autres enseignements de la maison. D'où une possibilité d'approche générale. Configurons l'ensemble d'un territoire selon différents gradients permettant de circonscrire plusieurs zones.

Et commençons par l'abri premier, la demeure natale, un bouquet de sensations apprises, fondations de notre sensibilité, puis réapprises en d'autres maisons. L'acte d'habiter a commencé dans cette convergence d'impressions vagues et confondues où naissait notre moi .Cet abri originel se retrouvera dans une maison qui d'abord nous protège, en représentant le *dedans suprême*, l'ultime intérieur au-delà duquel il semble impossible de pénétrer plus avant. La protection réelle, le bien-être physique compte peu au regard du refuge symbolique. La leçon de la demeure est ici d'endurance, telle condition jugée insupportable ailleurs devient tolérable dans sa propre maison - et ici seulement, grâce aux oripeaux nostalgiques de l'enfance ou de l'habitude. D'abord un dedans, la maison est le lieu de l'intimité, où l'on se trouve gardé de l'hostilité du dehors celle des intempéries, et celle des autres. Un ensemble de remparts, tel les fréquentes images de la maison onirique. Ajoutons que certaines zones seront mieux propices pour se laisser aller : dans notre lit, dans la baignoire ...

Néanmoins la maison n'est pas un ensemble clos, la maison est également une porte inaugurant un contraste entre un dedans « normal » et un dehors hostile ou tout du moins inconnu. Une porte qui doit être ouverte ou fermée. Fermer la porte à autrui c'est l'exclure, reprendre possession de son intimité, un moment troublée. Ouvrir sa porte c'est au contraire accueillir un être différent, dans cette intimité dévoilée, partiellement pour un temps. La maison est une aire de rencontre, une aire de rencontres voulues, acceptées. Cette qualité d'espace ouvert implique, selon les usages du groupe, une oscillation entre deux mondes l'un, île de solitude tout à nous, et l'autre, de convivialité paisible partagée avec autrui. En fait l'appréhension d'autrui est plus complexe : en dehors de la famille étendue, nous avons la collectivité immédiate, et puis d'autres gens. Les codes de l'hospitalité contribueront à déterminer des zones distinctes séparant un devant d'apparat, affecté à l'activité économique, à la réception des hôtes, et un arrière où se relâchent les codes formels et rassemblant les fonctions nourricières de la maison. Salle commune, chambre pour repos et méditation (Charbonneau, 2010).

Au-delà, c'est parce qu'on habite autour du même escalier, ou de la même cour, le même hameau, le même village ...partageant le four, le puits, le lavoir, le cabinet d'aisance, qu'on crée, ou renforce une communauté de fait, que les usages viendront ensuite cimenter.

Au-delà du domaine des bâtiments, c'est tout un pays qui est bâti par un certain groupe humain. Un pays qui contient les ressources nécessaires à la vie (Charbonneau, 2010), un pays avec ses « odeurs », ses marques, dont le touriste qui « regarde le paysage, mais n'en pénètre pas le sens », alors que « l'homme du pays déchiffre partout des signes » ; « les arbres, les eaux, les pierres levées dans l'herbe, signifient des coutumes et des propriétés » (Charbonneau, 1969).

Même si sur l'ensemble du territoire, le paysage est un chef d'œuvre « rien ne demeure de l'ombre primitive, mais tout est respecté » (Charbonneau, 1969), pour un endroit donné et pour un individu particulier la fréquentation n'est pas constante, et de plus la fréquentation concernera une diversité de personnes. L'entité d'un pays signifie partages et échanges, et le territoire est ainsi divisible en territoires propres, communs, chemins, rivières, zones correspondant à des travaux collectifs, épisodiques ou permanents. Nous pouvons dès lors établir un schéma approximatif du territoire d'un foyer. Et même mieux, une épaisseur sera donnée à cette nappe, selon le temps vécu, aboutissant ainsi à un volume semblable à la représentation d'une niche écologique. Si nous tentons de prendre en compte l'ensemble des foyers, partages et échanges vont broyer la lisibilité, montrant ainsi que le pays ne saurait s'identifier à une somme d'unités élémentaires.

## II.2 - LES PETITS RITUELS QUOTIDIENS

Cultures et civilisations ne sont pas édifiées par le monde d'en haut, mais à partir d'en bas, des sociétés locales et leurs gestes. (Charbonneau, 1991). Habiter n'est pas seulement une appartenance à un espace-temps, habiter possède une forme : l'ensemble des routines et des rituels de la vie quotidienne, domestiques ou non, habitudes dont le rôle est essentiel dans les échanges, la mémorisation et la transmission des savoir-faire et savoir vivre. La maison est bien l'endroit où, dès l'origine, se trouvât concentré un aussi grand nombre de commodités et d'enseignements, liés au savoir vivre. La maison, ce ne sont pas seulement quatre murs en remparts, c'est un outil pour subsister, une machine à vivre concernant le manger, le dormir, le vêtir, avec des codes correspondants (code de la nudité, pratique spirituelle de l'eau, du feu, code de la propreté ...).

La maison nous montre les convergences entre habiter, habit, habitus, habitude ; c'est un véritable théâtre à deux niveaux celui de l'habitus et celui de l'habitude :

Un décor pour paraître. La maison nous enseigne à nous montrer, à nos yeux, et surtout à ceux d'autrui. Cette attitude semble répondre à un double souci : celui avoué d'honorer l'hôte, lui témoignant ainsi, que " ce qu'on a de mieux " est digne de lui, mais aussi moins ouvertement, le désir de l'étonner, voire de susciter son admiration, ou son envie en lui présentant des objets désirables et coûteux.

La maison est également la scène privilégiée des rituels quotidiens (Kaufmann, 1997). L'apprentissage de la vie quotidienne se déroule avec un certain style : une suite de rituels - du bain, du repas, du coucher, du réveil - qui règlent de façon précise, nos attitudes et nos comportements. La maison nous prescrit, par l'usage qu'on doit en faire, les règles du jeu de la vie quotidienne et s'en impose comme le seul théâtre, au sens le plus scénique de ce terme. Le rituel domestique constitue un principe d'ordre, chargé de contrôler la confusion, de l'enfermer de façon quasi permanente dans des normes patios temporelles. Le rituel est aussi une gestuelle, un langage, où chacun garde la liberté d'utiliser son propre accent, de s'exprimer avec ses mimiques, ses attitudes, ses silences. Cette fonction du rituel ne concerne pas seulement les temps forts de la journée (lever, repas, visites, coucher) mais également les actes mineurs secondaires : allumer un feu, monter l'escalier, ouvrir et fermer telle porte, s'asseoir, servir.

Au-delà de la maison, la vie est tout à fait semblable, que ce soit pour l'accomplissement des tâches ou le rapport avec les autres. Marcher, faucher, cueillir des haricots, scier le bois, ... autant de routines. Dire bonjour, observer son voisin, battre le grain, ramasser les pommes de terre ... autant de rituels. « *Les plus humbles besognes donnaient sens et valeur à un homme* » ... Ainsi « traquer le gibier tresser des nasses, accommoder des plats, tailler des haies, embellir ses filles ou enterrer ses morts, bâtir ses maisons, danser, prier » (Charbonneau, 1991). Et Charbonneau ajoute : éliminer la part d'habileté revient à frustrer l'esprit et le corps (Charbonneau, 2010). La société nous donne une seconde vie, l'association totalise les forces individuelles, elle

additionne « expériences et connaissances en les transmettant par son langage, la mémoire collective conserve ainsi la tradition et lui permet de progresser » (Charbonneau, 2010). En particulier, un métier ne donne pas seulement un gagne-pain, « il nous donne des frères » (Charbonneau, 2010).

L'ensemble fait de notre existence un processus ininterrompu au cours de la journée, et un quasi infinie répétition au fil des jours et des années. L'accomplissement des rituels permet un bien être de mieux, s'ajoutant à ce que nous appelons le confort domestique. Ces rituels ne sont pas des réflexes naturels comme nous serions tentés de le croire mais bien des habitudes modelées par l'usage (Lévi Strauss, 1962). Tout ce fatras d'habitudes nous enraine dans une culture, c'est-à-dire cet entrelacement des façons d'être et des façons de solutionner les problèmes vitaux sur un territoire donné. Comme l'a mis en relief Bourdieu, cet enracinement commande notre expression, notre écoute, à la fois de façon très singulière, et à la fois très fidèle aux « modèles » que nous avons suivis (Bourdieu, 1979).

Avec le progrès, organisation et division du travail aboutissent aux mêmes gestes et mêmes produits « jusque dans l'alimentation et la danse » (Charbonneau, 1991) une régression des connaissances locales « vulgaires » (Charbonneau, 1991). L'économie de marché exerce son action dans le détail, la vie des hommes (Charbonneau, 1991). Le progrès s'avère contreproductif, et se réduit souvent à la machine (TV, auto) (Charbonneau, 1969). Notamment l'industrialisation de l'agriculture, c'est la disparition des cultures de ces pays (Charbonneau, 1991).

### II.3 - LA DIMENSION DE L'HABITER

Contrairement à de fréquents modèles, il n'est nullement nécessaire de considérer l'ensemble de la planète et de l'humanité. Chaque personne, chaque population, à son monde propre, « *un territoire délimité par des frontières plus ou moins formelles* » (Charbonneau, 2010), avec ses ressources renouvelables et non renouvelables. Se placer au niveau d'une identité particulière (avec des éléments pas trop différents, et des facteurs relativement homogènes), sera plus pertinent que l'étude de moyennes planétaires de faible signification. Un autre argument sur la justesse d'un point de vue local est la finitude humaine, envisagée, par exemple selon l'espace-temps décrit précédemment, finitude contradictoire avec le point de vue mondialisé employé de nos jours.

Concernant la carcasse humaine, nos besoins sont limités. Nos capacités sont limitées. Prenons notre rapport au monde, chacun des outils de perception est limité, notre relation au monde est partielle : il y a le champ du visible, le spectre des odeurs, le spectre des saveurs, les différents types de zones sensibles à la pression, à la température, etc... Certes on peut parfois tricher, voir dans l'invisible, regarder au microscope ou au télescope, mais cela ne va pas bien loin, et c'est juste pour des moments exceptionnels.

Notre mobilité aussi est limitée, l'homme est fait pour marcher, et non pour courir. À vaincre les distances le voyage devient un transport, on survole de trop haut et trop vite (Charbonneau, 2010).

Notre consommation est finie et les tricheurs seront frappés d'apoplexie ou pire joueront la grande bouffe. Au niveau des biens, c'est pareil, l'accumulation de biens est finie ; au-delà d'un certain seuil, on ne sait plus ce qu'on a, et on ne sait plus où telle chose est placée. Regardez l'information, l'accumulation de messages, courriers électroniques et autres, de papiers glacés dans la boîte à lettres, aboutit à une sous information.

Nos relations sont limitées. Regardez votre carnet d'adresses, regardez le évoluer dans le temps, des nouvelles connaissances remplacent celles qui s'évaporent, y compris en ville, « *Paris est un mythe. Nous ne voyons personne* ». (Charbonneau, 1969).

Comptez le nombre de relations suivies, c'est au maximum de l'ordre de 100, et en général plutôt de 10. Et combien avez-vous de maris ou de femmes ? « *L'avion le téléphone nous donnent l'illusion de pouvoir multiplier les contacts avec les choses et les hommes, alors qu'ils dispersent et séparent* » (Charbonneau, 2010).

Question mémoire, combien connaissez-vous de textes par cœur ? À un instant donné, pas beaucoup, quelques poèmes, quelques chansons, quelques blagues, un discours, une pièce de théâtre ...



L'espace aussi est limité nous ne vivons pas sur la Terre, mais sur un petit morceau de territoire. Même les nomades ne sont ni partout, ni n'importe où.

Inscription dans le temps « Une vie d'homme à son rythme qu'il ne peut pas dépasser sans se détruire. ... Nous continuons d'appartenir à la nature, donc au cycle des saisons » (Charbonneau, 2010).

Au niveau de l'action, souvenons-nous du proverbe, on ne fait qu'une chose à la fois.

Certes nous disposons d'une certaine plasticité qui nous permet de changer de vie, d'époque, de lieu. Mais néanmoins, on ne saurait vivre comme une girouette. Une trop forte vitesse de changement aboutit à une tétanisation, « Le changement accéléré est le principe de ce système ...si il se bloquait tant d'énergies déchaînées le feraient sauter » (Charbonneau, 1991). L'homme n'est pas fait pour la flexibilité et la mobilité sociale (Charbonneau, 1991) ; « l'homme naissait et mourait en conformiste, aujourd'hui, pire, il doit le devenir en permanence » (Charbonneau, 2010).

Enfin comme cela a déjà été souligné « ce que nous tenions pour nos actes ou pensées invisiblement dicté par notre société : notre métier, notre classe, notre nation et sa culture » soit une limitation du sujet (Charbonneau, 2010), ce qui implique un rapport assez fort homme-milieu, sans pour autant céder à Lamarck. Et ce n'est pas triste, « si l'homme n'est qu'une forme de la nature vivante », « l'homme n'est rien, mais s'il prend conscience de son néant, il se découvre au centre des infinis » (Charbonneau, 1969). Et puis « engendrer des individus différents, conscients de l'être constitue la spécificité de l'homme » différence des hommes, et non infinité, Dieu seul est infini. (Charbonneau, 2010).

### III. - ALTERNATIVES VIABLES

La réalisation d'une alternative n'est pas seulement conséquente d'une nécessité ; une certaine prise de conscience et un certain regard seront décisifs. Ainsi « le dé-Créateur, c'est moi et mon frère ; et l'enfer c'est d'en prendre conscience » (Charbonneau, 2010), la nature ne saurait se réduire « à un spectacle ou à un stock d'énergie et de matières premières » (Charbonneau, 1969). Il ne suffit pas de « reprendre possession de la rue, puis la pression tombe et l'ordre se rétablit » (Charbonneau, 1969). Nous retrouvons ici le rôle de la liberté évoqué antérieurement.

#### III.1 - LA SOCIÉTÉ LOCALE

« Le point où l'homme et la nature se rencontrent, c'est la société locale » (Charbonneau, 1991). Relocaliser, adopter un plan de survie (Partant, 1983) pour la population concernée, est ainsi une condition nécessaire de toute alternative maîtrisée par cette population. Relocaliser, avec le sentiment de la nature, aux antipodes "de l'examen critique et du calcul"...mais ce qui « vient spontanément des profondeurs de l'être » (Charbonneau, 1969).

Toute alternative ne peut partir que de l'habitation : « la rencontre de l'homme et de la terre en un *lieu* ouvre une issue » (Charbonneau, 1991) de par la diversité des milieux, la diversité des gens, et la diversité des liens homme nature. La délocalisation n'est pas seulement une question spatiale, elle est destructrice de ce lien et du sentiment éprouvé par chacun. La relocalisation implique la reconstitution de ce lien et de ce sentiment «une renaissance de sociétés enracinées dans leur lieu», « la conscience d'appartenir à un tout » ... « l'universel est d'abord spirituel » (Charbonneau, 1991) et la convivialité homme-nature prime la science, l'économie ou la politique. Ainsi « le *particulier* (la défense de sa propre maison) ramène vite à l'*universel* : celle de la nature et de l'homme contre le déluge industriel » (Charbonneau, 1991) et « l'expérience profonde de sa spécificité personnelle ou sociale ne se distingue pas du droit de tous à *la* différence ». (Charbonneau, 1991).

Féodalité direz-vous ? Pas dans une telle direction où il ne saurait y avoir d'enfermement dans un quelconque particularisme « il est aussi absurde de concentrer le pouvoir dans de petites communautés anarchisantes qu'en un centre national ou continental. À chacun sa tâche : la mare à la famille, le ruisseau au village, le grand

fleuve au continent, l'atmosphère et la mer à l'institution planétaire » Charbonneau, 1991), un homme appartient « à sa famille, à son village et sa contrée aussi bien qu'à son continent et son espèce » (Charbonneau, 1991). De plus la petitesse sera source de paix « de petites sociétés plus fières d'être ce qu'elles sont, que de ce qu'elles ont, moins inquiètes, ne disposant pas de moyens militaires ... seront moins tentées par l'aventure impérialiste » (Charbonneau, 1991).

Ajoutons que société locale ne veut pas dire autarcie , les échanges ne sont pas interdits ... mais remis à leur place et le point de départ devant être celui de l'économie locale collant à la réalité - au niveau où il y a justesse de l'économie (Charbonneau , 1991) - et non l'inverse , une économie générale gommant les particularités aboutissant à l'uniformisation et à la standardisation . Le marché mérite d'être réinventé en tant que contact direct entre producteur et consommateur (Charbonneau, 1991).

La confrontation du schéma de l'économie avec croissance ou développement et du schéma des cycles d'énergie et de matières mettra en évidence la nécessité impérative, pour la viabilité du système, du respect des vitesses de renouvellement, (Julien & Jaulin, 1985). La meilleure viabilité sera acquise par l'utilisation de techniques appropriées de longue durée, et sans conséquences sur l'environnement.

Charbonneau insiste sur des facteurs trop souvent ignorés et difficiles à installer dans ce schéma, telle la qualité des aliments, bien autre chose que la question des prix et des rendements (Charbonneau, 1991). Autre exemple, le rôle de la culture paysanne dans toute révolution agricole. Ce schéma devrait être également complété par l'aspect « spirituel » mis en avant par Charbonneau. Seules l'imagination, la foi peuvent sauver la campagne, y « maintenir la vie » (Charbonneau, 1969). Les éléments recherchés par l'homme (temps, espace) « fondent la vie de l'esprit » (Charbonneau, 1969).

### III.2 - LA DÉMOCRATIE

La mise en place d'alternatives de ce type implique un apprentissage, et la construction d'une vraie démocratie, comblant le fossé actuel entre peuples et décideurs, une démocratie qui ne se limitera pas aux moments électoraux ou aux périodes de luttes. L'adversaire, « c'est le pouvoir de l'homme sur la nature et de l'homme sur l'homme » (Charbonneau, 1991) et plus loin Charbonneau ajoute « c'est le déchaînement du pouvoir, l'État industriel totalitaire justifié par les fins qu'il poursuit, qui explique l'échec inlassablement répété des révolutions » (Charbonneau, 1991). Là encore la petite taille ferait que « l'autogestion, la démocratie y seraient autre chose qu'un mirage cachant l'administration généralisée » (Charbonneau, 1991).

### III.3 - « FAISABILITÉ »

Tout d'abord être au clair sur la situation et quitter les illusions enfantines « L'enfer ce n'est pas seulement l'éruption de feu engendrée par la folie collective de la guerre totale. Pour un homme c'est le vide glacé d'un monde privé de sens : la folie individuelle ». (Charbonneau, 2010) Qui perd le sens du sens peut perler d'avenir, il n'en a pas plus que de passé. « Faute de Résurrection, on s'immortalise en entrant dans l'Histoire » (Charbonneau, 2010) « l'échec du rêve enfantin des Lumières est d'avoir cru que Sarastro pouvait faire descendre le ciel sur la terre » (Charbonneau, 2010).

Importance de la forme : « il devient urgent de résister à l'urgence » (Charbonneau , 2010) « promouvoir ce qui calme , ralentit , enracine , en faisant du touriste un habitant fixé en un lieu » (Charbonneau , 2010) « bougeant moins , il aurait plus de place » (Charbonneau , 1991).

Un naturisme ancré dans la société : renversement des valeurs : « la fin (la nature pour les hommes) doit commander les moyens (science, industrie, État) » (Charbonneau, 1969). Mais non un naturisme stricto sensu qui serait insuffisant « tout doit suivre, l'économie, la démographie, la politique » (Charbonneau, 1969).

Une question vitale est celle de l'état des lieux, changer le touriste en voyageur, le paysage en un signe (Charbonneau, 1991) n'est nullement hautement probable ; cela dépendra du degré de décadence atteint lors du ressaisissement : les habitudes et les rituels ne pouvant opérer qu'au-delà d'un seuil de savoir-

vivre minimal. Les ethnocides et la perte des savoir-faire ayant des conséquences irréversibles. Ce savoir vivre n'a pas une reconstitution garantie.

Original , mise en avant du spirituel , du religieux : « Comme au premier jour mais devant un ciel vide , il faut contempler , méditer , réfléchir et prier pour vivre et agir » (Charbonneau , 2010) ; « La perte de toute foi déclenche le cycle infernal de' l'accélération » (Charbonneau , 2010) ; « Chercher en nous des vérités plus ou moins perdues qui font de notre vie autre chose qu'une pure absurdité » (Charbonneau , 2010).

Et un retournement scientifique : pour éviter la catastrophe il faudra qu'« une véritable science de la vie et de l'homme arrive à se constituer. Dans cette entreprise, l'écologie, science des systèmes vivants occupera une place importante » (Charbonneau, 2010).

## CONCLUSION

La conclusion ne peut être que celle d'une espérance, d'une foi dans ce qui nous restera de vivant, et surtout de nos résistances personnelles et collectives, aujourd'hui et demain. Résister à l'« Un contre tout qui prétend rester soi-même ». « A quand tous contre Un ? » (Charbonneau ,1991).

La Révolution, ce sera « le plaisir et le bonheur avant la puissance » , « la contemplation et la création avant la production- consommation » (Charbonneau, 1991) la « Fierté d'être soi-même , joie de rencontrer son prochain parce qu'il n'est pas notre reflet » (Charbonneau , 1991).

## BIBLIOGRAPHIE

- BOURDIEU , P. (1979) *La distinction* , Paris , éd. de Minuit , 672 p.
- CHARBONNEAU, B. (1969) *Le jardin de Babylone* , Paris , Gallimard , 239 p.
- CHARBONNEAU, B. (1973) *Le système et le chaos* , Paris , Anthropos , 416 p.
- CHARBONNEAU, B. (1991) *Sauver nos régions* , Paris , Sang de la terre , 196 p.
- CHARBONNEAU, B. (2010) *Finis Terrae* , Paris , Lyon , A plus d'un titre , 291 p.
- FATHY , H. (1970) *Constuire avec le peuple* , Paris , Sindbad , 429p.
- HEIDEGGER , M. (1958) « Bâtir , habiter , penser » , in HEIDEGGER , M. *Ecrits et conférences* , Paris , Gallimard , pp.170-193
- HEIDEGGER , M. (1958) « L'Homme habite en poète » , in HEIDEGGER , M. *Ecrits et conférences* , Paris , Gallimard , pp. 224-245
- ILLICH , I. (1973) *La convivialité* , Paris , Seuil , 159 p.
- ILLICH , I. (1980) *Le travail fantôme* , Paris , Seuil , 172 p.
- JEANNERET GRIS , Ch. ( 1969 ) , in BOUDON , Ph. *Pessac de Le Corbusier* , Parid , Dunod
- JAULIN , R. (1977) *Les chemins du vide* , Paris , Bourgois , 200 p.
- JULIEN , J ; & JAULIN R. (1985) *Mémoire et viabilité* in Colloque Systèmes à mémoire , Paris , pp.
- KAUFMANN , J.Cl. (1997) *Le cœur à l'ouvrage* , Paris , Nathan , 238 p.
- LE LANNOU , M. (1949 ) *Géographie humaine* , Paris , Flammarion , 252p.
- LEROI GOURHAN , A. (1965) *Le geste et la parole* , Paris , Albin Michel , 608 p.
- LEVI STRAUSS , Cl. (1962) *La pensée sauvage* , Paris , Plon , 393 p.
- PARTANT , Fr. (1983) *La fin du développement* , Paris , La Découverte , 187 p.
- PEZEU MASSABUAU , J. (1999) *Demeure Mémoire* , Marseille , Parenthèses , 178 p.



### **Bernard Charbonneau : habiter la terre**

Résumé : Bernard Charbonneau (1910-1996) fut un précurseur du mouvement d'écologie politique Français. Géographe et historien de formation, philosophe par vocation, il a analysé les effets désorganisateur de l'industrialisation sur la ville, la campagne et sur leurs relations. Observateur pénétrant de la déstructuration des sociétés rurales de l'Europe de l'Ouest, il pressentit dès les années 30 que l'accélération exponentielle de notre puissance technique et scientifique met en péril les équilibres sociaux et naturels permettant aux hommes d'habiter la Terre et d'éprouver leur liberté. A la lumière des problèmes actuels, ce colloque propose de revisiter le sens de la Terre chez Bernard Charbonneau.

### **Bernard Charbonneau : dwelling on earth**

Abstract : Bernard Charbonneau (1910-1996) was a forerunner of the French political ecology movement. Geographer and historian by training, philosopher by vocation, he investigated the disruptive impact of industrialization on the city, the countryside, and their relationship. He was a keen observer of the collapse of rural societies in western Europe. As early as the thirties he warned us that ever-accelerating progress along technical and scientific lines jeopardizes the natural and social balances which enable human beings to dwell on earth and allow them to experience freedom. This conference will revisit and reassess Bernard Charbonneau's sense of earth in the light of present-day problems.

### **Bernard Charbonneau : habitar la tierra**

Resumen : Bernard Charbonneau (1910-1996) fue un precursor de la ecología política. Geógrafo e historiador de formación, filósofo por vocación, analizó el impacto perturbador de la industrialización sobre la ciudad, el campo y sus relaciones. Fue un observador del derrumbamiento de las sociedades rurales en Europa occidental. Desde los años treinta nos alertó de que la aceleración del progreso técnico y científico ponía en peligro los equilibrios naturales y sociales que permiten al hombre habitar la tierra y vivir en libertad. Este coloquio revisará y reevaluará el sentido de la tierra en la obra de Bernard Charbonneau, a la luz de los problemas actuales.

---

#### **Société, Environnement, Territoire (UMR 5603 CNRS/UPPA)**

Institut de Recherche sur les Sociétés et l'Aménagement  
Université de Pau et des pays de l'Adour, Domaine universitaire  
64 000 Pau